N° 588 **33e Année. Tome CLX** **15 Décembre 1922**

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France ...... 3 fr. 50 | Étranger ...... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Nous traversons en ce moment une période d'accalmie relative, qui va vraisemblalement se continuer jusqu'à la fin de l'année ; après quoi, si, à l'instar de la Suisse qui ient de rejeter un projet de loi qui tendait à la confiscation des fortunes, la France t assez sage pour ne pas permettre chez elle l'abolition des titres au porteur, il est rs de doute que les transactions porteront prochainement sur un nombre de titres us considérable. Reconnaissons cependant que bien que se cantonnant dans une cerine réserve à laquelle n'est pas étrangère la lente évolution de la Conférence de Launne, notre marché fait tout de même montre de beaucoup de fermeté.

Nos rentes sont plutôt calmes, le 3 % cote 59,10, le 5 % 1920 87,25 et le 6 o/o exupon 88,65. Les fonds d'Etat étrangers sont diversement traités ; les Russes cèc terrain, la reconnaissance par les Alliés du gouvernement des Soviets tardant à ir. Baisse notable des Ottomans, l'Unifié 4 o/o se présentant à 64,70 et le 5 o/o ı 39,40.

Le groupe de nos grandes banques est un peu moins animé : Comptoir d'Escon 57 ; Société Générale 723 ; Crédit Lyonnais plus faible à 1455. La Rente foncière p it son relèvement à 1340, les Droits sur le Comptoir Lyon Alemand cotent 300 fra y a peu de changements sur les actions de nos grands chemins de fer et aux tr orts en commun ; le Métropolitain se tient à 473, le Nord-Sud à 207 et l'Omnibus à

Le groupe métallurgique est stagnant aux environs des cours précédents, ta ue les valeurs d'électricité ont une fort bonne tenue : Distribution d'électricité (énérale d'Electricité 1015 fr. Aux valeurs de navigation, la Transatlantique vaut 21 s Chargeurs Réunis sont mieux à 512 fr.

Meilleures dispositions de la Penarroya à 1039, de Kuhlmann à 517, de l'Air liq 434 ainsi que des cuprifères, Rio en tête 1890. Boléo est mieux orienté également à 33. Montecatini progresse à 112 fr. on parle d'un dividende probable de 16 lire contre l'an dernier. Parmi les valeurs d'alimentation, les Etablissements Debray se mainennent aisément à 1230, la Grande Distillerie Cusenier progresse sensiblement de 100 à 3360.

Au marché en Banque, les pétrolifères sont quelque peu abandonnées et sont plus urdes sans toutefois de grands écarts. Les industrielles russes, les mines Sud-Afriines éprouvent de la faiblesse, tandis que les phosphatières conservent un marché très imé : phosphates de Constantine 420 ; Tunisiens 700 fr. Les valeurs de caoutchouc t attiré l'attention et se montrent très fermes ; la Financière cote 149,50, la Malacca d. 147 et Padang passe à 243.

Le marché des changes s'est assagi et les derniers cours offrent peu de changements, arquant une légère amélioration en ce qui concerne le franc.

Le Masque d'Or.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.

LES FORMES NOUVELLES DU PANGERMANISME

—

Le Comte Hermann Keyserling et Oswald Spengler sont les auteurs qui suscitent à l'heure actuelle le plus grand intérêt dans les milieux intellectuels allemands. Parmi les livres parus en Allemagne au cours des dernières années, *Das Reisetagebuch eines Philosophen* (Journal de voyage d'un philosophe) de Keyserling et *Der Untergang des Abendlandes* (Le déclin de l'Occident) de Spengler sont ceux qui ont produit la plus forte impression et assuré à leurs auteurs le rôle de chefs du mouvement intellectuel. Ce fait suffirait, abstraction faite de la valeur littéraire et scientifique des œuvres en question, pour désigner leurs auteurs à l'attention de toute personne désirant étudier l'état d'esprit et les aspirations des classes intellectuelles allemandes. Les pages qui suivent esquissent les idées politiques et sociales exprimées par Keyserling dans son livre *Politik, Wirtschaft, Weisheit* (1) et par Spengler dans sa brochure *Preussentum und Sozialismus* (2). L'accueil fait à ces œuvres par les intellectuels allemands donne lieu de supposer que les idées exprimées par leurs auteurs reflètent les tendances

(1) Graf Herm. Keyserling, *Politik, Wirtschaft, Weisheit*, Darmstadt, 1922, Otto Reich Verlag.
(2) Oswald Spengler, *Preussentum und Sozialismus*, 1921, München, C. H. Beck.

de ces milieux et leur façon de concevoir l'avenir politique et social de l'Allemagne.

L'Allemagne a-t-elle une mission politique ? demande Keyserling dans la préface de *Politik, Wirtschaft, Weisheit.* Keyserling répond à cette question par l'affirmative. Mais cette mission, dit-il, ne saurait être celle qui servait de stimulant au cours de la «*Wilhelminische Epoche* ». Cela devrait être compris par les créateurs de la nouvelle Allemagne. Plus que jamais il s'agit maintenant, après la catastrophe qui a frappé le pays, de « penser dans les catégories de l'avenir et non pas du passé ». L'histoire, dit Keyserling, connaît deux grandes figures dont le contraste restera un symbole pour tous les temps : Caton et Jules César. Caton personnifiait la vieille Rome, approchant de sa fin. Certes, il se rendait compte de la vétusté de l'ancien édifice, il voyait la corruption de la société qui l'entourait, il songeait à la grandeur du passé et son noble cœur aspirait vers un avenir plus grand encore. Mais son esprit routinier était incapable de concevoir une autre grandeur que celle qui avait existé jadis. César, aussi, aimait sa patrie. Lui aussi voyait la corruption du monde moderne. Autant que Caton il était rempli de la gloire du passé et souhaitait un retour de la grandeur d'autrefois. Mais César comprenait ce que Caton était incapable d'assimiler : il comprenait que la grandeur de Rome n'était pas inséparablement liée à un régime passager. Ce qu'il y avait d'éternel dans Rome, c'était le génie de Rome, mais non pas la République romaine. César avait compris que l'esprit des temps modernes cherche à se manifester sous des formes nouvelles, que l'ancien état de choses, tout en étant très respectable, était condamné à disparaître. Il avait eu le courage d'écarter ce qui était mort et de passer à la vie éternelle. Caton est mort avec son temps, personnifiant ce qu'il y avait eu de grand dans son époque. César devint le créateur d'une ère nouvelle.

Keyserling s'élève contre les Catons allemands qui « pensent dans les catégories du passé » et rêvent un rétablissement de l'ancien état de choses dans l'Allemagne vaincue et ruinée. Keyserling n'est nullement « révolutionnaire ». Au contraire, il est conservateur. Mais, dit-il, « un conservatisme bien compris ne s'acharne pas à maintenir coûte que coûte ce qui est irrémédiablement voué à disparaître ; il cherche à greffer le nouveau, devenu inévitable, sur les anciennes racines, afin que ce qui se présentait comme un commencement mécanique devienne une continuation organique ».

Or, quelles sont les racines sur lesquelles Keyserling souhaiterait greffer le « nouveau devenu inévitable » ? Quelle est la vraie mission de l'Allemagne ? Que doit faire celle-ci pour sortir de la situation désastreuse qui est la sienne à l'heure actuelle ?

Les réponses données par Keyserling sont fort intéressantes au point de vue psychologique, car elles dénotent un effort en vue d'instituer, après l'écroulement d'un idéal qui avait inspiré l'Allemagne pendant un demi-siècle, une nouvelle base idéologique pour l'effort créateur du peuple allemand.

Keyserling considère que la cause principale du sort tragique de l'Allemagne est l'erreur fondamentale qui consistait à croire dans une mission impérialiste de ce pays. Cette foi, dit-il, était une erreur, non parce que la tendance vers l'hégémonie ne saurait plus obtenir satisfaction ou parce que l'idée d'une Société des Nations, qui exclurait la domination d'un peuple sur un autre, serait près de se réaliser, mais parce que l'Allemagne, par ses aptitudes, n'est pas appelée à une carrière impérialiste et qu'au fond elle ne la désire pas. On ne peut, dit l'auteur, vouloir ce qui ne correspond pas à nos aptitudes naturelles, la vie humaine étant réglée par une loi qui se reflète dans le miroir du succès et de l'insuccès. Dans tout homme il y a une force intérieure qui dirige la

volonté et qui prête à des desseins bien compris le caractère d'une prétention basée sur un droit naturel. En ce sens, l'aptitude à la domination *justifie* la tendance vers la conquête, devant Dieu et l'humanité, au mépris de la morale abstraite. Chez les individus et les peuples peu cultivés, ce « droit du plus fort » se résume dans un droit à la domination physique ou matérielle. Mais au fur et à mesure que l'esprit s'affine et que l'âme devient plus complexe, la conception de ce droit s'élève à son tour. La conscience moderne ne reconnaît le droit à la conquête matérielle qu'à celui qui est apte à la conquête morale. La volonté et la capacité politiques sont considérées comme les prémisses nécessaires d'une mission politique. Ces prémisses font défaut en Allemagne, dit Keyserling. Aussi la tendance de l'Allemagne vers l'expansion politique devait-elle se heurter à l'opposition de tous les peuples. Les réflexions abstraites au sujet du droit de chaque peuple d'avoir une place au soleil, l'affirmation que l'Allemagne possède la puissance matérielle pour une hégémonie mondiale et, par conséquent, est appelée à dominer le monde, n'arrivent pas à convaincre ni dans le pays même, ni au dehors, si la volonté qui transforme les possibilités extérieures en vocation intérieure fait défaut. Cela est le cas en Allemagne, dit Keyserling. La théorie pangermaniste, affirme-t-il, ne correspondait jamais à la réelle volonté du peuple allemand. Au contraire, on constatait une opposition flagrante entre la puissance extérieure, créée par Bismarck et accrue dans les années suivantes dans des proportions énormes, et la tendance intérieure du peuple allemand (1). L'Allemand, dit l'auteur, considère la guerre comme un but en soi et non pas comme un moyen d'arriver à un résultat politique. L'absence d'un but précis dans l'effort guerrier de l'Allemand fait paraître celui-ci comme le destruc-

(1) *Deutschland's wahre politische Mission* (La vraie mission politique de l'Allemagne), p. 47.

teur par excellence de l'histoire européenne. C'est elle, prétend Keyserling, qui a fait appliquer aux Allemands le nom de « Huns », car ceux-ci non plus ne tendaient pas vers un but précis : ils arrivaient, ils vainquaient et ils détruisaient. Mais une action qui n'est pas dirigée par une volonté consciente apparaît forcément comme une action inhumaine. On peut affirmer, dit l'auteur, que, malgré l'importance de l'œuvre allemande, il manque totalement au peuple allemand la volonté politique qui justifierait une carrière impérialiste. On ne constate en Allemagne une action inspirée par un but précis que si les Allemands sont dirigés par une personnalité douée d'une volonté exceptionnelle, comme Bismarck, ou par une organisation comme l'armée ou le parti social-démocrate. De là ce fait que chaque fois qu'un déclin de l'influence politique de l'Allemagne est à signaler, tous les éléments conservateurs du pays réclament « un homme fort » et les éléments libéraux un meilleur système d'administration. Personne ne compte sur la volonté créatrice du peuple, qui, cependant, seule devrait assurer le salut...

Keyserling considère les Allemands comme le peuple le moins politique de l'Europe. Cela expliquerait, d'après lui, la glorification de l'Etat et de la force qui nulle part n'avait pris des proportions aussi considérables qu'en Allemagne. On ne déifie jamais ce qu'on est et ce qu'on possède, dit l'auteur, mais ce qui fait l'objet de nos aspirations. Les peuples qui ont un puissant sentiment national ancré dans leur âme manifestent rarement un nationalisme effréné. D'autres, chez qui le sens politique est développé à un haut degré, ne cherchent pas à approfondir l'idée de l'Etat. De même une forte personnalité se soucie peu de manifester sa force extérieurement. L'apothéose de la force, proclamée par Nietzsche, est née en Allemagne parce qu'il n'existe pas de peuple qui ait d'aussi faibles dispositions naturelles pour produire

des personnalités marquantes que les Allemands. Pour les mêmes raisons la déification de l'Etat par Hegel fut une nécessité en Allemagne, dit Keyserling. Cette opposition entre l'aspiration et la vocation se manifeste chez les peuples non seulement dans la création d'un idéal abstrait, mais encore dans sa réalisation. Ceci expliquerait, d'après Keyserling, la naissance du grandiose mécanisme d'Etat en Prusse.

L'impérialisme de l'époque de Guillaume II était condamné à un échec, parce que la manifestation extérieure de la puissance n'est rien si la volonté de dominer le monde fait défaut. Mais, dit l'auteur, les catastrophes importent peu dans la vie d'un peuple doué d'une grande force vitale. Aussi la vraie mission de l'Allemagne ne se trouve-t-elle pas supprimée par l'issue tragique de la guerre. L'Allemagne a une mission et c'est précisément une mission politique. Cette mission, cependant, suggérée par Bismarck, qui, d'ailleurs, prétend Keyserling, n'a jamais cru au rôle impérialiste de l'Allemagne, est justement l'opposé de celle qui avait été tracée au pays par le dernier Hohenzollern.

Nous entrons, croit l'auteur, dans une époque dont le caractère essentiel est la diminution graduelle de l'importance du facteur politique. Toute politique est une politique de la force, — il ne peut y en avoir d'autre. La politique est une forme consciente de la lutte du monde organique pour l'existence. Nous vivons, cependant, dans une période où tout l'effort de l'humanité tend à faire régler les relations de peuple à peuple par le droit et non pas par la force, à assurer la suprématie de ce qui est juste sur ce qui est utile. Cela prouverait que la prédominance du facteur politique a cessé dans la vie des peuples, comme elle a déjà cessé depuis longtemps dans la vie des individus. Autrefois toute la vie était fondée sur la politique. Et maintenant encore nous sommes obligés de faire de la politique en petit et ce sera pro-

blablement toujours ainsi. Mais la politique ne domine plus dans la vie des individus, parce qu'il a été établi des normes juridiques qui règlent le jeu des forces. La même chose est en train de s'accomplir dans la vie des peuples. De là l'idée de plus en plus répandue que c'est le droit qui doit déterminer le déplacement des forces ; de là la haine croissante de la force brutale, l'hostilité pour la guerre, l'effort général de créer une Société des Nations et un tribunal international, de substituer la solidarité à l'opposition primitive des intérêts. Quoique la réalisation de cet idéal soit difficile, elle aura néanmoins lieu, dit Keyserling, car toutes les puissantes impulsions de notre temps militent pour elle. Dès lors la politique deviendra inutile. Mais pour arriver à cet état de choses, il faut supprimer ou modifier certaines conditions existantes qui entravent l'établissement d'un nouvel ordre. Voilà pourquoi le régime démocratique figure maintenant au programme de tous les peuples. Il ne faudrait, cependant, pas croire, ajoute Keyserling, que la réalisation de l'idéal démocratique entraîne nécessairement la participation constante de chaque individu à l'administration des affaires de l'Etat. Les parlementarismes français et anglais ne correspondent nullement à l'esprit ni à l'histoire de l'Allemagne. L'Allemagne a toujours été un pays autoritaire et sa tâche consiste à créer, en évitant le parlementarisme occidental, un nouvel Etat autoritaire qui exclurait la domination d'une classe sur les autres, qui serait indépendant de l'humeur changeante des masses et qui assurerait le droit de gouverner à ceux qui possèdent la compétence nécessaire. Plus que tout autre pays, l'Allemagne, prétend Keyserling, est appelée à réaliser cette nouvelle conception de l'Etat.

On voit qu'il s'agit d'une tentative de persuader le peuple allemand, profondément blessé dans son amour-propre national, que la défaite de l'Allemagne a eu pour

cause une conception erronée de la mission allemande. Les idées dans lesquelles plusieurs générations ont été élevées, l'affirmation que c'est la force matérielle qui détermine le droit, et la foi dans une tâche impérialiste de l'Allemagne qui en découlait, se sont écroulées. Aussi s'efforce-t-on maintenant de désigner un autre but, dont le caractère serait déterminé par les aptitudes naturelles du peuple et l'histoire du pays, et qui pourrait servir de stimulant puissant pour l'activité de la nation.

La question qu'il s'agit de résoudre avant toute autre, c'est la question sociale, dit Keyserling. Et il croit que l'Allemagne y est mieux préparée que les Etats occidentaux. La structure militariste et féodale de l'ancienne Allemagne n'était depuis longtemps déjà qu'une façade, affirme Keyserling. En réalité, l'Etat allemand, considéré au dehors comme le type d'un régime autocratique, se transformait graduellement en une immense Société à responsabilité limitée (*Gesellschaft mit beschränkter Haftung*), composée de millions d'organismes plus ou moins autonomes et fonctionnant avec une précision automatique. La révolution n'a créé rien de nouveau, dit Keyserling, elle n'a fait que constater un état de choses qui existait depuis longtemps. « L'Etat allemand, ajoute-t-il, était, au fond, depuis longtemps, une république sociale. »

Quelle est, cependant, le sens que Keyserling prête à ces mots ?

Nous assistons, d'après l'auteur, à une augmentation systématique du rôle des organisations économiques au détriment de l'importance de l'Etat. Cela apparaissait déjà avant la guerre. La puissance de l'Angleterre était pour une grande part déterminée par l'existence d'associations libres, qui, à côté de l'Etat, représentaient souvent l'idée de l'Empire. Le développement des Etats-Unis se trouvait favorisé par le fait que l'Etat n'y jouait que le rôle d'une énorme Société avec responsa-

bilité limitée. Quant à l'Allemagne, dit Keyserling, ce n'était pas l'armée qui était la base réelle de la puissance de ce pays, mais le réseau ténu d'organisations économiques qui s'étendait sur l'univers entier. Après la guerre cette diminution du rôle de l'Etat apparut avec une netteté particulière, notamment dans les pays vaincus, et précisément en raison de la place immense que l'Etat y avait tenue autrefois.

Keyserling admet comme une chose évidente que l'Etat allemand est menacé d'une banqueroute. Mais, dit-il, les individus et le peuple entier ne seront touchés par cette catastrophe qu'en tant qu'ils s'identifient avec l'Etat. Les organismes économiques se savent parfaitement capables de résister aux crises les plus fortes, s'ils arrivent à s'assurer une existence indépendante de l'Etat. Les conditions dans les pays vaincus sont telles que l'Etat n'y peut qu'exploiter le peuple. Le seul moyen pour celui-ci de sauver ses intérêts est de se créer une vie en dehors de celle de l'Etat. Aussi observe-t-on chez le peuple allemand une tendance à se désolidariser d'avec l'Etat. Cette tendance se manifeste avant tout dans l'effort général de se dérober aux devoirs vis-à-vis de l'Etat, comme par exemple au payement des impôts, contributions, etc. Les intérêts du peuple et ceux de l'Etat ne coïncident plus et sont même opposés. Cela a amené un changement dans les rapports de l'Etat et des organismes indépendants de lui. « L'accent tonique » (*Bedeutungsakzent*) a été déplacé. L'influence décisive n'appartient plus à l'Etat, mais aux organisations économiques, qui dirigent à l'heure actuelle la vie sociale du pays. C'est ainsi que l'Association des Industries allemandes jouit à présent d'une influence supérieure à celle du Reichstag et, si la constitution d'un front unique devenait possible, cela se ferait non pas au moyen d'une fusion des partis, mais par un renforcement de l'Union Centrale des Syndicats ou de son successeur, qui,

unissant la ville et la campagne, pourrait imposer sa politique.

Mais puisque l'élément économique (*Wirtschaft*) est en train de devenir le facteur principal de la vie du pays, et acquiert une influence égale et même supérieure à celle dont jouissait autrefois l'Etat, il faut se demander si les directeurs de la vie économique rempliront leur tâche aussi mal que l'Etat avait rempli la sienne, ou s'ils vont comprendre quels sont les nouveaux besoins et comment il faut leur donner satisfaction.

Keyserling est d'avis que les problèmes sociaux de notre époque ne sauraient être résolus autrement que par le socialisme. Mais il faudrait pour cela que le socialisme cesse d'être le programme d'un parti. C'est un des malentendus les plus tragiques de notre temps, dit-il, que le socialisme soit considéré par ses partisans ainsi que par ses adversaires comme une question de parti. La réforme sociale qu'il s'agirait d'introduire n'est pas la réalisation du *programme*, mais de *l'idée* socialiste, qui, par sa nature même, est aussi générale que l'était autrefois l'idée du christianisme. Le socialisme est la nouvelle conception, adaptée à l'époque, du principe de la solidarité ; cette conception se rapproche de celle du moyen âge qui admettait un droit objectif, comportant à son tour certains devoirs. L'idéologie marxiste, dit Keyserling, inculquée comme un dogme dans le cerveau et le cœur de millions de gens, subsistera encore pendant longtemps, mais le nouvel ordre social sera réalisé par l'esprit de corporation, hostile au marxisme et représentant une adaptation moderne de la division de la société en castes, telle qu'elle avait existé au moyen âge. Par cela même se trouvera écartée une idée qui a causé le plus grand mal, l'idée, contraire à la nature et hostile à toute culture, de l'égalité. A cet égard, dit l'auteur, le peuple allemand a devancé les autres peuples d'Europe, car le sens de la hiérarchie

est profondément ancré dans sa nature. L'Allemagne ne sera jamais un pays démocratique dans le sens occidental de ce mot.

C'est à cause de ce sens de la hiérarchie, inné à l'Allemand, que l'auteur ne croit pas le régime monarchique définitivement relégué dans le passé. Il croit seulement que ce régime renaîtra sous une autre forme et sera personnifié par celui qui dirigera la vie économique du pays. Le régime qui remplacera l'état chaotique de l'heure présente sera, d'après Keyserling, non pas un ordre totalement nouveau, mais une adaptation de l'ancien régime aux conditions de la vie moderne. Il est probable, dit l'auteur, que l'Allemagne redeviendra un Etat monarchique, mais la nouvelle monarchie prendra le caractère d'un césarisme qui réalisera l'unité de l'Allemagne socialisée. D'ailleurs, dit-il, il y a déjà eu en Allemagne un vrai César. C'est Bismarck. De même que César, tout en maintenant le régime républicain, avait jeté les bases du futur empire romain, Bismarck, restant fidèle à l'ancien régime prussien, avait créé un principe qui devait abolir la tradition pour autant qu'elle était surannée. Le principe dynastique se trouvant compromis pour longtemps par la faute de Guillaume II, l'auteur croit que la future monarchie allemande renaîtra sous une forme élective.

L'Allemagne, dit l'auteur, a connu la débâcle parce qu'elle n'avait pas suffisamment compté avec les « impondérables ». Ceux-ci, habilement exploités par les adversaires de l'Allemagne, leur ont finalement assuré la supériorité de la force matérielle. Cette erreur ne sera pas répétée par les chefs de la vie économique, appelés à diriger les destins de l'Allemagne. Ils tiendront compte des « conquêtes de la révolution » et des aspirations des masses ouvrières qui, tout en étant irréalisables dans l'ensemble, sont néanmoins des éléments d'une foi réelle et doivent, comme tels, nécessairement être pris en con-

sidération. Keyserling constate dans la vie de l'Allemagne actuelle — et dans ce pays seulement — bien des symptômes qui témoignent d'une nouvelle attitude des chefs de l'industrie, dont le rôle devient particulièrement important, vis-à-vis des exigences du temps moderne. C'est ainsi qu'il voit dans le consortium de Stinnes, ou plutôt dans le principe qui est à la base de celui-ci, une première manifestation de ce nouvel esprit. Doué d'un sens éminemment pratique, Stinnes a compris, dit Keyserling, que les trusts créés par lui ne doivent pas se développer sur le modèle des trusts américains. Il considère, comme il l'a déclaré en 1920 dans la commission de la socialisation, que le groupement par trusts (*Vertrustung*) et la socialisation sont des phénomènes analogues. Certes, non pas la socialisation telle que la comprennent les social-démocrates, mais en ce sens que l'intérêt général doit tenir la première place dans l'entreprise privée. En outre, le consortium de Stinnes n'est pas basé sur le principe de l'acquisition des entreprises, mais d'un libre accord en vue d'une organisation plus parfaite et d'un avantage plus grand pour tous les participants. C'est en partant de ce principe que le consortium de Stinnes arrive peu à peu à s'étendre sur toute l'Allemagne. Si, finalement, il réussit à s'assurer la participation des organisations coopératives et des syndicats ouvriers, la nation entière se trouvera représentée dans un seul organisme économique et par là même sera créée une chose totalement nouvelle, à savoir l'unification de la nation non pas par le pouvoir de l'Etat, mais par la communauté du travail. Si ce nouveau régime économique était inauguré, il ne serait plus question d'économie (*Wirtschaft*) privée ou d'étatisme, d'individualisme ou de socialisme, l'individu et la nation étant devenus un tout inséparable. L'identité se trouverait établie entre la propriété privée et nationale et par là même l'idéal socialiste se verrait réalisé. En politique,

dit Keyserling, une devise a parfois une importance plus grande que telle réalisation pratique. Cette devise devrait être en Allemagne : *nous sommes tous socialistes.* Une déclaration semblable rendrait l'existence des partis socialistes inutile et amènerait, en même temps, la disparition d'une bourgeoisie et d'une aristocratie qui se tiennent sur la défensive. Les adversaires actuels se rencontreraient sur un nouveau terrain qui, d'ailleurs, existe déjà, bien qu'on n'en ait pas encore une conscience très nette.

Keyserling est d'avis que cette nouvelle orientation de la vie de l'Etat se réalisera en Allemagne plus tôt qu'ailleurs. Et c'est précisément la défaite de l'Allemagne qui contribuera à accélérer cette évolution, en forçant le pays de chercher des voies nouvelles pour sortir de la situation catastrophique de l'heure présente.

Ce stimulant n'existe pas dans les pays vainqueurs, psychologiquement rejetés par la victoire 50 ans en arrière. Ces pays tâcheront inévitablement par tous les moyens de maintenir le régime existant, condamné par l'histoire, et d'empêcher le développement d'un nouvel état de choses.

Un autre facteur qui prédispose l'Allemagne à occuper une place marquante dans la nouvelle ère économique, dont l'avènement s'annonce par tant de faits, c'est le génie incontestable dont le peuple allemand a de tous temps fait preuve dans l'organisation de sa vie économique.

Mais il existe, prétend l'auteur, une troisième raison qui assurera à l'Allemagne la supériorité dans l'évolution indiquée. C'est que le nouveau régime ne sera, au fond, qu'une continuation naturelle de la destinée historique de l'Allemagne : le passage du « *geschlossener Handelsstaat* » de Fichte à l'Empire unifié, non agressif et sans tendance vers l'expansion, créé par Bismarck, et de là au régime mi-socialiste qui s'annonce maintenant, se fait en droite ligne.

On pourrait se demander, dit l'auteur, si ce rôle dominant, réservé au facteur économique par la marche des événements, n'amènerait pas un développement démesuré de ce même matérialisme, dont, selon l'espoir de tous, la grande guerre devait signer la débâcle ? Ce résultat est possible, dit Keyserling, mais nullement inévitable. Si les dirigeants de la vie nationale comprennent à temps que l'accent (*Bedeutungsakzent*) est en train de se déplacer, en passant de l'Etat aux organismes économiques (*Wirtschaft*), et que c'est à ces derniers qu'il incombe à présent d'assurer la vie intellectuelle du pays, l'ère économique qui s'annonce pourra devenir une des plus idéalistes qui aient jamais existé. Les métropoles marchandes ont de tous temps été une pépinière de culture supérieure. La primauté du facteur économique ne durera, d'ailleurs, pas éternellement. Une fois que la consolidation économique du monde sera accomplie, les intérêts intellectuels reprendront la première place. Mais cet idéal n'est réalisable, dit l'auteur, que si l'on accepte la primauté provisoire du facteur économique.

§

De même que Keyserling, Spengler est d'avis que la résurrection de l'Allemagne se fera par le socialisme. Lui aussi déclare dans son étude, *Preussentum und Sozialismus:* « Nous sommes tous socialistes », et s'efforce de démontrer l'identité de l'ancien esprit prussien et du socialisme. Mais, dit-il, chacun entend autre chose par le mot socialisme. Il est nécessaire d'élucider certaines questions, car le sort non seulement de l'Allemagne, mais de toute la civilisation dépend d'une réponse juste à ces questions. Qu'est-ce que le socialisme ? Est-ce un instinct ou un système ? Le but final de l'humanité ou la réclamation d'une seule classe? Est-il identique au marxisme?

A cette dernière question Spengler répond, ainsi que

le fait Keyserling, par un « non » catégorique. Et c'est la critique du marxisme qui constitue la partie la plus originale de son étude. La tâche qui s'impose à l'heure actuelle est celle de libérer le socialisme du marxisme, dit Spengler. Mais si le socialisme n'est pas le marxisme, qu'est il donc ?

Spengler commence par déclarer que la révolution allemande était une erreur, et une erreur ridicule, car elle luttait pour quelque chose qui existait déjà, et avait détruit un régime qui était précisément ce qu'elle recherchait. Si l'on examine les trois révolutions de l'Occident, l'anglaise, la française et l'allemande (l'honorable, la grandiose, la ridicule, selon Spengler), on voit qu'elles correspondent à trois aspirations différentes : liberté, égalité, communauté. Ces aspirations trouvent leur expression politique dans le parlementarisme libéral, la démocratie sociale et le socialisme autoritaire. Les trois révolutions de l'Occident posent une question de pouvoir : faut-il subordonner la volonté de l'individu à la volonté collective ou le contraire ? L'instinct anglais décida : le pouvoir appartient à l'individu. Libre lutte de chacun contre chacun. Triomphe du plus fort : libéralisme, inégalité. Plus d'Etat. Si chacun lutte pour soi-même, la collectivité en profitera, en fin de compte.

L'instinct français déclare : le pouvoir n'est à personne. Pas de subordination, donc pas d'ordre. Pas d'Etat, rien. Egalité de tous, anarchisme idéal, maintenu en pratique par le despotisme des généraux ou des présidents (1799, 1854, 1871, 1918).

L'un et l'autre se nomment démocratie, mais dans un sens différent. En Angleterre il n'était pas question d'une lutte des classes dans le sens marxiste. La révolution anglaise, qui avait créé le type de l'homme privé indépendant, responsable uniquement vis-à-vis de soi-même, visait l'Etat, en général, et non pas les états. C'est l'Etat laïque ou religieux qui put être aboli grâce aux condi-

tions privilégiées que sa position insulaire créait au pays. Les états, eux, existent toujours, honorés de tous et instinctivement reconnus même par les masses ouvrières. Seule la révolution française était une « lutte des classes », mais une lutte entre des personnes de rang et non pas de classe économique différente. Les privilégiés, dont le nombre était peu important, ont été incorporés à la masse homogène, la bourgeoisie.

Quant à la révolution allemande, dit Spengler, elle est sortie d'une théorie. L'instinct allemand, ou plutôt prussien, déclarait : le pouvoir appartient à la collectivité. L'individu sert celle-ci. La collectivité est souveraine. Le roi n'est que le premier serviteur de l'Etat (Frédéric le Grand.) A chacun sa place est indiquée. Les uns ordonnent et les autres obéissent. Il y avait là, depuis le XVIII[e] siècle, un socialisme autoritaire, antilibéral et antidémocratique par sa nature — opposé au libéralisme anglais et à la démocratie française. Il va de soi que l'instinct prussien est antirévolutionnaire. C'était une tâche *d'organisation* d'adapter l'organisme sorti de l'esprit du XVIII[e] siècle à l'esprit du vingtième. Mais la théorie radicale fit d'une partie du peuple un quatrième état, ce qui était un contresens dans un pays de paysans et de fonctionnaires. Elle prêta à la majorité de la nation, composée de représentants d'innombrables professions, le nom de « tiers-état » et la désigna ainsi comme objet d'une lutte des classes. Elle fit, en plus, de l'idée socialiste un privilège du quatrième état.

Trois peuples sont doués de la tendance vers l'hégémonie mondiale et du *Wille zur Macht* faustien : les Espagnols, les Anglais et les Prussiens, dit Spengler. L'opposé anarchique est représenté par deux autres peuples : les Italiens et les Français. Chez ces deux peuples le besoin du pouvoir politique trouve sa satisfaction dans des querelles de frontières. Leibniz avait vainement essayé d'engager Louis XIV à conquérir l'Egypte. Co-

lomb, aussi, avait en vain frappé à la porte de Paris et de Florence. Subjuguer Pise, gagner la frontière rhénane, diminuer le voisin, humilier l'ennemi, — c'est dans cette voie que la pensée politique des Français et des Italiens s'est mue depuis. L'esprit espagnol aspirait, tout au contraire, à la conquête de la planète, à la possession d'un empire où le soleil ne se couche jamais. C'étaient les Espagnols qui avaient fait de toute la surface de la terre l'objet de la politique occidentale. L'idée de l'hégémonie mondiale ne s'est plus éteinte depuis. Les Anglais l'ont adoptée au XVIIe et les Prussiens au XVIIIe siècle. Ce sont les Espagnols, les Anglais et les Prussiens qui ont donné des idées universelles à la civilisation européenne, à savoir l'ultramontanisme, le capitalisme, le socialisme, — dans un sens plus large que celui qu'on prête couramment à ces mots.

L'histoire des derniers cent ans se résume, d'après Spengler, dans la lutte entre deux conceptions de la vie (Weltanschauungen) : la conception anglaise et la conception prussienne, l'esprit des Vikings et l'esprit de l'ordre, ou, comme on dit à présent, entre l'individualisme et le socialisme. Cette lutte est une lutte à mort. Elle doit finir par le triomphe de l'une ou de l'autre. Leur co-existence est désormais impossible.

Chacune de ces conceptions contient un impératif moral, opposé à l'autre. La différence est déterminée par la situation géographique des deux pays, qui a influé sur la psychologie des deux peuples. C'est la différence entre un peuple vivant sur une île et un peuple devant défendre un territoire dépourvu de frontières naturelles et exposé à l'invasion ennemie. L'île remplaçait en Angleterre l'Etat organisé. A cette condition seulement l'existence d'un pays sans Etat a été possible. A la place de l'Etat l'Anglais a mis l'individu libre, impitoyable dans la lutte pour l'existence, car c'est par cette lutte seulement qu'il pouvait déployer son vieil

instinct de pirate. La politique anglaise, dit Spengler, est une politique de personnes privées et de groupes de telles personnes.

L'impératif prussien est tout autre. Il ne dit pas *moi*, mais *nous*, il réclame la dissolution de l'individu dans l'ensemble. L'individu comme tel ne compte pas. Il doit se sacrifier pour la collectivité. La liberté qui lui est laissée est une *libertas obedientiae*, la liberté dans l'obéissance. L'armée, le corps des fonctionnaires, la classe ouvrière prussienne (telle que celle-ci a été organisée par Bebel) sont les produits de cette idée.

Cette différence de conceptions entraîne une différence dans la structure sociale. En Angleterre, c'est la *richesse*, autrement dit le succès dans la lutte pour l'existence, qui détermine la différence entre les classes. En Prusse, c'est le *rang* qui crée cette différence, c'est-à-dire non pas le résultat du travail, mais le travail lui-même. En Angleterre, ce sont la richesse et la pauvreté qui apparaissent comme les contrastes créateurs de l'organisme économique. L'ouvrier doit s'efforcer de devenir riche. Telle a toujours été la politique des trade-unions anglaises. En Prusse, la création sociale est déterminée par l'opposition entre l'ordre et l'obéissance dans une collectivité disciplinée, telle que l'Etat, le parti, la classe ouvrière, le corps des officiers ou des fonctionnaires.

De là l'existence de deux éthiques différentes : l'éthique du succès et celle du devoir. De là également deux attitudes vis-à-vis du travail : l'appréciation du travail d'après ses résultats — la richesse — et l'appréciation du travail comme tel. L'Anglais considère le travail comme un chemin qui mène à la richesse et il s'agit, d'après lui, de rendre ce chemin aussi commode et aussi sûr que possible. Dans la lutte pour le succès la conscience puritaine justifie tous les moyens. Celui qui vous barre le chemin doit être écarté, que ce soient des indi-

vidus, des classes ou des peuples. L'éthique anglaise dit : deviens riche et alors tu n'auras plus besoin de travailler. L'éthique prussienne dit : travaille pour faire ton devoir. La première de ces éthiques est faite pour un pays sans Etat, pour des Vikings toujours prêts à la lutte. Elle suppose le droit de s'assurer le bonheur au détriment d'autrui, — en admettant qu'on dispose de la force nécessaire pour cela. Elle est une sorte de darwinisme économique. La seconde, dit Spengler, est par son essence même le socialisme. Elle suppose la lutte pour le bonheur non pas de l'individu, mais de l'ensemble. Le premier socialiste conscient, dans le sens indiqué, ne fut pas Marx, mais Frédéric le Grand, qui s'était déclaré le « premier serviteur de l'Etat ». *Démocratie* signifie, en Angleterre, la possibilité pour chacun de devenir riche. En Prusse, la possibilité de s'assurer n'importe quel rang. Par là même la signification éthique des mots capitalisme et socialisme se trouve déterminée. A ces mots correspondent un régime basé sur la richesse et un régime basé sur l'autorité, autrement dit un régime qui suppose une lutte sans obstacle pour le succès et un régime qui est réglé par les lois.

La France, de même que l'Italie, n'a jamais connu une divison naturelle en classes, correspondant à l'instinct national, même pas avant 1789, dit Spengler. L'anarchie sociale y était la règle. Il existait des groupes de privilégiés de tous genres et d'importance différente, sans qu'il y eût un rapport social déterminé entre eux. Il suffit de songer à la noblesse de la magistrature qui existait à côté de celle de la cour, au type de l'abbé, aux fermiers-généraux, aux différences entre les grands bourgeois de la ville. L'esprit nettement français de l'égalité s'est de tous temps clairement manifesté dans l'incapacité de créer un ordre hiérarchique. En Angleterre, la noblesse est petit à petit devenue une noblesse basée sur la richesse; en Prusse, elle est devenue une noblesse militaire. La noblesse française n'a jamais connu cette unité sociale. La révolution anglaise était dirigée contre l'Etat, autrement dit contre le régime « prussien » dans l'Eglise et la vie publique ; la révolution allemande —

contre le régime « anglais », basé sur la différence entre riche et pauvre, qui avait pénétré en Allemagne au XIXe siècle avec l'industrie et le commerce et était devenu le centre des tendances antiprussiennes et antisocialistes. Seule la révolution française s'est élevée non pas contre un régime étranger et par là immoral, mais contre l'ordre en général : c'est cela la démocratie dans le sens français (1).

La même opposition qui se manifeste dans les idées politiques des Anglais et des Prussiens apparaît également dans leurs conceptions économiques, dit Spengler. L'instinct de pirate d'un peuple vivant sur une île conçoit la vie économique comme une lutte pour une proie et notamment pour une proie individuelle. Le but est la création de richesses individuelles, la lutte contre la concurrence privée, la domination des rapports entre l'offre et la demande, — et non pas un développement de la richesse nationale selon un plan établi. Ceci déterminerait la nature de la vie économique anglaise, en l'identifiant avec le commerce en tant que celui-ci est une forme civilisée du brigandage. Toute la lutte entre les propriétaires d'entreprises industrielles et les ouvriers tourne, depuis le milieu du siècle dernier, autour de la marchandise « travail », que les uns veulent acheter aussi bon marché que possible et les autres vendre aussi cher que possible. Le terme « liberté de travail » part d'une conception économique de pirates. La conception prussienne, autrement dit socialiste, réclame une réglementation de l'échange par l'Etat, qui destine au commerce un rôle subordonné et non pas dominant.

L'erreur de Marx, prétend l'auteur, était de transformer l'opposition de l'instinct des deux races anglo-saxonnes en opposition matérielle de deux classes, en attribuant au « prolétariat » l'idée prussienne du socialisme, et à la « bourgeoisie » l'idée anglaise du capita-

(1) *Preussentum und Sozialismus*, p. 44.

lisme. Marx, dit Spengler, raisonnait à l'anglaise. La théorie de deux classes opposées n'est applicable qu'à un pays de pirates, dont toute la vie économique se développe sur le schéma : pillards et pillés. Mais cette théorie perd sa raison d'être quand il s'agit d'un Etat comme la Prusse, où chaque inividu est considéré comme un serviteur de l'ensemble.

L'éthique de Marx est également de provenance anglaise, dit Spengler. Elle révèle dans chaque phrase son origine théologique. Les termes socialisme et capitalisme correspondent au bien et au mal dans cette religion irréligieuse. Le bourgeois est le diable, l'ouvrier est l'ange dans cette nouvelle mythologie. Sans s'en douter, Marx enseigne au peuple le mépris du travail. Il conçoit celui-ci, à l'anglaise, comme un moyen de s'enrichir et non pas comme on le fait en Prusse, comme un devoir. Il considère le travail comme une malédiction et hait, à cause de cela, tous ceux qui ne sont pas obligés de travailler. Le travail est pour lui une marchandise. L'industriel vend la marchandise « argent » et l'ouvrier la marchandise « travail ». L'égoïsme de classe est érigé en principe. L'Etat n'entre pour rien dans le raisonnement de Marx. Il n'existe pour lui que deux partis, au-dessus desquels il n'y a rien. Cette lutte ne peut finir que par une victoire ou une défaite, par la dictature de l'un ou de l'autre parti. Marx voudrait remplacer la dictature du parti capitaliste, autrement dit du « mal », par la dictature du prolétariat, — du « bien ». D'autre possibilités n'existent pas pour lui.

Par contre, l'Etat prussien, — socialiste, d'après Spengler, — se trouve de l'autre côté du bien et du mal. Cet Etat est le peuple entier, et chacun des deux partis n'est qu'une minorité qui sert la cause commune. L'ouvrier se sent être plutôt fonctionnaire que marchand, et tel est également le sentiment de l'industriel.

La conception de la propriété est aussi différente. Il

est, cependant, quelque chose qui rapproche la conception anglaise et prussienne et qui l'oppose à la conception française et italienne, dit Spengler. C'est l'idée que *la propriété c'est le pouvoir.* L'homme *faustien* n'apprécie la propriété qu'en tant qu'elle peut être productive. La propriété n'a de charme pour lui que si elle exerce une action dynamique. L'orgueil du conquérant, du négociant et du joueur, même celui du collectionneur d'œuvres d'art, est inspiré par l'idée que cette propriété assure un certain pouvoir. Contre cette conception énergique de la propriété un idéal opposé a été érigé par la Renaissance italienne et par la France. C'est celui du rentier. L'objet de l'avidité de celui-ci n'est pas l'action, mais la jouissance. Il n'aspire pas à la possession de « tout », mais d' « assez ». Les condottieri, dit l'auteur, n'appréciaient leurs richesses qu'en tant qu'elles leur permettaient de jouir pleinement de la culture fainéante de leur siècle. La banque des Médicis, — une des premières de l'Europe, — n'ambitionnait nullement la maîtrise du marché mondial. Louis XIV occupait ses généraux à assurer une base solide à l'existence olympique du Roi Soleil. La noblesse française de Versailles était entièrement dominée par les sentiments de la Renaissance. Sa culture n'était nullement dynamique. Cette aristocratie du XVIII[e] siècle était l'opposition vivante de la noblesse anglaise et prussienne, actives et conquérantes. Le « grand seigneur » de 1750 était le précurseur du bourgeois de 1850.

Mais tout en constatant le trait qui rapproche les conceptions anglaise et prussienne de la propriété, Spengler signale ce qui leur prête un caractère totalement différent : l'Anglais considère la propriété comme une proie individuelle, le Prussien comme un bien qui lui est confié, dont il a charge dans l'intérêt de la collectivité, et de l'administration duquel il doit rendre compte à l'Etat. La richesse nationale ne lui apparaît pas

comme le total des propriétés individuelles ; celles-ci, au contraire, sont pour lui *les fonctions* de l'ensemble économique.

Il s'agit donc, d'après l'auteur, de deux principes économiques qui ne sauraient être conciliés. La question qui se pose est celle-ci : l'économie mondiale (*Weltwirtschaft*) sera-t-elle une exploitation ou une organisation mondiale ? L'univers sera-t-il administré sur le mode socialiste ou capitaliste ? Il faut, dit Spengler, donner une réponse à cette question, car elle se pose à l'heure actuelle dans chaque pays. Dans chaque Etat il y a maintenant un parti économique anglais et prussien, qui se combattent. Quant à la lutte entre les conservateurs et les socialistes allemands, Spengler la considère comme un simple malentendu, les uns comme les autres étant des partis essentiellement prussiens, opposés non pas l'un à l'autre, mais au principe économique anglais, autrement dit « capitaliste ». Tous deux, le parti conservateur aussi bien que le parti socialiste, ont toujours eu un caractère anti-libéral et anti-parlementaire. Tous deux construisaient l'Etat d'après le schéma de l'ordre et de l'obéissance et concevaient la liberté tout autrement que les Anglais.

Dans un Etat qui supprime la différence entre l'ouvrier et le fonctionnaire, en offrant à chacun la possibilité de s'élever d'un travail manuel inférieur aux fonctions d'administrateur de la vie économique, les buts des conservateurs et des prolétaires doivent nécessairement être les mêmes, s'il y a un chef capable à la tête de l'Etat, — dit Spengler. L'ennemi du socialisme prusso-allemand n'est pas le capitalisme allemand, qui, de tous temps, révélait certains traits socialistes, mais ce qui porte le nom de socialisme dans le pays du capitalisme (l'Angleterre) et ce qui est prêché comme tel par les adeptes du marxisme en Allemagne. Les ouvriers allemands, dit l'auteur, devraient se libérer de l'illusion

du marxisme. Le marxisme est mort. Le socialisme, comme forme d'existence, n'est qu'à ses débuts, mais le socialisme, comme mouvement séparé du prolétariat allemand, est arrivé à son terme. Il ne peut y avoir pour l'ouvrier allemand que le socialisme prussien ou rien, de même qu'il n'existe pour les conservateurs allemands que deux alternatives : le socialisme bien compris ou le suicide. Le socialisme signifie le pouvoir et rien que cela. Le chemin qui mène au pouvoir est tracé : les meilleurs éléments de la classe ouvrière allemande devraient marcher la main dans la main avec les meilleurs représentants du vieil esprit prussien pour créer d'un commun effort une monarchie socialiste qui serait démocratique dans le sens *prussien* de ce mot. La lutte entre les conservateurs et les ouvriers est insensée, dit Spengler, car l'esprit prussien n'est autre chose que le socialisme. Le marxisme et l'égoïsme de classe seuls ont empêché jusqu'ici les ouvriers socialistes et les éléments conservateurs de se comprendre et leur ont inculqué une fausse conception du socialisme. A l'heure actuelle il ne peut plus y avoir de doute sur l'identité des buts des deux partis. L'esprit prussien (*Preussentum*) et le socialisme doivent s'allier pour combattre ensemble la conception anglaise qui avait empoisonné et paralysé la vie allemande. Il s'agit de choisir entre l'idée prussienne et anglaise, entre le socialisme et le capitalisme, entre l'Etat et le Parlement.

§

On voit que les idées de Keyserling et de Spengler sont sensiblement les mêmes, en dépit de quelques différences qui, d'ailleurs, touchent plutôt à la forme qu'au fond de la question. Certes, Keyserling croit que ce sont les grandes organisations économiques indépendantes qui sont destinées à jouer un rôle décisif dans la vie sociale de l'Allemagne, tandis que Spengler incline à dé-

signer ce rôle à l'Etat, appelé à régler la vie économique du pays. Mais leur conception de ce rôle est presque identique. Tous deux jugent le régime parlementaire et démocratique, qui existe en France et en Angleterre, inacceptable pour l'Allemagne. Tous deux aspirent à créer, en évitant le libéralisme occidental, et par une union entre les conservateurs et les ouvriers, une monarchie autoritaire et socialiste, basée sur une stricte hiérarchie et sur le principe de l'ordre et de l'obéissance. L'armée, la bureaucratie et la social-démocratie allemande (telle que celle-ci avait été conçue par Bebel) sont trois principes identiques, d'après lesquels Keyserling et Spengler voudraient organiser la vie sociale de l'Allemagne. Une combinaison de l'ancien ordre prussien et d'un socialisme qui nierait les intérêts de classe, — voilà les contours tracés par eux du développement futur de l'Allemagne. De là, d'une part, le culte de Bismarck qui apparaît chez ces deux auteurs et qui est à présent le leitmotiv de l'idéologie des intellectuels allemands, et, d'autre part, le rapprochement, à première vue paradoxal, de Bismarck et de Bebel, du fondateur de l'Empire allemand et de celui qui a organisé la classe ouvrière sur le modèle de l'armée et de la bureaucratie allemandes. Bismarck et Bebel, — voilà la synthèse préconisée à l'heure actuelle par les intellectuels allemands. Keyserling et Spengler, qui expriment les tendances de ces milieux, peuvent aisément s'entendre, malgré les nuances qui les font différer. Mais entre leurs idées et celles de la démocratie occidentale il existe une opposition dérivée d'une conception essentiellement différente de la vie. Spengler affirme avec raison qu'il ne peut y avoir de conciliation entre ces deux conceptions, car l'esprit de l'une est opposé à l'esprit de l'autre. On ne saurait constater un rapprochement qui se serait opéré au cours des dernières années entre l'idéal des intellectuels allemands et celui des intellectuels de l'Europe occidentale. Les intellectuels allemands

tendent vers autre chose et veulent suivre une autre voie que ne le font les démocraties occidentales. Ils considèrent la révolution allemande, la république allemande et la Constitution de Weimar comme une déviation de la mission indiquée à l'Allemagne par tout son développement historique et par les qualités innées de la nation. Cette mission serait, d'après eux, la création d'un Etat « prusso-socialiste », où le centre de gravité serait déplacé du domaine politique dans le domaine économique et où ce dernier serait organisé, comme la bureaucratie allemande, d'après le schéma de l'ordre et de l'obéissance. Le principe essentiel d'un régime démocratique, à savoir le droit de tous les citoyens de participer à l'administration des affaires du pays, est rejeté par les directeurs des intellectuels allemands. Dans l'Etat rêvé par eux, la fonction de diriger et même de *penser* ne devrait revenir qu'à un petit nombre de personnes (le mieux serait d'en charger une seule — le monarque élu). Le rôle des autres serait d'obéir. La modification à introduire dans l'ancien système se résumerait, selon les créateurs de la nouvelle idéologie, à laisser ce rôle de directeur non pas à telle ou telle classe, mais à ceux qui y sont désignés par leur compétence.

Telles sont les voies que les chefs intellectuels en Allemagne indiquent maintenant au peuple allemand, profondément ébranlé intellectuellement et moralement, doutant de toutes les « vérités » jugées par lui naguère indiscutables. Certes, on ne saurait considérer les intellectuels allemands comme un « bloc », animé d'un esprit et de tendances identiques. Il existe en Allemagne des milieux médiocrement disposés à partager les idées de Spengler et de Keyserling. Mais ces éléments paraissent maintenant désorientés ; ils n'ont pas encore établi leur façon de concevoir la vie, ils n'ont pas créé une idéologie à eux et n'ont pas formulé de « credo » par voie d'autorité. Aussi leur influence ne saurait-elle égaler

celle des auteurs cités plus haut, dont les œuvres ont un retentissement extraordinaire et ont donné naissance à d'innombrables analyses, commentaires et polémiques.

RÉGINA ZABLOUDOVSKY.

NAZARETH

—

C'est la ville, d'après l'Evangile *Selon-Luc* (I, 26-31), qu'habitait Marie, vierge « et fiancée à un homme nommé Joseph », quand Dieu lui envoya l'ange Gabriel pour lui annoncer qu'elle concevrait et enfanterait un fils à qui elle devrait donner le nom de Jésus.

C'est de Nazareth, d'après le même Evangile (II, 4-5), que partirent Joseph et Marie enceinte, « qui lui avait été accordée », montant ensemble à la ville de David, nommée Bethléhem, parce qu'il était, lui Joseph, — Marie aussi d'ailleurs, — de la maison et de la famille de David, pour y être enregistrés tous les deux lors du recensement de Quirinus. Pendant qu'ils étaient à Bethléhem, le jour où Marie devait accoucher arriva, et elle mit au monde son fils premier-né (*prôto-tokos*, en grec ; *békôr*, en hébreu).

L'Evangile *Selon-Matthieu*, se bornant, sans autre détail, à dire que Jésus est né à Bethléhem en Judée, « aux jours du roi Hérode », c'est-à-dire dix ans au moins avant la date du *Selon-Luc* ci-dessus, fait partir en Egypte Joseph, le petit enfant et sa mère : et, Hérode mort, c'est à Nazareth en Galilée, dit-il, qu'au retour d'Egypte, la famille se retira et alla demeurer (*Matth.*, II 1, 14, 22-23). Le *Selon-Luc*, qui raconte la naissance à Bethléhem avec le luxe de détails que l'on connaît, ne fait retourner Joseph, l'enfant et Marie à Nazareth, « leur ville », qu'après un voyage à Jérusalem et la présentation de l'enfant au Temple.

C'est de Nazareth que vient Jésus, d'après le *Selon-Marc* (I, 9) — le *Selon-Matthieu* dit, plus vague : de Galilée ;

le *Selon-Luc* et le *Selon-Jean* ne précisent pas d'où, — pour être baptisé par Jean au Jourdain.

§

Bethléhem est une vieille ville, de la tribu de Juda, nommée dans le premier livre de Samuel (XVI, 4 ; XVII, 42), qu'habitait Isaï, père de David. David y fut oint d'huile (*oint* se dit en grec *Christos* et en hébreu *Messie*) par Samuel, sur l'ordre d'Iahveh, pour succéder à Saül comme roi d'Israël. Il existait une autre Bethléhem, qui échut au sort à la tribu de Zabulon lors du partage du pays de Canaan à l'occident du Jourdain, sous Josué (*Josué*, XIX, 15).

Nazareth, — ou Nazaret, car les Evangiles ont la double orthographe, — est inconnue de toutes les anciennes écritures judaïques, dont certains chapitres ne sont que des nomenclatures de ville palestiniennes. On n'en trouve le nom dans aucun texte avant les Evangiles. Tous les érudits sont d'accord sur ce point.

Ernest Renan, dans la *Vie de Jésus*, écrit : « Elle n'est mentionnée ni dans les écrits de l'ancien Testament, ni dans Josèphe (Flavius), ni dans le Talmud. Elle n'est que dans le Nouveau Testament. »

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler que c'est à Nazareth que Renan fait naître Jésus-Christ, contrairement à l'opinion orthodoxe, —en dépit à la fois des déclarations formelles du *Selon-Matthieu* : « Jésus étant né à Bethléhem de Judée... », et du récit du *Selon-Luc*, plus formel encore, sur le voyage de Joseph et de Marie à Bethléhem « dans la ville de David », fils d'Isaï, lors du recensement de Quirinus, et de la délivrance de Marie dans la Crèche de l'Hôtellerie.

Dans un *Manuel d'histoire ancienne du Christianisme* (Préface et page 161), alors qu'il n'était encore que chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, M. Charles Guignebert, promu depuis professeur titulaire, dressant, dit-il, les efforts patients des érudits qui ont

construit l'histoire du Christianisme, résume avec une autorité tranchante la conviction de tous.

« Historiquement, le doute n'est pas possible. Jésus est né à Nazareth. »

M. Charles Guignebert, reprenant la remarque d'Ernest Renan au sujet de l'unanime silence de l'antiquité sur Nazareth avant le Nouveau Testament, ajoute :

« La petite ville qui porte ce nom, et où les pèlerins *naïfs* peuvent aller visiter l'atelier de Saint Joseph, n'a été identifiée qu'au Moyen Age avec le lieu de naissance du Christ. »

Ainsi, se posent deux problèmes historiques :

Le premier, qui n'est pas le sujet de cette étude : « Où est né le Christ ? Dans quelle ville de Palestine ? Bethléhem de Judée ? Ou Nazareth de Galilée ? »

Le second, dont la solution aide grandement à celle du premier : « Cette ville de Nazareth, au nom inconnu jusqu'au Nouveau Testament, et qu'on n'a identifiée qu'au Moyen Age avec la ville natale ou « patrie » du Christ, a-t-elle existé jamais sous ce nom de Nazareth, avant les Evangiles ? et a-t-elle existé jamais à l'emplacement où, au VIIIe siècle, on a prétendu la retrouver, et où elle existe depuis ?

La question est double, et vaut donc d'être examinée à un double point de vue, historique et géographique :

1° Le nom même de Nazareth ;

2° L'emplacement de la ville.

§

Quant au nom, il ne semble pas qu'en faisant cette constatation si impressionnante du silence absolu de tous les écrits anciens sur Nazareth, — ceux du judaïsme comme ceux de l'hellénisme ou du monde latin, — les érudits qui ont construit l'histoire du christianisme en aient été autrement troublés. Si le fait ne réussit pas à émouvoir les exégètes, il a de quoi surprendre les simples hommes qui réfléchissent.

Que l'historien juif Flavius-Josèphe, notamment, contemporain de Jésus-Christ à une génération près, la suivante, qui a écrit sur tous les événements de l'époque en Judée, donnant sur eux et les personnages qui y sont mêlés les détails les plus circonstanciés, dressant, lui aussi, comme les livres de l'Ancien Testament, des nomenclatures des villes de Palestine, et dans les œuvres de qui l'on trouve sept ou huit lignes sur Jésus, — d'ailleurs interpolées, — que Renan est le seul à trouver authentiques « dans l'ensemble », que Flavius-Josèphe, à qui l'on fait citer le nom de Jésus, « homme sage, auteur d'actions extraordinaires (dont il ne dit pas un mot), *qui était le Christ* », — il le déclare formellement (*Antiquités judaïques*, liv. XVIII), — ait ignoré Nazareth, après la naissance, la vie, la mort, la résurrection miraculeuse de Jésus, il y a de quoi rendre méfiants les esprits les moins prévenus, sinon sur l'existence de cette ville mystérieuse, — car il faut bien que Jésus-Christ soit né quelque part, — du moins sur l'appellation dont on la nomme.

Nazareth ne serait-il pas, dans les Evangiles, un nom symbolique, un pseudonyme pour désigner la ville du Nazaréen, ainsi qu'on appelait aussi le Christ ? Voilà la question.

Ouvrons le *Selon-Mathieu*. Au chapitre II, verset 23, on lit (traductions ordinaires) :

Joseph, au retour d'Egypte, se retira sur le *territoire* (mot bien vague) de la Galilée, et aller habiter dans une ville appelée Nazareth. Ainsi fut accompli ce qui avait été dit par les prophètes : « *Il* (Joseph ou son fils Jésus-Christ ?) *sera appelé Nazaréen.* »

Ce passage du *Selon-Matthieu*, c'est la clef de l'énigme. Il porte une allégation fausse, pour donner le change sur Nazareth, et l'origine de ce nom.

Aucun prophète d'Israël n'a jamais proféré en ses vaticinations, soit au sujet de Jésus-Christ, Messie ou Rédempteur, soit, et encore moins, au sujet de Joseph, qu'il serait appelé Nazaréen.

Dans la traduction du Nouveau Testament de M. Edmond Stapfer, docteur en théologie (p. 45, note 3), l'*erreur* est avouée : « Ce passage ne se trouve pas dans l'Ancien Testament. »

M. Stapfer qui croit à la divine inspiration des Ecritures ne s'étonne pas davantage de cette défaillance du Saint-Esprit.

La traduction, version synodale, des Evangiles, publiée sous les auspices de la Société biblique de France, ergote un peu. Elle renvoie à Esaïe XI, 1 : « Il sortira un rejeton du tronc d'Isaï et un surgeon (*netzer*, en hébreu) croîtra de ses racines. » L'annotateur essaie d'équivoquer sur le mot *netzer*, à peu près de Nazaréen. Mais il a la bonne foi d'ajouter : « D'autres voient ici une allusion au mot *nazir* (nous brûlons), qui signifie : *prince*. » Pourquoi l'annotateur perd-il le bénéfice de sa franchise, en attribuant au mot *nazir* le sens inexact de *prince*, alors qu'il renvoie à deux textes de l'Ancien Testament qui lui donnent le démenti le plus flagrant ?

Les deux textes visés (*Genèse* XLIX, 26 et *Deutéronome* XXXIII, 16) disent en effet, à propos de Joseph, fils du patriarche Jacob, en termes quasiment identiques : « Les bénédictions de ton père seront sur le sommet de la tête de celui qui est *Naziréen* entre ses frères. » Il ne s'agit aucunement de prince ici. Il n'y a pas de prince parmi les frères des familles juives. Il y a le premier fils, le fils aîné, le fils premier-né.

§

D'après la loi de Moïse, tous les premiers-nés ou *bekôr* de familles juives, humains et animaux, appartenaient à Iahveh, lui étaient voués, consacrés. Il n'y a qu'à lire l'Ancien Testament pour s'en convaincre (1).

(1) Tu consacreras à l'Eternel tout ce qui naît le premier, même tous les premiers nés des bêtes ; ce que tu auras de mâles est à l'Eternel (*Exode*, XIII, 12).
— Tu me donneras le premier de tes fils, dit Iahveh (*Exode*, XXII, 29).
— Tout ce qui naîtra le premier m'appartiendra, et même le premier mâle de toutes les bêtes, tant des bœufs que des brebis (*Exode*, XXXIV, 19).
— Tout premier-né m'appartient, dit Iahveh. Depuis que je frappai tout

Vieille tradition de la religion des Beni-Israël, qui fait du dieu Iahveh le frère de Moloch, dieu des Moabites et des Ammonites, à qui on sacrifiait aussi des enfants, et frère de Kémosch, à qui Mescha, roi de Moab, immola son fils aîné. Tradition au nom de laquelle Abraham et Jephté se résignèrent au sacrifice, le premier de son fils Isaac, le second de sa fille unique.

La loi de Moïse, pour adoucir ces mœurs hors nature, pour humaniser cette religion de sang, permit de racheter la vie des premiers-nés, par le sacrifice d'un agneau ou d'un chevreau (prix aussi du rachat d'un âne, d'ailleurs : *Exode*, XIII, 12 ; XXXIV, 20).

Pour les pauvres gens, le chevreau ou l'agneau pouvait même être remplacé par deux pigeonneaux ou deux tourterelles (*Lévitique*, XII, 8), prix en nature que devaient payer de même, comme offrandes pour le délit et pour le péché, ceux qui niaient avoir entendu un serment ou avoir été témoins d'un fait, ceux qui touchaient aux choses souillées, etc. (*Lévitique*, V, 1-13.)

Marie et Joseph, « selon la loi de Moïse, portèrent leur enfant à Jérusalem, lorsque furent achevés les jours de leur purification, pour le présenter au Seigneur (ainsi qu'il est écrit dans la loi du Seigneur : « Tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur »), et pour offrir le sacrifice prescrit dans la loi du Seigneur : une paire de tourterelles ou deux pigeonneaux ».

Ainsi s'exprime l'Évangile *Selon-Luc* (II, 22-24) ; d'où il résulte que Jésus, fils premier-né ou *békôr*, fut consacré à Iahveh, comme lui appartenant, sa vie ayant été rachetée, conformément à la loi mosaïque.

premier-né du pays d'Egypte, je me suis consacré tout premier-né en Israël, depuis les hommes jusqu'aux bêtes. Ils seront à moi. Je suis l'Éternel (*Nombres*, III, 13).

— Avec quoi, préviendrai-je l'Éternel ?... Avec des holocaustes, avec des veaux d'un an ? Donnerai-je mon premier-né pour mon forfait et le fruit de mes entrailles pour le péché de mon âme ? (*Michée*, VI, 6, 7, rappelant l'histoire de l'âne de Balaam, *Nombres*, XXII, 5).

Etre consacré à Iahveh, comme premier-né, comme *békôr*, chez les Juifs mosaïstes, c'est être voué pour toute sa vie au *naziréat*, c'est être *nazir*, *naziréen* ou *nazaréen*, qui s'orthographie en hébreu N Z R. L'hébreu s'écrivait sans voyelles, comme l'arabe de nos jours. C'est pourquoi la vocalisation des mots sémitiques présente des variations. Les Arabes prononcent Ibrahim le nom du patriarche que nous appelons Abraham. Cadmus, l'antique Cadmus, déjà si ancien du temps de Sophocle, Cadmus, le Phénicien, inventeur de l'aphabet et de l'écriture phonétique, parlait du gosier. Anatole France a bien voulu nous en informer. Son émission de voix assourdissait les voyelles. Rien de surprenant que l'on confonde entre elles. Il faut reconnaître dans les syllabes chaldéennes Nebou-Koudou-Oussour le fameux roi Nabuchodonosor que d'autres prononcent Nébucatnetsar Sans anomalie aucune, le mot N Z R en hébreu, dont la racine est bien *Nazir*, ainsi que le déclare Suidas, dans son *Lexique historique*, du xe siècle, a pu donner *nazaréen* en français. Les Evangiles grecs eux-mêmes emploient indifféremment Nazôraios, avec un *ô* long, ou *Nazarènos*, avec un *a*. Le latin dit *nazareus*.

Parmi les obligations des Nazirs, les plus connues étaient : le port d'une longue chevelure, l'observation des rites du jeûne, la virginité, l'abstinence des boissons fermentées.

Samson, héros solaire, était nazir ou nazaréen. Un ange de Iahveh annonce à sa mère qu'elle sera enceinte, qu'elle enfantera un fils, — tout comme l'ange Gabriel fait à Marie, mère de Jésus, et à Elisabeth, mère de Jean-Baptiste : « Le rasoir ne passera point sur sa tête, dit-il, parce que l'enfant sera *nazaréen* de Dieu dès le sein de sa mère... » laquelle, rapportant l'annonciation à son mari, prend à son compte, ignorante qu'elle est, l'interdiction de manger rien de souillé, de boire du vin et de la cervoise, « car l'enfant, — c'est le texte biblique qui répète, — sera *nazaréen* de Dieu dès le sein de sa mère jusqu'au jour de sa mort ». Voir *Juges*, XIII, 5-14.

On sait ce qu'il advint à Samson pour avoir violé son naziréat en prenant femme, une étrangère de Sçorek.

Samuel aussi fut nazir, bien que le mot manque dans la Bible, à son sujet (I, *Samuel*, I, 11). Sa mère Anna fait le vœu, si l'Eternel lui donne un enfant mâle, « de le vouer à Dieu pour tous les jours de sa vie; et aucun rasoir ne passera sur sa tête ».

L'ange Gabriel, en annonçant à Zacharie que sa femme Elisabeth va avoir un fils, proclame « qu'il sera grand devant le Seigneur; il ne boira point de vin ni de boisson fermentée; il sera rempli du Saint-Esprit (variation chrétienne) dès le sein de sa mère (Luc, 1, 15) ». Nazaréen donc et aussi, Jean-Baptiste.

Les livres de l'Ancien Testament, les Evangiles dans le Nouveau ne nous disent point que Samson, Samuel, Jean-Baptiste, bien que nazaréens, ou plutôt parce que tels, soient nés ou aient habité à Nazareth.

Epiphane, dans le *Contra hæreses*, écrit : « Il y eut des *Nazaréens* avant le Christ, — c'est l'évidence même. Mais, je le répète, les chrétiens étaient désignés par tout le monde sous le nom de Nazaréens. » Jésus-Christ fut le Nazaréen par excellence.

Que conclure? sinon, contrairement à l'allégation fausse du *Selon-Matthieu*, que ce n'est pas pour être né ou avoir habité à Nazareth que l'on est en général, et Jésus-Christ tout particulièrement, Nazaréen.

Et alors, en sens inverse, Jésus-Christ n'a-t-il pas été dit de Nazareth, c'est-à-dire nazaréen, parce qu'il fut le Nazir, par excellence, voué à Dieu jusqu'à la mort, — bien plus, par sa mort même?

§

Ici, une remarque d'ordre philologique.

Quand les traductions portent Jésus de Nazareth, que nous comprenons comme Jésus *de la ville* de Nazareth, il faut savoir que le texte grec dit: *Nazôraios* ou *Nazarènos*

et le texte latin : *Nazareus*. Pour être exactes, sans risquer une équivoque, les traductions devraient porter : Jésus Nazaréen, et non Jésus de Nazareth. Les exemples abondent (Matt., XXVI, 71 ; Marc, I, 23, XIV, 67 ; Luc, IV, 34, XXIX, 19; Jean, XVIII, 5, etc.). Et jusque sur l'écriteau de la croix : *Jésus nazareus*, en latin.

Que penserait-on si, parce que l'apôtre Paul, sous le nom de Saül, fut pharisien, on avait traduit, au lieu de Saül Pharisien, Saül *de Pharis* ? Les exégètes sans doute chercheraient la ville de Pharis. Et l'Eglise n'aurait pas manqué, un jour du ténébreux moyen âge, de l'identifier aussi avec quelque bourgade obscure.

Je m'en voudrais de « chercher, comme on dit, la petite bête. » Mais, tout de même, quand j'ai près de vingt siècles de tradition contre moi, je puis bien ne pas négliger des arguments de linguistique qui ont leur poids.

Si Nazareth ou Nazaret il y a, avec la finale th ou t, comme nom de ville, en hébreu, en grec, en latin, en français, les adjectifs formés pour qualifier les habitants de cette ville ne peuvent être, pour le latin ni pour le français tout au moins, qui seuls nous importent, *Nazareus* ni *nazaréen*. La chute du th ou du t final est inexplicable, contraire à toutes les règles savantes ou populaires de la phonétique et de l'étymologie.

Un habitant de Nazareth, en latin, serait dit, non pas même Nazarethus on Nazaretheus, mais bien sûrement Nazarethanus, — en français Nazarethain, — avec ou sans h (1).

La forme *Nazôraios*, *Nazarénos*, *Nazareus*, Nazaréen, prouve que les scribes ecclésiastiques connaissaient l'origine du mot, et savaient qu'il ne dérivait pas de Nazareth. Ils savaient que c'est Nazareth qui a été tiré de Nazir. Nazareth c'est, symboliquement, la ville du Nazaréen.

§

Les Evangiles confirment. On a l'impression, quand on

(1) Un habitant du Thibet est-il dit Thibéen ou Thibétain ?

les lit attentivement, d'une espèce de pudeur dans la fraude, qui fait qu'ils n'osent pas citer trop fréquemment ce faux nom de ville.

Toutes les fois que le récit présente des faits actuels, vécus, où Jésus agit, et qui attirent et forment l'attention sur Nazareth, les textes ne la nomment pas. Ils disent : sa patrie, sa ville, son pays (*Matt.*, XIII, 54, *Marc*, VI, 1, notamment). Nazareth n'est expressément citée, sous ce nom, que dans des circonstances vagues, presque extérieures à la vie active du Christ. On dirait que le scribe hésite à accoler Nazareth, comme nom de ville, à Jésus quand il s'agit d'événements qui nous le représentent sur scène, pour ainsi dire, « dans sa patrie ».

Une exception, une seule, cependant, mais d'importance. Le *Selon-Luc* (IV, 16-30) cite expressément Nazareth, « où Jésus avait été élevé », en y rattachant un épisode essentiel de la carrière du Christ : celui où ses concitoyens veulent « le précipiter du haut de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie ».

Nous examinerons de près le récit du *Selon-Luc*, quand nous discuterons sur l'emplacement de la « patrie », de la « ville » du Christ. Il suffit de noter en passant que l'auteur du *Selon-Luc*, sans conteste, bien qu'il la nomme Nazareth, n'ignorait pas non plus où se trouvait la « ville » du Christ, et, par suite, connaissait le nom vrai, qu'il ne donne pas.

§

En relevant l'allégation du *Selon-Matthieu* : « Il sera appelé Nazaréen », attribuée aux prophètes, et en la déclarant fausse, puisque, de l'avis unanime, elle ne se trouve pas dans l'Ancien Testament, nous n'avons fait qu'exprimer une conclusion évidente à laquelle nous autorisent les exégètes, bien que, trouvant le Saint-Esprit en défaut, ils n'osent pas la proclamer eux-mêmes.

Mais n'est-ce pas un tort de suivre les exégètes sur leur

terrain ? Les Ecritures étant divinement inspirées, le *Selon-Matthieu* n'a pu mentir ou se tromper aussi grossièrement. Il faut donc que ce soient les exégètes qui fassent fausse route. C'est certain.

Les exégètes, en effet, dès qu'il est question de prophètes et de prophéties dans les Evangiles, ne pensent qu'à l'Ancien Testament.

Ils oublient un détail. C'est qu'il y a, dans le Nouveau Testament, tout un livre qui n'est qu'une prophétie, d'ailleurs effroyable. C'est l'Apocalypse. Bien que l'Eglise l'ait rejetée tout à la fin du canon des Ecritures, elle est antérieure aux Evangiles, et de beaucoup, même si on lui assigne la date 69 de l'ère chrétienne, comme font les érudits, et antérieure aux plus anciens livres chrétiens, y compris les lettres de l'apôtre Paul, si, conformément à notre conviction, elle remonte aux environs de la quinzième année du règne de Tibère (1).

L'Apocalypse devrait ouvrir le Nouveau Testament, dont elle est le prologue, et qui en est sorti. Les critiques qui la placent à la fin témoignent de la même finesse psychologique que ceux qui, classant en un recueil chronologique les documents de la Grande Guerre, commenceraient par le Traité de Versailles et concluraient par les pièces diplomatiques antérieures à août 1914.

Or, dans l'Apocalypse, — « Heureux celui qui lit et ceux qui entendent la parole de *cette prophétie* (le mot y est), et qui observent ce qui s'y trouve écrit (I, 3) ! » — au chapitre III, versets 12 et 13, la Révélation (les prophètes, comme dit le *Selon-Matthieu*) proclame ceci, en faveur des élus du Royaume de Dieu : « Celui qui vaincra... j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et *le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem*, qui descend du ciel, d'auprès de

(1) On y a inséré quelques traits par la suite qui peuvent s'appliquer à divers empereurs romains postérieurs, afin de permettre d'en contester la véritable date, au temps de Tibère. Il n'y a plus de prophétie, ni de prophète, après Jean-Joannès. Jésus-Christ l'a dit.

mon Dieu, ainsi que mon nouveau nom (Jésus. L'ange Gabriel avait lu l'Apocalypse). Que celui qui a des oreilles entende ce que l'*Esprit* dit aux Eglises ! »

L'auteur du *Selon-Matthieu* avait des oreilles. Il a entendu, et compris. Nous aussi. Il a donné à « la patrie » du Nazaréen son nom nouveau : Nazareth. Il n'a pas commis de faux ; faisons-lui amende honorable. C'est lui qui peut dire aux exégètes qu'ils ont un bonnet sur leurs oreilles.

Et l'on comprend ainsi que les anciens écrits judaïques ne mentionnent pas Nazareth. La ville portait un autre nom.

§

Dissimulée sous un nom symbolique, la patrie du Christ Jésus avait-elle du moins la position géographique qu'on lui a assignée au VIIIe siècle ? N'en croyez rien.

Que cette position, comme le nom, soit inconnue jusqu'à Jésus-Christ, même en ne doutant pas, contre l'évidence, de la réalité du nom, on peut l'admettre. Mais après Jésus-Christ ? Mais après les Evangiles ?

Etrange chose ! Le fils de Dieu naît ou habite dans une ville de Galilée, en pleine civilisation antique. Le pays a un roi, Hérode, sous le protectorat de Rome qui y fait résider un proconsul, un procurateur ; des légions y tiennent garnison. Le monde entier assiste à des prodiges tels que Nazareth, au lieu d'entrer dans l'histoire et la géographie par la porte basse des Evangiles, aurait dû y pénétrer comme par une effraction dont le retentissement secouerait tous les récits des écrivains du temps. Et personne ne s'est préoccupé de nous fixer sur la situation ni sur le nom de la ville, désormais célèbre, du héros des Ecritures ?

Les Evangiles dits canoniques effacent, on le sent, à peu près tout ce qui pourrait mettre sur la trace de la vérité. Muets aussi les Evangiles dits apocryphes, ceux de l'Enfance en particulier, où l'on raconte sur Jésus, « qui a été élevé à Nazareth », tant de détails puérils et ridicules ?

« On se rend compte aisément du besoin qui les a fait naître, dit M. Gaston Boissier (*Origines de la poésie chrétienne*, p. 7) des Evangiles apocryphes. Les évangiles canoniques, qui ne s'occupent que de l'apostolat du Christ (affirmation très discutable), et sont si sobres de renseignements sur sa famille et son enfance, ne parvenaient pas à contenter *l'ardente curiosité* des nouveaux chrétiens... Les évangiles apocryphes... on y raconte avec des détails infinis la vie de ses parents, les épisodes merveilleux de sa naissance, ses premières années et la fuite en Egypte... Saint-Joseph leur doit beaucoup. Un évangile entier est consacré à raconter sa vie... »

Comment se fait-il que dans tout ce fatras, destiné à contenter « l'ardente curiosité », très naturelle au surplus, des nouveaux chrétiens, on ne trouve rien sur Nazareth, sur son emplacement en Galilée, ce qui aurait permis aux pèlerins naïfs de ne pas attendre le Moyen Age pour aller contempler l'atelier de Saint-Joseph ?

Dans les Epîtres apostoliques, rien non plus. Dans les auteurs profanes, silence général. Chez les apologistes et polémistes chrétiens, — « faisant du Christianisme, a dit Renan, une longue controverse », — pas un mot, pas une description pour situer cette Nazareth qui n'est nulle part. Les siècles s'écoulent. Origène, Tertullien, saint Augustin, Lactance emplissent le monde du nom de Nazareth. L'empereur Julien écrit pour « dénoncer la fourberie purement humaine des Evangiles ». Nazareth est et reste perdue. Nul n'a su jamais, nul n'a dit, personne ne sait plus où elle est ? En vérité ! Si bien qu'au Moyen Age, au VIIIe siècle, l'Eglise se demande tout à coup où peut bien se trouver la « ville » de son dieu, qu'elle a laissée s'égarer. Elle cherche, et, dans sa détresse, après des explorations dont on voudrait bien connaître le détail, les éléments et les bases, elle choisit, — tout près de la Bethléhem de Galilée (*Josué*, XX, 15) et peut-être pour créer une confusion de plus avec la Bethléhem de Juda, patrie d'Isaï, père de David, — à vingt-cinq

lieues au Nord de Jérusalem et à huit ou neuf heures de marche du lac de Tibériade, au sud de Capernaüm, un site, dans la tribu de Zabulon, où elle fait bâtir et aménager tout ce qu'il lui plaît. Nazareth est fondée.

Qui donc, au VIIIe siècle, dans un monde qui sort de l'agonie des invasions barbares, tout secoué par les guerres, retombé à l'enfance, qui, je le demande, pouvait contrôler les faits et gestes de l'Eglise ?

A-t-elle pensé aux difficultés qu'elle léguait à l'histoire? Et, si elle s'en est inquiétée, n'a-t-elle pas cru que l'histoire ne viendrait jamais pour elle, qu'elle ne parlerait pas, qu'elle n'oserait ? Les exégètes, y compris des hommes comme Ernest Renan, comme les professeurs assis dans les chaires officielles et laïques, lui ont donné raison, en lui faisant confiance.

Mais cette confiance, l'Histoire la lui doit-elle ?

§

En construisant une Nazareth à l'emplacement où elle se trouve, — en turc En-Nasirah, traduction de Nazareth, avec sa vraie racine Nazir, — l'Eglise n'a même pas songé à ce que peuvent laisser passer de vérité historique et géographique les Evangiles, pour qui les lit d'une façon suivie et d'un esprit réfléchi.

Voici le *Selon-Matthieu* tout d'abord.

Le passage (II, 22), que nous avons signalé sur l'origine de l'épithète nazaréen, donne quelques indications précieuses, dont les traducteurs affaiblissent d'ailleurs singulièrement la portée. Le texte grec mérite d'être analysé de près. Le verbe français *se retirer* n'a pas la force du verbe grec traduit, qui implique l'idée de « retraite à l'écart ». D'autre part, le substantif grec que l'on interprète par *territoire*, *province* (de Galilée), n'a pas cette étendue vague ; il signifie restrictivement : « les parties » de la Galilée. Une traduction peu littérale, pour restituer au texte grec toute sa valeur, serait celle-ci :

« Joseph se retira, comme en une retraite, et alla habiter les confins perdus de la Galilée. »

Où a-t-on « identifié », selon l'euphémisme de M. Charles Guignebert, la ville de Nazareth, au VIIIe siècle ? Dans les hauteurs qui ferment au nord la plaine d'Esdrelon, soit au centre de la Galilée, comme est, par exemple, Aurillac en France.

Le texte du *Selon-Matthieu* s'y oppose. Il place la résidence de Joseph dans « les parties » de la Galilée qui confinent à ses frontières, vers le désert, c'est-à-dire en Galilée transjordanienne, et, pour tout dire, derrière le lac de Génézareth.

Le lac de Génézareth ne s'appelle ainsi que dans les Evangiles et les Ecritures chrétiennes. Son nom historique, son nom juif, c'est : lac de Kinnéreth. Les Romains, les Hérodes plutôt, pour faire honneur à Tibère, l'ont dénommé lac ou mer de Tibériade à cause de la ville de Tibérias qu'ils ont édifiée sur ses bords. Pourquoi le christianisme a-t-il baptisé ce lac, lac de Génézareth, sinon parce que Nazareth se trouvait à portée de ses rives?

Que signifie, en effet, Génézareth ? Terre-de-Nazareth, terre-nazaréenne. Le lac de Génézareth, c'est le lac qui baigne la terre nazaréenne, parce que la patrie du Nazaréen, tout auprès, en est une ville importante, — qui sait ? la capitale.

Si les exégètes avaient la saine vue intellectuelle du commun des hommes, — c'est pour eux que le Christ a dit : « ils ont des yeux et ils ne voient pas », — au lieu d'admettre une Nazareth, dont le nom est en dehors de l'histoire, dont la situation, perdue pendant huit siècles par l'Eglise intéressée, a été ensuite fixée par elle arbitrairement, rien que cette dénomination si expressive : lac de Génézareth, devait les conduire, pour retrouver la ville du Nazaréen, sur les bords de ce lac de Kinnéreth, que les Evangiles n'ont appelé *de Génézareth*, que parce que la ville du Nazir était près de ses rives.

Si Genève avait disparu des bords de son lac, les exégètes l'iraient vraisemblablement chercher dans les environs de Grenoble.

§

Les récits évangéliques qui forment l'ensemble du Ministère en Galilée, et où prennent place ce qu'Ernest Renan appelle « les prédications du lac », supposent d'ailleurs Nazareth sur les bords du lac. Ils sont incohérents et incompréhensibles avec l'actuelle Nazareth. Si l'Eglise, en quête de cette ville disparue, si les exégètes l'avaient cherchée dans les Ecritures, ils l'auraient trouvée. « Qui cherche, trouve », est un proverbe éminemment évangélique.

Malgré le désordre qui règne dans les Evangiles au point de vue de la composition, du moins les prédications du lac constituent un bloc vivant, compact et qui se tient. La vérité est là ; on la touche. Lac de Génézareth, Capernaüm, Bethsaïda, Nazareth, toute la géographie des Evangiles tourne autour du lac. Personnages de la famille, apôtres, tous sont réunis sur ce théâtre : Jésus, Marie, sa mère, — Joseph a disparu, — ses frères et ses sœurs, et cette mystérieuse mère des fils de cet étrange Zébédée, grande ombre émouvante, trop émouvante, pour n'être pas, puisqu'on l'évoque, celle même de Joseph, sous un surnom horoscopique (1), et dont les fils, à y regarder de près, ne peuvent pas ne pas se confondre avec les frères de Jésus. La terre du Nazaréen, la Gê-Nazareth, c'est bien celle qui baigne le lac et nulle autre, et sa famille, autour du berceau de ce lac, peuple toutes les villes et bourgades qui en sertissent les rives.

Les scribes ont fait des efforts surhumains pour trancher le nœud géographique qui, à tout instant, quand il s'agit de la patrie du Christ, nous lie, nous attache, nous rive au littoral du lac de Génézareth ; il est trop solide pour qu'ils

(1) Dans Zébédée, il y a le *Zib* chaldéen, signe Zodiacal, celui des *Poissons*, le signe de la Grâce dans la Christologie. Que le père du Christ soit Zib-deos, Zébédée, quelque chose comme le faiseur de Poissons, quoi d'impossible ?

l'aient pu. Ils l'ont desserré tout au plus ; mais il tient encore.

Le *Selon-Matthieu* (XIII, 54) nous fait voir Jésus-Christ dans sa « ville ». Il n'ose pas employer le faux-nom de Nazareth. Le *Selon-Marc* (VI, 1) non plus. Mais la suite du récit ne laisse aucun doute. Nous sommes bien à Nazareth. Le chapitre XIII se termine par la phrase suivante : « Il ne fit pas LA beaucoup de miracles, à cause de l'incrédulité de ses compatriotes. » Laissant Jésus à Nazareth, le chapitre XIV, dans ses douze premiers versets, insère l'épisode de la décollation du Baptiste ; puis, « Jésus ayant appris ces choses (l'épisode qui précède), partit de LA, de Nazareth évidemment où le *Selon-Matthieu* l'a laissé pour raconter la mort de Jean-Baptiste ; Jésus n'a pas bougé. L'épisode de Jean-Baptiste pourrait s'intercaler tout aussi bien autre part. En le faisant sauter, la continuité du récit touchant Jésus n'y perd rien, au contraire. Jésus part donc de là, de Nazareth. A pied ? Non. « Dans une barque », dit le *Selon-Matthieu* (XIV, 13).

Avec la Nazareth actuelle, comment en partir dans une barque ?

§

Est-il impossible de préciser sur quelle rive du lac, orientale ou occidentale, se trouvait la « ville » ?

Dans les récits parallèles du *Selon-Marc*, moins clairs que le *Selon-Matthieu*, parce qu'ils mêlent divers incidents qui compliquent les choses, on aboutit (VI, 32), avec les disciples en plus, à la situation du *Selon-Matthieu* : « Jésus partant dans une barque, pour se retirer à l'écart dans un lieu désert. » Les deux Evangiles s'expriment identiquement de même. Ils se raccordent. Ce lieu désert n'est pas loin de Nazareth, car la foule a suivi la barque, qui a donc vogué en longeant la rive. Jésus accoste au rivage, prend terre, et nous assistons à la Multiplication des pains. Les deux Evangiles sont d'accord toujours.

« Aussitôt après, continue le *Selon-Marc* (VI, 45-46), Jésus obligea ses disciples à entrer dans la barque et à passer avant lui sur l'autre rive, vers Bethsaïda... »

Il y a deux Bethsaïda sur « l'autre rive » du lac de Génézareth : l'une, au nord-ouest, Bethsaïda Julias ; l'autre, à l'ouest, Bethsaïda de Galilée, où habite « la mère des fils de Zébédée ». C'est celle-ci que vise Jésus, certainement. Mais qu'on choisisse celle qu'on voudra des deux. Elles sont sur « l'autre rive », la rive occidentale. Jésus se trouve donc sur la rive orientale, qu'il a remontée vers le nord depuis Nazareth au sud.

Le *Selon-Jean* (VI, 1), avant la multiplication des pains, — récit parallèle à ceux des autres Evangiles, y compris le *Selon-Luc* (VIII et IX), et qui mérite d'autant plus de crédit que d'ordinaire cet Evangile s'écarte du tout au tout des trois autres, assez semblables, et dits *synoptiques* pour cette raison, — le *Selon-Jean* fait venir Jésus de Capernaüm pour accomplir le miracle de la Multiplication des pains, « de l'autre côté de la mer de Galilée ou de Tibériade ». Et c'est de cet autre côté, opposé à Capernaüm, qu'il le fait partir, le soir venu, pour rentrer à Capernaüm, « sur l'autre rive ».

Autrement dit, le *Selon-Jean* fait traverser le lac à Jésus, une première fois pour se rendre de Capernaüm (rive occidentale, car Capernaüm touche Bethsaïda de Galilée) au lieu de la Multiplication des pains sur la rive orientale, puis, une deuxième fois, le miracle fait, et le soir venu, de la rive orientale à Capernaüm.

Ainsi la patrie du Nazaréen sort des ténèbres sur la rive orientale du lac de Génézareth, quelque part vers la région sud de cette rive. Nous approchons. Nous allons arriver.

§

Le *Selon-Luc*, parlant de Jésus à Nazareth, — il nomme la ville, contrairement à Matthieu et Marc, — nous le montre discourant dans la synagogue, se prétendant le Messie,

et soulevant une telle colère que ses concitoyens, — ici, il faut citer textuellement, — « l'entraînèrent hors de la ville et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, pour le jeter en bas (IV, 29-30) ».

Détail topographique important au plus haut point.

La patrie du Christ était bâtie sur une montagne. « Une ville située sur une montagne, dit Jésus pensant à la sienne (*Matth.*, V. 14), ne peut être cachée. »

Nazareth, celle de l'Eglise, est-elle sur une montagne ?

Renan, qui l'a vue, la décrit « dans un pli de terrain », dont « l'horizon est étroit ». Il prétend que les « Nazaréens » voulurent tuer Jésus « en le précipitant d'un sommet escarpé ». N'en ayant pas trouvé, il va chercher le « rocher à pic qui est très près de Nazareth, au-dessus de l'Eglise actuelle des Maronites, rejetant le prétendu mont de la Précipitation qui est à une heure de Nazareth ».

Le mont de la Précipitation est la trouvaille ecclésiastique pour rendre plausible l'épisode du *Selon-Luc* avec la Nazareth actuelle. Renan, ayant rompu avec l'Eglise, conteste le mont de la Précipitation qui ne vaut pas grand'chose, et le remplace par le rocher à pic des Maronites, qui ne vaut rien du tout, devant la précision du texte évangélique. Le *Selon-Luc*, dans un raccourci saisissant, dessine une ville bâtie sur une montagne abrupte, pas très loin du sommet, découvrant un large horizon ; la montagne a des parois à pic, pour qu'on puisse précipiter quelqu'un avec quelque chance qu'il ne roule pas sur une pente où il puisse s'agripper, mais tombe de haut dans le vide, pour aller s'écraser sur le roc en bas (1).

La Nazareth de l'Eglise, si loin du lac de Génézareth, ce qui suffit déjà à la nier comme « patrie » de Jésus, n'est

(1) La phrase concise du *Selon-Luc* suppose aussi une scène dramatique, manifestation de foule fanatique, poussant Jésus devant elle, jusqu'au sommet, assez large pour que la multitude y trouve place, s'y agite en fureur, comme une vague qui déferle. Le rocher de Renan, le mont de la Précipitation permettent peut-être une exécution par un bourreau, mais non point une sorte d'émeute populaire, spontanée, comme l'indique le *Selon Luc*.

pas non plus dans le cadre topographique et scénique du récit du *Selon-Luc*.

§

Mais dans le voisinage immédiat du lac de Génézareth, au sud-est, au point où l'examen des allées et venues de Jésus pendant les prédications du lac nous a fait aborder, est-ce qu'il n'y avait pas une ville dont le *Selon-Luc* donne le signalement en raccourci, une ville célèbre alors, que les Evangiles ne nomment jamais, et pour cause, car, même si elle ne fut pas la patrie de Jésus, il est impossible que Jésus ne l'ait pas connue, puisque les Evangiles mentionnent Capernaüm, Bethsaïda, Gadara, Tibériade, bien moins illustres ?

Flavius-Josèphe, dans son ouvrage : *Guerres des Juifs* (Liv. IV, ch. II, 286), parlant de Gamala, aux confins de la Galilée, au sud-est du lac, la décrit ainsi :

Gamala... est bâtie *sur une hauteur qui se dresse du milieu d'une montagne élevée*, ce qui lui a fait donner son nom qui signifie chameau. (Les vêtements en poils de chameau des Evangiles ne seraient-ils que du tissu de Gamala ?) Sa face et ses côtés sont remparés par des vallées inaccessibles... La pente était couverte d'un grand nombre de maisons. Et en regardant du côté du midi cette ville, *bâtie comme sur un précipice*, il semblait qu'elle fût toute prête à tomber. Il se dresse de ce même côté un sommet extrêmement élevé ; la vallée qui le flanque est si profonde qu'elle servait de citadelle...

Que vous en semble ? Cette pente couverte de maisons formant la ville, et ce sommet extrêmement élevé qui se dresse du même côté, le tout, coupé à pic ! Comme Flavius-Josèphe illustre le *Selon-Luc !*

Gamala ! Telle est bien la « patrie » du Nazaréen. La montagne de Gamala, telle est la montagne du *Selon-Luc*, telle est même *la* montagne de tous les Evangiles, qui n'en font que parler, sans la nommer jamais, tant elle est connue.

La montagne de Gamala !

Mais c'est là qu'après avoir appelé ses premiers dis-

ciples, le long de la mer de Galilée, Jésus (*Matth.* V-VIII) prononce son fameux discours sur *la* montagne, avant d'entrer à Capernaüm. *La* montagne. Inutile de préciser : les initiés ont compris.

C'est sur *la* montagne, — la même, — que Jésus monte pour la seconde Multiplication des pains (*Matth.*, XV, 29) au retour de sa randonnée sur Tyr et Sidon ; c'est au pied de *la* montagne qu'il avait accompli la première.

Quand les Evangiles font apparaître une autre montagne, par exemple, lors de la scène de la Transfiguration, ce n'est plus *la* montagne, c'est *une* haute montagne, où l'on n'est pas, où il faut se rendre ; et on met du temps pour y aller : six jours dans *Matthieu* et *Marc*, huit dans *Luc*. C'est aussi sur *une* très haute montagne que le Diable transporte Jésus pour lui montrer tous les royaumes de la terre et le tenter en les lui offrant.

La montagne de Gamala ? On n'y va jamais. On y est toujours ; on y est chez soi. Lisez donc les Evangiles.

C'est enfin sur *la* montagne, — celle de Gamala, — que Jésus réapparaît aux disciples pour la dernière fois après sa résurrection. Le *Selon-Matthieu* (XXVIII, 16) a même une façon très suggestive de raconter cette rencontre. Les Onze, dit-il, le rencontrèrent sur *la* montagne « qu'il leur avait désignée ». Or Jésus ne leur a pas désigné de montagne. C'est au verset 10 du chapitre XXVIII qu'a été donné aux disciples ce rendez-vous suprême. Et pas directement par Jésus, qui fait faire la commission par Marie-Magdaléenne et l'autre Marie : « Allez dire *à mes frères*, leur ordonne-t-il, de se rendre en *Galilée*. C'est là qu'ils me verront. »

En Galilée, et c'est tout. Pas de montagne dans les paroles de Jésus. C'est grand la Galilée, et bien vague pour un rendez-vous, si l'on ne veut pas se manquer. Mais la Galilée, pour le *Selon-Matthieu*, Marie-Magdaléenne, l'autre Marie, ainsi que pour les disciples, — mes frères, dit Jésus, — c'est *la* montagne, c'est Gamala. Ils ont si bien compris, qu'ils se trouvent tous au rendez-vous.

C'est pourquoi, au fond, le *Selon-Matthieu* a raison quand il dit « la montagne que Jésus avait désignée », alors que Jésus n'a parlé que de la Galilée, puisque tous, conviés en Galilée, vont sur la montagne. Il a raison, comme pour l'étymologie de Nazareth, tirée de la prophétie de l'Apocalypse.

L'épisode a quelque chose même de particulièrement savoureux, de délicieusement attendrissant. Ce rendez-vous de Jésus, prêt à disparaître à jamais, à ses frères qui ne le reverront plus, et qu'il leur donne au berceau de la famille, sur *la* montagne, à Gamala, comme il est touchant, tant il est humain !

§

Dans le *Contra Julianum*, que Saint-Cyrille d'Alexandrie écrivit, dit-on, pour réfuter des ouvrages perdus de l'empereur Julien sur « l'homme de Palestine dont les chrétiens font un Dieu, fils de Dieu (Libanius, *Epitaph. Juliani*) », on lit cette phrase, parmi les morceaux qu'a retenus saint Cyrille :

— L'homme qui fut crucifié par Ponce-Pilate *était sujet de César*, nous le prouverons. »

Bien entendu, la réfutation a fait disparaître le passage où était la preuve, et n'en parle plus. D'où il résulte que Julien a dit vrai.

Or, avec la Nazareth actuelle, Jésus eût été sujet d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, comme tous les Juifs habitant la région. Les Juifs de Gamala, de Gaulanitide, Bathanée, Trachonitide, après 787, date de la mort du tétrarque Philippe, sujets de Philippe jusqu'à cette date, devinrent alors sujets de Rome, — la Crucifixion est de 788-789, — quand les Etats de ce prince furent réunis à la Syrie par Tibère et passèrent sous l'autorité du proconsul Vitellius, avec Ponce-Pilate comme procurateur pour la Judée et la Samarie.

Sujets de Rome, comme soumis au cens vis-à-vis de

Vitellius pour la Gaulanitide, les Juifs de Gamala l'étaient aussi de Ponce-Pilate, au point de vue général, pour les délits ou crimes qu'ils commettaient sur le territoire dont il était le procurateur.

§

— « C'est dans la Gaulanitide, le Hauran, la Bathanée (c'est-à-dire tout alentour de Gamala, qui était une des capitales de la région), qu'au IIe siècle on trouvait encore des parents de Jésus, et où la première direction se conserva plus longtemps qu'ailleurs. » Ceci dans Eusèbe (*Hist. ecclés.*, I, 7) citant Jules Africain.

Et ce sont ces descendants dont Domitien, à la fin du Ier siècle, avait fait venir à Rome quelques-uns, « petits-fils de Juda (de Gamala), derniers restes de la race de David, pour les interroger sur la nature du règne glorieux qu'ils espéraient (Eusèbe, *Hist. eccl*, III., 20) ». Voir l'Apocalypse.

Trajan, successeur de Domitien, au commencement de son règne, rechercha encore les débris de la race de David et de la tribu royale (Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 32).

Il faut croire que Domitien et Trajan, malgré ce que dit Eusèbe, ne réussirent pas absolument dans leurs recherches des « petits-fils de Juda de Gamala, derniers restes de la race de David et de la tribu royale », et que la nature du règne glorieux qu'ils espéraient n'est pas celle que, d'après Eusèbe toujours, ils firent entrevoir au César, commentaire de la parole évangélique : « Mon royaume n'est pas de ce monde », puisque sous Hadrien, qui avait succédé à Trajan, l'un des petits-fils de Juda le Gaulonite, Bar-Koziba, le fils de l'Etoile, souleva une dernière fois la Judée, comme Messie, et fut roi pendant deux jours à Jérusalem (1). Après quoi Hadrien, ayant vaincu la révolte, décidé à en finir avec les Messies juifs, ruina la Judée, rasa Jérusalem, et, dispersant Israël, le raya de la carte des nations.

(1) D'où partit l'insurrection ? Quel en fut le théâtre principal ? Toujours la même région, « la montagne royale », d'après la Thalmud. Gamala, évidemment, montagne royale, pays de la tribu « royale ».

§

Il n'y a pas de doute. Rejetée Nazareth, ville inconnue de la géographie et de l'histoire avant le huitième siècle, époque à laquelle elle a été créée de toute pièce dans un site qui est inconciliable avec les récits évangéliques eux-mêmes, c'est à Gamala que tout nous ramène, comme « patrie » de celui qui fut le « Crucifié de Ponce-Pilate ». Et rien qu'à Gamala, patrie de Juda le Gaulonite ou le Galiléen, — le Juda de Gamala qui fut le chef de la révolte juive à l'époque du recensement de Quirinus, 760 de Rome, au 6 de l'ère chrétienne.

Si les Evangiles font monter Joseph à Bethléhem en 760, pour se faire enregistrer au Recensement, et pour y faire enregistrer la naissance du Messie dans la patrie de David, — risquant une naissance qui est un anachronisme certain, alors que, d'après les Evangiles eux-mêmes, Jésus est né « aux jours d'Hérode », soit avant 750, date de la mort de ce roi, — c'est à cause de ce souvenir historique, qu'on n'a pas pu effacer, et qui est resté comme le signalement « de l'homme du Recensement ». Joseph, père de Jésus, n'est pas autre chose dans les Evangiles. Il en disparaît aussitôt. La pseudo-naissance à Bethléhem accomplie, comme Juda le Gaulonite, tué dans la révolte du recensement, il n'y a plus de Joseph dans les Evangiles. Il est mort laissant Marie veuve, veuve comme la mère des fils de Zébédée.

De même que Nazareth, — nom et site, — a été inventée pour cacher Gamala, Joseph n'est pas autre chose que le masque évangélique de Juda le Galiléen. Et Jésus-Christ, — pseudonyme honorifique, titre signifiant Messie libérateur, — ne peut-être, on le pressent, que le fils de Juda, autrement dit : Bar-Juda, sous son nom de circoncision.

S'il y a un fonds historique premier à la base des Origines de l'histoire du Christianisme, c'est là qu'il faut l'aller chercher : à Gamala. C'est là que je fouille.

DANIEL MASSÉ.

HOPITAL

A M. G. Duhamel.

Je n'ai pas toujours aimé les malades. Longtemps j'ai préféré les maladies...

Les mères, pâles dans leur lit, parlaient des enfants bien portants qu'elles avaient laissés au logis. Alors, quelle volubilité ! J'arrêtais leur babillage. J'étais vexé qu'ils vécussent. Telle était mon infâme pensée : pour arranger un diagnostic, leur mort eût mieux fait mon affaire !

Des jeunes filles, que je regardais dans les yeux, murmuraient, timides : « Oui, j'ai les yeux bleus !... » Je cherchais dans leurs pupilles les signes d'affreuses maladies.

Oh ! Je me rappellerai toujours le nom de Mme Fichet. C'est devant elle que j'ai dit quelques jours avant sa fin : «C'est une belle péricardite». Elle n'avait pas répondu. Elle n'avait plus besoin du mensonge. On pouvait parler sans lui rien apprendre.

Il y a des morts qui m'ont soulagé. C'était le cas des affections que l'on n'avait pas calmées, n'ayant pas pu les comprendre. L'autopsie révélait l'énigme. Les pièces prélevées, incluses dans une coque de cire pâle, y étaient longtemps conservées. Puis on projetait sous nos yeux le film des tissus coloriés. Quelle fête pour l'esprit ! Nous les reconnaissions à leur teinte, chaque tissu ayant sa couleur élective à laquelle il reste fidèle. C'était un spectacle de rêve que les grappes des cellules bleues déta-

chées sur un fond rose et les arabesques des fibres qu'on eût dit tracées à l'encre de Chine. Il faudrait teindre des châles imités de ces images : la mort serait l'artiste de leurs complexes dessins. Les femmes n'en sauraient rien. Un réseau chiné d'alvéoles et les rameaux des capillaires frissonneraient sur la soie dont, ignorantes, les coquettes envelopperaient leurs épaules nues.

J'ai bousculé des aveux. J'ai forcé des intimités et je n'ai pas respecté les plus innocentes pudeurs. Je ne reconnaissais pas les pauvres êtres à leur visage, je retenais moins leur nom que le nom de leurs maladies.

Je me suis penché sur leur souffle. J'ai perçu les orages profonds qui grondaient dans leur poitrine... Quelquefois, ma tempe appuyée sur le sein d'une femme écoutait le mal gémissant comme la mer dans un coquillage... Mon regard, s'aidant de magiques rayons, a pénétré plus loin que Dieu n'avait pensé.

L'aile tremblante de leur cœur a tremblé dans mes paumes. Souvent elle s'en est évadée : la mort passait entre mes doigts... Mes mains ont été hardies et cruelles. Elles ont palpé la soie fanée de leur corps... Parfois elles effleuraient la douleur avec les précautions d'un amant.

Je n'étais pas doux par pitié, ni brutal par tempérament. Soif de comprendre et de connaître ! Plus altéré que les fiévreux ! Je m'émouvais au frémissement des chairs malades! Mon épiderme interrogeait... La Vérité me chatouillait le bout des doigts... Si le mal ne livrait pas son secret, je fouillais dans la chair à la recherche du trésor. Le peu de force des malades s'en allait avec le sang qu'ils me livraient. Ils buvaient des boissons bleutées et leurs humeurs bleuissaient... Avec des courants électriques, je les faisais trébucher ou je leur donnais des vertiges... J'ai perforé la source où baigne notre intelligence. Un cristal coulait goutte à goutte... Ah ! dans une onde limpide nageaient des fléaux invisibles !

Non, je n'aimais pas les malades. Je n'aimais que les maladies. Je m'accuse !



C'est alors que je connus le calme pur des laboratoires, leur pacifique rayonnement. Charme étrange et troublant! Dès le seuil, j'étais ravi. Des effluves de torpeur s'échappent des étuves où s'assoupissent les germes des fièvres. Les épidémies captives s'étirent, dans les vasques laiteuses, en végétations aquatiques : la sève en est vénéneuse. Les fioles semblent contenir des algues et des coraux. L'atmosphère a la moiteur d'un peignoir après le bain.

Douceur du labeur en silence. Tintement frêle des capsules sur les tables d'opaline... Chuchotement de la vapeur. Je vérifiais les recherches que j'avais faites au chevet des malades J'accomplissais une besogne minutieuse et mécanique : expériences monotones, discipline consentie. Je ne tentais nulle hypothèse; asservi à l'évidence, je ne retenais que les faits. La même tâche, chaque jour, ne lassait pas ma patience. Je n'étais qu'un apprenti.

Mais quelquefois nulle pensée n'accompagnait mes gestes. Mes mains allaient toutes seules. Je songeais, à l'aventure. Mes songes patinaient sur les dalles nacrées. Mes yeux se grisaient d'images neuves... Rêveuses après-midis dans un palais de cristal... Sur les glaces dépolies fleurit en toutes saisons un givre gravé. Scintillation des poudres rares et des gemmes ! Laboratoires ! Beauté vierge encore ! Féeries inconnues, traversées d'étincelles et de fluorescences... L'analyse pénètre les maux mystérieux, comme un escalier taillé dans un roc... Fiançailles de la nature et de l'homme ! Sources de créations, synthèses... Lumières décomposées : chaque couleur a sa vertu sur le monde des bactéries, tels les regards d'une femme sur le cycle de notre humeur.

La transparence de la verrerie baigne dans une pure clarté. Le savant se sent pénétré d'une limpidité d'azur. Quelle sérénité dans son âme ! Ah ! quel trouble était dans la mienne ! Hardie et lasse tour à tour. Un tube étiré dans la flamme, et ma pensée se disloquait sur des trapèzes de verre en fragiles acrobaties. L'instant d'après, torpeur de boa dans ses couvertures, — lourd boa de Muséum...

... Heureux qui ne connaît pas le malaise des recherches à perte de vue et ne court pas l'aventure des Pôles stériles !

Heureux le sage qui découpe dans l'azur les arpents dont il a besoin et n'erre pas, vagabond, dans les célestes prairies !

Heureux qui sait choisir sa tâche, ne la point quitter des yeux et la mener au but fixé !

Heureuse vie qui s'enroule autour d'une pensée utile et noble comme le lierre autour du chêne !

Mes camarades m'avaient deviné... Ils se sont beaucoup moqués. Certes, je n'étais qu'un apprenti, mais si distrait, si enfant ! Mes résultats étaient vérifiés. Chaque besogne était contrôlée. Les lentilles du microscope font d'une goutte de sang une constellation minuscule. On refaisait le calcul des globules que j'avais comptés. Des tubes d'inégale longueur étaient ainsi disposés que leur alignement rappelait les roseaux d'une flûte de Pan. Un sérum coulait goutte à goutte et des teintes apparaissaient dont la gamme charmait le savant mieux que n'eût fait une mélodie... La pipette tremblait dans ma main. Quand un liquide incolore, tombant dans un cristallisoir, transformait une liqueur vermeille en un tourbillon d'outremer, je me prenais pour le dieu de ces chimiques métamorphoses. Mais un rire me répondait. J'avais dépassé la teinte opportune. Il fallait recommencer. Mes éclairages étaient mal réglés. J'étais un mauvais machiniste.

Mes camarades avaient raison. Ils sont les dévots de la science. Ils croient qu'elle fera des miracles. Cela leur donne du courage. Ils ont des jeux d'abstractions qui simplifient beaucoup le monde et jouent au bilboquet avec le globe terrestre.

Ils pensent qu'un chiffre est plus précis qu'un mot bien dit et qu'il fait meilleure besogne. Mais là, ils se trompent peut-être. Dans une discussion scientifique, ils assourdissent l'adversaire à coups de nombres comme à coups de cymbales et ce fracas dissocie les murmures de la poésie. Si les phrases ont parfois le rythme de guirlandes qui se balancent, pourquoi prennent-ils les mots pour des breloques. Les mots sont les guirlandes mêmes !

Laboratoire ! Solitude des chiffres ! Inaccessibles sommets ! J'avais de grands découragements. Penché sur les bains de mercure, je ne voyais pas mon visage, mais les reflets de l'ignorance... Je touchais un objet, puis l'autre. Tous les objets étaient glacés... Les choses baignaient dans l'onde bleue de la clarté que répandaient les baies vitrées. Le laboratoire ressemblait à un immense aquarium. Mes pensées flottaient au hasard... J'avais envie de briser les parois de ma prison. J'avais cru, avec des ruses de détective, crocheter toutes les énigmes. Il ne restait que des décombres, des problèmes effondrés... De mes déceptions, je tirai qu'il faut rester simple et modeste. J'appris à n'entreprendre qu'à bon escient et je sus — clef du bonheur — quels voiles il faut ne pas soulever.



Je suis descendu dans les rues... Je regardais moins en moi-même : c'est une manière de voir les autres.

Chaque matin, une file de malades s'allonge sur le trottoir, devant les portes de l'hôpital. Ils attendent, l'été sous le soleil et l'hiver dans la neige, l'heure de la consultation. Ainsi se presse la foule au théâtre, avant l'ou-

verture des bureaux. Deux ans, je suis passé devant la patience de ces humbles sans les remarquer. J'ai mis ce temps à comprendre qu'ils devaient être gelés l'hiver et fatigués en toutes saisons.

C'était devant l'Hôtel-Dieu. Ils venaient du Quartier Maubert. J'ai remonté jusqu'à la source le cours qu'ils avaient suivi pour s'approcher de l'hôpital. Nous croyons les logis où nous ne voudrions pas habiter peuplés de pauvres êtres : partout ce sont des êtres humains... Je pris l'habitude de passer chaque matin rue de Bièvre. Le soir un détour m'y ramenait. En vérité, c'est grâce à la rue de Bièvre que je m'intéressai au sort des hommes. Cela peut paraître étrange.

Elle est si étroite que son ombre coupe le soleil d'une éclipse instantanée.

L'été, quand on a pris la fièvre sur la Place torride, elle désaltère de sa fraîcheur.

L'hiver, grâce à l'ardeur des cabarets : canalisation d'air chaud. Le promeneur, mordu par la bise des avenues, s'y laisse attirer et demeure

Les maisons affaissées bombent leur vétusté et ressemblent aux vieilles sans corset qui jacassent sur le pas des portes. Deux bâtisses s'épaulent, l'une vers l'autre inclinées, et se font des confidences. Un hôtel, soutenu par un madrier, pèse sur sa béquille... Telle masure rentre le ventre. Telle autre penche le front vers sa voisine d'en face... Des jeunes filles magnifiquement débraillées se racontent des secrets d'une fenêtre à l'autre. Leurs bras étendus se touchent presque et pavoisent la venelle d'une guirlande de chair nue. Le seule fantaisie a fait pousser les maisons. Il y en a qui sympathisent. Il y en a qui se tournent le dos. Quelques-unes, gourmandes, empiètent sur la chaussée. D'autres cachent leur timidité.

Aux devantures, les friandises chimiques, parfumées par synthèse, attirent les enfants qui collent leurs lèvres

sur les vitres poisseuses. Mon front s'y tenait appuyé pendant qu'ils disputaient sur les pipes de sucre et les dragées de plâtre. Les fumées bleues des vraies pipes caressaient l'ombre des arrière-boutiques. Je prenais du café dans les estaminets, afin de surprendre les entretiens des buveurs. Je m'attardais au comptoir. Exprès, je ne trouvais pas la monnaie. J'aurais aimé, la main sur leur épaule, conseiller les joueurs de manille.

Je faisais des provisions dont je n'avais nul besoin. On me répondait poliment. J'ai surpris chez les boutiquiers des regards pleins d'intelligence et de bonne grâce. Ils distinguent leurs clients. Ils savaient ma fidélité. C'est une douce fierté d'être reconnu par les pauvres !... J'allais toujours seul. J'écartais les curieux. La rue de Bièvre n'est pas une rue qu'on visite. Je me demandais comment j'avais pu vivre jusqu'à mon âge loin des humbles. Il est évident que tous les pauvres ont vu des riches : ils ne peuvent faire autrement. Mais il existe des riches qui n'ont jamais vu de pauvres ! Cela me semble aujourd'hui si bizarre !

C'est qu'ils fréquentent les promenades où ils savent n'en pas rencontrer. Leurs gestes ont des répugnances et leur regard se détourne. Leur cœur tiendrait dans la main : rétraction de hérisson ! Ils ne font pas le bien autour d'eux. Comme ils n'ont dans leur poitrine nulle bonté qui les réchauffe, ce sont des êtres frileux. Ils règlent leurs sensations sur le thermomètre Réaumur et font le tour du monde aux trousses du mois qui s'enfuit. Leurs voyages amortissent le déclenchement des saisons ; ils franchissent en wagon les sautes de température. Les railways biffent à toute vitesse les contrées sans clémence. Le ciel, pour leur arrivée, se badigeonne d'azur et le soleil est cuit à point. Les océans où ils se baignent ont le degré de leur baignoire. Leur géographie n'englobe que les paradis terrestres.

Ils n'ont jamais vu de pauvres ! Ah ! ils ne sont pas

curieux ! Ils les croient méchants peut-être ou bien redoutent leur dédain. Moi, je n'en ai pas rencontré qui ne fussent humbles et doux. Mais ils étaient si malheureux ! Comment se fussent-ils révoltés ? La haine est un luxe qu'ils n'auraient pu s'offrir. Avoir du pain à l'heure des repas, c'était pour eux un vrai plaisir. Dans nos peines ils eussent découpé des lambeaux de joie et raccommodé leur détresse.

Ce pauvre-là n'est pas envieux et même il a des quartiers sans misère, une vision merveilleuse. La lumière et les équipages circulent dans les avenues. Un miraculeux printemps fait surgir du macadam les marronniers et les platanes. Il s'étonne que nul souci ne se lise sur le visage des promeneurs et que le cours de leur marche ne se hâte vers aucun désir. Ils semblent en vérité n'avoir connu ni la faim ni la soif. Le boulanger s'excuse d'être indispensable et cache son pain doré dans une rue adjacente que hantent les gens de service. Femmes aux bouches singulières que les baisers seuls nourrissent ! Vos mains se sont nacrées à ne cueillir que des caresses...

Quartiers sans misère ! Les fenêtres ne sont pas le cadre d'une fille à la gorge nue qui tord sa chevelure en un chignon altier. Les baies vitrées des avenues cachent le secret des chambres derrière les flots de mousseline. Il y a donc des existences qui parlent bas comme les malades ?... Des beautés qui se dérobent ne vivent que d'être pâles et de ne luire pour personne ?... Des cris sincères étouffés par l'épaisseur des tapisseries ?... Des seuils qu'on ne franchirait sans vaincre la morgue des valets ?

Plus nombreuses sont les portes sans serrure, plus sonores les logis sans tentures, plus savoureux les faubourgs ! Assise au bord du trottoir, une mère allaite son nourrisson. La splendeur de son sein, jaillie des haillons, illumine la rue d'amour. Que d'enfants ! Que d'enfants ! Où peuvent-ils tous coucher ? Et les femmes ? L'impu-

deur de leur beauté bravant l'ombre des grabats! Le déhanchement de leur jeunesse, la précision de leur parure ! Sur les carreaux disjoints des taudis sonnent leurs talons délicats; l'ombre sordide des hôtels s'éclabousse de leur nudité. Ah ! quel bonheur ont les amants qui ne croient pas à d'autres bonheurs !

Je les guettais parfois à la sortie des corridors et les suivais pas à pas. Ils se mêlaient à la foule sans se douter de ma furtive indiscrétion. Ils ne l'auraient pas blâmée : c'était un tendre mouvement. Je les écoutais. Leurs confidences me pénétraient. Ils laissaient leurs joies flotter derrière eux. Je n'étais pas jaloux. Je désirais être assez simple pour mériter un tel bonheur. Avec quels regrets je songeais à tous les bonheurs que mon cœur ne pourrait contenir, à toutes les douleurs qu'il ne pourrait apaiser.. J'aurais voulu réaliser tous les aspects, pénétrer dans toutes les demeures avec le naturel de l'hôte attendu ; ne troubler aucune habitude, aucune conversation. C'est qu'il est une joie bien profonde : celle d'être familier au point de passer inaperçu et de paraître effacé par l'excès d'intimité. Les pauvres simplifient l'existence. Leur confiance m'apaisait comme eût fait un bol de lait frais...



Je les aimais le plus possible et je compris que cet amour ne s'en irait jamais, que ni leurs bienfaits ni leur haine ne pourraient le modifier.

Je dirai les hôpitaux où je rencontrais les malades que j'avais croisés dans les rues quand ils n'étaient que des pauvres :

Salpêtrière, si vaste domaine qu'il faut faire une promenade pour passer d'une salle à l'autre.

La Charité et Saint-Louis qui restent vieux et délabrés pour ne pas humilier les pauvres.

Laënnec aux murs ébranlés par la toux des tuberculeux , Laënnec, où l'on doit tousser davantage !

Cochin ! Pelouses autour des pavillons. Les transparentes vérandahs avancent de plain-pied dans les parterres fleuris. C'est comme si les malades étaient couchés dans les jardins. Seule une invisible glace sépare leurs gestes des fleurs...

Hôtel-Dieu ! Paquebot sombrant dans la nuit avec ses hublots éclairés. Sur la mer grise du parvis flotte comme un voilier Notre-Dame, tous feux éteints, avec son divin Passager !

Hôpitaux de la Ville : pleins le matin de rumeurs et l'après-midi de silence; mais pleins de fièvres, jour et nuit. Je faisais de si longues haltes dans l'entourage des malades que j'oubliais la fuite du temps. Je m'attardais volontiers auprès de ceux qui s'ennuyaient. Il arrivait qu'ils fussent trop fatigués pour tenir une conversation. Nous restions des heures sans rien dire. Nous nous ennuyions ensemble... Cela les distrayait un peu.

Il y en a qui ne prenaient plus leurs médicaments, mais réclamaient mes paroles. Ils s'en disaient réconfortés. Là, je compris la puissance des mots. Certains apportent du bonheur pour toute la journée... J'en ai entendu prononcer, qui, par une destinée merveilleuse, transformaient en longue espérance le cours d'une incurable affection.

Souvent on me répéta des propos que j'avais tenus plusieurs mois auparavant et que j'avais oubliés. Ils avaient été ramassés et leur gerbe parfumait encore. Je sus qu'il ne faut pas dire la vérité aux malades et j'arrachais de mes paroles les épines les plus cruelles.

Je me suis blessé quelquefois avec la vérité que j'épargnais aux autres. Je m'étais attaché à Jean-Louis. Malheureusement il était inguérissable. Rien ne l'avait amélioré. Il s'était fait soigner trop tard. Je savais qu'il n'irait pas loin... Pourquoi lui avais-je prélevé du sang ?

Pourquoi avais-je dosé les poisons de son organisme ?... Je lus les résultats en tremblant : sa fin n'était pas éloignée. J'avais le triste privilège de fermer avant la Mort les yeux de Jean-Louis et d'aller plus vite que Dieu. Il n'y a pas lieu d'être fier... Ce qui m'étonnait surtout, c'est qu'il allait mourir bientôt et trouvait le temps long. Je le disposai à la patience. Je coupai de courtes besognes son ennui que mes distractions n'assoupissaient pas. Il quittait le monde le plus vite possible. Il avait peu de chemin à parcourir, pourtant il brûlait les étapes. Mais je ne pouvais pas lui dire combien chaque minute est précieuse...

C'est ainsi que les plus malades étaient mes meilleurs amis... Ephémères relations ! Ils s'en allaient d'autant plus vite que je les aimais davantage, comme si mes sentiments eussent hâté le cours de leur vie ! Ah ! si la haine avait pu sauver Marguerite, de quel cœur je l'eusse détestée !

Elle était venue se fiancer à Paris. Elle apportait des Flandres l'or pâle de ses cheveux en offrande. Mais les doigts du bien-aimé ne devaient pas les dénouer. A peine débarquée elle prit la grippe ; à peine convalescente, retomba... Elle était perdue dans une sorte d'évanouissement. Elle abandonnait ses cheveux qui n'avaient rêvé s'éployer qu'aux extases amoureuses. Elle ne défendait pas sa nudité que ses pudeurs de jeune fille avaient pressée de voiles roses. La pureté de ce corps idéal par nos regards était ternie. Une inexprimable tristesse penchait la fleur de son sein. Elle était belle et la promesse de sa beauté s'en allait...

Elle se mit à trembler comme si elle eût été frileuse. Mais elle avait la fièvre. Ce tremblement ne la quitta plus. Elle ne pouvait pas l'arrêter. Elle vit sa tête hocher dans un miroir. Elle comprit sa peine et pleura. Puis elle versa sans chagrin des larmes qu'elle n'était plus maîtresse de retenir. Il lui arrivait aussi de rire

sans pouvoir s'arrêter. Elle recommençait à pleurer que sa bouche encore contractée sur ses dents rieuses figeait une joie désolée. Au coin de sa lèvre glissait la salive. Sa nuque inclinée ne se redressait plus. Elle nous demandait sur son mal des explications que nous ne pouvions pas donner. Elle voulait être heureuse. Son bonheur, tout près, l'attendait. Elle avait dans les mains et dans les épaules des trémulations si fines qu'elles ressemblaient à de l'émoi... Il n'y avait que son âme et ses cheveux qui n'eussent pas changé. Elle branlait la tête comme une aïeule... Les baisers de son fiancé étaient maladroits sur ce front grelottant. Un matin nous ne la trouvâmes pas dans son lit... Il vaut mieux ne pas avoir vu Marguerite.

Et Machoux ? Le pauvre Machoux ? Il conduisait le tombereau d'un carrier. Depuis des années son patron n'avait eu aucun reproche à lui faire. Ses haltes au cabaret ne l'avaient jamais mis en retard. Il avait des mots à lui pour stimuler son cheval. Un jour de verglas la bête glissa et se cassa la jambe. Le brancard heurta le charretier à la colonne vertébrale et Machoux tomba près de son cheval... Il put se relever sans dommage. Quelques mois plus tard il s'aperçut qu'il marchait comme un homme ivre. Il décida de ne plus s'arrêter au cabaret. Mais, moins il buvait, plus sa démarche hésitait. Il maigrit et s'étonna de ne maigrir que des bras. Son fouet ne claqua plus dans sa main. Sa main cessa de saisir son fouet. Elle se ferma peu à peu et il ne pouvait plus l'ouvrir. Ses bras se collèrent contre sa poitrine. Il sut qu'il ne viderait plus jamais seul son verre. Ce lui fut une rude émotion...Bientôt ses épaules furent réduites au squelette. Ses muscles fondaient. Il était plus pauvre qu'un pauvre tout nu. Quand il était debout, ses jambes se mettaient à trembler et ne pouvaient faire un pas.

C'était un malade facile. Il ne grognait pas pour un

vasistas ouvert au-dessus de sa tête. La soupe n'était jamais ni trop froide ni trop chaude. Souvent l'infirmière tâtait son écuelle du revers de la main et soufflait sur la cuiller, car une fois il s'était brûlé les lèvres. Le docteur lui faisait fermer les yeux et, devant la stupéfaction des élèves, lui enfonçait dans la peau la pointe ignée du thermo-cautère. Machoux ne sentait rien. C'était le curieux de son cas. Il souriait d'intéresser les étudiants et se réconfortait d'être utile à la Science. Il demeura quatre ans à la même place... Pendant quatre ans le docteur s'arrêta devant son lit. Puis il cessa d'y penser... Machoux avait le corps piqueté d'indolores brûlures. Elles lui rappelaient les leçons que le Maître avait faites à son chevet. Il les savait par cœur. Les cicatrices jalonnaient le cours de ses souvenirs... Il regretta de ne plus servir aux expériences et devint mélancolique. « Mieux vaudrait la mort », répétait-il d'un air timide. On lui reprocha des idées de suicide. Il niait, et montrait l'impuissance de ses bras ligotés par la paralysie. Mais on manquait de lits pour les entrants. Machoux fut transféré dans un asile de fous...

J'ai recueilli bien des histoires.

Pendant que le soir descend, les salles sont baignées d'une lumière incertaine. Le dîner est fini, la nuit n'est pas encore venue. C'est la triste vesprée... Les femmes songent à leur foyer, à la lampe qui s'allume et pleurent avant de s'endormir. Je me rappelle une grand'mère qui pleurait quelques instants avant sa mort. Elle laissait un petit-fils malade, dans une aile voisine de l'hôpital. « Consolez mon petit », murmura son dernier souffle... On l'emporta. On plia son matelas. Son lit ne fut plus qu'un squelette de fer marron. Le lendemain, j'avais appris que l'orphelin s'était éteint le même soir et lui aussi avait prié que sa grand'mère fût consolée...

La nuit venue, je m'en allais à pas de loup sur les parquets luisants, si luisants que je n'en avais pas vu

de pareils depuis ma scarlatine à l'infirmerie du collège. Les rayons de la veilleuse étaient plus visqueux qu'un sirop.

Ah ! j'exagère peut-être ! Je ne crois pas cependant. Je dis la vérité simplement et même elle se ratatine pour n'avoir pas l'air encombrante. Tout le monde n'est pas aussi malheureux que Marguerite et Machoux.

Il y a ceux qui sont seuls au monde et qui se font des amitiés parmi leurs voisins de lits.

Il y a ceux qui ont besoin d'une petite maladie pour se reposer enfin. Leur travail est un engrenage. Ils ne s'arrêteraient jamais si le mal ne les y obligeait. Le père Gillet, qui balaie depuis vingt-cinq ans les ruisseaux de la rue des Carmes, vient chaque hiver apaiser les étouffements d'un catarrhe. Il reste une vingtaine de jours à l'hôpital. « Quelle chance de prendre des vacances », s'écrie-t-il en pénétrant dans la tiédeur des salles. « Me voici sur la Côte d'Azur ! » Il enlève son chapeau, s'incline devant les radiateurs, les désigne à l'assistance et dans un rire quinteux : « Les balustrades de la Corniche ! » Le vieux bouffon, les mains aux yeux, fait semblant de contempler la Méditerranée, au loin... Il la voit peut-être...

Il y a ceux qui n'ont pas de gîte. Ils ne sont pas exigeants. Ils trouvent que la voûte du ciel vaut bien, l'été, l'arche d'un pont, mais que l'hiver on n'a chaud qu'au lit. Ce sont les habitués des hôpitaux. Les uns sont de braves gens. D'autres sont moins intéressants. C'est à l'hôpital Tenon que le camelot Morel avait combiné une ruse qui ne lui avait pas réussi. Il avait été soigné pour une bronchite qui n'avait pas duré longtemps. Il regrettait d'être guéri. C'était au mois de février. A cette saison les promeneurs marchent vite pour se réchauffer et les badauds eux-mêmes ne s'attroupent pas autour des boniments. La sortie de Morel était signée. Il eut une crise de désespoir. Il allait enjamber

une fenêtre du deuxième étage quand il fut tiré en arrière... Le Médecin eut peur qu'il ne recommençât et l'enferma dans une cellule capitonnée. Ces cellules, situées sous les combles, sont réservées aux aliénés. L'été, le toit d'ardoises, brûlé par le soleil, déverse sur leur front une douche d'air chaud. L'hiver, la douche est glacée. Le camelot eut froid et s'ennuya. La situation d'aliéné qu'il avait ambitionnée ne tarda pas à lui déplaire. Il demanda à s'en aller. Mais on se méfiait. Il finit par avouer qu'il avait simulé une tentative de suicide, afin d'être gardé dans le service. Il avait compté sans les cellules dont il ignorait l'existence...

Il y a ceux qui ont faim. Le médecin ne se trompe pas sur les signes de la pneumonie, mais il examine en vain un homme qui meurt de faim. Rien ne le lui fait reconnaître. Un homme affamé rencontre toujours dans la rue un homme qui a bien mangé et son coup d'œil est infaillible. Mais l'homme affamé passe inaperçu. S'il demande une pièce de monnaie pour acheter du pain on croit à peine à sa prière. On fait l'aumône sans s'imaginer qu'elle puisse être efficace.

Pour ceux-là, l'hôpital est le séjour de la Charité. Il est quelquefois le séjour du Bonheur !

Ceux qui viennent sur leurs jambes et s'en vont dans un cercueil ne sont pas la majorité. La plupart entrent moribonds, mais ils abandonnent leur corps aux Grands Hommes qui font des miracles, et ils partent ressuscités.

Les convalescents sont timides et charmants. Ils renaissent avec une âme de printemps. La chair diaphane des femmes a la fragilité des dentelles et leur visage pâli sourit à de candides désirs. Elles avancent en tremblant vers la vie comme les communiantes vers Dieu... L'émoi des jeunes mères n'est pas moins pur... Malgré les souffrances passées dont elles défaillent encore, leur regard rayonne d'orgueil et de joie...

Clarté des maternités! Source intarissable de vie... Cristal eaux vives, blancheurs de marbres... Le réseau des veines bleues et les menottes des enfants emprisonnent les seins nus... La limpidité des rires s'égrène d'un lit à l'autre. Les berceuses mêlent leur langueur...

Hôpital ! Hôpital! Je me suis laissé captiver par ton charme amer. J'ai récité tes douloureuses litanies... Je suis un pauvre pêcheur dans le cloître de la Charité. La Science surtout est pécheresse, qui ne peut pas tout soulager. Une monotone prière, une prière à la Vie monte du cœur des malades. Ai-je su toujours l'exaucer ! Sans le secours du soleil que peut le jardinier sur les plantes qui s'étiolent ? Je le répète... Je suis un pauvre pêcheur et un jardinier sans soleil dans le cloître de la Charité... Les malades passent et j'essuie leur front ni plus, ni moins, comme s'ils étaient des pèlerins. La fièvre est dans leur corps. La fièvre est dans mon esprit. Je respire un affreux encens. Les hypnotiques et les tisanes assoupissent l'atmosphère. La misère et la souffrance baignent dans une torpeur de Tropiques... Comment ne pas compatir ? A la vérité, j'aime et je n'ai aucun mérite. J'ai l'habitude de ces choses. Une ferveur quasi-mystique m'est devenue familière... C'est une manière de prier. Je crois que l'hôpital est la vraie maison de Dieu...

GIL ROBIN.

POÉSIES

—

LA MARÉE

Dans le prolongement sans fin de la marée
Nous entendrons sous les voilures qui se gonflent
Les violes des cieux qui remplissent les ombres
De la palpitation des astres dilatés.

Le vent soufflant dans la caverne en diamant
Où vire le cristal de l'arbre-aux-madrépores
Fera tourner au seuil délavé de nos pores
L'émail inespéré d'un autre firmament.

Ici je veux planter une plume vivante.
Qu'elle inscrive sur vos visages scintillants,
Mirages de la mer, le signe qui vous rende
La liberté dans les pacages de mon sang.

—

MARINE

Dans le port attardé s'endorment les vaisseaux,
L'odeur du jour mourant glisse le long des voiles
Et l'on voit se creuser des espaces nouveaux
Dans le saphir des cieux où se bercent les toiles.

La mer muette et sombre agite des émaux
Dont le miroitement traverse le silence.
Et la ville à travers les voiles se balance
Avec le mouvement engourdi des oiseaux.

Un bercement confus anime les cordages
Parmi l'acide bruit d'un vague harmonica.

Et dans l'odeur des vins étrangers qu'on versa
Le port entier s'endort dans un vaste mirage.

—

Je ne vous aime pas, mais vous viendrez quand même;
Les arbres secoueront leurs feuilles sur nos cœurs
Et nous élèverons vers les frondaisons blêmes
Le désabusement de nos vieilles candeurs.

Quelque chose d'un vent qui est le Vent-du-Monde
Résonnera dans les branchages vespéraux ;
Or la grotte des cieux ranimera ses ondes
Sous l'éparpillement des feuilles de coraux.

Il réglera leur danse avec des doigts calmés,
L'invisible sorcier qui trouble l'atmosphère ;
L'odeur du soir montera de la terre,
Vous m'aimerez, je croirai vous aimer.

La sidérale nuit disposera ses flammes
Autour de l'orbe éteint où s'effeuillent les jours,
Ainsi nous éteindrons dans la grotte de l'âme
Le dévorant brasier de vivre sans amour.

—

SOIR

Voici l'heure où l'on voit les saules s'incliner.
L'eau de la nuit les prend dans ses vagues profondes ;
Voici sonner la cloche à l'église des mondes
Comme des angélus qu'on entendrait neiger.

Des vaisseaux sur la mer tendent leurs voiles roses,
La rosace s'effeuille à l'ombre du clocher,
Et l'on voit dans les cieux lointains se disperser
Les pétales errants de la céleste rose.

La vieille âme du soir qui se penche sur nous
Avec l'apaisement des palmes et des rames
Délivre enfin nos âmes
Avec ses anges doux.

ANTONIN ARTAUD.

LA CRISE DE LA CRITIQUE

—

On s'accorde généralement à relever que, dans l'histoire des lettres françaises, les époques de création les plus fécondes sont aussi celles où la critique est le mieux constituée, forte à la fois de l'indépendance des juges à l'égard de tout un peuple d'écrivains et d'une sorte de consentement unanime à certains canons jugés inattaquables.

Le romantisme, dont nous vivons encore et dont nos œuvres les plus récentes ne sont que des succédanés, a rendu impossible la soumission de tous aux mêmes lois. Libérateur de l'individu, il a brisé la règle. Est-ce à dire que, par sa faute, nous ne soyons plus en état de juger sainement ? Je ne le crois pas. La période dite romantique a eu des critiques de très haute valeur et dont l'autorité sur le public était au moins aussi effective que celle d'un Boileau sur les « honnêtes gens » du grand siècle. Jusqu'aux premières années du nôtre, nous avons vu des arbitres de lettres conserver un sensible prestige.

Dans cette crise de la critique, aperçue et dénoncée depuis quelques lustres par nos contemporains, le romantisme n'est pas seul en cause, n'en déplaise à ceux qui, faute de reconnaître en lui un des pôles éternels de l'inquiétude humaine, le regardent seulement comme un générateur d'anarchie et le chargent de tous les péchés d'Israël.

La production littéraire de ce temps n'est peut-être pas inférieure, en qualité, à celle des âges précédents. Mais, dans son effroyable abondance, le lecteur bénévole cherche en vain des guides sûrs pour arrêter son choix. Les meilleurs, sans doute, ne seraient pas infaillibles : on le

sent bien à la façon dont la postérité revise parfois certains arrêts. Pourtant, mieux vaut un conseiller, même sujet à l'erreur, que le néant. Sinon, le public, qui ne peut pas tout lire, prendra le parti de ne plus ouvrir nos bouquins et de chercher dans le passé, proche ou lointain, une sécurité que lui refuse le présent.

Les bons écrivains qui veulent être lus auraient donc intérêt, semble-t-il, à la restauration d'une critique loyale, intelligente et respectée. Or, beaucoup d'entre eux font chorus avec les plus médiocres pour affirmer leur mépris de cette basse fonction. Elle est, en effet, des plus humbles. Elle ne saurait prétendre à être mise sur le même pied que celle du créateur. Mieux vaut, certes, créer que disserter et animer que disséquer. Mais à quoi servirait la création s'il ne se trouvait personne pour la comprendre et l'apprécier ?

Entre la masse amorphe et ceux qui la veulent féconder de leur génie il faut un intermédiaire désintéressé. La critique pourrait l'être aujourd'hui comme elle le fut souvent. Elle ne l'est pas. Toute la crise est là.

I

Que la critique soit discréditée, aux yeux des auteurs comme à ceux de M. Tout-le-Monde, cela n'offre rien de bien surprenant, car, dans son ensemble, elle ne possède ni l'indépendance, ni les aptitudes que réclame sa mission.

En veut-on des preuves ? En voici quelques-unes entre mille.

Depuis nombre d'années, de bons esprits, qui, selon toute apparence, eussent montré, dans l'examen approfondi d'œuvres nouvelles, des dons fort précieux, délaissent cette tâche pour s'adonner à l'histoire littéraire. On comprend la tentation : avec des documents, des anecdotes, des hypothèses, des textes inédits, c'est de la vie que l'on fait surgir d'un tombeau ; c'est plus ambitieux et plus noble que de renseigner la foule sur les mérites d'un moderne roman.

Et puis, c'est de tout repos : les morts ne se plaignent pas. Si, à leur sujet, il y a lieu de prendre parti, c'est dans une controverse académique, et non dans la mêlée de la *Foire sur la place*. Le terrain est sûr, d'autres l'ont déjà exploré. En somme, c'est plus facile, tout en paraissant l'être moins, d'écrire un volume érudit sur Molière ou Shakespeare que de définir, en cent lignes et en toute liberté, Marcel Proust ou M. Paul Morand.

A cette indigence où la critique se trouve réduite, il y a des motifs plus graves que la vogue persistante de l'histoire littéraire.

On accuse volontiers la diversité des tendances et l'apparent désordre qui règne dans la littérature. N'oublions pas que ces phénomènes sont bien antérieurs à la crise actuelle. Qu'ils nous empêchent souvent d'affecter cet air de certitude par lequel se devrait distinguer, au vœu d'un grand nombre, toute bonne sentence, c'est, ma foi, fort possible. Mais ils n'opposent pas d'entraves bien fortes à l'emploi d'une judiciaire exercée.

Le fait important, c'est qu'aujourd'hui, dans la plupart des journaux et revues, le soin de commenter les œuvres d'imagination, — romans, nouvelles, poèmes, pièces de théâtre, — est confié à des gens qui eux-mêmes en écrivent.

Supposons-leur à tous un zèle ardent et une entière bonne foi. Ceux d'entre eux qui sont vraiment des créateurs défendront d'instinct leur esthétique particulière. Elle sera d'autant plus passionnée que les écrivains originaux ne s'inquiètent guère, en général, de formuler leur doctrine en préceptes et préfèrent à bon droit l'affirmer par des actes. Ceux-là risquent d'être injustes par soumission à un programme qui n'est pas d'intelligence, mais d'action personnelle. Quant aux médiocres, leur faiblesse les condamne à la timidité, à l'hésitation, aux réticences, aux ménagements. Ni les uns ni les autres ne sont des juges. Quand M. Pierre Benoît et M. Léon Daudet proclament que Flaubert écrit mal, ils ne font pas de la critique, du moins pas

de la critique *littéraire*. Et si Flaubert se levait de sa tombe pour leur jeter l'anathème, il n'en ferait pas non plus!

Nous en verrons bien d'autres si, renonçant à considérer tous nos critiques-auteurs comme des modèles d'application et de vertu, nous les prenons pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des hommes.

Sincères sans trop de risques, lorsqu'ils parlent des morts, comment le seraient-ils à l'égard des vivants ? C'est ici qu'interviennent les haines et les amitiés, les coteries, les chapelles, les conflits d'intérêts, la flatterie envers les puissants, le hérissement contre les intrus.

Comme on comprend ce directeur de revue qui, se targuant d'indépendance, le manifestait par cette annonce : « Notre chroniqueur dramatique, détenu sous le numéro d'écrou 1268 à la maison centrale de Poissy, sera conduit en voiture cellulaire à toutes les répétitions générales et, dès la chute du rideau, ramené de sa cage-baignoire à son domicile par le même véhicule. » Parmi ceux qui, dans les journaux, s'emploient aujourd'hui, — sans trop de succès d'ailleurs, — à faire et à défaire des réputations de quinze jours, combien offrent les mêmes garanties de sérieux et de libre-arbitre? D'ailleurs, chez les plus intègres, il faut tenir compte de la déformation professionnelle. Un romancier, lisant le roman d'un camarade, ne songe pas à en déterminer la valeur intrinsèque. Il le compare à ses propres ouvrages: indifférent à ce qu'il pense avoir fait lui-même ou pouvoir faire mieux, il admire ou dénigre, pour d'obscures raisons de « métier », ce qui lui semble nouveau, inattendu, différent de sa manière à lui.

Pour être complet, il conviendrait d'étudier en détail cette sorte de compromis qui tend à s'établir, depuis nombre d'années, entre le journalisme et la littérature. Un de nos confrères posait récemment ce problème : « L'écrivain doit-il, pour vivre, avoir une autre profession ? » Dans la pratique, la plupart le résolvent en donnant aux journaux de la « copie », facilement et immédiatement monnayable. L'en-

trée des écrivains dans la presse quotidienne a pour corollaire l'invasion du journal dans un domaine réservé autrefois au livre et à la revue.

Il faudrait ne rien savoir des mœurs journalistiques de notre temps pour en méconnaître une des plus visibles conséquences, qui est de substituer, avec ou sans transitions de vergogne, le jazz-band de la publicité commerciale au piano désaccordé de la bonne foi. D'honorables exceptions n'infirment pas la règle.

Trop souvent, l'actuelle critique n'est plus qu'un pavillon couvrant de son étamine déteinte des dessous peu glorieux, des manœuvres vénales entre éditeurs et rédactions. Ce pavillon, nul ne le salue plus. Ces manœuvres, connues et avouées des milieux littéraires, flairées par un public méfiant, justifient l'indifférence de tous.

II

« Petit malheur ! dira-t-on. Les éditeurs sont des commerçants. Ils ont le droit, tout comme les épiciers, de vanter leur marchandise. Les journaux et les revues n'ont point à leur refuser des services qu'ils offrent, moyennant une honnête rétribution, à tout venant. Quel mal peut bien en résulter pour la bonne littérature? Est-ce que les défis outranciers de deux savons dentifrices rivaux empêchent le consommateur de choisir ? Quant aux écrivains, pourquoi leur défendre de louer leurs amis et d'éreinter leurs adversaires? Il n'est ni possible, ni désirable de rétablir la critique dans ses prérogatives anciennes. C'est une institution périmée, un organe inutile. Les amis des livres trouveront d'autres moyens de se guider. »

A toutes ces objections, la réponse est facile.

La publicité, la réclame sont parfaitement légitimes, tant qu'elles ne se dissimulent pas sous un masque. C'est contre la confusion qu'il faut lutter. Libre aux éditeurs de lancer un livre comme un pharmacien lance un vermifuge ou une eau de jouvence : ils finiront bien par s'apercevoir qu'ils

ont commis une erreur de méthode. Libre aux feuilles publiques de leur prêter le concours le plus large, à condition d'en afficher le caractère commercial et rémunérateur. Toute licence aux poètes, aux romanciers, aux dramaturges, à tous, de défendre des convictions et des amitiés, de combattre les ennemis de leur foi, de leur œuvre ou de leur personne, mais qu'ils le fassent franchement, qu'ils revêtent l'armure du soldat et non la simarre du juge !

Gardons-nous de prétendre que la critique d'aujourd'hui doive ressembler en tous points à celle d'avant-hier. J'essayerai bientôt de montrer dans quel sens elle se pourrait orienter. Pour l'instant, il s'agit de savoir s'il est désirable que le public entende, sur les ouvrages qui le sollicitent, des propos librement exprimés par des gens sincères et qualifiés.

Je pense qu'il le faut souhaiter, dans l'intérêt commun des éditeurs, de ceux qui aiment la lecture, des écrivains qui mériteraient de leur être signalés et des lettres en général.

Quels que soient, en d'autres matières, les vertus et les vices de la publicité, elle ne déploie pas sur la littérature les mêmes effets que sur le commerce d'objets intéressant notre existence physique.

C'est affaire aux marchands de livres de déterminer, pour leurs produits, la sorte d'annonce qui « paiera » le mieux. Adroite ou extravagante, une réclame de librairie qui se donne pour telle ne porte préjudice à personne, sauf peut-être à ceux qu'elle devrait servir.

Mais la publicité déguisée en critique peut tromper le lecteur. Les livres, en ces temps difficiles, ne s'achètent pas comme du pain. Lorsque, sur la foi de comptes rendus élogieux, vous aurez dépensé deux ou trois fois sept francs pour acquérir des ouvrages sans valeur, vous tiendrez en défiance toutes les critiques, même signées de noms illustres, et, très probablement, vous éviterez les visites chez le libraire.

Je sais bien que, même parfaitement loyal, compétent et désintéressé, l'avis imprimé des professionnels n'aura jamais sur l'amateur la même influence qu'une parole d'ami, le hasard d'une rencontre, la suggestion d'un titre. Il n'en garderait pas moins son importance si tous ceux qui peuvent désirer de le connaître savaient où le trouver.

Et par quoi voudrait-on le remplacer ? Les prix littéraires peut-être ? Mais on n'ignore pas que, s'ils ont contribué au succès de quelques belles œuvres, ils ont plus souvent égaré le public. Celui-ci, déjà, les suspecte et bientôt leur pullulation achèvera de ruiner leur prestige.

III

La restauration d'une saine critique serait donc un bienfait. Est-elle possible et comment ?

Il n'entre pas dans mon dessein de discuter tout ce qui pourrait être entrepris pour interdire à la publicité marchande d'emprunter les apparences d'une critique gratuite. Les moyens sont nombreux et il s'en trouverait certainement d'efficaces. Commençons par débrider largement la plaie. Cela fait, chacun se convaincra qu'il convient d'établir, à la base du traitement, une séparation rigoureuse entre l'exercice de l'intelligence, — faculté de comprendre, — et le « sens des affaires ». C'est une opération de propreté à laquelle devraient se résoudre tous les journaux. Energiquement manifestée, l'opinion des lecteurs déciderait peut-être les intéressés à la pratiquer d'urgence. Eux-mêmes d'ailleurs y trouveraient leur compte, les uns par une réduction de leurs frais généraux, les autres par une meilleure tenue, dont leur tirage finirait par bénéficier. Car le système des folles surenchères risque bien de précipiter, sans profit pour personne, la ruine de la librairie.

S'il existe déjà dans la presse, quotidienne et périodique, des organes exempts de tout reproche, où rien ne soit à réformer, tant mieux ! Mais il faut que la contagion se répande partout !

Supposons cette condition réalisée. Nécessaire, elle n'est point suffisante. Qu'importe, en effet, la probité des juges, s'ils ignorent la loi ou s'ils ne savent pas en combler les lacunes ?

On répondra que, dans la littérature moderne, il n'y a pas de loi. Accordons-le. Tout être doué de sensibilité et de raison peut néanmoins, s'il a le goût des lettres, se former une doctrine. Que chacun fonde la sienne sur ses idées à lui, sur ses sentiments personnels, sur ses expériences, ses méditations, ses études : il suffit d'en avoir une. Certes, il serait absurde d'exiger que tous ceux qui lisent emploient la même pierre de touche. Mais ne peut-on pas demander aux critiques professionnels de posséder quelques vues d'ensemble sur la littérature, de lui assigner un objet, de classer dans un certain ordre les notions qu'ils en ont, d'adopter une échelle des valeurs et une hiérarchie des œuvres ? Encore une fois, il ne s'agit pas de leur rien imposer. Il s'agit, pour eux, de nous persuader qu'ils ont raison : des sentences motivées y réussiront mieux que des décisions capricieuses.

Consciemment ou non, tous, nous avons une esthétique, grossière, médiocre ou raffinée. Elle conditionne toutes nos réflexions, toutes nos impressions sur les arts et les lettres. Pour que le jugement d'un critique agisse utilement sur nous, il faut que nous puissions comparer aux nôtres ses critères. Il importe donc qu'il nous les fasse connaître, qu'il craigne moins de se répéter que de nous laisser dans l'incertitude, qu'il nous mette en mesure de suivre et de vérifier ses méthodes, qu'il adapte la forme et le ton de son enseignement au degré de culture, aux ressources et aux défauts de son public.

La critique ne doit pas oublier non plus l'humilité de sa fonction, qui est d'acheminer aux œuvres. Plus elle en sera pénétrée, plus elle éprouvera le besoin d'une doctrine, à la fois pour guider ses travaux et pour en fortifier les conclusions. Et si nous acquérons la certitude que, tout ensemble modeste et ferme, elle prononce sans infatuation,

au nom d'un idéal qui la dépasse, nous pourrons toujours lui refuser notre assentiment, mais nous ne suspecterons plus l'origine de ses éloges, de ses blâmes et de ses silences.

Pour achever de lui rendre l'estime des bons auteurs et le respect des foules, il resterait encore à obtenir de ceux qui la font un sérieux sacrifice : celui de réduire à cette seule part toute leur activité littéraire. Abdication douloureuse, mais non pas surhumaine pour des esprits dont la faculté maîtresse serait celle de comprendre. Non, certes, que les « créateurs » soient nécessairement dépourvus d'intelligence, ni leurs gloses dénuées d'intérêt. Nul ne leur conteste le droit de parler. Ils n'en tiennent pas moins, aujourd'hui, une place démesurée dans les organes qui aspirent à éduquer la foule. Nous avons montré plus haut les inconvénients de cet état de fait. Si ces poètes, ces romanciers, ces auteurs dramatiques renonçaient à leurs sièges de juges titulaires pour se contenter de quelques suppléances occasionnelles, ils contribueraient à résoudre une crise dont leurs « créations » ne sont pas toujours les dernières à souffrir (celles du moins qui peuvent se passer de mutuelles complaisances, car, pour les autres, peu nous chaut).

Sans doute, on trouve encore, parmi les critiques de métier, des hommes indépendants. Mais ils sont trop rares pour se faire entendre. La misère de la corporation les éclabousse. Elle les prive de toute influence sur le sort des livres dont ils parlent. L'ambiance est telle qu'il leur faudrait presque du génie pour se hausser, dans l'estime des gens, au-dessus de leurs maupiteux compagnons d'infortune. Or, quels que soient les mérites de plusieurs, j'en vois bien peu, aux points stratégiques dominants, qui ne montrent aucune faiblesse. Les uns introduisent dans leurs arrêts un fâcheux esprit de parti, ou bien, victimes d'une prudence excessive, craignent de parler des auteurs nouveaux que personne encore n'a classés et s'avouent par là inaptes à discerner sans aide le caractère d'une œuvre ; les autres songent moins à expliquer l'art et la pensée des

auteurs qu'à faire briller en ingénieuses diversions sur des thèmes littéraires les feux de leurs propres joyaux, miroirs aux alouettes où se viennent prendre d'aventure les oiseaux de telle volière académique dont ils espèrent, un jour, être les hôtes.

Le génie est rare dans tous les domaines. Dans celui de la critique, il ne paraît pas indispensable. Libérés de toutes entraves et bénéficiant des conditions que nous avons cherché à définir, d'honnêtes talents suffiraient à la tâche.

Le jour où, certaines équivoques préalablement dissipées, on aura découvert et mis en place, — dans les quotidiens et les périodiques importants, — deux douzaines d'êtres sensés, possédant des idées claires et toute liberté pour les défendre, sachant qu'ils n'ont à ménager ni écrivains, ni éditeurs, ni public, ce jour là on ne pourra plus parler de crise.

Je n'ose pas promettre que ce sera demain.

RENÉ DE WECK.

LA LOI DE LYNCH

—

On a récemment publié la statistique des lynchages perpétrés en 1921. A ce propos, quelques journaux ont parlé de la loi de Lynch. Il s'en est encore trouvé pour écrire : la loi *du lynch*, ainsi que l'on dit : la loi du talion. Ailleurs on a préféré : la loi lynch, comme s'il s'agissait positivement d'une mesure ordonnée ou autorisée dans les formes constitutionnelles par le Congrès de Washington sur la proposition d'un nommé Lynch, — de l'application régulière d'un texte promulgué sans erreur ni omissions, renforcé d'un règlement d'administration publique, élucidé par maintes circulaires ministérielles, consacré enfin par une copieuse jurisprudence. Telle la loi Bérenger.

Quant à l'appellation usuelle : *loi* de Lynch, elle cadre bien avec la conception des peu rares personnes qui, de ce côté-ci de l'Atlantique, s'obstinent à croire que les Yankees à peau blanchâtre ont pour divertissements favoris de brûler vifs leurs compatriotes à peau noirâtre, et d'assommer à coups de trique les émigrés à peau jaunâtre, sans compter, jadis, les coups d'alcool pour les autochtones à peau rougeâtre.

Malheureusement pour les amateurs de ce genre de pittoresque, jamais le Code fédéral, jamais non plus le Statute Book de n'importe lequel des quarante-huit Etats n'a contenu la moindre loi, le moindre article de loi, qui ordonnât, autorisât, approuvât, ni même excusât, une catégorie quelconque de l'assassinat.

On éprouve une pénible confusion à être obligé de formuler une pareille affirmation. Celle-ci est nécessaire pour-

tant, puisqu'il est encore des gens, — d'ailleurs sérieux, et instruits en somme, — pour s'imaginer, non pas certes qu'il subsiste une loi de Lynch, mais qu'il en a existé une, fût-ce dans le premier âge de la grande République, et quand elle n'eût été en vigueur que sur une portion restreinte du territoire fédéral.

Il est vrai, le lynchage est une coutume plus fidèlement observée que beaucoup de lois, et, d'autre part, si l'on se rend à peu près compte des causes principales de cette coutume, et, par suite, du milieu et de l'époque où doit remonter son origine, on n'en reste pas moins sans données satisfaisantes sur les motifs de sa qualification.

De quel Lynch s'agit-il exactement ?

Car il y a eu des Lynch en quantité. A commencer, non point par un soliveau, mais par un gourdin.

Jadis, dans l'idiome anglo-saxon, *linch* signifiait : bâtonner son prochain. On constate, dans le dialecte américain de la langue anglaise, la persistance d'un nombre assez remarquable de mots, d'expressions, de tournures, qui ont cessé d'être en usage dans les Iles Britanniques depuis deux cents ans ou davantage. Phénomène analogue à celui qui se présente dans le parler franco-canadien, lequel ressemble surtout au dialecte usuel en Normandie vers la fin du XVIIe siècle et durant la première moitié du XVIIIe.

Selon une première version, le lynchage n'aurait donc été, à ses débuts, qu'une application prématurée, et un peu trop énergique, de la méthode du Big Stick, — ou bien le Président Roosevelt, en innovant cette méthode, n'aurait fait que réaliser la traduction politique et administrative du lynchage.

Si séduisante que s'offre une solution qui induirait à envisager le célèbre cow boy de l'éloquence, le Nemrod multicontinental, — hélas ! que ses compatriotes n'ont-ils dès 1915 accepté son invitation à la chasse dans le Nord et l'Est de la France ! — à l'envisager comme ayant été une

véritable synthèse nationale, le symbole vivant de l'entière évolution d'un peuple, il est probablement incorrect de dire : la loi *du lynch*, de la trique, et voici pourquoi.

D'abord, l'expression, en pays yankee, n'a été orthographiée de la sorte, en ce qui concerne sa voyelle comme en ce qui a trait à son initiale, qu'en de rares occurrences, à des dates récentes, et par les personnes qui, justement, avaient proposé l'étymologie en question, ou par celles qui déclaraient se rallier à l'opinion de ces érudits.

Puis, abstraction faite du crime collectif, le terme de lynch, dans le Nouveau Monde, n'a jamais été appliqué à l'action de se servir d'un gros bâton pour nuire à l'organisme d'autrui. Il serait surprenant qu'il eût été, dès son émigration et pour toujours, réservé au crime collectif, sans qu'à aucun moment, sous la plume de qui que ce fût, une seule erreur eût été commise à cet égard. Il y aurait là une espèce de prodige, ou tout au moins un phénomène unique dans l'histoire de la linguistique, comme dans celle de la psychologie.

Enfin, le lynchage n'a, de mémoire d'homme, consisté, ni exclusivement, ni principalement, en une simple bâtonnade. De tout temps, et partout, ses zélateurs ont eu recours, soit à la pendaison, soit aux coups de fusil ou de pistolet, et, plus tard, de carabine ou de revolver, soit aux flammes du bois ou du pétrole, — isolément, ou successivement, ou simultanément.

Il convient donc de passer à l'examen des titres produits en faveur des divers auteurs supposés de la prétendue loi de Lynch.

Ces pères plus ou moins putatifs sont au nombre de quatre. Tous sont d'origine irlandaise. Le nom de Lynch est d'ailleurs l'un des plus répandus parmi les Irlandais ou descendants d'Irlandais. Il est même porté par quelques Français, rejetons de deux ou trois familles évadées de la triste Erin au XVIIIe siècle.

Il y avait une fois... C'était en 1493 ; la ville irlandaise de Galway avait pour maire un certain James Fitzstephen

Lynch, et ce magistrat avait pour fils un très mauvais sujet. Celui-ci s'étant avisé d'occire un Espagnol à qui il devait de l'argent et qui avait eu l'audace de lui en parler, son père le pendit de ses propres mains, à une fenêtre de sa maison au-dessus de la grand'place. Après quoi, ce disciple de Brutus déclara à la foule qu'un pareil exemple était indispensable pour que les étrangers ne perdissent pas l'habitude de venir faire des dépenses à Galway.

La tradition de cette prouesse aurait naturellement franchi l'Atlantique avec les premiers Irlandais immigrés dans le Nouveau Monde.

Mais l'on se demande comment il eût pu se faire qu'elle demeurât plus d'un siècle avant de prendre force de loi en Amérique, et qu'elle n'eût jamais atteint à une si belle destinée en Irlande. Les deux pays cependant constituaient des milieux également favorables à la célébration pratique de la gloire acquise par le maire de Galway.

Les trois autres personnages auxquels on attribue l'instauration de la sanglante coutume sont des Américains.

L'un d'eux aurait été un planteur installé, à la fin du XVIIe siècle, en des parages dont le défrichement était récent, c'est-à-dire dans la région où devait s'organiser, cent ans plus tard, l'Etat de Kentucky.

Les habitations, en cette zone frontière, étaient peu nombreuses et disséminées, et les colons avaient à se maintenir sur la défensive nuit et jour, car il n'existait encore à leur profit ni police régulière, ni force armée de n'importe quel genre, et la forêt voisine cachait maints ennemis : Indiens ignorant, ou feignant d'ignorer, ou répudiant crânement les traités conclus entre leur tribu et les visages pâles, — esclaves évadés, — bandits, ou réfractaires, ou simples mécontents, provenant de la région côtière de la Nouvelle-Angleterre, ou des établissements français ou espagnols, Louisiane et Floride. Les fermiers ne garantissaient quelque sécurité à leurs biens et à leurs personnes qu'en se montrant à peu près implacables pour le voleur pris en flagrant délit,

en appliquant, et sur-le-champ, à l'assassin, la loi du talion, en faisant enfin des exemples terribles.

Cependant le sentiment de la justice subsistait chez eux. Cela ne s'abolit jamais ni nulle part. Ils ne tardèrent pas à éprouver le besoin de rendre un peu moins sommaire leur procédure en matière criminelle, et ils instituèrent des formes, qui peuvent paraître cruellement dérisoires, mais qui étaient les seules concevables en ce milieu, et sans doute aussi les seules praticables.

Ils s'entendirent pour que désormais l'un d'entre eux remplît les fonctions de juge. Leur choix se porta sur Lynch, pour des motifs qui demeurent inconnus. Peut-être fut-ce le sort qui le désigna. On lui confia en même temps, pour simplifier, la charge de bourreau.

On traînait devant lui, n'importe où dans son domaine, et à n'importe quel moment, le malandrin saisi sur le fait; deux ou trois phrases suffisaient pour l'accusation ; les témoins ne fatiguaient pas non plus leur faculté d'élocution: il n'était question, ni de défense, ni même, le plus souvent, d'interrogatoire, et le «code» ne prévoyait, ni l'acquittement, ni le sursis, ni aucune autre pénalité que la mort. On faisait les quelques pas nécessaires pour trouver un arbre solide, Lynch pendait l'homme qu'on lui avait amené quinze ou vingt minutes auparavant, et chacun des survivants retournait en hâte à sa tâche ordinaire.

Telle est, selon beaucoup d'Américains, l'origine de la loi de Lynch, et certes la version est plausible. Mais l'on en peut dire tout autant des deux que nous allons exposer maintenant.

A l'époque même où se passaient en Virginie les faits dont nous venons de parler, la justice était administrée dans la Caroline du Sud par John Lynch, magistrat authentique, celui-là, mais cumulard, lui aussi, car, président d'un tribunal qui manquait encore d'assesseurs, il était en outre le chef de la police.

Une nuée de pirates infestait alors les havres, les es-

tuaires, les lagunes de la côte, au point qu'un moment le commerce maritime parut en péril, et que l'immigration et le ravitaillement n'étaient plus guère possibles que par la longue et coûteuse voie des colonies septentrionales. John Lynch affirma qu'en douze ou quinze mois il saurait délivrer le pays si, pour ce laps de temps, on lui laissait des pouvoirs exceptionnels, illimités, de répression, — en d'autres termes, la latitude de traiter le fléau à sa guise, sans le moindre souci de la légalité.

On lui accorda les deux années 1687 et 1688. Il se mit en campagne avec une équipe de gaillards que des mercenaires indiens avaient initiés aux plus subtiles ruses de la chasse à l'homme. Avant l'expiration du délai qui lui avait été fixé, il avait exterminé, sans nulle forme de procès, tout ce qui lui avait semblé plus ou moins pirate, et les côtes étaient redevenues fréquentables.

L'arrière-petit-fils de cet énergique épurateur, Thomas Lynch, fut aussi magistrat dans la Caroline du Sud. Envoyé par cette colonie, avec quatre autres députés, au premier Congrès, on trouve sa signature parmi les quarante-huit apposées au bas de la déclaration d'indépendance rédigée par Jefferson et adoptée à l'unanimité le 4 juillet 1776. Il avait, quelques semaines auparavant, rendu à la cause de la révolution un service considérable.

Le commandant en chef des troupes anglaises, Howes, en évacuant Boston le 17 mars, avait dédoublé ses forces. Avec la moitié de celles-ci, il allait gagner Halifax pour s'y préparer à une expédition tendant à la reprise de New-York. Le principal de ses collaborateurs, Clinton, était envoyé avec l'autre moitié vers la Caroline du Sud, où son débarquement devait être le signal d'un soulèvement des royalistes, nombreux encore en cette colonie. Celle-ci une fois ramenée à l'obéissance, il rejoindrait le généralissime par voie de terre, à travers l'autre Caroline, la Virginie, le Maryland, draînant au passage les volontaires loyalistes de partout, et la reconcentration s'opérerait devant New-York.

Les chefs sud-caroliniens du mouvement d'indépendance eurent tôt fait de déjouer ce beau plan. Probablement Thomas Lynch devait à l'hérédité une vocation spéciale pour la répression prompte et définitive, et personne ne lui contestait cette supériorité. On lui conféra, au détriment des conspirateurs, les mêmes pouvoirs exceptionnels et illimités dont son bisaïeul avait fait un si bon usage contre les pirates. Il avisa à ce que l'on pendît tout ce qui, autour de lui, était connu comme partisan du maintien de la suzeraineté britannique.

Lorsque Clinton arriva, le 23 juin, tous les loyalistes sur lesquels il comptait avaient quitté ce bas monde, ou ne demandaient qu'à s'y faire oublier. Il ne put que se rembarquer en hâte, non sans avoir essuyé, sous les murs de Charleston, une défaite d'importance. En rejoignant Howe le 1er août, il n'avait plus guère qu'à lui communiquer la haine du nom de Lynch.

Par contre, les patriotes voulurent glorifier celui-ci d'une manière durable. Ils baptisèrent Lynchburg une ville fondée en Virginie en 1786, et qui est devenue un gros centre industriel. La même désignation fut plus tard attribuée encore à deux cités nouvelles, qui, elles, sont restées secondaires ; l'une est située dans l'Ohio, et l'autre dans le Tennessee.

Au XIXe siècle, pourtant, le patronage de cette mémoire fut revendiqué par quelques-unes seulement des innombrables associations qui s'occupaient d'appliquer la justice sommaire à certaines catégories de malfaiteurs, ou d'individus supposés tels.

Ces fraternités, secrètes ou non, s'étaient décorées de titres impressionnants : Comités de Vigilance, Ligues de Vigilants, de Régulateurs, d'Hommes de la Loi et de l'Ordre. Il y avait aussi le Ku-Klux-Klan, qui sut vite conquérir la palme, — et qui la garda, — en matière de renommée sinistre. Le Ku-Klux-Kan et presque tous ses émules florissaient dans les Etats du Sud-Est, là où vit la majorité de

la population noire. Ils veillaient à ce que celle-ci n'échappât à aucune des multiples formes de boycottage dont elle était l'objet, en vertu du code dans certaines communautés politiques, en vertu des mœurs partout depuis la Susquehannah jusqu'au delta du Mississipi et depuis l'Ohio jusqu'au canal de la Floride.

Lorsque les hommes de la Loi et de l'Ordre supprimaient un nègre convaincu, ou simplement soupçonné de s'être livré à l'un des actes permis aux seuls êtres à peau blafarde, quelques-uns d'entre eux songeaient bien au Thomas Lynch de 1776, mais plusieurs préféraient se regarder comme les continuateurs du John Lynch de 1687, ou du colon virginien du même patronyme et de la même époque. Les autres ne pensaient point, et c'étaient, à coup sûr, les plus nombreux.

Aujourd'hui, la coutume a évolué. La race africo-américaine a perdu le monopole de fournir des victimes à la loi de Lynch. Les Blancs lynchent indifféremment des Noirs, des Rouges, des Jaunes, — et des Blancs. Les Noirs leur rendent la pareille, et ne dédaignent pas non plus, à l'occasion, de s'entrelyncher. Mais il ne vient plus à personne l'idée d'invoquer les Mânes de l'un quelconque des trois Lynch. Notre espèce est ingrate.

Heureusement, l'histoire est là. Grâce à elle, les gens curieux pourront toujours se dire que la loi de Lynch doit avoir eu trois pères, et que, par conséquent, il vaudrait mieux écrire : la loi *des* Lynch, — ce qui, d'ailleurs, ne s'écrira sans doute jamais.

A. CHABOSEAU.

LES DÉFAITISTES [1]

—

IX

Le lendemain de l'arrestation de Mata-Hari, Arendsen, après avoir pris le mot de passe chez M. van Teutelburgh, était allé rendre compte de l'événement à l'honorable M. Dupin. Celui-ci n'en parut pas ému outre mesure.

— Elle était brûlée depuis six mois, fit-il avec philosophie. Cette espionne ne pouvait plus nous rendre les mêmes services qu'antérieurement. Les Anglais comme les Français la tenaient à l'œil. Que les Français fassent d'elle une nouvelle miss Cavell, si bon leur semble! Moi, je m'en lave les mains.

Il s'enquit par contre avec sollicitude de ce qui était advenu à Mme d'Arpajac, heureux d'apprendre qu'elle ne se trouvait pas compromise dans l'aventure de son amie et qu'aucune surveillance ne paraissait s'exercer autour de sa personne. Il félicita Arendsen de sa conduite en cette affaire.

Celui-ci lui demanda s'il devait lui restituer le passeport américain.

— Gardez-le, répondit M. Dupin. Il peut servir encore. Si Mr Sidney Morton peut courir à son aise tous les risques, je tiens essentiellement à ce que M. Harald Arendsen n'en coure aucun.

Sur quoi, il lui recommanda de ne pas oublier Caillaux.

Arendsen ne l'oubliait pas. La mission dont il s'était chargé avait réussi. La lettre de l'ancien président du

(1) Voir *Mercure de France*, nos 584. 585, 586, 587.

Conseil avait paru dans la *Gazette de Lausanne* et dans plusieurs journaux de la Suisse allemande, ainsi qu'au *Politiken* et dans deux autres journaux danois. Il en avait reçu des exemplaires, qu'il avait été remettre lui-même chez M. Caillaux, lequel lui avait témoigné sa satisfaction par un billet de remerciement. Un peu plus tard, Arendsen lui avait fait demander une interview par Martial. La réponse, orale, avait été : « Le Président, dont la réserve doit être extrême, ne donne pour le moment aucune interview à la presse étrangère. Mais s'il se décide à en accorder une, c'est vous qui l'aurez. »

En attendant, le jeune Danois s'adonnait à une étude complète de l'œuvre et de la carrière politique de M. Caillaux, cherchant à déduire de ses manifestations oratoires et de ses actes publics des indications sur son caractère, sa mentalité et ses idées directrices. Il vit tout de suite qu'il n'y avait pas lieu de tenir grand compte de ses discours, non plus que de ce qui, dans ses faits et gestes, procédait d'un intérêt électoral ou parlementaire, sinon pour reconnaître dès l'abord en cet homme un comédien de marque, un plaideur habile et violent, payant d'audace et de beaux sentiments, sachant en imposer à l'adversaire et fomenter l'enthousiasme des partisans. Les actes étaient plus révélateurs. A cet effet, Arendsen se livra à l'examen des cinq ministères dont M. Caillaux avait été membre, quatre fois comme ministre des Finances, une fois comme ministre de l'Intérieur et président du Conseil, s'attachant particulièrement aux deux ministères de 1911, où, par suite d'incidents imprévus, toute une politique, destinée dans l'esprit de son auteur à demeurer secrète, était apparue au grand jour. C'était l'affaire d'Agadir, les rapports avec le baron von Lancken, les tractations avec l'Allemagne à l'insu du président du Conseil, puis par-dessus la tête du ministre des Affaires Étran-

gères. Toute cette portion de la vie publique de M. Caillaux était, par le fait même de son mystère dévoilé, au plus haut point significative.

Un second épisode de l'existence mouventée de l'homme d'État français ne semblait pas moins caractéristique. Son affaire avec le *Figaro*, sa campagne acharnée menée contre lui par cet organe de droite, son effroi, sa fureur à se sentir ainsi touché, ses menaces de mort contre l'audacieux journaliste qui l'attaquait, menaces qui s'étaient traduites par les coups de revolver de Mme Caillaux, le procès en cour d'assises et ses séances tumultueuses, l'acquittement de la meurtrière la veille même des premières violations du territoire français par l'armée allemande, tout ce déroulement dramatique de circonstances ouvrait de nouveaux jours sur l'âme ténébreuse de l'étonnant aventurier, jeté d'un coup par la poigne indiscrète du destin sous la pleine lumière des audiences, où on l'avait vu s'agiter comme un insecte sous le microscope, s'arquer, se dresser, se tordre, lancer son venin, bondir de colère ou se recroqueviller de rage à la production de pièces privées ou de documents confidentiels qui éclairaient subitement tel ou tel détail caché de sa structure mentale.

Mais tout cela était loin d'être suffisant. Ce qu'il avait fait jusqu'ici pendant la guerre restait obscur et incertain encore. On avait bien perçu quelques échos de ses éclats, conçu certaines présomptions sur ce qu'il avait pu dire, projeter ou machiner pendant les années tragiques où la France s'était trouvée deux ou trois fois déjà au bord de sa perte. Rien d'absolument précis n'était articulé. L'homme demeurait insaisissable et chiffré. Tout ce qu'on savait, c'était qu'il n'avait rien abandonné de ses idées d'avant-guerre et que la conflagration européenne n'avait fait au contraire que lui en confirmer la valeur, pour les ancrer plus fortement dans sa conviction. Attendait-il la défaite, dont il ne doutait

pas, pour les manifester et en assurer la réalisation ? Apparemment. Mais il s'agissait dès maintenant de les définir et d'en reconnaître la substance.

A cette fin, Arendsen organisa une consultation circonstanciée de tous ceux qu'il jugeait propres à le renseigner. Par le professeur Levrai-Lebien il sut ce que pensaient de Caillaux les universitaires radicaux et les dirigeants de la Ligue des Droits de l'Homme. Les lumières n'étaient pas bien vives de ce côté. Pour ces idéologues, peu versés dans les complexités de la politique et les mystères insondables des ambitions humaines, Caillaux apparaissait comme le pur représentant des grandes traditions de la Révolution française, comme un nouveau Danton, auquel l'homme d'Agadir aimait, il est vrai, à se comparer, destiné à restaurer la démocratie sur ses véritables fondements, à rétablir le droit outragé, l'égalité bafouée, la liberté violée, à faire régner la paix par la justice intérieure et l'équité internationale, et à assurer la prospérité de tous les citoyens dans la prospérité générale de l'Europe. Noble idéal que Caillaux était certes loin de renier et que développaient d'ailleurs abondamment les programmes du député de Mamers. Mais qu'y avait-il derrière cette façade bien disposée? C'est ce que le professeur Levrai-Lebien eût été fort empêché de dire, si même il ne se fût point offensé qu'on pût supposer qu'il y avait chez Caillaux autre chose que cette façade.

Pour être différente, l'idée que l'on se faisait du tribun au *Bonnet Rouge* et dans le monde singulier qui gravitait autour d'Almereyda n'était probablement pas meilleure. Là, ce n'était plus Danton qu'on évoquait, mais c'était Robespierre, et c'était même Marat. Assoiffés de vengeance, de sang, d'argent et de débauche, les défaitistes du *Bonnet Rouge* voyaient en Caillaux leur protecteur et leur condottiere. Pour eux, c'était le patron, le grand mec, le chef de bande. C'était l'homme qui les mènerait

à la puissance et à l'assouvissement, celui qui leur donnerait Paris à piller et la France à terroriser. Incapables de discerner en lui autre chose que le fourrier de leurs appétits et de leurs rancunes, ils ne se demandaient pas s'il avait un plan politique de vaste envergure et leur incuriosité à cet égard était extrême. Pour le moment, Caillaux était l'homme qu'il fallait pousser au pouvoir par tous les moyens, celui qui bâclerait la paîx coûte que coûte, qui mettrait un terme à cette guerre extérieure sans intérêt, pour reprendre et mener à fond la guerre intérieure, la seule intéressante, coller les généraux au mur, boucler la réaction et le capital, distribuer à ses amis et ses séides les postes les plus avantageux de la République, avec licence de tout oser et de tout bousculer. Tel était l'état d'esprit qui dominait au *Bonnet Rouge*, voilà ce que l'on y espérait et ce que l'on y attendait de Caillaux.

Martial, qui connaissait Caillaux infiniment mieux et qui ne partageait qu'en partie les opinions hautes ou basses que se forgeaient touchant le grand homme tant les gens de la Ligue que ceux du *Bonnet*, Martial, qui avait été son collaborateur et qui était resté son ami et son confident, Martial se trouva être naturellement, dans l'enquête poursuivie, le meilleur informateur d'Arendsen. De ce que celui-ci apprit de Martial, maintes et maintes fois interrogé, de ce qu'il avait cru pouvoir retenir de ses conversations avec Levrai-Lebien ou d'autres, de ce qu'il avait induit lui-même de l'étude des documents connus, il finit par se faire une représentation assez complète, et que sa conscience d'historien lui permit de tenir pour exacte, du personnage qu'avait livré à ses perspicaces méditations le mandat de M. Honoré Dupin.

Caillaux, selon Arendsen, s'expliquait entièrement par deux déterminantes fondamentales, autour desquelles venaient s'ordonner tous les ressorts secondaires de sa

nature et de sa cérébralité. L'une de ces déterminantes était psychologique, l'autre doctrinaire. Toutes deux mariées l'une à l'autre, nouées, entrelacées, avec les mille croisements de leurs fibres complémentaires, comme un arbre à deux troncs étroitement soudés et tordus l'un sur l'autre, donnant simultanément naissance à leurs branches et à l'éploiement enchevêtré de leurs rameaux, formaient Caillaux.

La première de ces déterminantes, la déterminante d'espèce psychologique, était constituée par une formidable et absolue confiance en soi. Un invincible orgueil, une certitude de supériorité sur tous, la conviction d'avoir toujours raison et une volonté indomptable en formaient le tissu. Servie par de brillantes qualités, une parole facile, une improvisation hardie, une belle mémoire, une suffisante culture générale, une grande compétence dans le domaine de sa spécialité, une étonnante capacité de travail, des manières élégantes et un physique avantageux, cette confiance en soi lui conférait une force redoutable et qui ne voulait pas connaître d'obstacles. Mais les défauts qui en résultaient y apportaient une grave contre-partie. Ces obstacles, qu'il ne voulait pas connaître, s'estimant assez fort pour les briser, Caillaux les sous-évaluait. De là une imprudence sans bornes dans les paroles comme dans les actes, qui paraissait en contradiction avec l'habileté, la ruse, la dissimulation qu'il pratiquait à merveille, quand il avait décidé d'employer ces armes. C'est que l'une provenait de son caractère et que les autres étaient le produit conscient de sa volonté ; mais ces contradictoires émanaient en fait de la même source d'énergie. L'audace toutefois prenait trop souvent le pas sur la tactique. Sa vanité et son arrogance l'y poussant, il aimait à braver plus qu'il ne se contraignait à feindre. Le rôle de Borgia lui convenait mieux que celui de Machiavel. Bien qu'il fût passé maître dans l'art de donner le change, des

mouvements de colère, d'impatience ou de présomption détruisaient parfois d'un seul coup de risque ce qu'il avait mis de longs efforts d'astuce et d'intelligence à édifier. Il ne se méfiait pas assez des petites causes qu'il méprisait, ni des petits hommes qu'il employait. Son entourage était aussi vil que dangereux. Mais il le voulait ainsi, parce qu'il se le figurait dévoué. Il avait fait d'un Desclaux, cynique fripouille rencontrée dans les bas-fonds d'Alger, son âme damnée. Ce petit commis des douanes, mi-policier, mi-souteneur, qui s'était attaché à sa fortune, était devenu son sous-chef de cabinet dans son premier ministère, son chef adjoint dans le second, son chef de cabinet lors de sa présidence Il le nantissait dans les intervalles de riches perceptions, dont la dernière avait été celle du Ier arrondissement de Paris. Trésorier-payeur général aux armées avec le grade de lieutenant-colonel et la croix d'officier de la Légion d'honneur, Desclaux avait été arrêté dès les premiers mois de la guerre et condamné comme prévaricateur et voleur de denrées au préjudice des soldats. D'un Malvy, louche politicien sorti des cafés du Quartier Latin, il avait tiré, lors de son grand ministère de 1911, son sous-secrétaire d'État à l'Intérieur; il l'avait poussé ensuite aux Travaux Publics ; il l'avait enfin fait imposer par le parti radical comme ministre de l'Intérieur, poste de confiance où Malvy était l'œil et le bras, mais dont Caillaux restait l'âme. D'Almereyda et de ses bravi du *Bonnet Rouge* il avait fait sa garde du corps et les truchements de sa politique. Il prenait pour amis et pour dépositaires de ses desseins les gens les moins sûrs : des affairistes coloniaux comme Fondère, des maquignons de finances comme Lenoir, des magistrats complaisants comme Monier, des députés marrons comme Loustalot, des escrocs comme Cavallini ou des aigrefins comme Bolo. Pressé par une sexualité tyrannique et vain de son prestige de don Juan chauve, il se croyait tout-puissant avec

les femmes et se défiait aussi peu d'elles que des hommes. Il menait de front et avec la même imprudence la politique de l'amour et l'amour de la politique. Il lui fallait l'ivresse de la volupté comme celle du pouvoir. Aussi, comme il arrive toujours avec les femmes, plus il les aimait et les laissait empiéter sur lui, plus elles l'adoraient et se montraient jalouses, jusqu'à le persécuter dans sa vie privée et jusqu'à nuire à sa vie politique. Dans l'imprévoyance de sa passion pour elles, il leur fournissait lui-même les armes qu'elles tournaient ensuite contre lui. Il laissait entre leurs mains des lettres compromettantes dont elles se servaient plus tard pour le perdre. Il les affolait de ses propres préoccupations politiques, que la faiblesse naturelle de leur cerveau n'était pas capable de supporter, si bien que, par amour pour lui, par détestation de ses ennemis ou par terreur des rivales, elles en arrivaient à lui jeter dans les jambes un assassinat.

Tel était Caillaux psychologiquement, avec ses mérites et ses tares, sa force et sa fragilité. Mentalité de maître, mais caractère de talon rouge. Ambitions de despote, mais façons de fermier général. Il croyait à l'argent comme souverain levier pour soulever les hommes et manœuvrer les consciences. Riche héréditairement et personnellement désintéressé, il tenait à contrôler des capitaux immenses et à manier des millions, trop disposé à penser, dans son mépris général pour ses contemporains, que le meilleur moyen de gouverner était la corruption. Il pouvait avoir son idéal à lui, mais il ne jugeait pas que les autres pussent en avoir de différent que leur intérêt. Et l'idéal de Caillaux, c'était lui-même, c'était son unique grandeur, sa propre personne. Il n'était ni Danton, ni Robespierre. C'était Bonaparte, un Bonaparte civil mâtiné de Barras, un premier consul qui aurait eu l'âme d'un proconsul. Il avait une aspiration au coup d'État, un tempérament de Brumaire déma-

gogique. Rome lui eût offert sa plèbe pour mettre la main sur la République. Et il rêvait que Paris fût Rome. Mais croyant être César, il n'était que Catilina ; ou s'il était César, il n'était que César passant le Rubicon.

Voilà pour la première de ses déterminantes. La seconde, qui lui était jumelle pour la vigueur et semblable pour l'importance, était d'ordre rationnel et concernait sa doctrine. Doctrine qui s'était peu à peu imposée à lui, qu'il avait nourrie et développée, qui formait désormais corps avec lui, dirigeait son intellectualité et lui formulait sa conception du monde. Réaliste et envisageant toutes choses sous l'angle du progrès matériel, Caillaux subordonnait tout à la notion primordiale de l'accroissement de la richesse et de la généralisation du bien-être. Telle était pour lui la condition du bonheur, et le bonheur était à ses yeux le but de l'activité des sociétés humaines. Financier, économiste, administrateur et sociologue, il considérait que la raison d'être, la fonction de l'homme d'État était la mise en œuvre des ressources naturelles et des énergies sociales pour la conquête indéfinie des moyens de mieux-vivre. La France était pour lui comme un vaste domaine à cultiver selon les méthodes les plus pratiques et les plus fructueuses, comme une magnifique concession à exploiter et à mettre en valeur d'après les systèmes les plus avantageux et les plus rémunérateurs. Il n'avait pas été long à se rendre compte qu'autant le fonds était riche, autant la façon dont on le travaillait était défectueuse. Une administration rétrograde, des lois absurdes, un régime politique et social stupide, l'incurie du capital, l'anarchie du labeur, tout conspirait au désordre, à la stagnation, au déclin. La terre ne rendait pas assez, les voies de communications étaient insuffisantes, les ports étaient mal outillés, les chutes d'eau ne s'aménageaient pas, l'industrie végétait, la population diminuait, l'esprit public s'agitait à vide ou vivait de superstitions. Des

réformes radicales étaient nécessaires, une refonte complète de tout cet appareil vieillot et grinçant. La France avait besoin d'un reconstructeur.

Mais Caillaux n'avait pas tardé non plus à reconnaître que la France n'était pas seule dans le monde. Ce n'était ni une île, ni une oasis. Ce domaine avait des voisins. Cette propriété avait de part et d'autre des confins mitoyens. Il avait aussitôt aperçu que cette situation était une des causes, la cause principale peut-être, de son incapacité à s'administrer sagement. Le plus clair de ses ressources et de ses préoccupations passait à défendre ses frontières contre les agressions possibles ou probables des voisins, qui en faisaient de même de leur côté. Une portion considérable du capital, de la main-d'œuvre et des efforts se trouvait ainsi distraite du travail utile pour être affectée à la besogne énorme et stérile de la préparation à la guerre. Au lieu d'outils, d'écluses, de quais et de maisons, on faisait des fusils, des canons, des ports et des casernes. Au lieu d'envoyer les jeunes gens aux champs ou à l'usine, on leur jetait sur le dos un uniforme et on livrait leurs plus belles années à la chiourme militaire. Au lieu de procréer des enfants dans la prospérité de la paix, on atrophiait la race dans la promiscuité des entassements garnisonnaires et les restrictions de la vie chère. Les réformes elles-mêmes étaient rendues impossibles par la crainte qu'on avait d'être attaqué pendant une période de trouble et de reconstruction. Et il en était plus ou moins de même en Allemagne. C'était comme si deux propriétaires ennemis, négligeant le soin de leurs terres, consacraient tout leur avoir à assurer la surveillance de leurs clôtures, transformaient leurs ouvriers en gardes-chasse, leur bétail en chiens de garde, leurs charrues en plomb, leur fumier en poudre, leur grange en arsenal et ruinaient leur patrimoine pour mieux en conserver la possession. Ne feraient-ils pas bien de s'entendre ?...

Ne feraient-ils pas mieux encore de s'entr'aider, de se prêter réciproquement appui, de mettre en commun leurs ressources et leurs efforts pour l'exploitation normale et intensive de leur double domaine?

Cette idée d'une coopération franco-allemande avait pris chez Caillaux la force d'une ardente conviction. Il était économiste avant tout et ne voyait pas sans une secrète rage, sans le sentiment consternant de la folie humaine, les passions nationales se substituer continuellement au bon sens politique et à la sagesse sociale, dérouter les plus sûrs conseils de la raison, étrangler les plus intelligentes initiatives et museler les meilleurs hommes. Cette aberration de la notion de patrie, dont il comparait les méfaits à ceux des dissensions religieuses du moyen âge, l'irritait au plus haut point. On avait un pays, sans doute, qu'il était légitime de vouloir florissant : mais était-ce l'aimer véritablement que de le hérisser de baïonnettes pour empêcher d'excellents coopérateurs ayant un état-civil différent de venir s'y créer des intérêts et aider à le rendre prospère ? Un pays, ce n'était pas un mot, un mythe, un dictionnaire d'histoire, un drapeau ; c'était un sol, des mines, des ports, une géographie. Fallait-il laisser péricliter tout cela pour le vain honneur d'y édicter des règlements exclusifs et d'y voir flotter le symbole vide de trois couleurs ? Les barrières religieuses étaient tombées : en Allemagne comme en France, catholiques, protestants, juifs travaillaient d'un commun accord sous de mêmes lois et avec de mêmes droits pour le bien de leurs patries respectives. Allemands et Français avaient-ils d'autres raisons d'être séparés, de se haïr et de se nuire ? Caillaux était Français, évidemment ; il n'était ni antipatriote, ni sans-patrie ; mais il était Français comme il avait une famille (il en avait même eu plus d'une), comme il avait une ville natale, comme il avait une circonscription électorale, pas davantage. Caillaux était Français, mais il n'avait pas

le sens français, le sens national. Il sentait plus large et plus grand. Le sens français, il l'eût eu sous la féodalité, au temps où la France comptait des Bourguignons, des Armagnacs, des Bretons, des Toulousains, des Provençaux, des Angevins. Homme du XXe siècle, il avait le sens européen. Et dans cette Europe à unifier, il voyait deux peuples maîtres, deux nations d'élite, dont la rivalité était épuisante et dont l'alliance, l'union la plus intime possible serait merveilleusement puissante et féconde, organiserait et vivifierait tout autour d'elle. C'était là la vérité, c'était l'avenir, c'était le salut. Et dans son imagination fastueuse d'homme d'affaires et de grand administrateur, il voyait déjà les deux splendides pays se pénétrer réciproquement, les frontières s'abaisser, les douanes disparaître, la main-d'œuvre, l'intelligence et l'argent se mêler, les produits du sol se multiplier, les usines sortir de terre, la houille noire de la Ruhr s'associer à la houille blanche des Alpes, les canaux se creuser, les ports s'outiller, les vaisseaux sillonner les mers, la population proliférer, les diverses régions de l'Europe se fondre les unes après les autres dans cet organisme absorbant, et la souveraine coalition franco-germanique, devenue les Etats-Unis d'Europe, asseoir l'empire d'une formidable civilisation matérielle.

— Puissante conception, prononçait Arendsen, tandis que Martial lui exposait complaisamment ces vues grandioses. Mais il y a un pays qui pratique déjà cette politique et est entré dans l'orbe de l'Allemagne : c'est l'Autriche. L'Autriche est devenue le « brillant second ». La France de Caillaux n'a-t-elle pas d'autre ambition que d'être le « brillant troisième » ?

Martial souriait d'un air supérieur :

— Objection spécieuse, répliquait-il, et prévue par Caillaux. Voici comment Caillaux y répond. L'Allemagne a mis la main sur l'Autriche, parce que l'Autriche est faible, stupide et pauvre. L'Allemagne n'a eu qu'à se

l'annexer, d'ailleurs pour le plus grand bien de l'Autriche. Mais nous, Français, nous sommes d'autres gens que les Autrichiens; nous ne sommes pas bêtes comme eux; notre intelligence vaut celle des Allemands et nos capitaux balancent les leurs. Dans l'alliance, Français et Allemands s'équivaudront, sinon par le nombre, du moins par la qualité. Nos hommes d'affaires, nos ingénieurs, nos industriels sont à la hauteur des leurs. Ce qui nous manque, c'est la main-d'œuvre, la méthode, la discipline : les Allemands nous les donneront. Nous leur apporterons les idées, les inventions, la lucidité de l'esprit. Les deux peuples se complètent admirablement. Unis, ils feront des prodiges.

— Je le crois, consentait Arendsen. Mais comment Caillaux voit-il la réalisation de ses projets ? Comment s'en représente-t-il les répercussions ? Que deviendront en France les différentes classes de la population, les paysans, les ouvriers les bourgeois, les capitalistes ?

— Les capitalistes, c'est bien simple, répondait Martial ; les capitalistes verront décupler leurs capitaux ; ils auront leurs voix dans les assemblées, leurs sièges dans les conseils d'administration; ils seront au paradis, ou plutôt dans l'Eldorado. Les paysans seront également de grands bénéficiaires du régime ; le sol français étant plus fertile et plus favorablement situé que le terroir allemand, notre paysan, dont la capacité de production sera démesurément accrue par les méthodes importées d'outre-Rhin, sera le grand fournisseur d'un marché dont la capacité de consommation suivra nécessairement l'accroissement de richesse. Quant aux bourgeois, leur sort sera divers : ceux qui ont de l'argent partageront la situation avantagée des capitalistes ; ceux qui n'ont que de l'intelligence se répartiront, en concurrence avec les Allemands, les places, les fonctions, les postes dans les intendances et les entreprises ; les autres seront forcément supplantés par les Allemands, plus laborieux,

plus zélés, plus dociles ; l'Allemand étant le parfait sous-ordre, tout ce qui est employé, commis, petit boutiquier, agent d'exécution sera peu à peu germanisé.

— Et les ouvriers ?

— Oh ! les ouvriers, eux, les ouvriers seront bien malades. Comment voulez-vous que l'ouvrier français résiste devant l'ouvrier allemand ? Le premier a tant de défauts, le second tant de qualités ! L'ouvrier français sera tout simplement bouffé. Partout le travail sera allemand : dans les usines, dans les chantiers, sur les voies ferrées, dans les ports. Notre ouvrier n'aura qu'une ressource : retourner à la terre. La réalisation des projets de Caillaux, ce sera la mort de la classe ouvrière française.

— Caillaux n'est donc pas socialiste ?

— Pas le moins du monde. Caillaux est le contraire d'un socialiste. Caillaux n'est pas même radical.

Et Martial, en voie de confidences, expliquait à son ami que le grand patron était le dernier homme à donner dans les rêveries socialistes, qu'il traitait de nuées, de billevesées, de puériles utopies. Il n'avait rien à voir avec les illuminés qui se figuraient atteindre le bonheur par l'égalité, l'oisiveté, le communisme et autres chimères. Ce n'est pas à ce bonheur abstrait qu'il fallait songer, mais à la prospérité, qui, seule et automatiquement, pouvait créer le véritable bonheur. Les socialistes étaient des sots, et leurs thèses enfantines ne pouvaient engendrer que la ruine, la misère et le malheur général.

— Mais alors comment se fait-il, s'étonnait Arendsen, que les socialistes soient tous, jusqu'aux plus rouges, des partisans acharnés de Caillaux ?

— Ah ! cela, révélait Martial, c'est de la politique, et c'est même une des plus extraordinaires ironies de la politique. Caillaux et les socialistes sont collés comme par un pacte diabolique. Que voulez-vous ? Le président a trouvé sa clientèle à gauche, et même à l'extrême gauche.

Il marche avec sa clientèle tant qu'elle le sert. C'est de la politique, répétait Martial.

— Et de la politique bien française, complétait Arendsen.

— De la politique universelle. Mais, croyez-moi : Caillaux n'est pas plus socialiste que radical. Il n'est même pas sûr qu'il soit démocrate. Et c'est là, avouait Martial, ce qui me sépare de Caillaux et où je me rapproche de Levrai-Lebien. Moi, je suis un homme de gauche, un libéral impénitent. Je crois à la démocratie et j'irais jusqu'à croire au socialisme, qui est, quoi qu'on dise, le plus bel effort que l'homme ait fait jusqu'ici depuis le christianisme pour approcher d'un idéal de concorde, de fraternité et de justice. Jaurès est mort. Caillaux est là : Caillaux, le grand calomnié de la réaction, la grande victime des partis de droite. Pour le moment, Caillaux est notre homme, notre grand homme. Il veut la paix, nous la voulons ; il veut l'extinction du militarisme, nous la voulons ; il veut l'impôt sur le revenu, nous le voulons; il veut la fin de l'Église, nous la voulons; il veut le rapprochement avec l'Allemagne, nous le voulons. Mais le suivrons-nous jusqu'au bout, jusqu'à l'accomplissement de son programme, jusqu'à l'établissement de sa dictature ploutocratique franco-allemande, c'est une autre affaire !...

Tout cela intéressait moins Arendsen, pour qui les propres considérations de Martial n'avaient pas d'objet immédiat. Il le ramenait à Caillaux.

— Très bien, disait le Danois ; mais le programme, c'est pour plus tard ; il ne peut être réalisé que par étapes. Que ferait actuellement, que ferait aujourd'hui Caillaux s'il revenait au pouvoir ?

— La paix.

— Par quels moyens ? sur quelles bases ?

— Voici. Je crois pouvoir vous donner sur ce point des indications d'une certaine précision. Ne perdez

toutefois jamais de vue la politique générale de Caillaux, qui est, sitôt que les opportunités le permettraient, la conclusion d'une alliance franco-allemande. Telle était cette politique en 1911, telle elle subsiste : seules les modalités et les contingences changent. Autrement dit, le but stratégique reste le même, mais la tactique se modifie selon les circonstances. En 1911, ce qu'on a appelé la politique d'Agadir était un premier pas dans cette voie. Mais Caillaux avait voulu aller trop vite, il avait un peu trop brusqué les fameuses opportunités : il fut renversé. Il lui fallut deux ans pour reconquérir le pouvoir. C'était fait en 1914, quand un accident malheureux, provoqué par l'aveugle acharnement d'un butor, le rejetait de nouveau dans l'impuissance d'agir. Que se fût-il passé en juillet et août 1914, s'il avait été au gouvernement, comme il y était encore en mars ? Vous le savez, puisque vous le tenez vous-même de sa bouche, la guerre n'eût pas éclaté. Supposé cependant, ce qui ne se fût certainement pas produit, car il l'eût empêché, supposé que la situation se fût envenimée et qu'elle eût été telle qu'elle s'est trouvée fin juillet, que fût-il arrivé ? Le 31 juillet, au lendemain de la mobilisation russe du 30, Caillaux eût dénoncé l'alliance franco-russe, déclaré la neutralité de la France et laissé carte blanche à l'Allemagne en Orient. Vous me demandez quelle serait aujourd'hui son attitude s'il était au pouvoir ? Exactement adaptée à la situation nouvelle, mais toujours conforme à sa politique générale. La guerre ayant éclaté, trois situations pouvaient en résulter : la victoire française, la victoire allemande, le coup nul. La première situation est désormais écartée. Restent les deux autres. Nous n'avons pas davantage, à la date d'aujourd'hui, à envisager la deuxième, puisqu'elle ne s'est pas encore produite : l'Allemagne n'est pas victorieuse, bien qu'elle puisse l'être. Tenons-nous-en donc à la troisième, le coup nul, comportant la paix blanche.

Martial réfléchissait alors longuement, comme pesant la gravité de ce qu'il avait à dire, puis, se décidant à parler, il prononçait :

— Négociateur de la paix blanche, Caillaux mettrait d'abord comme condition à l'ouverture de pourparlers l'engagement par l'Allemagne d'évacuer les départements français envahis.

— Cela ne ferait pas de difficulté.

— De son côté, il se déclarerait prêt à renoncer à l'alliance avec la Russie.

— Heureuse pensée.

— Jouant ensuite de la perspective d'une entente franco-allemande dirigée contre l'Angleterre, et faisant valoir son désir légitime de consolider sa propre situation à l'intérieur, il essaierait d'obtenir le retour de l'Alsace-Lorraine à la France, en échange d'une colonie, au besoin de deux : le Congo et l'Indochine .

— Il en céderait bien une troisième, Madagascar ?

— Il n'aurait pas sans doute d'objection à céder aussi Madagascar. Si la rétrocession de l'Alsace-Lorraine était impossible, il demanderait son autonomie et la restitution à la France de la partie de la Lorraine parlant français.

— A l'exception de Metz, toutefois ?

— A l'exception de Metz, cela va de soi. Cette restitution pourrait également s'opérer par voie d'échange.

— Par exemple le bassin de Briey ?

— Par exemple le bassin de Briey.

— Et les réparations, les indemnités ?

— Pas de réparations, pas d'indemnité de guerre. Chacun remporterait ses blessés et ses morts.

— Je crois que cela conviendrait aux Allemands. Mais... et la Belgique ?

— Oh ! la Belgique... Cela ne nous regarde pas. La Belgique, c'est l'affaire des Anglais. Caillaux se désin-

téresse complètement de la Belgique et ne demanderait pas mieux que d'y voir rester les Allemands.

— Sur une pareille base, je pense que l'on s'entendrait. Ce serait une excellente paix blanche.

Quant à une paix de défaite, il n'y avait en effet pas lieu, pour le moment, d'en supputer les modalités. Au reste, paix blanche ou paix de défaite, Caillaux étant l'homme qui, de par les garanties qu'il présentait, serait en mesure d'obtenir les meilleures conditions des Allemands, il était évident que ce serait lui qui ferait le ministère de la paix. Jeune encore, ayant à peine cinquante-quatre ans, il pourrait présider longtemps aux destinées de la France. Il aurait tout le temps de parfaire, d'appliquer, de réaliser progressivement son programme, qui était celui même de l'Allemagne. La grande confédération européenne naîtrait peu à peu des suites de l'immense conflit. Les plaies pansées, les blessures guéries, une ère de prospérité colossale, rappelant au centuple celle qui avait suivi la guerre de 1870, couvrirait l'Europe d'un plantureux limon de fumure, d'énergie et d'or. La main dans la main, Allemagne et France associées, l'une aux mancherons de la charrue, l'autre aux naseaux de l'attelage ou au siège du moteur, n'auraient plus qu'à faire pousser les opulentes récoltes.

Mais là, un obstacle, un gros obstacle se présentait que l'œil nullement aveugle de Caillaux apercevait distinctement. Tôt ou tard, il était fatal que cette politique se heurtât à l'Angleterre. Ce choc aurait lieu tout de suite si, refusant de reconnaître la paix séparée et de traiter à son tour, l'Angleterre s'obstinait à continuer la guerre. Il se produirait plus tard si, consciente de l'inutilité de poursuivre seule de désastreuses hostilités, elle rentrait dans son splendide isolement, pour ne s'alarmer de nouveau qu'au moment où le danger franco-allemand lui paraîtrait tel qu'elle se verrait acculée à recourir de rechef aux armes. Chose curieuse, Caillaux, que scandalisait le

conflit franco-allemand et dont le pacifisme à l'égard de l'Allemagne confinait au dogmatisme d'un article de foi, envisageait avec la plus hautaine sérénité une guerre avec l'Angleterre. C'est qu'il était l'ennemi né de l'île impérialiste et puritaine. Européen, l'Angleterre était pour lui la rivale et l'adversaire. *Delenda erat Britannia.* Sa désinvolture sur ce point était d'autant plus grande que l'Angleterre, dans l'un et l'autre cas, lui paraissait perdue. Qu'elle s'entêtât, et ses armées étaient vite jetées à la mer par les forces franco-allemandes réunies, ses côtes bloquées par les sous-marins des deux pays, son territoire affamé, ses villes et ses comtés survolés par les escadres aériennes des deux puissances réconciliées. Qu'elle attendît et laissât à l'Europe le temps de s'organiser sous la tutelle franco-allemande, son sort n'était pas meilleur. Anvers, Calais et Cherbourg, armés en bases offensives, la tenaient sous la menace de leurs bateaux de surface et de plongée, de leurs hydravions ou de leurs gros canons. Les arsenaux forgeaient partout des submersibles en nombre formidable. A la moindre tentative dans les mers lointaines ou sur les colonies, ce serait l'embargo sur Londres et l'impitoyable guerre de course. Les côtes, comme l'avait déjà surabondamment démontré la guerre actuelle, étaient invulnérables, et d'ailleurs d'énormes flottes en construction, doublant et quadruplant celles qui existaient encore, ne tarderaient pas à surpasser la flotte britannique et à prendre la maîtrise des mers européennes. Perdue pour perdue, l'Angleterre n'avait autre chose à faire qu'à se soumettre au plus tôt à l'hégémonie de l'alliance gallo-germanique.

Des horizons immenses s'ouvraient alors aux rêves étonnants de Caillaux. Régie comme une fantastique société anonyme, l'exploitation en un seul tenant et sous une même direction du terroir franco-allemand prenait une plus-value incommensurable. Tout marchait comme une équipe, tout fonctionnait comme une usine.

Une hiérarchie administrative et technique ordonnait souverainement la gigantesque machine à richesse et à puissance. Les oppositions étaient jugulées et terrassées. Plus de liberté pour l'anarchie, plus de droits pour la paresse et la sottise. On n'examinait, ne discutait, ne légiférait que sous le jour de l'utilité générale. La force était au service du profit. Berlin et Paris devenaient les foyers de la gravitation des intérêts. Brest armé à l'allemande, Bordeaux et Marseille, aménagés comme Hambourg, multipliaient de leur position géographique les moyens de l'Europe centrale. Les grandes péninsules méditerranéennes tombaient sous la dépendance de l'irrésistible trust, jusqu'à Gibraltar, jusqu'en Calabre, jusqu'au Péloponèse. L'Afrique était saisie jusqu'à l'Orange. De Constantinople on dominait l'Orient. Par Bagdad on tentaculait l'Inde. Les steppes turcomanes et sibériennes, devenues autant de Beauces et de Normandies, débordaient sur la Chine et allaient concurrencer le Japon.

Caillaux se sentait l'homme de cette œuvre. L'alliance, c'est lui qui la ferait et qui en serait l'âme. C'est lui qui serait l'ouvrier de ce titanique essor. Il ne doutait pas de lui. Il ne voyait que lui pour cette formidable réalisation. Et là son audacieuse doctrine rejoignant son orgueilleuse psychologie, Caillaux se dressait comme un moderne conquérant sur le monde : ce Bismarck social, ce Napoléon économique, c'est lui qui le serait !

Ces études sévères se coupaient heureusement pour Arendsen de temps de repos et de délassement, où l'obsession du rôle qu'il remplissait et des responsabilités qu'il assumait quittait pour de brèves heures sa pensée surchargée. Soldat du front moral, il prenait, lui aussi, des permissions de détente, dont les plus attrayantes étaient les visites qu'il faisait quai Malaquais et les fugues musicales auxquelles il se livrait en compagnie de la dé-

licieuse Alyette Gerson. Pour fréquentes que fussent ces diversions, elles lui paraissaient encore trop rares, tant il éprouvait le charme de cette maison sympathique, tant il trouvait de douceur aux instants qu'il coulait aux côtés de la séduisante jeune fille. Il oubliait auprès d'elle van Teutelburgh et Dupin. Il oubliait Caillaux. Il oubliait, au contact de cette pureté, de cette jeunesse et de cette innocence, il oubliait jusqu'aux sensualités de sa maîtresse, l'ensorcelante Mme d'Arpajac, et le tendre frissonnement d'une voix, le frôlement fortuit d'une main, la grâce limpide d'un regard lui semblaient alors valoir toutes les fureurs du lit et toutes les luxures de l'alcôve. Si Léopoldine était son démon tentateur, Alyette était son ange virginal, et Arendsen ne voyait pas sans un secret plaisir, ni d'ailleurs sans une vague inquiétude, le chemin qu'il faisait dans le cœur de la jolie musicienne et la place qu'elle tenait déjà dans le sien.

La fiancée d'Eude Le Châtel, quelle que fût sa délicate réserve, n'était pas en effet sans ressentir une visible inclination pour ce beau Danois qui lui apportait l'hommage d'une cour si discrète et avec lequel elle s'entendait si bien. A la faveur de la musique, cette grande médiatrice de l'amour, l'harmonie des sons n'avait pas tardé à gagner les âmes, et aux accords langoureux du piano d'Harald répondait l'aveu des notes tendrement filées du gosier cristallin d'Alyette. Rien n'avait été dit, rien n'avait été risqué ; l'œil en éveil de Mme Le Châtel ou le rigorisme de Mme Louise d'Arpajac n'auraient pu prendre le moindre ombrage, et pourtant le concert de leurs sentiments ne leur laissait plus de secret, le duo complice de leurs émois chantait en eux l'unisson délicieux de leur double penchant.

Sans qu'il y prît garde, et sans qu'elle en eût davantage conscience, l'influence d'Alyette coopérait chez Harald à une autre métamorphose, mais beaucoup plus lente et qui n'en était encore qu'à ses premiers frémissements.

La jeune fille ignorait tout des idées et opinions d'Arendsen, dont celui-ci n'avait jamais rien laissé transparaître en sa présence. Elle le croyait très francophile et, bien qu'elle le sût l'ami intime de son futur beau-frère, dont le défaitisme ne pouvait lui échapper, elle se l'imaginait en désaccord plus ou moins marqué sur ce point avec le fâcheux Martial et beaucoup plus rapproché des sentiments de son fiancé, le capitaine Eude le Châtel, en ce moment sur le front de l'Aisne, avec la VIe armée. Harald l'entretenait avec soin dans cette favorable illusion et, s'efforçant de lui plaire sous tous les rapports, ne s'apercevait pas qu'il en subissait lui-même un contrecoup transformateur. La France se révélait à lui avec ses vertus aimables et ses grâces émouvantes sous l'aspect de cette gentille petite Française, si pleine d'agrément et d'ingénuité. Comme elle, la douce France était remplie de candeur, de cordialité, de mesure et de simplicité. Comme elle, elle avait les traits fins, la voix pure et le visage charmant ; elle ne visait ni à l'énorme, ni au colossal ; elle était modérée, saine et de bonne humeur. Comme elle, elle était innocente et sans malice, trop confiante pour soupçonner le mal, trompée par l'hypocrisie d'autrui, entourée d'embûches, — il en savait quelque chose ! — de jaloux, d'envieux et de méchants. Arendsen s'en rendait peu à peu obscurément compte, pris parfois de remords et de perplexité, se demandant si la France n'était pas une victime et si elle méritait de l'être.

Il parlait souvent de la guerre avec Alyette, et c'était même le seul sujet, avec la musique, où les deux jeunes gens échangeassent explicitement leurs pensées. Encore Harald avait-il, là aussi, de multiples sentiments à cacher. Quand, cessant de feindre, il émettait quelque doute ou qu'elle le trouvait un peu réservé, elle l'assaillait de son joli babil patriotique.

— Vous avez vu Martial aujourd'hui ! grondait-elle gentiment.

Une très légère discussion s'élevait-elle, la jeune fille, toute rose d'animation, répliquait, ripostait, trouvait des arguments qu'elle jugeait décisifs et auxquels il consentait à se rendre, moitié riant, moitié convaincu.

Pour mieux le persuader, elle voulait à toute force lui faire lire des livres que son fiancé lui avait donnés. Il les emportait volontiers et il en prenait consciencieusement connaissance. C'étaient *l'Allemagne et la Guerre*, par Emile Boutroux ; *la Signification de la Guerre*, par Henri Bergson ; *le Pangermanisme*, par Charles Andler ; *la Guerre européenne et la Doctrine pangermaniste*, par Georges Blondel ; *Qui a voulu la Guerre?* par Emile Durkheim et Ernest Denis ; *l'Orgueil allemand*, par Maurice Muret ; *le Germanisme et l'Esprit humain*, par Pierre Lasserre ; *l'Histoire de deux Peuples*, par Jacques Bainville ; *l'Avant-Guerre*, par Léon Daudet ; *Pratique et doctrine allemandes de la Guerre* par Ernest Lavisse et Charles Andler ; *la Belgique neutre et loyale*, par Emile Waxweiler ; *les Barbares en Belgique*, par Pierre Nothomb; *les Crimes allemands*, par Joseph Bédier; *les Villes martyres de France et de Belgique*, par Marius Vachon ; *les Violations des lois de la guerre par l'Allemagne*, publication du ministère des Affaires étrangères ; *les Atrocités allemandes en France*, d'après les Rapports officiels... Toute une petite bibliothèque de guerre que le capitaine Eude avait constituée pour sa fiancée et dont celle-ci faisait naïvement profiter son séduisant accompagnateur, le bel Harald Arendsen, l'agent B.F.99.

Si l'ancien privat-docent était versé dans la littérature germanique ou même pangermaniste de propagande, il se trouvait peu au courant de ce qui s'était écrit en France pendant les deux premières années de la guerre. La lecture qu'il fit de ces ouvrages l'incita à réfléchir plus peut-être qu'il n'eût voulu. Il dut reconnaître dans ces écrits français une clarté, une précision, une abondance de faits, une valeur d'argumentation singulièrement

impressionnantes. L'information en paraissait excellente et soigneusement contrôlée. On sentait là une nation de juristes et d'historiens, soucieux de ne rien avancer qui ne fût conforme au droit des gens et appuyé sur les plus sûres références. C'était loin de la confusion, de l'hypertrophie, des négations et des affirmations sans preuves des travaux allemands du même ordre. Autant ceux-ci n'étaient propres qu'à exciter la passion des adeptes et des coreligionnaires, autant ceux-là avaient la vertu de satisfaire le jugement et d'entraîner la conviction. Arendsen avait peine à se défendre contre leur inexorable évidence. Ils lui apprenaient en outre beaucoup de choses qu'il avait ignorées ; ils lui en montraient d'autres qu'il n'avait pas crues jusque-là et que, devant la force des témoignages, il se voyait désormais contraint d'admettre. Il ne lui restait plus pour résister que la thèse de l'Allemagne au-dessus de tout, l'axiome de la supériorité du peuple allemand, qui,par décret de Dieu ou de la nature, avait le droit d'employer tous les moyens, de violence, de ruse ou de déloyauté, pour vaincre ses vils ennemis et leur imposer sa domination. Mais l'Allemagne était-elle bien au-dessus de tout ?...

Que la supériorité de l'Allemagne demeurât incontestée, il ne s'ensuivait cependant pas que la France fût si inférieure qu'elle dût être dominée comme une simple Pologne, voire comme un simple Slesvig. Et les procédés germaniques de violations de traités, de reniements de signature, de pillages, de destructions et de massacres ne marquaient peut-être pas non plus une indiscutable supériorité, sinon dans l'emploi démesuré de la force et l'absence prodigieuse de scrupules. Arendsen se surprenait alors à trembler étrangement pour la France. Il tremblait pour elle comme il eût tremblé pour l'Allemagne, au cas où, la situation étant renversée, les Français eussent campé sur le Rhin comme les Allemands campaient sur l'Aisne. Il tremblait bien plus encore, car,

connaissant les Allemands, il savait qu'à la différence des Français ils n'épargneraient rien dans la victoire et que, rendus plus enragés par trois ans d'attente, ils mettraient tout à feu et à sang, ravageraient tout, raseraient tout, piétineraient jusqu'à l'anéantissement leur ennemie à terre. Aussi en arrivait-il peu à peu à mettre lui aussi son espoir dans la paix blanche, à partager les vues de Martial et à souhaiter le succès de la politique de Caillaux, tant il redoutait qu'avec les progrès du défaitisme, dont il était mieux placé que quiconque pour concevoir l'énorme danger, le recours à une solution moyenne n'intervînt trop tard et que, la France mise en définitif état d'infériorité militaire, l'irréparable désastre ne se consommât.

Il s'imaginait déjà, dans quelques mois, quand la décomposition morale de l'arrière aurait gagné l'avant, la ruée allemande bousculant tout devant elle, repassant l'Aisne, la Marne, achevant Reims, retrouvant Noyon, Compiègne, Senlis, gagnant Saint-Germain, Pontoise, les collines de Montmorency. Il entendait gronder la ceinture des canons autour de Paris. Des fenêtres du quai Malaquais il voyait le Louvre, les Tuileries, la rangée des maisons de la rue de Rivoli, où se distinguait le toit de l'hôtel d'Austerlitz. Il se rappelait les mots de M. van Teutelburgh : « Quartier par quartier ! Et celui-ci ne sera pas épargné ! » D'horribles détonations ébranlaient l'atmosphère ; les obus criaient, ronflaient, mugissaient; des flammes tourbillonnaient et des écroulements tonnaient ; le pavillon de Flore s'effondrait dans un simoun de poussière ; la Seine rougeoyait ; un fleuve de nuages sanglants descendait de l'Arc de Triomphe sur la Concorde. Et tout à coup une explosion plus épouvantable encore déchirait la maison, éventrait l'appartement, emportait les meubles, broyait le piano, tandis que, projetée sur un tas de décombres, Alyette battait l'air d'un dernier spasme, son charmant visage, semblable à

celui de la France, déchiqueté par une bombe allemande.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle, étonnée de son silence et de ses yeux fixes. Est-ce ce morceau d'Albéric Magnard qui vous a tellement impressionné ?

— Je suis inquiet, très inquiet, murmura-t-il, encore dans le trouble de sa vision.

— Pourquoi ?

— Tandis qu'on se bat là-bas, nous sommes tranquillement ici à faire de la musique, comme s'il ne se jouait pas en ce moment des événements qui peuvent décider d'un instant à l'autre du sort de la France.

C'était un des premiers jours de mai, et les troupes antagonistes s'affrontaient dans des combats acharnés pour la possession du Chemin des Dames.

— J'ai confiance ! fit-elle avec une jolie lueur de défi. Mon capitaine y est : ils ne passeront pas.

Dans chacune des lettres qu'il adressait à sa fiancée ou à sa mère, Eude se montrait en effet plein d'espoir, de courage et de foi. Les dernières ne démentaient pas son assurance. On les aurait ! Si l'offensive continuait comme elle avait commencé, ce serait la victoire prochaine.

Mais Arendsen savait que l'offensive ne se continuerait pas et que les combats en cours n'étaient que de simples opérations de consolidation ou de défense devant les contre-attaques allemandes.

Depuis plus de six mois, Eude n'avait pas pris de permission. La disgrâce du général Mangin allait lui valoir quelques jours de repos. On l'attendait impatiemment.

— Que je me réjouis de le revoir ! disait Alyette.

Et cependant un vague nuage d'appréhension voilait à cette pensée le sourire de ses yeux.

Arendsen, qui, lui, n'avait pas vu Eude depuis près de cinq ans, se demandait s'il retrouverait son ami tel qu'il l'avait connu, tel qu'il était resté dans son souvenir.

Et lui aussi ressentait une obscure inquiétude, tandis que son cœur s'ombrait de mélancolie.

Ce jour-là ils firent moins de musique que d'habitude, comme opprimés par une angoisse secrète. Le thé pris avec Louise d'Arpajac, Arendsen ne se décidait pas à partir.

Louise parlait tristement de celui dont elle était veuve.

— Il n'aura pas vu la Marne, disait-elle. C'est ce qui me désole. Il sera tombé avec l'horrible pensée de la mort de la France.

— Mon capitaine verra la victoire ! s'écria Alyette.

Arendsen eut une insinuation cruelle :

— Si vous aviez à choisir, dit-il à la jeune fille, et que vous ayez à fixer votre destin en même temps que celui de la France, balanceriez-vous entre la vie d'Eude et la victoire ?

La jeune fille battit un instant des paupières, puis elle prononça sourdement.

— Evidemment, je souhaiterais la victoire.

A ce moment, un bruit de voix, un remuement d'arrivée anima le corridor. La porte s'ouvrit brusquement. Haletante, illuminée, transfigurée, Mme Le Châtel se précipitait dans le salon :

— Il est là !... C'est lui !... Le voici !... ..

Un officier hardiment découplé, halé, bronzé, véhément la suivait, l'œil rayonnant, la courte moustache noire sous le nez légèrement busqué, le menton volontaire et plein sur le col bleu pâle, la Légion d'honneur et la croix de guerre mouchetant le torse.

— Alyette !... Ma chérie !...

Il s'élançait vers la jeune fille, l'emprisonnait un peu rudement dans ses bras, la serrait contre lui, pressait ses lèvres sur son front et dans ses cheveux châtains, en répétant :

— Alyette !... Mon amour !... Ma mignonne chérie !...

— Eude ! balbutiait-elle d'une voix éteinte.

Dans le chambranle de la porte apparaissait la silhouette taciturne de Martial.

L'explosion des premières effusions passées, le capitaine aperçut Harald :

— Arendsen !... Mon ami ! s'écria-t-il en allant à lui la main tendue. Ah ! mon vieux !... Quel plaisir de se revoir !...

Et tandis que le soldat et le neutre se secouaient cordialement les mains, Alyette, décolorée, flageolante, appuyée au piano, promenait ses yeux pleins de larmes d'Harald Arendsen, qu'elle trouvait si beau, au capitaine Eude Le Châtel, qu'elle trouvait si brave.

X

La présence de son frère à Paris déprimait Martial. Ni rue du Bac, ni quai Malaquais il n'ouvrait la bouche. Sermonné sérieusement par sa mère, il avait promis de se tenir coi et de ne pas faire d'éclat. Sa surexcitation n'en grondait que plus houleusement en lui, et sous la chape de son silence imposé s'amassaient des provisions de fureur explosible.

Il se rattrapait dans les bureaux de la *Revue Irénique*, qu'Arendsen avait installée chez lui, rue Royer-Collard, et pour laquelle il avait loué les autres pièces disponibles de l'étage. On avait même fait monter à l'étage supérieur les réfugiés des régions envahies, non qu'on eût besoin des deux chambres qu'ils occupaient, mais parce que leur mines pitoyables et les piaillements de leurs enfants dérangeaient messieurs les défaitistes, dont les allées et venues et les interminables palabres avaient transformé le paisible immeuble en un véritable club. Martial y pérorait abondamment, y soulageait sa bile, y dégorgeait ses diatribes, invectivant les généraux buveurs de sang, maugréant contre Painlevé qu'il trouvait trop faible, censurant le gouvernement incapable de vouloir la paix, échauffant et suggestionnant tout ce petit monde d'exal-

tés, de maniaques ou de gredins rassemblé par Rossignol, leur soufflant des idées, leur injectant des sophismes, les fournissant de sarcasmes qui alimentaient ensuite autant d'articles enflammés, de chroniques rageuses, de pages pamphlétaires, de poèmes venimeux.

Vaniteux et agité, Sosthène Rossignol, magnifique mouche du coche, ronflait et bourdonnait sur ce grouillement méphitique. On le voyait voleter, se poser, passer de l'un à l'autre, quêter des nouvelles, butiner de la copie, pomper un compliment, déguster un manuscrit, distribuer des poignées de main et des billets de banque. Le poète des *Arcs-en-ciel du cœur* prenait son rôle de directeur de revue très au sérieux et, fort de son outrecuidance et du génie qu'il s'octroyait, il s'acquittait avec un zèle insolent de ses flatteuses fonctions, qui étaient à la fois pour lui un assouvissement d'amour-propre, une source de profits et un sacerdoce.

La revue coûtait beaucoup d'argent et c'était là d'ailleurs sa principale raison d'être. Deux ou trois fois déjà on avait augmenté le capital social. Le généreux commanditaire anonyme ne se lassait pas et répondait avec une constance admirable aux appels de fonds. Si les actions ne rapportaient rien, du moins la caisse était pleine et le déficit toujours richement comblé. Tout ce qui était défaitiste, dans le monde de la littérature et de l'art, était accueilli à la *Revue Irénique* et royalement rémunéré. Arendsen avait en outre tenu à instituer une caisse de secours qui venait libéralement en aide aux infortunes dignes de considération et aux victimes intéressantes de la destinée. Toute une population d'intellectuels humanitaires, d'écrivaillons séditieux, de bohèmes aigris, de poètes absurdes, toute une pègre de mécontents, de dévoyés, de perturbateurs et de forbans vivait donc aux dépens de la providentielle revue, qui les entretenait dans leur haine ou dans leur chimère, et d'où ils répandaient dans Paris les miasmes mortels de leur pestilence,

A fréquenter cet insupportable Rossignol, Arendsen s'était pris pour lui d'une sorte de curiosité. Le faquin l'amusait, l'irritait et le dégoûtait. Il ne pouvait comprendre comment un Français pouvait être imbu de pareilles idées, détenir une pareille cervelle et s'infatuer d'une pareille sottise. Enfin le fait était là, et il n'était pas exceptionnel, car il se trouvait reproduit à de nombreux exemplaires dans la compagnie bizarre que l'aède traînait après lui. Disposant maintenant de sommes impressionnantes, Sosthène Rossignol parlait fastueusement d'imprimer ses œuvres complètes dans une édition de luxe. Elles se composaient, outre les *Arcs-en-ciel* et négligence faite des articles en prose, d'un volume de poèmes unanimistes et d'une éthopée dramatique en vers libres qu'il se proposait de présenter après la guerre au Théâtre-Français. A la différence des autres esthètes, ses amis, on ne lui connaissait ni maîtresse, ni vice. Il vivait chaste et dans le seul empyrée de ses rêves. Tout au plus parlait-il parfois d'une jolie cousine à lui, une certaine Juliette Rossignol, artiste à la Comédie-Française, sur laquelle il comptait précisément pour faire recevoir sa pièce et en interpréter le principal rôle. Mais on ne savait ce qu'elle était devenue. Surprise au début de la guerre dans une localité d'un département envahi, on n'avait plus eu de ses nouvelles. Sosthène s'était livré à quelques recherches à son sujet. A la Comédie, où sa disparition avait vivement ému ses camarades, on ne savait rien. C'est en vain qu'on s'était adressé à l'Agence internationale des Prisonniers de guerre, à Genève; Sosthène avait écrit personnellement à Romain Rolland qui y tenait un fichier, et précisément dans le service des Civils. Genève avait répondu qu'on n'obtenait que très difficilement des renseignements sur les régions envahies et que la Kommandantur de Dun-sur-Meuse, la localité où devait se trouver la comédienne, était de celles qui n'en donnait aucun. Rossignol se consolait de ce

contretemps en burinant force vers et en dédiant à l'absente des poèmes suprêmes.

Et il se rassurait sur le sort de sa cousine avec non moins de sérénité :

— Elle est avec les Allemands, disait-il. Ça va bien. Juliette est en bonnes mains. Nous la retrouverons après la guerre.

C'était un de ses sujets favoris. Il ne tarissait pas sur l'honnêteté, l'obligeance, la mansuétude des Allemands, dont il avait gardé le meilleur souvenir. Son temps de prisonnier dans la forteresse de Magdebourg avait été pour lui un enchantement. Il se rappelait avec émotion son ami le lieutenant Hering, un frère, un homme comme on n'en rencontrait pas en France. Et saisi d'indignation à la pensée de cette guerre abominable, il partait en vitupérations grandiloquentes contre la scéleratesse du gouvernement et l'immonde stupidité de ses compatriotes qui se laissaient pousser à la boucherie plutôt que de s'entendre avec de si excellentes gens.

De pareils propos, qui comblaient auparavant Arendsen d'une sardonique satisfaction, le remplissaient maintenant de tristesse et de mépris. Il voyait s'accomplir sous ses yeux le lamentable travail de désagrégation auquel il avait si fortement contribué et qu'il favorisait encore. Il abandonnait de plus en plus cette nauséabonde compagnie et se montrait de moins en moins à la *Revue Irénique*. C'est à peine s'il rentrait chez lui le soir, où il était fréquent qu'il retrouvât la bande, qui, chassée des cafés par l'heure de la fermeture, venait terminer la soirée rue Royer-Collard, avec femmes, pipes et alcools. Il s'était même tout à fait dégoûté de son domicile à la suite du malheur survenu à ses logeurs, les braves Bardeau,qui avaient perdu leur fils, tué lors d'un coup de main allemand sur Sapigneul, une dizaine de jours avant la grande offensive. Les pauvres parents, qui s'étonnaient de ne plus voir venir les cartes postales de leur Lucien,

avaient reçu un mois plus tard la sobre lettre d'avis officielle leur annonçant sa mort au champ d'honneur. Pendant une semaine la malheureuse mère Bardeau avait rempli la maison de ses lamentations, de ses sanglots et de ses cris de désespoir. Le père Bardeau sanglotait doucement. Il avait été impossible à Arendsen de trouver une parole de consolation à leur adresser.

Il couchait donc de préférence à l'hôtel Edouard VII, où il conservait sa chambre au nom de Sidney Morton. Il couchait aussi rue Juliette-Lamber, chez Léopoldine d'Arpajac, qui, franchement espionne et allemande, ne lui inspirait pas la même répugnance morale que la clique française qu'il entretenait.

Pendant le court séjour d'Eude à Paris, Arendsen dîna deux fois chez Mme Le Châtel. Martial s'observait avec peine, écoutant avec un agacement visible les récits de son frère, que sa mère absorbait d'une oreille captivée. Le capitaine donnait des détails sur la bataille. Ils correspondaient peu aux bruits désastreux qu'on en colportait. Si les résultats du premier choc n'avaient pas été ceux qu'on espérait, ils étaient loin d'être négligeables. En quatre jours on avait conquis d'importantes positions, fait 20.000 prisonniers, capturé 150 canons, 400 mitrailleuses et une centaine de mortiers de tranchées. Les pertes de l'ennemi pouvaient être chiffrées à plus de 200.000 hommes.

Bien que la percée rapide n'eût pas réussi, la continuation de l'offensive, dans l'état d'usure où étaient les Allemands, eût dû, selon Eude, entraîner dans l'espace de quelques semaines la victoire décisive et la débâcle de l'ennemi. Hindenburg avait dû engager successivement toutes ses divisions disponibles, au nombre de 75, et dès les premiers jours de mai il ne lui en restait plus une seule d'intacte. Quelles qu'eussent été les conditions déplorables dans lesquelles l'offensive du général Nivelle avait

été préparée, puis exécutée, la faiblesse des Allemands était telle à cette époque qu'il paraissait donc à peu près certain qu'avec la moitié de l'effort continu et de l'énergique constance qui avaient été déployés l'an précédent sur la Somme, ce que la Somme n'avait pu faire aurait été définitivement accompli sur l'Aisne.

Mais au contact de l'arrière parisien, la confiance d'Eude Le Châtel s'était vite dissoute. Il avait quitté une armée au moral admirable, que n'avaient nullement atteint les prétendus échecs d'avril ; il trouvait à Paris une atmosphère de pessimisme, d'accablement, de suspicion, qui décourageait les meilleures volontés et brisait tout ressort. Il se rendait compte maintenant des raisons de l'arrêt de l'offensive et des causes de son médiocre succès initial ; il apercevait que, loin de songer à poursuivre une opération condamnée dans son germe, il n'y aurait pas trop de toute la vigilance des chefs militaires pour lutter contre le fléau, dont les vagues délétères, poussées par le vent de Paris, cherchaient à gagner le front.

Martial assistait d'un cœur railleur à la progressive déconfiture de son frère. Sans rechercher les satisfactions défendues d'une dispute, il se plaisait à le narguer indirectement. Il se présentait à table, chez sa mère, un sourire narquois aux lèvres, un numéro du *Bonnet Rouge* dépassant ostensiblement la poche de son veston.

— Eh bien, demandait-il à son frère, quoi de nouveau ? As-tu vu beaucoup de monde aujourd'hui ? Que dit-on au ministère de la Guerre ? Que racontent les augures du Cercle militaire ?...

Eude esquivait de son côté tout ce qui eût pu dégénérer en une fâcheuse controverse. Des propos échangés ou des conversations qu'il avait lui-même avec le capitaine d'état-major, Arendsen recueillait parfois des renseignements intéressants. Mais il les gardait pour lui et ne les transmettait plus à M. van Teutelburgh.

Quai Malaquais, Eude recouvrait par contre et comme

par enchantement sa belle humeur du début. Il s'y rendait chaque jour et sortait souvent avec sa fiancée. Bien qu'il eût espacé ses visites, et malgré la situation délicate qui résultait pour lui de la présence du capitaine à Paris, Arendsen n'avait pas cru devoir renoncer à retourner encore y faire de la musique. Peut-être aussi était-il mû par quelque obscure jalousie ou par l'inquiet besoin de savoir si le retour d'Eude ne lui reprenait pas la place qu'il se flattait d'occuper déjà dans le cœur de la jeune fille. Enigmatique et douce, Alyette le voyait revenir chaque fois avec un sourire de plaisir. Eude était là. Il écoutait leur concert. Alyette se réfugiait alors de toute son âme de musicienne dans l'asile mystérieux des sons ; mais sa voix était moins mélodieuse, et, parfois, comme un vague sanglot se mêlait à ses trilles d'oiseau.

Etait-ce l'assiduité d'Eude auprès de sa fiancée qui excitait le dépit de Léopoldine d'Arpajac ou la perspective d'une magnifique proie à espionner qui stimulait son ardeur, le fait est que, sitôt informée de l'arrivée du capitaine, la sirène avait manifesté le désir de le voir. Chargé d'arranger entre eux une entrevue, Martial n'y avait pas réussi. Au premier mot qu'il en avait touché à son frère, celui-ci avait déclaré nettement :

— Je ne veux pas voir Léopoldine. Inutile d'insister.

Il ne voulut d'ailleurs donner aucune raison à son refus catégorique.

La soupçonnait-il ? Louise d'Arpajac avait-elle éveillé sa défiance et lui avait-elle fait partager son animadversion à l'endroit de sa capiteuse belle-sœur ? Ou s'était-il passé entre eux des choses que ses fiançailles devaient désormais reléguer dans l'oubli d'un irrévocable passé ? Avait-il absorbé lui aussi la passion de sa chair et redoutait-il de succomber à nouveau au délire qu'elle savait verser à ses amants ?

Quoi qu'il en fût, Léopoldine se montrait particulièrement vexée de cette résistance.

— Ah ! ah ! s'irritait-elle, c'est ainsi ? Ce beau monsieur refuse de me voir ? Qu'il prenne garde !... Nous avons eu la peau de Mangin. Se figure-t-il que la sienne soit plus invulnérable ? Le général Sarrail se plaint justement de manquer de monde. Eude aurait-il envie d'aller faire un tour à Salonique ?

Ces menaces n'étaient pas rapportées au récalcitrant, qui s'en fût probablement montré peu ému, sinon pour s'étonner de la puissance que s'attribuait, à tort ou à raison, Mme d'Arpajac.

Lorsqu'il avait appris l'arrestation de Mata-Hari, il n'avait pu retenir un mouvement de surprise ; mais il s'était borné à dire :

— Eh bien, ce n'est pas trop tôt !... Il y a deux ans que cette odieuse poule d'Inde aurait déjà dû être passée par les armes !...

Martial avait bondi d'indignation :

— Bête féroce ! avait-il lancé à son frère.

— Je sais ce que je dis, avait simplement répliqué celui-ci.

Y avait-il peut-être quelque connexion avec l'affaire Mata-Hari dans le désir qu'avait Mme d'Arpajac de rencontrer Eude Le Châtel ?

A mesure que les semaines avaient passé depuis la fatale aventure de l'hôtel Alhambra, Léopoldine était devenue singulièrement nerveuse. Sa belle assurance des premiers jours avait peu à peu fait place à une préoccupation qui s'accroissait avec le temps et la longueur de la détention de son amie. L'arrêt de l'offensive française l'avait un moment plongée dans une joie folle : elle attendait d'un jour à l'autre la nouvelle de la marche en avant des Allemands, prélude de leur entrée prochaine à Paris. Mais voyant que ceux-ci ne bougeaient pas, peu pressés qu'ils paraissaient de passer à la contre-offensive, elle avait été reprise de ses doutes et de ses énervements. Elle avait obtenu de Malvy l'autorisation d'aller une fois

par semaine visiter l'inculpée à Saint-Lazare, où la prisonnière occupait la pistole n° 12, qui avait été celle de Thérèse Humbert, de Mme Steinheil et de Mme Caillaux. Elle s'y rendait ponctuellement, chargée de menus objets de toilette, d'hygiène ou de confiserie. Elle en revenait chaque fois bouleversée, outrée, folle de rage et d'avidité de vengeance.

— C'est la guerre à mort! criait-elle. Le 2e Bureau veut sa victime! L'ignoble Bouchardon, qui est chargé de l'instruction, cuisine la malheureuse avec acharnement! On verra bien!...

Tout était mis en œuvre pour tirer la danseuse des griffes de la justice militaire. Nelly Béryl, le cabinet du ministre de l'Intérieur, Almereyda et ses satellites s'employaient activement à la sauver. Son avocat, Me Clunet, professeur de droit international, ancien bâtonnier du barreau de Paris, encore un de ses amants de jadis et qui, malgré ses soixante-quinze ans, s'était repris pour sa belle cliente d'un revenez-y de la Saint-Martin, se livrait à des merveilles d'ingéniosité et de procédure. De puissantes influences agissaient discrètement. La légation de Hollande en faisait une affaire d'Etat et ameutait de hautes interventions étrangères.

Seul, M. Honoré Dupin restait imperturbable.

— Cette femme a cessé de m'intéresser, disait-il à Arendsen. Libre au Kronprinz, au duc de Brunswick, à tous les beaux officiers de la Garde avec qui elle a fait l'amour, libre même à cet imbécile de major Kalle de se désoler à son sujet. Pour moi, ce n'est plus qu'une putain.

Et il ajoutait :

— Voulez-vous le fond de ma pensée ? Eh bien, les femmes sont de mauvaises espionnes. Elles réussissent des coups étonnants, c'est vrai, mais elles finissent toujours par faire des bêtises.

M. Honoré Dupin, qui n'avait pourtant pas l'âge de

Me Clunet, n'admettait pas les faiblesses humaines, surtout quand elles étaient nuisibles au service.

— C'est comme votre amie, Mme d'Arpajac, disait-il, est-ce qu'elle ne ferait pas mieux de laisser la Mac-Leod à son sort, au lieu de se compromettre à aller voir sa gousse dans sa prison ?... Malvy, Malvy, c'est fort bien : mais enfin Malvy n'est pas tout, même quand il y a Caillaux par derrière !... Ça finira mal !

L'honorable M. Dupin avait d'autant plus de raison d'être inquiet que Léopoldine, dans l'effervescence de son anxiété, allait jusqu'à l'imprudence. Malgré la rebuffade qu'elle avait essuyée, elle persistait à demander un entretien avec Eude, qui paraissait en savoir long sur le compte de Mata-Hari. Arendsen finit par comprendre que, quelles qu'aient pu être ses visées antérieures sur l'officier, l'affaire de Mata-Hari devait être maintenant le véritable motif de son opiniâtreté. Que voulait-elle de lui ? Un témoignage en faveur de l'espionne ? Une pression sur les juges du conseil de guerre ?... Martial ayant échoué dans sa négociation et n'ayant plus laissé d'espoir, Léopoldine s'était retournée avec fougue sur Arendsen :

— Il faut que vous m'obteniez cela !... Je le veux !... Je l'exige !... — Mais enfin, je... — Arrangez-vous !... De gré ou de force il faut que je le voie ! —Un traquenard? — Un traquenard, si vous voulez. De quelque façon que ce soit, mettez-moi en sa présence !

Très ennuyé, Harald se demandait comment il allait combiner cette rencontre, quand, sur ces entrefaites, le capitaine Eude Le Châtel était reparti sur le front, où il allait prendre le commandement d'un bataillon.

Le sacrifice du général Mangin n'avait pu sauver Nivelle. Appelé le 11 mai devant un Comité de guerre et mis en demeure par Painlevé de donner sa démission, il s'y était refusé. Le 15, elle lui était imposée par décision

du Conseil des ministres et le général Pétain lui succédait au commandement en chef des armées du Nord-Est.

Plus prudent que Nivelle, Pétain n'en était que plus redoutable par la sage méthode de ses conceptions et son patient génie d'organisateur. S'il donnait sous ce rapport pleine satisfaction à Painlevé, qui était sûr avec lui de ne plus courir le risque de trop belliqueuses aventures, il n'en inspirait pas moins une crainte justifiée aux Allemands, qui pouvaient voir en lui le restaurateur de la puissance défensive française et même le lent et minutieux préparateur de l'instrument qui frapperait ensuite les coups de l'offensive suprême.

Aussi, cette armée, que, bien que diminuée en hommes, Pétain recevait moralement intacte des mains de Nivelle, il fallait la lui démolir. Loin de juger suffisant le résultat obtenu par l'effondrement de l'offensive d'avril, il était nécessaire de redoubler d'effort pour parfaire l'œuvre entreprise et briser irréparablement l'instrument avant qu'il ne fût en état de servir.

C'est ce qui fut spécifié par une directive urgente et secrète adressée par télégramme chiffré, sur l'ordre du premier quartier-maître Ludendorff, à tous les attachés militaires et chefs des services de propagande et d'espionnage en pays neutres par le colonel von Haeften, chef de la Section politique du Bureau des renseignements au Grand Quartier Général. M. Dupin, qui l'avait reçue de Berne, la montra à Arendsen. Elle était ainsi conçue :

Moral ennemi ébranlé. Continuer et amplifier mouvement. Donner ordre à tous agents, au besoin en se découvrant, d'employer tous moyens pour ruine définitive moral français.

— « Au besoin en se découvrant », c'est contraire à mes principes, dit M. Dupin ; mais une directive est une directive, et puisque la situation le commande... soit ! C'est le dernier assaut ! Allons-y !...

Au *Bonnet Rouge* s'étaient peu à peu adjoints de nombreux journaux et périodiques de tendance analogue,

les uns plus insinuants, les autres plus extrêmes encore, mais tous semblablement propres à troubler la conscience française et à seconder, plus ou moins consciemment, les desseins de l'ennemi. Le printemps de 1917 en avait vu éclore aussi profusément que ses feuilles ; d'autres avaient commencé à pousser en 1916 ou 1915 ; quelques-uns même dataient d'avant la guerre, vieux titres défraîchis qui retrouvaient une nouvelle verdure sous la pluie d'or qui les arrosait.

Arendsen s'était intéressé vivement aux progrès de cette végétation dont il considérait le développement comme un des principaux objets de son activité. Si la *Revue Irénique* était son œuvre personnelle et dépendait entièrement de lui, les autres publications n'en méritaient pas moins sa sollicitude attentive. Il s'occupait de presque toutes et leur versait des fonds, soit directement par des commandites, soit indirectement par de larges subventions, des traités de publicité ou des abonnements de propagande qu'il souscrivait par centaines et laissait à leurs administrations le soin de distribuer pour le mieux. Maniant ainsi de grosses sommes, il s'était fait ouvrir un autre compte, au nom de Sidney Morton, dans une banque anglo-américaine, afin de moins risquer d'éveiller l'attention sur les chèques qu'il tirait sur la Banque Fédérale.

Avec le mois de mai et surtout celui de juin, le foisonnement devint étonnant. Le député Paul-Meunier allumait le flambeau de la *Vérité*, Clairet faisait la *Lumière*, Marmande déchaînait les *Nations*... Et le 1er juin, à grand bruit de publicité, Dubarry lançait le *Pays*, organe attitré de Caillaux.

La floraison en province était non moins prospère. La plupart de ces feuilles s'accompagnaient d'une grande production de tracts, de brochures, de libelles, qui s'envolaient par liasses du côté des usines, des fabriques, des ports, et surtout vers le front.

Le 3 juin, Leymarie était nommé directeur de la Sûreté générale.

Déjà Nivelle, effrayé du péril de cette propagande, avait signalé le mal par une lettre au Gouvernement, que Malvy qualifiait de « coup de poignard dans le dos ». Le général en chef se plaignait de la pluie de papiers qui s'abattait sur l'armée. On en arrêtait plus en quinze jours, disait-il, qu'on n'en saisissait en trois mois en 1916. Ils émanaient du *Libertaire*, de *Ce qu'il faut dire*, du *Bonnet Rouge*, du Comité de défense syndicaliste, de la Fédération des métaux, du Syndicat des instituteurs. Ils affirmaient l'impossibilité de la victoire, énervaient le moral du combattant, conseillaient le sabotage et faisaient l'apologie de l'Allemagne. Ils avaient pour titres : *Les bons apôtres, Appel aux jeunes, Au peuple de Paris, La paix sans annexions ni indemnités, Ceux qui font des obus sont des traîtres, Vos gueules ! Stockholm ! Tous les généraux sont des assassins !* Les principaux propagandistes étaient Almereyda, Sébastien Faure, Brizon, Longuet, Merrheim, secrétaire de la Fédération des métaux; Hubert, secrétaire du Syndicat des terrassiers; Bourderon, secrétaire de la Fédération du tonneau; Péricat, secrétaire du Syndicat des maçons; l'institutrice Hélène Brion, le Russe Metcheriakoff, directeur du *Natchalo*, qui avait pris la suite du *Nache Slovo* de Trotsky. Ils suscitaient aussi des grèves dans les usines de guerre. L'insubordination régnait dans les établissements de l'État, à Bourges, à Paris, à Puteaux, à Tarbes, à Toulouse, à Toulon, gagnant toutes les usines travaillant pour la défense nationale, notamment dans les départements de la Seine et de Meurthe-et-Moselle. Ils créaient de l'agitation dans les charbonnages du Pas-de-Calais et menaient une campagne contre la culture des terres dans plusieurs régions agricoles, l'Allier et le Cher principalement.

Le général Nivelle demandait au Gouvernement de

faire saisir les tracts dans les imprimeries, d'interdire les réunions antimilitaristes, de supprimer les journaux les plus nocifs et de briser les menées des auxiliaires de l'ennemi. Loin de l'écouter, on relâchait plus encore le régime du laisser-faire, on refusait aux préfets l'autorisation de perquisitionner dans les bourses du travail et Malvy adressait une circulaire aux commissaires de police pour leur interdire de communiquer aux autorités militaires les renseignements qu'ils pouvaient recueillir sur la propagande défaitiste.

A peine avait-il pris le commandement en chef que Pétain se sentit submergé. Les bruits sinistres de l'arrière déferlaient à flots vers le front. Des numéros non censurés du *Bonnet Rouge* et de la *Tranchée Républicaine* arrivaient dans les cantonnements. Des agents provocateurs en uniforme circulaient dans les trains militaires et se mêlaient aux troupes. D'innombrables lettres de parents affolés et de marraines hystériques venaient jeter la consternation au cœur du soldat. Les permissionnaires victimes des entreprises de débauchage rapportaient à leur retour des rumeurs effroyables. Le bilan des pertes de la bataille était fabuleux. C'était une débâcle pire que celle de Charleroi. Les généraux étaient tous des incapables ou des traîtres, et l'un d'eux avait été fusillé par ses propres soldats révoltés. L'émeute grondait en province. Paris était à feu et à sang. Une armée de noirs et d'annamites occupait la capitale, réprimait férocement les troubles, massacrait les femmes et les enfants. Les Allemands, dans leur magnanimité, étaient prêts à accepter la paix ; ils la proposaient. « Fin à la boucherie ! Assez de souffrances ! hurlaient les tracts .La France ne doit se sacrifier ni à l'Angleterre, ni aux États-Unis, les seuls bénéficiaires du monstrueux carnage ! » Des papillons étaient collés dans les tranchées : « A bas la guerre ! Mort aux responsables ! » Tout le long de la zone des combats s'abattait le découragement et gonflait la

colère. D'inquiétants conciliabules se tenaient au profond des abris et dans les chambrées des cantonnements. Les changements dans le commandement, l'épuisement progressif de l'offensive semblaient authentiquer et confirmer la gravité des nouvelles colportées. L'armée française était mûre pour la déroute.

Mais tant qu'on se battit, tant que quelques foyers d'action militaire subsistèrent sur la ligne de feu, la discipline resta sauve et l'incertitude des troupes ne dégénéra pas en désordre. Ce ne fut qu'à partir du 20 mai, avec la suspension définitive des opérations, que les mutineries commencèrent. Encore ne fut-ce pas devant l'ennemi, mais dans les contingents au repos que la sédition naquit et grandit. Les murmures se transformèrent en tumulte ; le mécontentement se convertit en fureur. L'insoumission se propagea comme une contagion et, de sourde qu'elle était, éclata bientôt avec un emportement d'insurrection. Des bataillons entiers refusaient de monter aux tranchées. D'autres cessaient toute obéissance envers les officiers, accueillaient leurs ordres par des sarcasmes ou des injures, désertaient l'exercice, tenaient des meetings, nommaient des comités et envoyaient des délégués porter leurs revendications aux commandants. On vit des régiments quitter les dépôts, se répandre débandés et hurlants par les routes, camper et se retrancher dans les bois. Les relèves ne pouvaient plus se faire. Exténuées, les troupes qui occupaient les tranchées perdaient ce qui leur restait d'endurance et subissaient à leur tour les atteintes du fléau. Tenus au courant du progrès de la dévastation, les Allemands, malgré leur infériorité numérique et les coups terribles qu'ils avaient reçus, recouvraient leur assurance, reprenaient l'initiative, multipliaient leurs attaques et reconquéraient peu à peu les positions perdues par eux le mois précédent.

Chez eux, le défaitisme n'existait pas ou, s'il se mani-

festait çà et là sporadiquement, était immédiatement et impitoyablement réprimé. Du côté allemand, seuls le soldat et l'homme du peuple pouvaient donner prise à la maladie, et sitôt qu'un point suspect était signalé, il était extirpé comme une tache phylloxérée dans un vignoble. Les cadres, le haut personnel militaire et politique, l'appareil administratif, l'esprit supérieur de la nation demeuraient invulnérables et réfractaires. Il n'en était pas de même en France, où le défaitisme, né en haut, se propageait de haut en bas, et où le troupier s'était trouvé le dernier atteint. Et, fait plus grave encore, à mesure que la gangrène gagnait en ampleur et en profondeur, l'élite corruptrice, au lieu de réagir devant l'approche de plus en plus imminente de la catastrophe, assistait à l'envahissement de la nécrose avec la torpeur du fatalisme ou le rictus sardonique de la complicité.

Incapable de prendre une décision de salut, le gouvernement laissait flotter à l'abandon les rênes effilochées du pouvoir. Aboulique et veule, n'ayant qu'une crainte, celle de déplaire à la maffia d'extrême-gauche, Malvy couvrait de son inertie et de sa quasi-connivence les pires fauteurs de démoralisation, ne retrouvant quelque volonté que pour se refuser à sévir. Incroyablement tolérés, protégés, presque encouragés, l'internationalisme, l'antipatriotisme, l'anarchie et la trahison opéraient librement et impunément sous les yeux fermés de l'Intérieur, parfois même avec ses subsides. Les agents de l'ennemi besognaient activement et sans inquiétude.

Quant à la Chambre, plus faisandée que jamais, truffée de ses espions, de ses prévaricateurs, de ses échappés de Kienthal, de ses coupe-jarrets de Stockholm, elle n'avait de sévérité que pour les généraux, réclamant de nouvelles sanctions contre les chefs militaires, prétendant faire conduire la guerre par des commissaires parlementaires aux armées, sommant le gouvernement d'interdire dorénavant toute offensive.

Ainsi contractée et incubée, la terrible maladie avait

envahi le corps entier de la nation. Du gouvernement elle avait passé aux organes administratifs, du parlement à la rue, des salons aux cafés, aux théâtres, aux cercles, aux tripots, de l'élite à la populace, de Paris à l'armée. La pustulence avait couvert le pays de ses bubons. D'immondes tumeurs en détruisaient l'économie, en rongeaient la moelle, en vidaient les muscles. Le sang ne charriait plus dans les artères ravagées qu'un bouillon mortel de bacilles virulents. Empoisonnée, décomposée, rongée à fond, la France n'avait plus de cœur pour résister, plus de souffle pour durer, plus d'entrailles pour palpiter, plus de cerveau pour vouloir, plus de force enfin pour surmonter le mal venu d'en haut et auquel elle succombait misérablement, selon le processus fatal dont meurent les peuples pervertis par la dégénérescence de leurs classes élevées et selon le proverbe sévère de la sagesse orientale : « C'est par la tête que pourrit le poisson. »

Vers le milieu de juin, Eude le Châtel revint à Paris assez mystérieusement. Avertie aussitôt par Martial, Léopoldine d'Arpajac, qu'affolaient de plus en plus la longue détention de son amie et le procès qui, malgré toutes les interventions, continuait à s'instruire, somma Arendsen de remplir sa promesse.

— Le scélérat va chez Bouchardon. Tout est perdu si je ne le vois d'ici deux jours.

Arendsen se doutait bien de quelque chose de ce genre. Eude avait dû être mandé par le capitaine Bouchardon pour déposer sur ce qu'il savait au sujet de Mata-Hari, dont il avait pu surprendre, à Vittel ou ailleurs, tel ou tel méfait de marque. Son témoignage ne devait pas être sans importance, puisque Léopoldine, apparemment fort instruite des charges qui pesaient sur l'inculpée, paraissait le redouter. Dans son illogisme de femme, elle semblait même attribuer à la citation d'Eude une gravité exceptionnelle, puisqu'elle jugeait tout perdu s'il parlait,

et sans doute aussi tout sauvé si elle réussissait à le détourner de son devoir.

— Je ferai mon possible, dit Arendsen.

— Ce n'est pas votre possible qu'il faut faire, c'est l'impossible.

Se rappelant les propos de M. Dupin sur le compte de l'espionne, Harald était bien décidé à ne pas s'exposer lui-même et à ne pas laisser Mme d'Arpajac se compromettre dans une aventure qui pouvait être scabreuse.

— Voulez-vous que je vous apporte sa tête sur un plat, capricieuse Salomé ? plaisanta-t-il.

Elle tapait nerveusement du pied ; ses traits charmants s'altéraient.

— Faudra-t-il donc, s'irrita-t-elle, que j'aille relancer ce monsieur jusque chez sa fiancée ?

— Gardez-vous-en bien : votre belle-sœur vous mettrait à la porte.

— Alors obéissez-moi, ou je fais un esclandre.

— Ordonnez.

— Il me faut un bleu demain matin me donnant un rendez-vous pour l'après-midi, sinon...

— Sinon ?

— Sinon, mon cher, nous ne remettrez plus les pieds ici et vous pourrez faire votre deuil de ma peau.

Ainsi chapitré et menacé, comme un enfant, d'être privé de dessert, Arendsen, en toute autre circonstance, se fût certainement exécuté. Mais les temps étaient changés, l'hésitation de sa conscience l'inclinait maintenant à une sage neutralité, et s'il avait un intérêt en cette affaire, le sort de Mata-Hari le laissant indifférent, c'était d'empêcher sa maîtresse de commettre une sottise.

Il lui adressa donc le lendemain matin le bleu suivant :

Ne bougez pas. Je vous verrai ce soir. — SIDNEY MORTON.

Depuis la scène héroï-comique de l'arrestation de

l'espionne à l'hôtel Alhambra, Harald usait volontiers de son pseudonyme américain avec Mme d'Arpajac, qui s'en amusait fort. Il se plaisait d'autant plus à lui en renouveler le divertissement que l'insécurité de ses rapports avec Léopoldine, dont il ne connaissait qu'imparfaitement le mode d'existence, pouvait lui faire appréhender l'éventualité de quelque conjoncture fâcheuse, où il préférait peu chevaleresquement ne pas être impliqué.

L'après-midi, de bonne heure, il se rendit chez Mme Le Châtel, où il pensait qu'Eude déjeunait. Sans projet déterminé, il voulait seulement se rendre compte de l'état d'esprit du capitaine, vérifier si les allégations de Léopoldine étaient fondées et voir si, le cas échéant, il pouvait, par quelque diplomatie qui ne le découvrît pas, donner satisfaction à sa maîtresse.

Rue du Bac, il fut reçu par Mme Le Châtel toute en larmes :

— Ah ! monsieur, vous arrivez bien !... C'est épouvantable... Ils se disputent atrocement !... Cela a commencé à table, pendant le déjeuner... Et ils sont encore là à s'invectiver, à se jeter des horreurs au visage... Ecoutez-les !...

On entendait effectivement, du côté de la salle à manger, un duo de voix furieuses, qui montaient, descendaient, hurlaient, dans un charivari forcené, ponctué de coups de poings assénés sur la table et vibrant d'un cliquetis de verres et d'assiettes.

— Je vous en supplie, intervenez... calmez-les... Ils me feront mourir !...

La pauvre femme était toute tremblante.

Arendsen ouvrit la porte, au milieu du fracas, tandis que Mme Le Châtel s'enfuyait en sanglotant.

De chaque côté de la table encore chargée du dernier service, les deux frères, à demi dressés sur leurs ergots, le jabot en avant, le cou tendu, paraissaient au parc-

xysme d'une longue discussion tournée en querelle violente. Livide, l'œil injecté de bile, Martial, dans son uniforme d'auxiliaire, était en proie à un véritable accès de rage, mordant spasmodiquement sur sa cigarette éteinte, tandis qu'une scorie de débris consumés gonflait la soucoupe de sa tasse à café. En face de lui, Eude, rouge, emporté, frémissant, semblait en proie au courroux le plus véhément, le geste indigné, la voix orageuse et sa brochette de croix sautillant sur sa vareuse d'officier.

— Regardez ce salaud, cher ami ! glapit Martial en voyant Arendsen entrer. Voilà un drôle qui s'apprête à aller chez Bouchardon livrer une femme aux assassins d'un conseil de guerre !...

— Cette femme est une espionne ! cria Eude. Et elle en a assez fait pour être déjà toute livrée ! Ce que j'apporte n'ajoutera que peu de chose à la charge de ses crimes... Est-ce que tu te mettrais, par hasard, à défendre une espionne ?

— Brute !... Un Boche ne s'exprimerait pas autrement sur le compte d'une Française qui aurait fait la même chose en Allemagne.

— Nous sommes en guerre. Je tue un Allemand que je tiens au bout de mon fusil ; je fournis mon témoignage aux juges militaires de mon pays qui ont saisi une espionne.

— Sur ta dénonciation peut-être !...

— Sur cent dénonciations, dont la mienne peut-être, en effet, qui ont permis de la surveiller, de la dépister et enfin de la prendre en flagrant délit.

Lâche !... mouchard !...

A ce dialogue, Arendsen crut deviner que Martial, poussé par Mme d'Arpajac, venait de se livrer à une suprême tentative auprès de son frère.

— Mes amis ! s'écria-t-il, je vous en prie, calmez-vous ! Cette discussion est aussi ridicule qu'affligeante.

— Cette discussion est nécessaire ! vociféra Martial.

Et puisque vous êtes là, vous allez la suivre et me donner raison. Il y a trop longtemps que je me tais ici et que je me contiens. Je suis lancé maintenant, j'irai jusqu'au bout !...

— Et moi aussi. J'en ai assez de cette lutte sourde !... Mon frère veut une explication, il l'aura et entière !...

— Eude ! Martial !... Je vous en conjure, mes amis...

— Non !... Laissez-nous vider ça à fond !...

— Parfaitement ! rugit le capitaine.

— Vous parliez de Mata-Hari, si j'ai bien compris ? essaya de reprendre Arendsen sur un ton conciliant.

— Précisément. Nous en étions là, fit Martial. Je dis qu'il est indigne d'un honnête homme de se faire le pourvoyeur des conseils de guerre.

— C'est comme si tu disais qu'il est indigne d'un honnête homme de prendre son fusil et d'aller à la frontière.

— Je le dis. Seulement là, il y a le gendarme. On est contraint d'aller faire l'assassin. C'est la servitude militaire. Il n'y a pas de servitude de la délation.

— Il faut donc laisser opérer tranquillement les traîtres, les espions et les espionnes ?

— Il ne faut pas faire la guerre. S'il y a des espions, c'est parce qu'il y a la guerre. Pas de guerre, pas d'espions. Or, la guerre, c'est vous, les militaires et vos politiciens impérialistes qui la faites. C'est vous aussi qui faites les espions.

Hors de lui, Eude serrait les poings. Martial attendait la réplique, les lèvres pâles et tressaillantes.

— Alors, fit Eude, c'est nous, Français, qui avons voulu la guerre ?

— C'est nous. Nous Français !

Et il commença à lui défiler la litanie des arguments byzantins ramassés dans l'aigre parlote de sa Société d'Études documentaires.

Eude poussait de furibonds éclats de rire.

— Est-ce que tu te fous de moi, imbécile ?... Crois-tu

que je vais me laisser bourrer le crâne par ton paquet d'hypocrites extravagances? Est-ce nous qui avons déclaré la guerre ? Sont-ce les Allemands qui ont évacué, comme première opération militaire, une zone de dix kilomètres tout le long de la frontière ? Est-ce nous qui avons violé le Luxembourg et la Belgique dont la neutralité était garantie par la signature de l'Allemagne comme par celle de la France ?... Triple idiot ! triple imposteur !...

— Je ne défends pas l'Allemagne, mais j'accuse la France.

— En accusant la France, tu défends l'Allemagne.

— Les fautes de l'Allemagne ne m'empêchent pas de voir nos crimes à nous.

— « Tu la troubles, reprit cette tête cruelle. »

— Pour se battre, il faut être deux. Nous n'avions qu'à rester tranquilles.

— Et tu t'imagines, pauvre fou, que les Boches nous auraient laisser le choix de rester tranquilles ?

— Contre quelques petites compensations, c'est évident.

— Tu es magnifique ! Je voudrais les voir, tes petites compensations !

— En tout cas, elles n'auraient jamais égalé nos dix départements envahis et notre million de morts.

— Nos provinces, nous les reprendrons ; nos morts, nous les vengerons.

— J'en doute.

— Défaitiste, va !

— Défaitiste, soit !...Je suis un réaliste, moi. Je ne suis pas comme toi la victime du plus bas romantisme... Patrie, honneur, gloire, qu'est-ce que c'est que ça ? Des mots, de tristes mots sonores qui ne répondent à rien !... des mythes !... de sauvages tabous d'une religion de cannibales !... Je vois le sang versé, moi, le sang inutilement répandu, la ruine, la dévastation, la souffrance,

la mort... La guerre, c'est ça, et ce n'est que ça... Je suis un réaliste !

— Crétin !... Le pacifisme, l'humanitarisme, l'illuminisme social et international, le voilà, le romantisme ! ... Le sol, le pays, la tradition, les ancêtres, l'amour de la langue natale et de la civilisation héréditaire, voilà le réalisme !

— Soudard !

— Pleutre !

— Vampire !

Il étaient prêts à se jeter l'un sur l'autre.

— Mes amis !... mes bons amis !... Il me semble que vous allez un peu fort.

Mais, excités comme ils l'étaient, les deux frères continuaient de plus belle. Martial alluma une nouvelle cigarette, rejetant le bout qu'il mordait sur le tas de cendre de la soucoupe.

— Janissaire ! lança-t-il encore.

Eude éclata soudain comme un volcan.

— Cela ne se passera pas comme ça, bandit !... Je t'appelle bandit, car tu fais partie de la bande infâme qui a démoli le moral de ce pays et achève maintenant son horrible travail en détruisant l'armée. Le front n'existe plus, misérable, et c'est vous qui l'avez sapé. J'en viens. Je sais ce que je dis. J'ai vu moi-même, de mes yeux, une partie du ravage. Tu peux être content : la défense française cède partout comme une paroi vermoulue. Le désastre est complet. Seize corps d'armée sont aujourd'hui la proie du fléau. Les mutineries ont déjà frappé et désorganisé cent treize unités : 75 régiments d'infanterie, 22 bataillons de chasseurs, 12 régiments d'artillerie, 2 régiments d'infanterie coloniale, un régiment de dragons, un bataillon sénégalais. Entre Soissons et Paris on ne trouverait plus deux divisions sûres.

— Comment ça ? fit Arendsen très attentif et stupéfié par ces chiffres.

— Le 20 mai, reprit Eude de plus en plus nerveux, dans un dépôt divisionnaire du XXXIIe corps, des hommes désignés pour renforcer le 162e régiment s'ameutaient dans les rues du cantonnement en chantant l'*Internationale* ; le lendemain, la révolte avait gagné tout le dépôt, le refus d'aller à l'exercice était général. Deux jours plus tard, quatre bataillons de la 158e division commandés pour monter aux tranchées se soulevaient contre leurs officiers, déclarant que des députés les avaient instruits sur leurs droits. Peu après, les hommes d'un bataillon du 18e d'infanterie, recevant l'ordre de s'embarquer dans les camions automobiles pour monter en ligne, se débandent en vociférant et en tirant des coups de fusil, tandis que les plus excités, au nombre de cent cinquante, se mettant en tête de prendre le train pour Paris, se dirigent vers la gare de La Fère, où un fort détachement de gendarmerie réussit enfin à les maîtriser. Le même jour, deux régiments de la 5e division s'insurgent et manifestent contre le gouvernement. « Nos femmes crèvent de faim, on les tue à l'arrière ! Il faut mettre en accusation le gouvernement qui refuse de faire la paix avec l'Allemagne ! A Paris ! A la Chambre ! » Sur vingt points du front, des bataillons ou des régiments se mettent en route en poussant ce même cri : « A Paris !... A Panam !... » Le 2 juin, ce sont des mutineries plus graves encore qui éclatent dans la région de Soissons, à Cœuvres, à Missy-aux-Bois. C'est le 129e et le 36e, du IIIe corps ; c'est le 370e ; c'est le 17e. De nombreuses colonnes, ivres de vin, de folie et de révolte, remplissent les routes ; on voit passer des files de camions en débâcle, bondés de mutins qui braillent : « A bas la guerre !... On n'en veut plus !... Mort aux généraux !... On en a marre de la crève !... Y a plus que les ballots qui sont sur le front !... »

— Parfait ! sifflait Martial entre ses dents.

— Cinq cents d'entre eux se retranchent dans un bois et s'organisent en soviet de soldats comme en Russie... Ils élisent des chefs, placent des sentinelles, montent la garde comme devant l'ennemi...

— Très bien !

— Ils tiennent là quatre jours, buvant de l'eau, se nourrissant de pain, de singe et de soupe d'orties. Sur quoi, n'en pouvant plus, arrivés au bout de leur rébellion, ils se rendent à un régiment de territoriale.

— Sans tirer ?... Les lâches !...

— Ailleurs, la cavalerie intervient, cerne les révoltés, poste des mitrailleuses aux carrefours des routes.

— Ah ! les brutes !...

— Le corps du général Féraud se déploie en barrage le long de la lisière de la forêt de Villers-Cotteret, arrête les bandes en marche sur Paris et les oblige à rebrousser chemin. Mais réduite sur un point, la sédition s'allume sur un autre. C'est un camp, où tout un corps d'armée est au repos, qui est le théâtre de scènes de révolution : émeutes, cortèges, drapeau rouge, élection de chefs, barricades dans les casernements. C'est, sur la ligne même de feu, une division entière qui, travaillée par le ferment mortel et saisie de panique, décampe honteusement...

— Glorieusement !

— ... et fait le trou devant le Boche. Amené en hâte, le 70e arrive à temps, comble le trou et conjure un désastre. Mais jusqu'à quand y aura-t-il des troupes encore intactes pour opposer une digue, si faible soit-elle, à la pression de l'envahisseur ? De jour en jour la situation s'aggrave. D'heure en heure le virus s'active, la corruption gagne, la lèpre s'étend... Triomphe, empoisonneur ! Voilà le beau travail que vous avez fait, vous et tous vos complices en défaitisme, en désertion et en trahison !...

Vert de rage, Martial répliqua :

— Tant mieux !... Tout ce que tu m'apprends me comble de joie !... Mais nous n'en avons pas le mérite, nous autres... Le mérite vous en revient à vous, messieurs les prétoriens !... Ah ! vous avez voulu continuer la guerre ! Non contents des massacres de 15 et 16, vous avez récidivé avec les massacres de 17 ! Eh bien, monstre, vous n'avez que le juste prix de vos crimes ! Le soldat, votre victime, se mutine enfin contre vous !... Il en a marre, comme tu le rapportes toi-même... C'est l'homme du peuple, le paysan de France, l'humble prolétaire des faubourgs qui vous crie : « Assez !... » Ce n'est pas nous qui l'avons dressé contre vous, bouchers, c'est lui qui s'est dressé tout seul pour vous cracher son dégoût et sa révolte au visage !...

— Tu mens !... rugit Eude, pourpre de fureur. Nulle part le soldat ne s'est mutiné tout seul. Partout on l'a mutiné. Sans vous, il serait resté le soldat de la Marne et de Verdun. C'est vous qui en avez fait un rebelle. Il n'y a pas un cas, entends-tu, pas un, où la troupe se soit soulevée de sa propre initiative. Toujours elle est manœuvrée par vos émissaires, vos agents provocateurs, vos agitateurs professionnels...

— Qui ?

— On en arrête par centaines, mais des milliers circulent, passent, se coulent partout : mercantis, filles, infirmières, dames en tailleur, messieurs à faux-cols, vendeuses de pinard, distributeurs de journaux... On en voit jusqu'en première ligne, affublés d'uniforme imprécis, et quand on les interroge, ils exhibent des cartes de la police de sûreté...

— C'est faux !

— C'est exact. Il y a même des agents de l'Intérieur et des inspecteurs des brigades mobiles parfaitement authentiques qui font ce métier.

— Calomnie ! Les agents de la Sûreté générale déta-

chés aux armées dépendent du Grand Quartier et non du ministère de l'Intérieur.

— Mais ils sortent de l'Intérieur. Beaucoup sont admirables, je le sais, et d'un patriotisme intransigeant. D'autres, en trop grand nombre, bien que sous les ordres du Grand Quartier, restent imbus de l'esprit de Malvy et sont parmi les plus dangereux des fauteurs de troubles.

— Tu ne parles pas des officiers, Tartufe !

— J'y arrivais. De jeunes officiers, en effet, gonflés de vos doctrines et séides de votre propagande, encouragent les désordres par leur attitude, leur langage, leur secrète complicité ou leur ouverte complaisance. Tu en serais, si tu étais sur le front, et tu y trouverais nombreuse compagnie. J'en ai cravaché un, une fois, en plein mess, et, sans l'intervention d'un colonel qui nous a mis aux arrêts pour huit jours...

— Toi aussi ?...

— Moi aussi. Il n'est pas permis de cravacher un défaitiste. Sans cet équitable colonel, l'affaire aurait fini plus mal encore, pour lui ou pour moi, et peut-être pour tous deux. Les voilà, les instigateurs : officiers timorés ou félons, policiers malvystes, agents provocateurs, cafards de l'Internationale ou mouchards de l'ennemi, les voilà ! Ils sont légion. Il y en a tellement que, pris de phobie à mon tour devant le ravage que pendant un mois j'ai eu sous les yeux, il me semble en voir maintenant partout, que plus rien ne me paraît sûr, plus rien français, et que mon meilleur ami lui-même ne saurait plus m'inspirer confiance !...

Tout pâle, Arendsen suivait ce colloque atroce, et un tremblement le prit à ces derniers mots. Le visaient-ils ? Eude le soupçonnait-il ?

Mais non. Tout à sa fureur, Eude ne faisait pas attention à lui, ne le regardait même pas, emporté par son flot tonnant de paroles.

Et soudain une autre crainte s'empara du jeune Danois,

celle que quelqu'un entrât au beau milieu de cette altercation terrible... Alyette, qui pouvait survenir !...

— Les voilà ! continuait Eude fulminant. Et comme toujours, ils sont en haut. Ils viennent de l'arrière, de Paris. C'est ici qu'est le siège de l'infection, d'ici que partent les ordres, les moyens, l'argent... Le soldat n'est que leur malheureuse dupe. Et c'est le soldat qu'on fusille !...

— La preuve, Basile ?

— Je vais te la fournir, canaille, ou plutôt te la parier: qu'on mette un pouvoir fort et anti-défaitiste au gouvernement, et tout cela finira comme par enchantement.. s'il n'est pas trop tard.

—Une tyrannie nationaliste?... Alors ce ne sera pas seulement l'armée, c'est la France entière qui se soulèvera !...

— Vous n'aurez pas la peine d'essayer. Si cette tyrancie, comme tu l'appelles, n'intervient pas bientôt, vous aurez depuis longtemps les Allemands sur la poitrine !

— Sinistre farceur ! Ne brandis pas cet épouvantail !...

— Sais-tu ce que j'ai entendu de mes propres oreilles ? J'ai entendu ceci. J'ai entendu le général Franchet d'Espérey, commandant du groupe des armées du Nord, pendant qu'il examinait les rapports qui lui arrivaient à son quartier général de Vic-sur-Aisne, déclarer, les larmes aux yeux : « Les Allemands passeront quand ils voudront. Dans cinq jours ils peuvent être devant Paris. »

— Eh bien, qu'ils viennent ! vomit Martial. Nous les attendons. Nous les recevrons en amis. Tout vaut mieux que la guerre !...

— Misérable !...

— Assassin !...

— Boche !...

— Égorgeur du peuple !...

Saisissant une carafe par le col, Martial la brandit sur son frère comme une massue. Eude recula d'un bond, s'empara d'une chaise et la leva. Un seul et double

hurlement sortit de leurs gorges rauques et de leurs bouches contractées :

— Caïn !...

Arendsen allait s'élancer, quand un houspillement de voix féminines se fit entendre dans le vestibule. La porte de la salle à manger, poussée, s'entr'ouvrit, se referma, s'entre-bâilla de nouveau dans une sorte de lutte :

— Vous n'entrerez pas, madame !

— Pardon, j'entrerai !

— C'est vous qui êtes le mauvais génie de mon fils !

— De quel fils ?

— De Martial !

— Eh bien, ce n'est pas Martial que je veux voir, c'est Eude.

Violemment, la porte s'ouvrit toute grande. Repoussant Mme Le Châtel qui tentait encore de lui barrer le passage, Léopoldine d'Arpajac apparut, en toilette noire, légèrement décolletée, une mantille à l'espagnole flottant sur ses magnifiques cheveux. Elle s'arrêta un instant, interdite, tandis que Mme Le Châtel, suffoquée par le spectacle que lui offraient ses fils, s'affaissait en gémissant sur un siège.

Surpris à leur tour, les deux frères avaient reposé leurs armes.

Mme d'Arpajac, recouvrant alors sa présence d'esprit, s'avança vers Eude, avec une coquetterie douloureuse, les yeux ardents et des pleurs dans la voix :

— Mon capitaine, pitié pour une femme !...

Eude la considéra un moment en silence, puis il répliqua durement :

— Pour qui ? Pour vous ?

— Pour une femme dont vous tenez le sort entre vos mains et que votre témoignage peut envoyer à la mort.

— Je ne tiens le sort de personne entre mes mains. Je ne suis qu'un soldat et je ne m'occupe que de mon devoir.

—Vous allez donner un témoignage qui peut être fatal. Ne le donnez pas ou donnez-le favorable... Cette femme ne vous a rien fait, cette femme est digne de pitié et elle a déjà cruellement souffert... Elle est en prison... Si ce n'est pour elle, faites-le pour moi ?

Et sans s'inquiéter de Mme Le Châtel, prostrée, sans s'inquiéter de Martial, qui voulait l'épouser, et moins encore d'Arendsen, qui était son amant, elle jeta ses bras autour du cou de celui qu'elle suppliait et se mit à couvrir de baisers la rude face mâle toute suante et toute vibrante encore de sa colère.

Eude la repoussa sans faiblesse.

— Il s'agit de Mata-Hari ? fit-il sombrement.

— Oui, murmura-t-elle. Sauvez-la.

— Fût-il en mon pouvoir de la sauver, je ne le ferais pas.

— Souvenez-vous de Vittel !...

— C'est parce que je me souviens de Vittel, madame.

— Vous n'avez donc pas de pitié ?

— De la pitié, j'en ai. Mais ma pitié va aux victimes et non à leurs Dalilas.

— Eude !... implora-t-elle dans un nouveau rapprochement tentateur.

— Arrière !... Avez-vous connu Charles Levaillant ? C'était un aviateur, jeune, brave, plein d'avenir. Il eut le malheur de coucher avec l'espionne et la folie de lui confier l'objet de sa prochaine mission, qui était d'aller déposer un agent avec quatre pigeons au lieu dit de la Maison Blanche, près de Luzy, dans la région de Stenay. Huit jours après il partait. Il atterrit à l'endroit indiqué. L'aviateur et son compagnon furent capturés et fusillés.

— C'est horrible !...

— Avez-vous connu, à Vittel également, Yves Troarec ? C'était un de nos meilleurs pilotes aériens. Même aventure, même trahison, même sort !...

— Ne continuez pas !...

— Avez-vous connu Claude Larcher ? Celui-là était mon ami, mon très jeune ami, il n'avait pas vingt ans. Il devait aller seul, reconnaître de nuit l'emplacement d'un parc d'aviation présumé de l'ennemi. Il était héroïque et sentimental. Pris de sinistres pressentiments avant de s'envoler, il me raconta tout. « Ne partez pas ! » lui dis-je, ayant déjà les indices qui pouvaient me faire trembler pour lui. « Service commandé, je pars ! » Et il courut à la mort, emportant sur ses lèvres et peut-être dans son cœur le baiser fatal de Mata-Hari.

— C'étaient des soldats. Elle, c'est une femme. Ayez pitié d'une femme !...

— J'ai pitié d'une femme, madame. J'ai pitié de la mère de Claude Larcher, dont il était l'unique enfant.

— Songez à cet adolescent qui a pardonné !...

— Non, madame, je songe à sa malheureuse mère, qui, elle, ne peut pas pardonner.

Il y eut un gémissement et l'on vit la belle forme noire, blanche et blonde de Mme d'Arpajac s'affaisser aux pieds du capitaine Eude Le Châtel et lui embrasser les genoux.

— Grâce ! grâce !... exhalait la suppliante.

Martial grinçait des dents, comme prêt à sauter à la gorge de son frère.

— Relevez-vous, madame, intima Eude d'une voix forte, et prenez grade !... La prison de Saint-Lazare, en temps de guerre, est une maison dangereuse à fréquenter !...

Comme mue par un ressort, Mme d'Arpajac s'était dressée, l'expression instantanément changée, l'œil flamboyant, le sourcil dur.

— Que voulez-vous dire ? martela-t-elle.

Mais Martial avait bondi :

— Tu insultes une femme, crapule !

— J'insulte une gueuse.

Martial se campa, lança un geste solennel et proféra :

— Tu insultes ta future belle-sœur !...

Ce fut comme un coup de tonnerre. Plusieurs secondes d'effarement s'écoulèrent. Puis Eude, qui avait changé de couleur, balbutia :

— Comment, tu veux...tu veux épouser cette...cette...

— Martial !... Martial !... bégayait Mme Le Châtel qui s'était levée toute pâle.

— Venez, Léopoldine, dit Martial, quittons cette maison où je ne rentrerai pas, tant qu'elle sera rendue inhabitable par la présence d'un chien enragé.

Ils passèrent la porte. En se drapant dans sa mantille, Mme d'Arpajac lança :

— Je me vengerai !...

— Martial !... haletait Mme Le Châtel d'une voix éteinte.

Celui qui restait se jeta dans les bras de sa mère.

— Eude, mon enfant !...

Et l'on entendit le long frissonnement d'un embrassement, un hoquettement, un soupir et le léger sanglot d'une voix d'homme qui murmurait :

— Maman !...

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Edmond Pilon : *Un roman à la maison de Saint-Cyr, Mademoiselle de la Maisonfort*, Plon-Nourrit. — *Mémoires de Jacques Casanova écrits par lui-même, édition nouvelle d'après le texte de l'édition princeps, Leipzig-Paris-Bruxelles (1826-1838), Variantes des éditions W. von Schutz et Paulin Rozez, tome Ier*, Edit. de la Sirène. — Maurice Levaillant : *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand d'après des documents inédits*, Ollendorff. — Henri Girard : *Un bourgeois dilettante à l'époque romantique, Emile Deschamps, 1791-1871*, Edouard Champion.

Jusqu'à l'heure, promenant sa flânerie à travers le passé, M. Edmond Pilon s'était plu à évoquer, dans les décors et les sites où ils s'agitèrent, de charmantes femmes le plus souvent coupables du péché d'amour, des originaux, des fantasques, mille personnages curieux auxquels, d'un crayon léger, il restituait la vie. Ses portraits tantôt prenaient l'apparence de tendres pastels et tantôt de souriantes miniatures.

Avec **Mademoiselle de La Maisonfort**, M. Edmond Pilon a changé sa manière. De portraitiste tour à tour sentimental et badin, il s'est transformé en sévère « fresquiste ». Il est vrai, son sujet l'y engageait. Ce qu'il voulait traiter, ce n'était point, à la vérité, l'histoire particulière de Mlle de La Maisonfort, personnage à la fois central et épisodique de son ouvrage, mais l'histoire collective de la Maison de Saint-Cyr au cours de cette année 1689 où les Demoiselles de cette maison interprétèrent l'*Esther* de Racine. On ne pouvait pénétrer en profane dans ce milieu sacré où tout le monde, de Madame au plus simple valet, était confit en dévotion et, par suite, en odeur de sainteté.

M. Edmond Pilon y a donc pénétré avec respect et vénération et le pinceau prêt à tracer sur chaque tête une auréole. Son tableau, tout à fait remarquable, abonde en détails si variés et si minutieux que nous assistons à toutes les phases de vie de cette institution prospère. Bien renseigné par les nombreuses chroni-

ques qui nous ont été transmises, il nous retrace quasiment heure par heure le trouble que la représentation d'Esther apporta parmi le troupeau de jouvencelles que la marquise de Maintenon conduisait selon ses doctrines pédagogiques. Ce trouble fut, en vérité, très grand. Il bouleversa des âmes jusqu'alors demeurées dans les limites d'une étroite piété.

Transformer des écolières en comédiennes, les habiller somptueusement « à la persienne », les mettre en présence de M. Racine, puis du roi et de la cour, puis de toutes les brouillonnes et bavardes qui vinrent ensuite contempler le spectacle, n'allait pas sans inconvénient. Mme de Maintenon commit, en la circonstance, une grande bévue. Le scandale devait s'ensuivre et s'ensuivit. Des gens s'éprirent des actrices juveniles et d'autres leur lancèrent de galants billets. L'appétit du monde s'introduisit dès lors parmi ces filles nobles destinées à des besognes pieuses. Il fallut réformer l'esprit nouveau, claquemurer plus étroitement dans la règle les petites émancipées. Ce fut de la souffrance pour tous, un drame moral en quelque sorte dont la marquise garde la responsabilité.

M. Edmond Pilon ne la condamne point, ne prend point parti. Il conte avec beaucoup de grâce et de componction cette aventure pathétique, heureux que son héroïne, Mlle de La Maisonfort, la plus sensible peut-être et la plus éprouvée des petites comédiennes, achève sa vie sous le voile. Car ainsi elle fut à l'abri et sauvée.

Sauvée ? Qui pourrait le dire ? Les couvents de cette période ouvraient si volontiers leurs portes au monde que leur habit ne préservait point les religieuses d'éprouver des sentiments profanes. C'était l'aube de ce xviiie siècle où ils s'ouvrirent davantage au plaisir défendu. Des ascètes et des mystiques tonnaient contre leur dissipation et les réformateurs voyaient souvent les brebis indociles se dresser contre le berger trop austère.

Dans ce milieu de nonnes étouffées par le monastère, vouées à la religion par l'égoïsme des familles, des aventuriers aux visages aimables, comme Casanova, trouveront un accueil souriant et ne négligeront point d'en profiter. Car le fameux Vénitien connut la cynique douceur d'aimer Dieu dans ses servantes de prédilection. Il le conte sans ambages dans ces délicieux Mémoires dont la Sirène nous offre une édition sinon complète, du

moins aussi complète qu'il est possible en l'absence d'un texte définitif.

On a beaucoup parlé, avant sa publication, de cette édition nouvelle à laquelle devaient participer de leur science les casanoviens les plus notoires. Nous croyons qu'elle mérite l'attention suscitée et que, pour une fois, la publicité n'a pas servi à lancer une œuvre inconsistante. M Raoul Vèze, qui s'était chargé de réunir les collaborations, les a choisies avec un éclectisme remarquable, et il semble que sur ce travail toutes les sollicitudes se soient concentrées en même temps que toutes les compétences.

Le tome premier contient l'histoire fort connue de l'enfance et de la jeunesse de Casanova. Il est précédé d'un bref avertissement de M. Raoul Vèze qui précise dans quelles conditions l'édition présente fut élaborée, quels textes ont été accueillis ou rejetés et pour quels motifs ils le furent. M. Octave Uzanne, l'un des heureux hommes à qui furent ouvertes les arcanes du château de Dux, et l'homme en même temps qui apporta à l'étude de son héros l'intelligence la plus avertie, paraissait qualifié pour préfacer un texte dont il connaît jusqu'à la moindre virgule et auquel il a apporté maints éclaircissements. Avec raison il glorifie Casanova de sa sincérité que maints contrôles ont prouvée et vante la prodigieuse culture intellectuelle de cet hurluberlu-desservi devant la postérité par son exhibitionnisme et sa crapule.

Au texte des *Mémoires*, revu avec soin, sont ajoutés des variantes, les différents schémas de la Préface et des notes rédigées par des casanoviens renommés, M. M. Edouard Maynial, Charles Samaran, Tage Bull, Gustav Gugitz. Enfin ce texte est accompagné de plusieurs curieux portraits de Casanova, des personnages qui protégèrent son enfance et de la plus curieuse iconographie documentaire concernant Venise et ses mœurs qu'il était possible de réunir.

En admettant que l'édition promise, avant la guerre, par la maison Brockhaus voie le jour, elle ne surpassera certainement celle-ci que par la fidélité de son texte. Or, si nous en croyons les initiés, ce texte, réformé par Jean Laforgue, ne différerait de celui qui nous est proposé par la Sirène que par ses latinismes, ses italianismes et par quelques effarantes grossièretés d'expressions. Les sectateurs de Casanova ne poussent probablement pas la dévotion jusqu'à souhaiter de voir leur dieu en posture triviale. La

présente publication, munie de toutes les garanties, les satisfera donc pleinement.

A l'époque où Casanova achevait sa carrière, un jeune homme qui devait imposer aux femmes d'abord, puis au monde, une fascination supérieure à celle du Vénitien, publiait, en exil, son premier ouvrage, *l'Essai sur les Révolutions*. Il se nommait Chateaubriand. Nulle vie n'allait être plus mouvementée que la sienne, mais elle reposait heureusement sur des bases de noblesse et de fierté. Nulle vie n'est plus attachante et ne mérite qu'on l'étudie jusqu'en ses mystères intimes. Or injustement on se détourne d'elle, car on accuse Chateaubriand de compter parmi ces coupables qui apportèrent à la France le « mal romantique ».

Pourtant le grand homme conserve, à travers le temps, des admirateurs fervents. Parmi ceux-ci, il faut ranger désormais M. Maurice Levaillant. M. Maurice Levaillant, excellent poète, prosateur à la fois allègre, pittoresque et ordonné, fort consciencieux historien, a connu la bonne fortune de consulter les papiers de M. Le Moine, qui fut, de 1814 à 1829, le secrétaire, l'homme de confiance, le « ministre des finances » de Chateaubriand. Et c'est sans doute de cette consultation que lui est venue sa grande admiration pour l'auteur de *René*, car, parmi les papiers de Le Moine, subsistaient, à l'état d'inédits, d'innombrables lettres de Chateaubriand et de sa femme. Ces lettres permettaient, par leur caractère intime, de voir fort clair dans les âmes. Elles illuminaient à la fois la vie domestique, la vie sentimentale, la vie politique et la vie littéraire de l'illustre mélancolique.

A l'aide de ces précieux papiers et d'une documentation parallèle, M. Maurice Levaillant a composé un ouvrage: **Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand**. Cet ouvrage s'imposera de lui-même par la force probante des mille faits nouveaux qu'il contient. Dans aucun autre on ne rencontre, en effet, aussi nettement précisés, les contrastes entre l'attitude de parade du prodigieux comédien et les réalités qui l'accablent. Son caractère indécis, flottant, fluctuant y apparaît nettement marqué. Sa tristesse naturelle y prend parfois une physionomie poignante. Ses amours y naissent, y florissent, et y meurent.

Chateaubriand, cela ressort du volume, fut littéralement crucifié par les embarras d'argent. Sans cesse, il côtoya l'humiliation de se voir jeté à la rue par des créanciers exigeants. Il dut aussi, et

avec quelle habileté, combattre la jalousie de sa femme qui n'accepta jamais d'être supplantée par des rivales dans le cœur de l'inconstant. Sur ce terrain, les roueries du méchant époux prennent une allure héroï-comique. Du reste, Mme de Chateaubriand, si elle était laide et malade, ne manquait point d'intelligence et d'esprit. Ses billets en témoignent.

En somme, le livre de M. Maurice Levaillant, qui accompagne Chateaubriand dans ses différentes étapes d'ambassadeur et de ministre, touche à ses affaires littéraires (publication des *Œuvres complètes*), révèle, de-ci de-là, la présence de maîtresses inconnues (Mme Bail entre autres), montre quel rôle important joua dans le ménage le discret M. Le Moine. Ce personnage devint une sorte d'ami si indispensable que rien ne lui fut caché. Habile financier, il pansa toutes les plaies d'argent. Confident, il transmit toutes les lettres d'amour. Enfin, par ses bonnes paroles, il aida Mme de Chateaubriand à supporter ses épreuves. Par son ministère, à travers les brumes du passé, le visage du fier romantique nous apparaît plus touchant peut-être à cause des *misères* qui empoisonnèrent les *grandeurs*.

A l'heure où ce bon M. Le Moine disparaissait de ce monde, Chateaubriand, monté au pinacle de la gloire, pouvait, à défaut d'argent, jouir au moins de cette gloire. L'école romantique naissait quasiment de lui et florissait sous sa sauvegarde. M. Henri Girard nous le démontre dans deux gros volumes consacrés à **Emile Deschamps**. Ce fut, en effet, sous la tutelle de Chateaubriand que vécurent la *Muse française* et son cénacle. Mais, à la vérité, Chateaubriand protégeait ses jeunes confrères à la façon d'un dieu lointain et ne se mêlait pas à leur action.

Le véritable fondateur de la *Muse française* fut Emile Deschamps. Ce bourgeois dilettante ne jouit point, dans l'histoire de l'école romantique, de la réputation méritée. Les Hugo, les Vigny et quelques autres ont étouffé son prestige. En réalité, il fut l'âme agissante du groupe qui allait à l'assaut du classicisme. Le premier il escarmoucha en faveur des doctrines nouvelles, soutint de toutes ses forces intellectuelles, qui étaient grandes, les entreprises de Hugo et publia, en tête de ses *Etudes françaises et étrangères*, le véritable manifeste, fait de raison et de libéralisme, du Romantisme. Son salon, mieux que le salon de Hugo, réunit les groupes épars de combattants et, les réunissant, leur fournit les

moyens de lutter avec efficacité contre les puissants partisans du passé.

Emile Deschamps s'essaya dans tous les genres, fut un poète excellent, un conteur habile, un critique d'une haute valeur. Il contribua, par ses adaptations de Shakespeare, de Schiller, de Goethe, du Romancero espagnol, à répandre parmi les tenants de l'école romantique l'amour des littératures étrangères. A peu près tous les grands hommes, dans les lettres comme dans les arts, l'envisagèrent avec une sympathie que son caractère délicieux, sa modération, son goût sûr grandissaient rapidement.

M. Henri Girard a dressé à sa gloire un véritable monument d'érudition où pullulent les vues originales et nouvelles, les documents sérieux, les lettres inédites: Ce travail peut être considéré comme l'un des plus importants et l'un des mieux ordonnés que l'on ait mis au jour depuis longtemps sur cette période de notre littérature. Il venge avec intelligence Emile Deschamps d'avoir vainement sollicité un siège à l'Académie. Prouvant aussi de façon péremptoire les attaches du romantisme à Voltaire, il répond à de récentes diatribes aussi inconsidérées que dénuées d'arguments.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Emile Baumann : *Job, le prédestiné*, B. Grasset. — Jean Giraudoux : *Siegfried et le Limousin*, B. Grasset. — André Arnyvelde : *Le Bacchus mutilé*, Albin Michel. — Yvon Lapaquellerie : *Amoret*, Calmann-Lévy. — Edmond Cazal : *Le vertige de la volupté et de la mort*, Ollendorff. — Gaston Picard : *Les voluptés de Mauve* et les *Surprises des sens*, Monde Nouveau, Edgard Malfère. — Marcelle Prat : *Vivre*, Ernest Flammarion. — Louis Jean Finot : *Le destin maître*, Albin Michel. — Raoul Stéphan : *L'homme-chien*, Albin Michel. — Delly : *Mitsi*, E. Flammarion. — Georges Grandjean : *Antinéa*, Roman nouveau. — Boysyvon Dorsenne : *Les repaires de l'Ile azurine*.

Job, le prédestiné, par Emile Baumann. L'auteur a, paraît-il, cinquante-cinq ans. Il a publié huit volumes qui se sont bien vendus. Personne, dans la presse, ne s'occupait de lui. Il pouvait continuer à vendre tranquillement ses œuvres, ni meilleures, ni pires que les autres. Il faisait partie de ce grand courant obscur qui roule, souterrainement, emportant vers l'Eglise catholique les consciences encore mal remises des émotions de la guerre. Il avait un succès fort appréciable : un succès d'estime. La haute fantaisie qui préside aux destinées des prix, en l'espèce :

le prix Balzac, lui a décerné la moitié de ce prix-là et.... *ça n'a pas traîné*, comme dirait un homme du peuple, il est célèbre ! M. Souday nous déclare que l'auteur de *Job* n'écrit pas en français, nous le prouve, et, naturellement, tout le monde le sait ou le croit. Il n'y a pas un jeune auteur ayant du talent, de l'ambition et même l'amour du papier de la Banque française qui voudrait être dans la peau d'Emile Baumann. Oh! personne, certainement, n'est soulevé de jalousie, parce que la plus immense gaieté secoue tous les cénacles de lettres. Encore trois ou quatre plaisanteries de ce goût-là, et le prestige de tous les prix aura vécu !.. Ces Messieurs des comités... *du Salut Public* sont tellement maladroits qu'on se demande si, par hasard, ils le font exprès... Mais il y a le pauvre diable de Mécène qui me fait de la peine. Ah ! Monsieur, vous êtes, comme tous les étrangers qui arrivent ou vivent chez nous, ivre de notre victoire, parce que, dame, ça reluit tout de même si ce n'est pas en or et vous y allez de vos gros sous... seulement, il y a l'intermédiaire et par-dessus le marché la politique, le sectarisme et, mon dieu, oui, la bêtise. Une douzaine de Français de l'élite réunis en comité, c'est le juste équivalent d'un imbécile. Le sot, ce n'est pas vous, Monsieur... vous n'êtes que la victime.

Quant à *Job, le prédestiné*, c'est l'histoire de l'éternel cocu. Quand il est catholique (*et prédestiné*), il ne cogne pas, il encaisse... et son auteur aussi.

Siegfried et le Limousin, par Jean Giraudoux. Cet auteur là, ayant déjà produit neuf volumes, est très connu de l'élite des lecteurs, c'est-à-dire de ceux qui sont assez lettrés pour avoir de la patience. Il a quarante ans, je crois, et n'est ni le jeune sans espoir de forcer la porte d'une maison d'édition ou sans la puissance d'imposer son personnel casse-tête chinois aux gens du meilleur monde toujours très respectueux de ce qu'ils ne sauraient entièrement comprendre. (On le fait relier en veau et on le colle en bonne place, quitte à ne jamais le rouvrir) Alors il partage la gloire et l'argent *du prix Balzac*, c'est-à-dire que le grand public va le lire, au moins pour ce prix-là, puis, comme l'épicier enrichi du coin ne veut pas qu'on lui monte le coup, style système D. il ne l'achètera jamais plus. Moi j'en suis restée à *Suzanne et le Pacifique* ! Je ne veux rien savoir ! je n'achète pas les livres, mais j'en ai cent qui attendent, sans aucune

patience, que je les ouvre. Je ne suis ni l'épicier retiré des affaires (hélas !), ni la dame du meilleur monde qui assortit les reliures à son genre d'esprit (voir plus haut), mais j'ai horreur du bon français qui n'est pas clair, parce que je connais des tas de bons Français qui sont clairs. Cet Allemand transformé en plagiaire ou ce Forestier travesti en Allemand qui juge, condamne, absout et passe en revue les cinq parties du monde intellectuel à chaque page me ferait perdre la notion... de la plus élémentaire courtoisie.

Résumons-nous : ces deux auteurs estimables en sont réduits à un seul auteur possible. On leur a donné à chacun une moitié de célébrité. On leur fait à chacun le tort le plus considérable qu'on puisse faire à deux bons travailleurs : on les traite comme un bon ouvrier taxé au minimum de la gratification. Ça une récompense ? Mais c'est bien pis. C'est une augmentation de salaire pour la division du travail !...

Le Bacchus mutilé, par André Arnyvelde. Ça, oui, c'est un beau livre, une œuvre de poète à la fois bien moderne et parfaitement lisible, intéressante, d'un beau style aussi soutenu que prenant. Dans une fantaisie étourdissante de hardiesse, on nous présente une sorte de Mécène de la joie qui change l'eau en vin et les plus rudes corvées en plaisirs. Le pain, le pain quotidien lui-même, est façonné en figurines artistiques et sans rien perdre de sa nécessité devient le gâteau. Une femme personnifie la grande volupté de vivre, mais ni les bonnes actions qui se jouent à l'écran, ni tous les films des populaires réjouissances n'empêchent le Bacchus sûr de sa propre force d'être mutilé. Le Dieu ne peut plus descendre dans l'homme et il finit par être trahi, au nom de la seule volupté, par sa compagne. Trahison qui n'est peut-être pas aussi grave pour l'homme que pour la femme. (Situation trop délicate pour que nous insistions.) Mais les appétits vulgaires montent à l'assaut du *Bacchus mutilé*, engainé dans son armature de fer sous laquelle il cache son impuissance et tout sombre dans le crime. Roman où rien n'est banal ni vraiment... illisible sous le rapport du respect que l'on doit à la pudeur du lecteur...

Amoret, par Yvon Lapaquellerie. Restitution des mœurs théâtrales du temps de la reine Elisabeth. *Amoret* est une actrice du *théâtre de la Rose*. Elle a la chair tendre, le cerveau rempli

de grandes phrases qu'elle ne comprend pas toujours, mais qu'elle s'efforce de traduire en cris d'allégresses ou de désespoirs ; c'est un excellent mime de tous les gestes passionnés. Sa rencontre avec un illuminé, Hiérophante, décide de sa vocation.

Toutes les fois qu'une pauvre fille de ce genre est brutalisée, repoussée, elle se convertit par amour et voici une *puritaine* de plus. Celle-ci harangue le peuple, effare le cheval de la reine et finit par être brûlée comme sorcière. De belles scènes d'orgies, traitées avec l'aisance d'un peintre déjà maître de sa palette et de curieux détails sur les mœurs de l'époque du multiple grand Will.

Le vertige de la volupté et de la mort, par Edmond Cazal. Il paraît qu'il n'y a pas de femme réellement amoureuse qui ne désire bien être tuée par son amant au moment psychologique ? Singulier transport ! Enfin, cela fournit au romancier une donnée nouvelle : le charitable amant qui exauce et tue pour être aimable jusqu'au bout. Nous rencontrons, dans le décor de la Riviera, un André Darloz qui aime passionnément une personne absolument insatiable et fidèle jusqu'à ce genre de mort. Celle-ci s'arrange de façon à ce que son amant ne puisse pas être inquiété. On croit au suicide et tout se termine bien. Il ne faudrait pas abuser de ces vocables : du sang, de la volupté et de la mort dans la vie très ordinaire du libertinage consenti, parce que je ne vois pas pourquoi les femmes ne rendraient pas la pareille aux... Messieurs. Cléopâtre avait même jadis commencé, seulement elle ne demandait pas leur consentement. Ce roman, bien écrit, élégant à souhait et quelque peu fiévreux, a été présenté aux dames de la *Vie heureuse* .. que cela, en effet, regarde particulièrement.

Les voluptés de Mauve et les Surprises des sens, par Gaston Picard. Histoire d'une jolie courtisane qui semble avoir vécu au temps de Louis XV, car elle aime le métier ! Elle va même jusqu'à s'en excuser à un prêtre et elle fait bien, mais, où l'auteur va peut-être plus loin que le métier de la courtisane ou ses confessions, c'est qu'il explique, en termes clairs, ce que les livres de médecine, à cause de leur technicité, n'apprennent aux adolescents que sous toutes réserves. Et on accuse ce pauvre Victor Margueritte de pornographie ! Comme je ne suis pas du tout jalouse des lauriers de ces Messieurs, car, oh ! les pauvres innocents, ils sont si peu pervers qu'ils dégoûteraient tout le monde, surtout les dames, du divin mystère, je propose qu'on nomme

Gaston Picard *commandeur* tout de suite... dans les *Surprises des sens*, petite scène de flagellation tout à fait réussie, puisque ça se passe en famille. Ah! mes enfants, quel chemin de croix !...

Vivre ! par Marcelle Prat. Pauvre petite fille qui prend pour le prince charmant le vieil académicien plus ou moins perclus flattant en elle sa manie d'écrire et non pas ses sens. Il n'y a donc plus de jeunes filles qui aiment de jeunes hommes, parce que, justement, vivre, c'est se compléter, ou s'amplifier. Antoine Rhode, c'est peut-être une préface, ce n'est pas une conclusion. « Elodie, comprenez-le, je suis un rêveur sécularisé ! » Ma petite Elodie, ô héroïne de roman, je vous souhaite pour votre guérison de rencontrer le prince charmant, le vrai... mais peut-être l'avez-vous laissé échapper ou n'étiez-vous pas assez forte pour le... *séculariser*, celui-là!

Le Destin maître, par Louis-Jean Finot. Un homme qui cherche à vaincre sa destinée et qui retombe vaincu par le poison du jeu et plus tard par celui de l'opium. Scènes d'intérieur dans un petit ménage où l'argent se fait rare. La femme succombe à la tentation de sauver la situation en payant en nature. C'est d'une écriture franche, très probe et d'une philosophie un peu amère. Peut-être quelques naïvetés, mais de ces défauts qui caractérisent surtout les qualités du cœur. Je crois, Monsieur, que votre père serait content.

L'homme-chien, par Raoul Stéphan. Une originale fantaisie où ce qu'il y a de meilleur dans l'homme nous est bien présenté : la pitié humaine unie à la bonté canine. Puis le miracle de l'amour qui rend au frère supérieur sa première forme. Il regrettera certainement sa vie de chien !

Mitsi, par Delly. L'enfant abandonnée, puis persécutée et enfin épousée par celui qui voulut lui faire le plus de mal. Il y a une dame qui fait ramasser son mouchoir à sa rivale. Ça se faisait dans les romans de 1830, je crois. Ça ne se porte plus, même au théâtre.

Les repaires de l'île Azurine, par Boisyvon Dorsenne. Ou l'art de faire de l'huile et du savon avec les morts et aussi celui de guérir un jeune homme trop riche de son égoïsme.

Antinéa ou la nouvelle Atlantide, par Georges Grandjean. Non pas une copie, mais une suite de l'*Atlantide* de M. Pierre

Benoit. Ça fait deux plagiats au lieu d'un du fameux roman. (Je recopie la prière d'insérer, une fois n'est pas coutume !)

A propos d'Antinéa.

Une personne bien renseignée prétend dans « l'Œuvre » que, seuls, les héritiers d'un auteur ont le droit d'écrire la suite de ses ouvrages. Nous savons déjà que l'on se passe un fonds de commerce de littérature comme on le fait d'un fonds d'épicerie; mais faudrait-il encore, à l'occasion, que les dits héritiers sachent écrire !

Vous nous répondrez que le métier de négrier est aujourd'hui des plus respectables, vous avez raison ; alors, nouveaux Panurges échoués dans l'île de la chicane en croyant aborder au pays des Belles lettres... nous crions grâce devant cette mobilisation chicanière !

Qu'on nous pardonne : il y a erreur judiciaire ! Ce n'est pas la suite de *l'Atlantide* que nous avons voulu livrer au public, mais c'est la suite de « *SHE* » !

Qu'on nous pardonne et que Sir Ridder Haggar nous porte également dans son cœur.

Les Editions « ROMAN NOUVEAU »

très respectueusement vous saluent.

RACHILDE.

THÉATRE

THÉATRE DU GRAND GUIGNOL : une pièce de M. Henri Duvernois. — VIEUX-COLOMBIER : spectacle coupé. — THÉATRE DES CHAMPS- ELYSÉES : Zacconi. — THÉATRE MOGADOR : *Peer Gynt*. — Le nouveau spectacle de L'ATELIER. — THÉATRE DES VARIÉTÉS : *Le Blanc et le Noir*, de M. Sacha Guitry. — THÉATRE DE L'ODÉON : *Le Mariage d'Hamlet*, de Jean Sarment. — Mémento.

M. Henri Duvernois s'étant décidé, assez tard, à donner à la scène française les qualités qui font de lui un conteur qui n'a pas fini de nous émerveiller, nous avons eu au théâtre du Grand Guignol un petit acte qui est une grande pièce. Cela s'appelle : *Seul* et ça devrait illustrer l'affiche de la Comédie-Française. Il paraît que nos comédiens officiels ont trop de bonnes pièces à interpréter. On raconte que celle-là aurait dû attendre dix ans avant de voir les feux de la rampe rue de Richelieu.

Une dame a promis une tendre visite à un jeune poète, connu dans les salons où elle fréquente. Elle s'introduit dans la chambre du porteur de lyre en son absence, s'y cache et attend. Le fils d'Apollon entre. Il marque son désappointement de trouver le nid vide. Mais il s'en console assez vite. Et devant ce témoin invisible et ignoré, il se met à vivre... seul. Seul : entendez avec cette absence de civilité et de pudeur qui est le fait de

l'homme isolé. Il chante des chansons de corps de garde, fume comme un suisse, vide un litre de vin rouge, se repaît de charcuteries médiocres, montre des chaussettes trouées et fustige l'inspiration rebelle avec le *Dictionnaire des Analogies.*

Eclairée sur ces pénibles réalités, un peu écœurée et, en tout cas, effroyablement déçue,la dame se montre et veut fuir. Or, par un retournement admirable de la situation, le jeune homme, son premier désarroi oublié, redevient tendre, câlin, subtil, délicat poète. « Sa grâce est la plus forte »... et le rideau se ferme sur le doux consentement de la dame reconquise.

Je sais peu de pièces qui aillent aussi loin et dont la signification soit plus humaine et plus poignante. Le Grand Guignol tient avec *Seul* un succès qui lui ramène l'estime des lettrés. Cette pièce est fort bien jouée par un jeune comédien, M. Gobet, qui n'a qu'à continuer ainsi pour se classer parmi les meilleurs.

Le Vieux-Colombier nous a donné un spectacle coupé fort agréable et composé de pièces que nous avions applaudies ailleurs. *Sophie Arnould* est un petit joyau à mille facettes, *La Belle de Haguenau*, une belle image, et la *Pie Borgne* un délassement comique de haute verve où M. René Benjamin a fait merveille. Tout cela joué à ravir par des comédiens simples, charmants et roués. *Le Menteur*, de Corneille, forme,avec une truculente adaptation de la *Farce de Pathelin* due à Roger Allard, le second spectacle de la saison chez Copeau. L'ordonnance pompeuse de la mise en scène sert admirablement la grande comédie cornélienne. Un jeune acteur, M. François Vibert, qu'on avait déjà remarqué dans *les Frères Karamazov*, donne dans le rôle de Dorante sa mesure : nous avons en lui un premier rôle jeune qui pourrait bien donner quelque lustre au répertoire. Quant à *Pathelin*, c'est une merveille. Rien de plus étourdissant ne saurait se voir à Paris et je tiens qu'il faudrait aller jusque sur la piste de Médrano pour trouver des farceurs aussi allègres. Une jeune troupe, qui,— est-ce un mal ? — n'a point encore pris l'air de la maison, mène le jeu. Mais il faut détacher de l'ensemble M. Bovério, un « ancien » au Vieux-Colombier, que le hasard des distributions avait peu favorisé jusqu'ici. Il joue Maître Guillaume avec un comique lent massif, poussé au noir, mais si intense toutefois qu'il en est véritablement inquiétant.

Le grand tragédien Zacconi est venu donner une série de repré-

sentations aux Champs-Elysées. C'est le plus grand et le dernier représentant d'une école dramatique, — dirai-je : pectorale ? — pour ce que le cœur, le corps, l'être sensible du comédien y est employé avec une véhémence sans égale. Il ne semble pas qu'il ait eu à Paris le succès dont il est digne. Déplorons-le. Son *Othello*, son *Macbeth* sont des « moments de l'art dramatique » qu'il faut avoir connus.

Une série de très médiocres représentations de **Peer Gynt** à la salle Mogador nous a néanmoins permis d'applaudir la plus grande tragédienne moderne de langue française : Mme Suzanne Desprez.

Charles Dullin et sa compagnie nous ont donné une représentation très honnête, — au sens le plus large d'une épithète galvaudée, — de *Carmosine*, d'Alfred de Musset ; et surtout une *Mort de Souper*, tirée de la *Condamnation de Banquet* de Nicole de la Chesnaye, qui par la verve bouffonne s'apparente au *Pathelin* du Vieux-Colombier. Tant que de telles compagnies joueront de telles œuvres, on n'aura pas le droit de désespérer du théâtre français.

Au théâtre des Variétés, M. Sacha Guitry a fait jouer une pièce : **Le Blanc et le Noir**. C'est une très haute, très plaisante et très humaine comédie. Elle côtoie, sans y verser jamais, le drame, la pièce larmoyante, le gros vaudeville. Elle est jouée à miracle par des gens qui s'appellent : Raimu, Germain, Pauley, Lefaur, Koval, Jane Marnac. Ce sont là des comédiens brillants, racés, spirituels, dignes en tous points du Boulevard, des Variétés et de la comédie qu'ils interprètent.

A l'Odéon, M. Jean Sarment a défendu lui-même sa pièce : **Le Mariage d'Hamlet**. Elle n'a pas connu la faveur de la critique. Je la préfère, cependant, de beaucoup, au *Pêcheur d'Ombres*, du même auteur, qui fit déborder les chroniques d'épithètes laudatives.

Ce *Mariage d'Hamlet*, dont le prologue se passe au ciel, et qui nous montre Hamlet, Ophélie, Polonius, ressuscités par Dieu-le-Père, recommençant à vivre enrichis et fortifiés de leur expérience, mais pas plus sages pour cela, me semble une œuvre inégale, certes. Mais les bons morceaux en sont excellents et les moins bons passeraient encore pour supérieurs chez tout autre auteur. On a pris l'habitude de demander beaucoup à Jean Sarment.

C'est qu'on le sent capable de donner plus encore. Cependant, il ne m'est pas apparu que l'on ait fait un effort, au demeurant mince, pour pénétrer ses intentions, qui ne sont point sybillines. On a cherché bien des symboles là où il n'y en avait guère.

L'Hamlet de Sarment est simplement un jeune homme hanté par le sentiment de sa majesté. « Je suis fils de Roi », ne cesse-t-il de dire. Il prétend marcher mal, parce qu'il n'a pas de manteau de cour. Il se refuse à admettre pour un fils de roi un destin calme et sans aventure. Ces soucis dynastiques hantaient déjà le héros de la *Couronne de Carton*.

C'est parce qu'il est fils de Roi qu'Hamlet retourne à Elseneur. C'est parce qu'il apprend qu'il n'est que le fils d'un palefrenier qu'il revient vers Ophélie. C'est parce qu'il n'est pas de sang royal qu'il accepte de garder les porcs. Et quand ayant tué Polonius à nouveau, il meurt lapidé, ses derniers mots sont : «Il faudra chasser ce maudit palefrenier. Je suis celui qu'on attaque et qui meurt debout. Je suis Hamlet, prince de Danemark... »

Le critique de l'*Action Française* lui-même n'a point aperçu ceci : *Le Mariage d'Hamlet* est une œuvre monarchiste... N'y a-t-il donc plus que Jean Sarment qui ait en France le souci de la grandeur dangereuse et redoutable des princes de droit divin ?

Mémento. — Au Théâtre Michel : *La Dame de Compagnie*, comédie de André Picard et Robert Lanchin. Au Théâtre de Paris : *Le Vertige*, mélodrame de M. Charles Méré.

INTÉRIM.

PHILOSOPHIE

Un mot d'explication à propos du récent livre de M. Jules de Gaultier : *La Philosophie officielle et la Philosophie.*

Dans le numéro du *Mercure* du 1er novembre, M. Jules de Gaultier m'a fait l'honneur d'une longue et intéressante réponse à quelques-unes des critiques formulées dans ma chronique du 1er octobre, consacrée à son livre : **La Philosophie officielle et la Philosophie**.

Le point mis en cause par M. J. de Gaultier est double. Le premier est la distinction de deux sens de l'expression : « relativité de la connaissance » et le passage de l'un à l'autre. Le se-

cond est le rattachement de la « philosophie de la relation » à l'axiome bovaryque de l'identité du sujet et de l'objet.

Sur le premier point, je maintiens que le passage du premier sens : relativité du sujet et de l'objet au second sens : relativité des phénomènes les uns par rapport aux autres n'est nullement analytique. L'axiome initial du bovarysme stipule l'identité du sujet et de l'objet. Sujet = objet ; objet = sujet. Cet axiome dit cela et ne dit rien de plus. Il ne me donne aucun mouvement pour aller plus loin. La logique m'ordonne de m'arrêter là ; elle me commande le silence de Parménide, après qu'il a prononcé son fatidique : L'Être est ; le non-Être n'est pas. — Un sujet un, immobile et immuable conditionnant un objet un, immobile et immuable, voilà à quoi se réduit l'univers. L'indéfini de la relation que M. J. de Gaultier déduit de l'axiome bovaryque n'en est pas le fruit légitime, c'est à-dire analytique. — Cette déduction ajoute une idée nouvelle et arbitraire : celle d'un mouvement de division indéfinie du sujet d'avec lui-même, ce qui implique l'idée du temps, du devenir, de la multiplicité. Déduction arbitraire s'il en fut ; car l'axiome : sujet = objet ; objet = sujet ne comporte par lui-même que l'unité, l'identité et l'immobilité du couple monistique : sujet-objet. Le théorème qui pose l'indéfini de la relation est donc un jugement synthétique ; — synthèse logiquement injustifiable.

Non moins arbitraire est la synthèse qui identifie l'indéfini de la relation et le principe de la relativité des phénomènes. Car l'indéfini de la relation, c'est l'indétermination pure ; indétermination quant à la nature de la relation considérée ; indétermination quant aux termes entre lesquels se pose cette relation. En tant qu'indéterminés, ces termes sont tous indiscernables, interchangeables. En tant que tels, ils ne méritent pas le nom de phénomènes ; car qui dit « phénomène » dit apparence déterminée et spécifiée ; et c'est bien là ce qu'implique le principe scientifique de la relativité des phénomènes. — Quant à l'indéfini de la relation de M. J. de Gaultier, à cette relation indéterminée en elle-même et quant aux termes qu'elle est censée unir, autant dire qu'elle est un néant de relation. Et donc autre chose est l'indéfini de la relation, autre chose le principe de la relativité des phénomènes entre eux ; principe synthétique impliquant une différenciation et une spécification effective des phénomènes. Ici se

place la seconde démarche suspecte de la déduction bovaryque ; le second passage synthétique indûment présenté comme analytique.

L'autre point mis en discussion par M. Jules de Gaultier est le rattachement de la « philosophie de la relation » à l'axiome bovaryque initial. — Je maintiens que ce rattachement n'est nécessaire ni en fait, ni en droit. D'abord en fait et historiquement, il va de soi que la philosophie de la relation est indépendante du bovarysme, vu que la formule de la relativité des phénomènes date des premiers jours de la spéculation grecque et qu'elle a été maintes fois reprise par les philosophes modernes de Hume à Kant et à Comte. — Mais, en droit, dit M. J. de Gaultier, cette philosophie rentre dans le bovarysme, elle en dépend strictement et ne peut s'expliquer sans lui. — Se refuser à ce rattachement, dit spirituellement M. de Gaultier, c'est ressembler aux bourgeois de Falaise ; c'est être muni d'une lanterne et ne pas l'allumer. — Je répondrai que l'inconvénient est faible de se passer de la clarté blafarde projetée par la lanterne sourde de la raison pure sur les horizons neutres et abstraits de l'indéfini de la relation. Le principe bovaryque de l'identité de la connaissance et de l'existence et celui de la segmentation indéfinie de la pensée d'avec elle même ne stipulent rien de plus que l'amorphisme de la connaissance, autant dire le néant de la connaissance, tant que l'expérience, — seul principe fécond de la genèse du réel —(principe d'ailleurs totalement extérieur à la dialectique bovaryque qui n'en rend pas compte), tant, dis-je, que l'expérience n'est pas venue peupler de formes colorées et vivantes le morne désert de la raison pure. Si maintenir un hiatus entre la tautologie : Sujet = objet, objet = sujet, d'une part et d'autre part la riche diversité phénoménale, c'est être dualiste, j'assume bien volontiers l'épithète de dualiste. — Que si maintenant on distingue dans la pensée génératrice du réel deux activités : l'une consacrée à produire le mouvement indéfini de segmentation du sujet et de l'objet, l'autre destinée à projeter la réalité phénoménale, cette solution même nous ramène à une variété du dualisme que l'on prétend dénoncer.

Et puis, n'est-ce pas, dualisme, monisme... ne nous hypnotisons pas sur ces vocables... Les monismes se scindent en dualismes ; les dualismes se fondent en monismes... Ce sont là jeux de... philosophes.

Soulignant le caractère d'extrême abstraction de sa philosophie, M. J. de Gaultier identifie l'axiome bovaryque aux axiomes berkeleyen et schopenhauérien stipulant l'identité de l'existence et de la connaissance. Tel est bien, en effet, le sens qu'assume finalement cette expression de *bovarysme* primitivement affectée d'une signification beaucoup plus concrète. Mais précisément l'évolution de ce terme de bovarysme et la courbe même suivie par la pensée de M. J. de Gaultier nous renseignent sur le destin promis à toute philosophie de la raison pure ; elle rend cette philosophie solidaire du sort commun à toutes les dialectiques, qui est de consommer leur auto-suppression en s'abîmant dans le mirage de l'unité. C'est l'histoire de la philosophie bergsonienne qui, partie d'une notation psychologique neuve et profonde exposée dans les *Données immédiates sur la conscience*, a élargi par la suite cette notation au point d'en tirer toute une métaphysique de la continuité. — C'est également l'histoire de la philosophie de M. J. de Gaultier qui, partie d'un constat psychologique ingénieux, a amplifié démesurément cette relation psychologique, au point de la transmuer en une relation logique soi-disant génératrice du réel. Ainsi, de tout temps, une fatalité de tempérament pousse les métaphysiciens à précipiter leur course vers les sommets de l'indéterminé et du vide. — Heureusement, il reste toujours loisible aux esprits épris du concret d'abandonner en route ces guides impérieux, de quitter à l'une des stations du parcours le funiculaire : dialectique qui prétendait les emporter jusqu'au sempiternel Hymalaya des philosophes : la stérile et verbale Unité.

Vers la fin de sa réponse, M. J. de Gaultier relève une mienne expression concernant ses « ambitions de clientèle ». — Quand j'ai parlé de la « clientèle professorale » visée par M. J. de Gaultier, est-il besoin de dire que j'ai pris ce mot de clientèle dans le sens latin, non dans le sens commercial. — Ambitions de clientèle... autrement dit : volonté de prosélytisme. — Or, cette volonté ne semble pas niable chez M. J. de Gaultier. - Le prosélytisme, en philosophie, est, je l'avoue, un sentiment qui m'échappe. La valeur d'une philosophie ne dépend pas du nombre de ses adhérents ni même du nombre de chaires où est elle est enseignée. Le prosélytisme se comprend moins que de toute autre d'une philosophie qui, comme celle de M. de Gaultier, s'est placée d'emblée dans le magnifique isolement spéculatif décrit dans

l'Introduction à la vie intellectuelle à cinq mille pieds au-dessus des soucis de propagande.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

P. Grimanelli : *L'Idéologie démocratique et la politique positive*, Editions positivistes, 54, rue de Seine. — Albert Tournier : *Déclin des Illusions démagogiques : La Politique*, Victorion, Paris. — Réponse à M. Jean Gaumont à propos de son *Histoire abrégée de la Coopération*.

Nous assistons incontestablement, depuis pas mal d'années, à une réaction contre le gouvernement représentatif. Le kaisérisme avant la guerre, le bolchévisme après, et maintenant le fascisme sont autant de manifestations de cet esprit. A ce mouvement se lie, chez les théoriciens, le renouveau des doctrines autoritaires non seulement dans les partis d'extrême-gauche et d'extrême-droite, mais aussi dans les groupements de synthèse tels que ceux qui se réclament d'Auguste Comte. A ce dernier état d'esprit se rattachent les écrits de Georges Deherme et de Périclès Grimanelli qui vient de faire paraître une sorte de manifeste, **l'Idéologie démocratique et la politique positive**. La qualité de vice-président de la *Société positiviste internationale* dont est revêtu M. Grimanelli souligne l'importance de cette déclaration. Les positivistes ont eu le très grand mérite de proclamer qu'au-dessus de toutes les souverainetés il y a les lois naturelles, et que les sociétés ne sont pas à la discrétion de l'arbitraire gouvernemental pas plus que de l'anarchie démagogique, mais parfois, ils se font trop volontiers les interprètes de ces lois naturelles, et leur théorie trop rigidement appliquée arriverait à instaurer un pouvoir spirituel analogue à celui de l'Eglise et qui provoquerait comme lui une réaction dans le genre de l'anticléricalisme. Malgré tout, notre régime représentatif est aussi satisfaisant qu'une chose humaine peut l'être, et ses défauts sont moindres que ceux des autres régimes. Au surplus rien n'empêcherait de corriger ces défauts. L'un d'eux me semble être, contrairement à l'opinion courante, l'excès de stabilité, de traditionnalisme ; rien de plus difficile à drainer que les mares stagnantes ; le mouvement fasciste n'est pas autre chose qu'une réaction violente contre cet asservissement politicien que nous avons, nous aussi, connu trop longtemps et qui a produit également le rotativisme grec, le caci-

quisme espagnol, etc. Il faudrait ici, et des républiques pourraient le faire mieux encore que des monarchies, organiser des possibilités de libération brusque et d'assainissement, au moyen de plébiscites ou de constituantes ou de dictatures ; il est curieux notamment que nous n'ayons pas emprunté à la vieille Rome ce procédé de la dictature brève et spécialisée qui lui a fort bien réussi ; aujourd'hui, par exemple, un dictateur aux économies obtiendrait des résultats qu'un parlement et peut-être même un kaiser n'obtiendraient pas.

Le livre de M. Achille Tournier : **Déclin des illusions démagogiques**, procède encore du même haut-le-cœur à respirer les miasmes politiciens. L'auteur, qui fut longtemps préfet, a pu sentir de près le méphitisme des mares stagnantes, sa longue carrière ayant coïncidé avec une des périodes les plus nauséeuses de notre histoire intérieure, et beaucoup de ses réflexions seraient à retenir. Celle-ci, d'abord, que les préfets ne devraient pas être des intoxiqués de paludisme électoral comme ils l'ont tous été chez nous depuis cinquante ans, mais au contraire des désintoxicateurs (d'où nécessité d'organiser le recrutement professionnel de ces fonctionnaires en dehors de tout politicianisme comme on l'a fait pour le Conseil d'Etat). Et celle-là, ensuite, que les régimes de liberté et de dignité, quelque abjects que soient parfois leurs fonctionnements, gardent intactes les grandes forces de salut national ; c'est, en somme, pendant les trente-cinq ans qui ont suivi l'arrivée au pouvoir des 363 que la France, à travers mille saletés répugnantes, a forgé le métal de sa cuirasse et de son épée de la grande guerre, et cela est de nature à vous rendre indulgent et confiant, sans vous empêcher d'ailleurs de pomper les mares stagnantes...

§

M. Jean Gaumont, auteur d'une **Histoire abrégée de la Coopération**, dont j'ai rendu compte ici (15 mars 1922), a adressé au *Mercure*, qui l'a publiée dans son numéro du 1er novembre, une lettre protestant contre deux de mes appréciations : que Coopération et Socialisme sont choses très opposées et qu'il était regrettable par suite que les bénéfices de celle-là aillent à la propagande de celui-ci. Comme M. Jean Gaumont en appelle de M. Mazel mal informé à M. Mazel mieux informé, j'aurais mauvaise grâce à ne pas répondre à sa courtoise invitation.

Je cherche en effet à me documenter pour le mieux, et ayant lu dernièrement dans la *Revue des Etudes coopératives* un article de M. Charles Gide rectifiant ce que tout le monde, même de hauts magistrats, dit : que les bénéfices de la *Fédération nationale* servaient à la propagande du parti socialiste, je me suis empressé spontanément de signaler cette information à mes lecteurs (15 novembre, p. 203). Mais l'assertion très catégorique de M. Jean Gaumont : « C'est le contraire de la vérité! » m'oblige à revenir sur cette question qui est, en effet, de la plus haute importance.

Personne ne conteste qu'une part de ces bénéfices sert à des œuvres de propagande coopérative et d'amélioration sociale ; c'est inscrit dans les statuts ; toute la question est de savoir si ces œuvres-là, pharmacies, cliniques, logements à bon marché, que sais-je, quand elles sont aux mains de militants socialistes, ne servent pas indirectement, mais efficacement à la propagande du parti. Si la *Fédération nationale des coopératives de consommation*, au lieu de provenir de la fusion de deux Unions, l'une bourgeoise, l'autre socialiste, avait été l'alliance de deux Unions, l'une bourgeoise, l'autre cléricale, on n'aurait eu aucun doute sur le caractère d'apostolat confessionnel de toutes les œuvres sociales de la seconde. En outre, que la grande Fédération soit prudente dans l'attribution de ses bénéfices, je le veux bien, mais en est-il de même des coopératives socialistes qui lui sont affiliées ? et celles-ci ne font-elles pas de leurs ressources un emploi que désapprouveraient M. Charles Gide et ses amis ? Quand je vois telle coopérative affecter 30 °/₀ de ses gains « aux ouvriers et employés en chômage *collectif* et à des œuvres de *solidarité* et de propagande sociale », telle autre réserver 50 °/₀ « à la caisse de propagande et solidarité pour des idées *d'émancipation prolétarienne* et des œuvres sociales coopératives et *extracoopératives* », je suis bien obligé de dire que M. Jean Gaumont s'avance peut-être un peu en affirmant que ces coopératives ne subventionnent pas les machines de guerre du parti socialiste.

Reste la question plus intéressante encore de l'opposition des principes de la Coopération et du Collectivisme (je précise collectivisme, parce que le mot socialisme est si vague, si large, que tout le monde peut le revendiquer). M. Jean Gaumont ne peut pourtant pas nier que la coopération impliquant propriété, travail libre

et épargne, est inconciliable en théorie avec le collectivisme, qui s'empresse en effet de l'étrangler dès qu'il a le pouvoir, comme en Russie. Je n'ignore pas que la Coopération vise le profit du consommateur et non le profit du bailleur de fonds, et qu'en ceci elle peut se dire non capitaliste, ou extracapitaliste, mais cela tient avant tout à ce qu'elle peut naître et fonctionner sans capital, puisqu'elle n'est en fait qu'une association d'achats en commun. Au surplus, que les bénéfices (les trop perçus si l'on préfère) soient répartis entre des gens qui ont apporté préalablement leur argent sous forme d'actions ou d'obligations ou qui l'apportent au jour le jour sous forme d'achats, cela revient au même. Je trouve même qu'au point de vue moral les premiers sont plus estimables que les seconds, puisqu'ils font preuve de confiance, donc de désintéressement relatif; d'autre part le système des ristournes à l'acheteur a l'inconvénient grave de pousser à la dépense et constitue trop souvent une prime au gaspillage et une exploitation de la convoitise populaire ; enfin, en faisant croire à leur public qu'elles lui fournissent les choses à bien meilleur compte qu'ailleurs (ce qui n'est pas exact, les grandes maisons alimentaires ne vendent pas plus cher), les coopératives font preuve d'habileté commerciale, mais non peut-être de sincérité intégrale. Pour tous ces motifs on comprend que le mouvement coopératif n'ait pas toujours et partout réussi.

Je ne parle d'ailleurs que des coopératives de consommation ; quant aux coopératives de production, elles ont toujours et partout échoué ; ce ne sont, en fait, que des prétextes à subventions, et les faveurs que leur octroient les pouvoirs publics ne servent le plus souvent qu'à engraisser d'habiles syndicalistes et de précieux courtiers électoraux. On avouera que c'est insuffisant pour voir en elles le germe de la rénovation sociale et de la civilisation future.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Une Relation officielle de la perte du cuirassé France. — Les publicistes maritimes et autres ont discuté avec abondance sur la catastrophe du cuirassé *France*, qui, dans la nuit du 26 août, par temps clair et mer calme, a chaviré et coulé en eau profonde, à l'entrée de la baie de Quiberon, à la suite d'un ragage sur des têtes de roche, dans le chenal de la Teignouse.

Nous nous sommes, pour notre part, rigoureusement abstenus jusqu'ici d'en écrire un mot. Nous attendions pour le faire que fussent terminés les débats du Conseil de guerre de Lorient, devant lequel doit comparaître le Commandant de la *France*.

A la rentrée des chambres, M. Raiberti, ministre de la Marine, avait obtenu, avec raison, des nombreux interpellateurs, qui manifestaient l'intention de le questionner à ce sujet, de renvoyer la discussion au lendemain du verdict du Conseil de guerre. Il assurait que celui-ci se réunirait dans la première quinzaine de novembre. Ce délai est écoulé (1). Nous continuerions, pour notre part, à observer la même réserve, si nous ne venions de découvrir qu'une relation officielle de la catastrophe a été rédigée à l'Etat-major Général de la marine quelques jours après qu'elle s'était produite. Cette relation a été rendue publique dans le courant de septembre (2). Son auteur a eu à sa disposition le rapport du Commandant de la *France*, ainsi que celui de la Commission d'Enquête, prescrite par le Décret sur le service à bord, qui doit fonctionner automatiquement après tout incident de mer. Il a donc été fait état de deux pièces de la procédure, qui auraient dû rester secrètes. D'autre part, cette relation est dénuée de tout caractère d'objectivité. Ses conclusions sont en effet les suivantes :

Le commandant de la *France* n'a commis aucune faute de navigation ou de manœuvre... Bien qu'on fût alors au bas de l'eau et qu'il n'y eût pas plus de 0,12 cm. au-dessus du zéro des cartes, compte tenu de la pression barométrique, *il n'y avait aucune imprudence*, étant données les conditions atmosphériques, à passer par des fonds où la *France* aurait dû trouver 16 mètres au minimum.

Ainsi, avant que toute instruction soit close ou même commencée, car cette relation est rédigée dans les premiers jours de septembre, l'état-major général de la marine donne publiquement son opinion sur les responsabilités de la catastrophe. C'est une singulière manière de respecter l'indépendance du magistrat-instructeur et des juges du Conseil de guerre. En tout cas le scrupule, qui nous avait fait observer le silence jusqu'ici, nous apparaît aujourd'hui absolument vain. Il est permis à chacun de

(1) Nous écrivons cette chronique à la date du 20 novembre.

(2) Tout le monde peut la lire dans la *Revue Maritime*, publiée par les soins du Service Historique de l'Etat-major de la Marine (numéro de septembre, p. 387).

discuter la version d'un événement, tombée dans le domaine public. C'est ce que nous allons faire, en nous bornant strictement, comme source d'informations, aux données fournies par la relation de l'Etat-major général de la marine.

Cette relation débute comme suit :

L'Escadre de la Méditerranée étant mouillée sur Baie de Quiberon, les cuirassés *France* et *Paris* avaient reçu l'ordre d'exécuter des tirs dans la nuit du 25 au 26 août.

Ayant achevé ses tirs, la *France* fait route pour entrer en rade par le passage de la Teignouse.

Vers 0 h. 45, à la vitesse de 10 nœuds, la *France* s'engage dans le chenal. Le temps est beau, la nuit claire, la mer belle... L'heure de la basse mer étant 0 h. 43 et le flot ne commençant qu'un quart d'heure après la basse mer, le courant est nul à cet instant.

Un quart d'heure plus tard, le courant, qui va agir pour contrarier la route du cuirassé, commence donc à se faire sentir. A 0 h. 54 a lieu l'incident suivant :

Le commandant, ayant un premier-maître pilote à ses côtés, donne l'ordre suivant :

« Défiez la gauche, gouvernez sur le feu blanc de Port Navalo et non sur la Teignouse. »

Donc le Commandant estime à 0 h. 54 que son navire est trop à gauche. Il le ramène vers la droite, et il a raison. Mais un cuirassé de 23.000 tonneaux et de 168 mètres de long ne se ramène pas comme une simple baleinière, sur un alignement. Reprenons la relation :

Trois ou quatre minutes après cet ordre, à 0 h. 57, trois violentes secousses sont ressenties. Le Commandant fait stopper les machines, puis, voyant que le bâtiment non échoué conserve son erre, IL REMET EN MARCHE A 10 NŒUDS, et continue sa route sur l'alignement. Il fait en même temps vérifier la situation des fonds du bâtiment et donne l'ordre d'isoler les compartiments envahis... mais à 1 h. 10 les machines et dynamos stoppent faute de vapeur ; toutes les lumières s'éteignent ; le bâtiment est privé de tous ses moyens.

Ces dernières lignes contiennent le nœud de la question. N'importe qui, en s'aidant de son simple bon sens, peut se faire une opinion. A 0 h. 57, le cuirassé talonne à trois reprises. Son commandant fait stopper les machines. C'est de la prudence la plus élémentaire. Mais, comme le bâtiment continue à flotter et

qu'il conserve son erre, son commandant *remet en marche à dix nœuds*. C'est-à-dire à la même vitesse qu'avant l'accident.

Sans doute, il a envoyé voir dans les fonds du navire quelle était la nature et l'importance des avaries. Mais il n'a pas attendu d'être fixé à ce sujet pour remettre son navire en marche, car c'est à 1 h. 10, c'est-à-dire 13 minutes après avoir touché, que la catastrophe est consommée : « Les machines et les dynamos stoppent, dit la relation officielle, toutes les lumières s'éteignent ; le bâtiment est privé de tous ses moyens. » Effet d'un optimisme irréfléchi venant du trop grand crédit accordé à l'efficacité du compartimentage d'un bâtiment moderne. Que s'est il passé après la remise en marche du navire à 10 nœuds ? Il s'est passé ce qui s'est produit pour *le Titanic*, exactement, et que nous avons exposé dans le *Mercure* du 1er juillet 1912. Rappelons que *le Titanic*, ce roi des mers, avait heurté un iceberg, bas sur l'eau. Le choc avait été si faible, que les joueurs de pokker du salon des premières, à l'arrière du navire, avaient continué à jouer sans se rendre compte de ce qui s'était passé. *Le Titanic* avait une déchirure dans ses tôles de bordé à l'avant ; l'eau pénétrait à l'intérieur du compartiment intéressé ; mais l'avarie pouvait être localisée. Il fallait avant de remettre en marche épontiller la cloison étanche arrière du compartiment avarié, et sans doute alors *le Titanic* aurait-il pu continuer sa route à petite allure, ou tout au moins aurait-il réussi à flotter longtemps en attendant du secours. Mais son capitaine, estimant l'avarie insignifiante et décidé à atteindre New-York, à tout prix, le plus tôt possible, — ne s'agissait-il pas d'une traversée-réclame ? — remet en marche presque aussitôt. Alors, en quelques minutes, la catastrophe se précipite. Les cloisons étanches sont éventrées par la masse d'eau qui envahit le navire à une vitesse croissante. Subitement, la catastrophe devient intégrale. *Le Titanic* coule en s'enfonçant par l'avant. Toutes proportions gardées, il s'est passé sur le cuirassé *France* ce qui s'est produit sur *le Titanic* : les cloisons étanches n'ont pu résister aux pressions formidables de la masse d'eau, qui venait les heurter à la vitesse de 10 nœuds.

Ajoutons maintenant que la relation officielle assigne comme cause à la perte de la *France* l'existence, non pas d'une « roche inconnue », — nous commencions à y croire à cette roche incon-

nue, — mais d'un plateau rocheux de 15 à 20 m. de long sur 8 à 10 m. de large, non porté sur la carte. Vraiment, la relation officielle va un peu fort.

§

Soyons rassurés cependant. Le Commandant de la *France* sera acquitté par le Conseil de guerre de Lorient. Nous le souhaitons, d'ailleurs, très sincèrement. Il s'agit d'un officier justement estimé. Erreur n'est pas crime. Ce qui est grave est la dissimulation de l'erreur que, par vanité professionnelle, par une sorte d'orgueil maladif, poursuit le Haut Commandement de la marine. On aurait désiré de sa part une assurance égale pendant la guerre. Aujourd'hui que le péril est passé, qu'il n'y a plus de graves responsabilités à prendre, ces hauts personnages se redressent. Ils prennent une attitude. Ils oublient ce qu'ils ont été la veille : toujours inférieurs aux événements, sans jamais une solution prête. En ce qui concerne la catastrophe de la *France* aurait-on voulu nuire au malheureux commandant de ce navire et discréditer la marine dans l'opinion, qu'on n'aurait pu mieux faire. A peine la catastrophe consommée, avant tout commencement d'enquête, des arbitres souverains dénonçaient la fatalité comme seule cause de l'accident. Les vieilles femmes, quand un malheur survient dans leur entourage, disent en roulant des yeux blancs : « C'est la fatalité ! » Ce n'est pas une explication.

La commission d'enquête, à peine réunie, concluait à la présence dans le chenal « d'un obstacle sous-marin » (*sic*) ; et à peine avait-elle conclu qu'un simple scaphandrier découvrait, au même gisement, tout un plateau rocheux, long de 20 m., absolument inconnu. Singulière coïncidence ! La commission d'enquête avait fait preuve d'un pouvoir de divination remarquable. Mais ce qu'il est permis de conclure aussi, c'est qu'elle n'a pas donné au cours de son enquête un coup de sonde sur le lieu de la catastrophe, sans quoi elle aurait découvert le plateau rocheux avant le scaphandrier, et elle n'aurait pas eu à faire état, dans ses conclusions, « de la présence d'un obstacle sous-marin », dont l'identité très vague reste une des plus fertiles inventions de l'esprit ingénieux du Président de ladite Commission. Nous ne pousserons pas, maintenant, l'indiscrétion jusqu'à demander au vice-amiral, sous les ordres duquel les cuirassés *France* et *Paris* étaient placés, si, il y a vingt ou trente ans,

lorsqu'il était jeune officier, ses chefs auraient engagé dans le chenal de la Teignouse, à mer basse, des cuirassés, non de 23.000 tx et de 168 m. de long, mais de 12.000 tx et de 100 m. de long, comme il y en avait à ce moment ? On pratiquait des chenaux aussi dangereux à mi-marée montante, afin de se laisser de la marge en cas d'accident. On aurait eu alors une légitime appréhension à faire naviguer des navires d'un si fort tirant d'eau avec 12 cm. au-dessus du zéro des cartes dans des parages aussi dangereux. La présomption habituelle, l'audace occasionnelle, lorsqu'il le faut, enfin le sens marin sont des choses très différentes.

Mémento. — *Revue militaire française* (sept.) : G. Gamelin, La stratégie de Napoléon. — Lieutenant-colonel Oehmichen : Le Haut commandement français en 1916, etc. (oct.). — G. Passaga, Le mouvement en avant. — Capitaine Morel : Considérations historiques sur la forme de l'armée, etc. — *Revue maritime* (sept.) : Le Hénaff : Le Droit et les Forces. — R. La Bruyère : La Question du Pacifique en 1842. — Lamouche : L'Hélice propulsive, etc.

JEAN NOREL.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Adolphe Retté : *Une privilégiée de la Sainte Vierge : Louise Ripas*, chez Bloud et Gay. — *Sœur Marie Saint-Anselme*, préface de Georges Goyau, chez Perrin. — Giovanni Papini : *Histoire du Christ*, traduction de l'italien, par Paul-Henri-Michel, chez Payot. — Mémento.

Dans la préface qu'il mit en tête du nouveau volume de M. Adolphe Retté, Mgr Landrieux, évêque de Dijon, dit :

Louise Ripas a passé par nos pauvres chemins de la terre, discrète, effacée, sans que le monde ait vu en elle autre chose qu'une pauvre fille qui ne compte pas. Le monde agité coudoie les saints sans les voir ; et quand il les voit, il les bouscule, parce qu'ils le gênent et que leur vertu le condamne.

Après avoir résumé, à grands traits, les principaux événements de cette vie crucifiée, il ajoute :

Sans prétendre anticiper sur le jugement de l'Eglise, et en prenant les choses comme sa biographie les présente, il est bien difficile de ne pas voir resplendir en cette âme les traits caractéristiques de la sainteté : les vertus fondamentales d'abord, à un degré impressionnant ; une humilité tranquille, sereine, si constante et si simple qu'au premier contact on ne la remarque pas ; une mortification perpétuelle tellement discrète qu'elle n'importune personne ; une patience aimable pour sup-

porter le mal qu'elle a et celui qu'on lui fait : douleurs physiques et peines morales, persécutions, pauvreté, misères de toute nature ; une charité extrême envers tous, qui se fait compatissante et tendre envers les pauvres ; un zèle ardent et toujours actif pour la conversion des pécheurs ; l'intelligence des choses de Dieu poussée si loin qu'on aurait cru qu'elle avait étudié la théologie... Telle qu'elle apparaît, dans la simplicité voulue du récit où l'auteur, en s'effaçant, a laissé parler les faits, sans plus, cette physionomie prend un relief qui retient l'attention.

En effet, dans ce livre : **Louise Ripas**, M. Retté s'est attaché à éviter tous commentaires ou toute rhétorique qui auraient affaibli l'impression de Surnaturel que donne sa narration sans apprêt. Ici la Vierge Marie règne. Le biographe, incliné devant Elle, rapporte ses sollicitudes pour Louise et se garde d'y mêler de la « littérature ».

Tout au plus, dans son *Avant-propos*, dans le chapitre intitulé : *la Peine de l'exil* et dans sa *Conclusion*, se borne-t-il à paraphraser, d'après la doctrine de sainte Térèse et de saint Jean de la Croix, quelques-unes des lettres où Louise Ripas confiait à son directeur les joies et les souffrances de sa vie intérieure. Cette discrète intervention souligne la valeur mystique du livre. L'enseignement qui s'en dégage, c'est que Louise Ripas fut une de ces âmes dont il est dit dans l'Evangile que Dieu révèle aux petits et aux humbles ce qu'il cache aux savants et aux sages. C'est pourquoi ceux que suffoque l'atmosphère de matérialisme pesant et de science infatuée d'elle-même où notre temps se complaît trouveront dans ce livre un puissant réconfort.

Dans sa préface de **Sœur Marie Saint-Anselme**, des Sœurs blanches de Notre-Dame d'Afrique, M. Georges Goyau, parlant des beautés mystiques que contiennent le *Journal* et les *Méditations* de cette religieuse morte à l'âge de vingt-neuf ans, écrit :

En quarante pages, splendides de plénitude, étonnantes de précision, le *Journal* de Sœur Marie-Saint-Anselme réfute et déroute les aventureuses théories d'une certaine psycho-physiologie. Il y a là un document digne d'occuper longuement les spécialistes des études mystiques et de prendre place parmi les écrits séculaires, toujours lus et relus, où Dieu nous parle des âmes et les âmes de Dieu, document d'autant plus précieux qu'il n'était pas destiné à nos curiosités. C'est pour elle-même que Sœur Marie-Saint-Anselme alignait ces notations, elle ne visait

qu'à tenir au jour le jour, pour la fixité, pour la ferveur de son âme, une sorte de chronique de la grâce de Dieu en elle et des vouloirs de Dieu sur elle.

En effet, n'écrivant que pour elle-même, c'est-à-dire pour se rappeler les étapes de sa montée à la Vie unitive, Sœur Marie-Saint-Anselme a trouvé des accents qui égalent presque les envolées les plus éperdues en Dieu de sainte Térèse et de sainte Catherine de Sienne. Il est rare qu'une âme brûlée de l'amour divin atteigne à une telle splendeur dans l'expression des sentiments surnaturels qui l'élèvent au-dessus de la terre pour la précipiter dans les gouffres pleins d'étoiles de la contemplation. Lisez, par exemple, cette oraison jaculatoire pour la *fête de la Sainte Trinité.*

Il est venu à moi comme un incendie. Ce n'était plus Jésus tout seul comme je l'aime tant, Jésus attaché à la Croix, nu et couvert de plaies. Ce n'était plus le Saint-Esprit quand il m'envahit de sa présence et qu'il se fait mon maître. C'était Dieu tout entier, tous les Trois en un Seul. J'ai senti sa Plénitude en moi. Je le sentais tellement vivant en moi, me remplaçant, débordant de moi, débordant de toutes choses, remplissant tout... Tout s'est condensé dans cette pensée : Comme il est bien le *Tout*. Le Tout !... Il y a dans ce mot une plénitude absolue, une unité parfaite qui rassasie l'âme la plus avide. Lui, le Tout. Et moi, pauvre petit rien, perdu en Lui, vivant cette vie pleine, absorbée par cette Immensité, consumée par ce Feu... Et l'âme attend, elle attend que cette petite maison de terre, qui la tient captive, s'effondre. Alors il n'y aura plus rien, rien entre elle et son Tout. Plus rien d'elle-même. Tout de lui. Parce qu'elle l'aime et qu'Il lui suffit qu'Il soit tout !...

Les esprits qui ne perçoivent pas *la Lumière invisible* ne comprendront rien à ces pages brûlantes. Mais les fervents de la Mystique accroîtront leur flamme à ce foyer d'amour de Dieu. Ils classeront le livre où il s'épanouit parmi leurs thèmes de méditation les plus chers.

Giovanni Papini s'est converti au catholicisme à l'âge de quarante et un ans. Elevé par un père athée, en dehors de toute religion, le cerveau gorgé de lectures contradictoires, il en arriva à l'âge de vingt ans au nihilisme le plus noir, les systèmes philosophiques auxquels il avait tenté de se rallier l'ayant déçu tour à tour. Par la suite, comme le vide de son âme le faisait souffrir, il voulut d'abord se rendre compte des raisons de son désespoir.

Il examina de près les philosophies diverses où il avait cherché en vain une conviction ferme ; et le résultat de ses analyses, ce fut un livre : *le Crépuscule des philosophes*, où il fustige, avec une sorte de joie passionnée, les faux sages qui l'avaient égaré. La guerre vint et détermina chez lui « une crise chrétienne » qui dura trois ans et se termina, en 1919, par une adhésion sans réserve à la religion catholique.

Il ne nous donne pas, comme Huysmans dans *En route*, ou M. Retté dans *Du Diable à Dieu*, le récit de ses luttes intimes. Mais la certitude de sa foi et le zèle ardent qu'elle lui inspire lui ont dicté ce livre : **Histoire du Christ**, œuvre d'art et d'apologétique à la fois où son amour de Jésus s'exprime avec un lyrisme d'une magnifique ampleur. Il ne s'agit donc pas ici d'une étude critique, mais d'un poème en prose où, en une centaine de chapitres, Papini *chante* les actes et les paroles du Rédempteur, et en exalte la portée toute divine. Il suit à peu près toujours le même plan : le récit d'un fait, l'exposé d'un enseignement, ensuite un commentaire débordant de poésie, enfin une conclusion rapide qui résume son adoration du Bon Maître.

Comme tous les *vrais* mystiques, Papini ne craint pas le réalisme de l'expression. Chez lui, point de ces périphrases timides ou de ces fadeurs qu'on rencontre trop souvent chez certains écrivains *pieusards* dont les homélies larmoyantes mettraient en fuite les plus déterminés chercheurs du vrai absolu. Tout est franc, net, robuste. C'est un vin généreux que n'adultèrent jamais les tisanes de la dévotion aisée.

Voici un exemple de sa manière :

Jésus est pauvre. Le Pauvre infiniment et rigoureusement pauvre. Pauvre d'une absolue pauvreté. Le prince de la Pauvreté, le Seigneur de la parfaite Misère. Pauvre avec les pauvres, venu pour les pauvres, parlant aux pauvres, donnant aux pauvres, travaillant pour les pauvres. Le Mendiant qui fait l'aumône. Le Nu qui couvre les nus. L'Affamé qui rassasie. Le Pauvre miraculeux et surnaturel qui transmue en autant de pauvres les faux riches et en autant de vrais riches les pauvres. Il en est qui sont pauvres, parce qu'ils ne furent jamais capables de gagner. D'autres, parce qu'ils distribuent le soir ce qu'ils ont gagné le matin ; et plus ils donnent, plus ils possèdent. Leur richesse à ceux-ci croît dans la mesure où ils la répandent. C'est un monceau qui augmente à mesure qu'on y prend davantage. Jésus est un de ces pauvres. Et en face de lui les riches selon la chair, selon le monde, les

riches avec leurs coffres pleins de talents, de mines, de roupies, de florins, de sequins, d'écus, de guinées, de francs, de marcs, de couronnes ou de dollars, ne sont que de lamentables loqueteux, que de tristes indigents, nus, besogneux, esclaves sans salaire d'un maître féroce condamné au meurtre de leur âme. La misère de ces indigents est tellement effroyable qu'ils sont réduits à ramasser des pierres qu'ils trouvent dans la boue et à fouiller l'ordure... La Richesse est un châtiment comme le travail. Mais plus dur et plus honteux. Qui est marqué du sceau de la Richesse a commis, peut-être à son insu, un crime infâme, un de ces délits mystérieux et impensables qui sont sans noms dans le langage des hommes. Le Riche est sous le poids de la vengeance de Dieu ou Dieu veut le mettre à l'épreuve pour voir s'il saura remonter à la divine Pauvreté. Car le Riche a commis le péché suprême, la faute sans excuse. Un abominable troc l'a ruiné. Il pouvait avoir le ciel, il a voulu la terre ; il pouvait habiter le paradis, il a choisi l'enfer ; il pouvait conserver son âme et il l'a cédée en échange de la matière ; il pouvait aimer, il a préféré être haï. Il pouvait avoir la Félicité, il a désiré la puissance...

Il y a parfois un peu de redondance et de tautologie dans cette *Histoire du Christ*. On sent, çà et là, l'influence de l'insupportable Péguy. Mais, en général, ce poème exubérant atteindra son but : faire réfléchir ceux que l'oubli de l'Evangile mène « à la désolation et au goût de la mort ». L'auréole teintée du sang de Jésus en sa Passion rayonne à travers ces pages. Grand livre et qu'il faut avoir lu.

Mémento. — A l'occasion du centenaire de la canonisation de sainte Térèse, *la Vie spirituelle, ascétique et mystique* consacre son numéro d'octobre 1922 tout entier à l'existence mouvementée et à la doctrine de la Réformatrice du Carmel. Travail très complet auquel s'ajoute une bibliographie bien documentée.

ROBERT ABRY.

LES JOURNAUX

Les écrivains doivent-ils faire un autre métier ? (Le Figaro, 2, 9, 10, 23 septembre, 8 octobre et 19 novembre). — *Les Manuels classiques de Littérature* (La Victoire, 20 novembre).

Voici la conclusion que M. Ernest Prévost donne à son enquête littéraire du **Figaro** : « Les écrivains doivent-ils faire un autre métier ? » A cette question la plupart des écrivains actuels ont répondu, et de façons fort diverses. Je voudrais avoir la place de citer ici quelques-unes de ces réponses contradictoires et ré-

vélatrices de la mentalité actuelle des hommes de lettres qui, pour la plupart, confondent le rôle de l'écrivain avec le métier d'homme de lettres.

En fin de compte, conclut M. Ernest Prévost, et en ne nous basant que sur les opinions publiées ici, en jugeant en toute impartialité, voici, il me paraît bien, la CONCLUSION qui s'impose :

OUI, *s'il n'est pas riche, et pour sauvegarder son indépendance, sa dignité physique autant que morale, son pain quotidien* — L'ÉCRIVAIN DOIT FAIRE UN AUTRE MÉTIER QUE CELUI D'ÉCRIVAIN, *à ses débuts du moins et jusqu'à ce que lui vienne la notoriété qui lui permettra de vivre de sa plume. Pour que cette notoriété puisse lui venir, il est de toute nécessité qu'il choisisse un métier qui lui laissera le temps et la force d'écrire.*

Cette conclusion formulée — et personne sans doute ne contestera qu'elle découle de la majorité des réponses — qu'il soit permis à *l'enquêteur* d'exprimer à son tour son « opinion ».

Eh bien ! comme M. Henri Duvernois, dont la thèse est tout à fait mienne, qui appuyait son opinion sur son expérience personnelle, je puis, toute proportion gardée, faire état de ma propre expérience : *j'affirme qu'un emploi semblable à celui que je remplis, depuis vingt-huit ans, huit heures par jour au moins, avec la plus absolue régularité et la plus irréprochable conscience, interdit complètement à un écrivain de faire une œuvre d'envergure, une œuvre décisive, pleinement révélatrice de ce qu'il vaut !* Et je vais plus loin, je dis même qu'un poste dans une administration, si peu absorbant qu'il puisse être, du moment qu'il limite, ligote son initiative, entraîne aussi pour un écrivain scrupuleux une véritable gêne dans son œuvre littéraire ; et je crois qu'il ne serait pas nécessaire de pousser beaucoup notre éminent ami Edmond Haraucourt pour qu'il confesse que les situations occupées par lui — à sa plus grande louange — si elles ne l'ont pas empêché d'écrire de beaux romans, d'excellentes pièces et d'admirables poèmes, lui ont interdit cependant de réaliser l'œuvre maîtresse qu'il rêvait et de donner pleinement sa mesure.

Cette conclusion de M. Ernest Prévost me semble un peu trop absolue. Vraie pour lui, elle ne l'est pas pour tous. Son métier, exercé d'une façon très scrupuleuse, n'a pas empêché Claudel de se réaliser littérairement, ni jadis Gobineau, ni Chateaubriand. Il ne faut pas que la littérature devienne un métier. Que m'importe qu'un Monsieur fabrique cinq romans ou deux pièces de théâtre par an, s'il ne fait qu'amalgamer des situations-clichées ou tresser des ficelles théâtrales, avec des mots d'esprit dignes des alma-

nachs? C'est d'ailleurs ce qui plaît aux spécialistes de la critique dramatique, qui de plus en plus confondent le théâtre avec le cinéma, ou essaient de le rattraper. Le jour où on s'apercevra que seul le théâtre écrit par les vrais écrivains compte et reste, que deviendront les spécialistes fabricants de pièces ? — Se doutent-ils, ces entrepreneurs de représentations dialoguées, que leurs productions sont déjà mortes, et que de toute cette exhibition camouflée il ne restera que les pièces de Becque, de Jules Renard, du grand Courteline, de Mirbeau, et de quelques autres pas encore classés? Mais pour revenir à la question posée par M. Ernest Prévost, ce dernier se doute-t-il que les notes critiques qu'il nous donne dans **la Victoire** constituent peut-être une œuvre plus importante que les drames en vers qu'il pourrait écrire, s'il avait tous ses loisirs ? Il y a des écrivains qui restent, avec un seul livre ; d'autres qui, perchés au-dessus d'une pile de volumes, n'arrivent pas à se faire prendre au sérieux. D'ailleurs, cela n'a aucune importance. Il suffit de remarquer le petit nombre d'écrivains véritables que retient la postérité. Tel littérateur actuel qui emplit la presse de son nom illustre comme M. Marcel Prévost ne sera même pas retenu. Et si par hasard on le relit, en vérité on ne comprendra pas les raisons de son ancienne gloire.

M. Georges Le Cardonnel, qui est un de nos plus subtils et intelligents critiques d'aujourd'hui, s'est intéressé à cette question des fausses gloires littéraires : « Nous vivons, écrit-il dans le *Courrier du Centre*, en un temps où tous ceux qui font profession d'écrire n'ont pas toujours le loisir de réfléchir. Ils n'ont même plus toujours celui de lire. » Ils n'ont surtout pas celui de vivre. Et cela est plus grave encore. Que nous raconteront-ils donc dans leurs œuvres de génie, s'ils n'ont pas trouvé le temps de vivre, car l'œuvre n'est qu'une transposition de la vie, et c'est la vie qui est le vrai poème à réaliser : l'œuvre en est l'ombre. On attache en vérité trop d'importance à notre immense production romanesque, en essayant de lui donner une signification littéraire. La plupart de ces romans n'ont pas plus d'importance qu'un récit de chasse ou une histoire de revenants contés par un paysan l'hiver au coin du feu. Ce dont je m'étonne, c'est qu'il y ait des écrivains comme Rachilde qui entreprennent le métier de lire ces pauvres histoires, mais aussi...d'en parler avec un talent qui nous révèle sa personnalité. Livres dont il ne restera que les critiques qu'ils provoquèrent !

« Les Cannibales » écrivaient récemment dans l'*Internationale* :

Les œuvres de talent abondent aujourd'hui. Mais elles ne révèlent que la timidité des cœurs et la pusillanimité des âmes de ceux qui les composent, loin de la vie, dans la retraite de leurs cabinets de travail. Quand une œuvre forte et hardie jaillit du flot sans cesse accru des productions littéraires, théâtrales, musicales, picturales ou autres entre lesquelles le public incertain fait osciller, selon la mode, ses inquiètes préférences, ça fait scandale.

L'artiste, il faut le dire, est un être à part, en dehors — c'est pour cela qu'il est artiste — du troupeau commun. Les rapports avec lui ne peuvent être que déplorables, parce qu'ils supposent toujours, pour être fructueux, un amoindrissement de la personnalité qui fait sa valeur.

M. Georges Le Cardonnel observe :

Depuis que les lettres sont considérées comme une carrière qui peut être lucrative, les hommes de lettres étant devenus de plus en plus nombreux sont obligés, pour gagner leur vie, à un labeur écrasant ; et quand ils obtiennent des succès de librairie, un trop grand nombre exploitent aussitôt leurs produits littéraires à peu près comme s'il s'agissait d'un quinquina ou d'une lotion pour faire repousser les cheveux.

J'imagine que c'est parce que M. Ernest Prévost trouve cet état anormal qu'il a eu l'ingénieuse idée d'ouvrir, dans le *Figaro*, une enquête sur cette question, plus grave que vous ne l'imaginez peut-être : « Les écrivains doivent-ils avoir un métier ? » Je dis qu'elle est grave, parce que dans un pays comme le nôtre les lettres doivent conserver toute leur beauté et leur noblesse, si nous voulons demeurer une nation civilisatrice en continuant de posséder une grande prose et une grande poésie.

Un certain nombre de réponses reçues par M. Ernest Prévost permettent heureusement de penser que des écrivains commencent à se rendre compte du danger d'abaissement qui menace nos lettres. Ces réponses concluent naturellement en faveur de l'utilité d'un métier pour l'écrivain sans fortune. Elles offrent d'autant plus d'intérêt qu'elles émanent généralement d'hommes de lettres qui ont donné des preuves de talent, dont la vie est faite. Ils connaissent, par expérience, les difficultés qu'éprouve un homme de lettres à continuer de se cultiver et à conserver l'indépendance qui, seule, peut permettre les œuvres fortes. « Il n'y a qu'un seul métier qui soit néfaste à la littérature, écrit très nettement M. Jacques Boulenger, c'est *le métier littéraire*. Polir des verres de lunettes comme Spinoza, copier de la musique comme Rousseau, être officier de marine comme Loti, rond-de-cuir comme Samain ou Huysmans, secrétaire d'ambassade comme Girau-

doux, cela nuit moins à un artiste que de « faire des lignes » dans un journal, de composer des vaudevilles ou d'écrire des romans en pensant à leur chiffre de tirage. »

J.-K. Huysmans, pour qui l'art avait toujours été une sorte de religion, et qui appartenait à une génération qui savait faire certaines différences, n'avait pas été sans s'apercevoir déjà d'un abaissement des lettres qui, depuis cette époque, n'a fait que s'aggraver. Il me disait un jour :

« Il est déplorable que Zola ait gagné de l'argent. Ils ont tous cru que la carrière des lettres est lucrative. Le jour où il a été découvert que Zola gagnait beaucoup d'argent, l'épicier a dit à son fils : « Mon fils, fais de la littérature !... » Alors le fils de l'épicier a fait la littérature que vous savez... »

Vers le même temps, Jean Lorrain, qui appartenait à une génération déjà moins pure, me racontait, afin de me montrer à quel degré pouvait déjà commencer de descendre alors le goût de la basse publicité chez les gens de lettres : « Un jour, je reçus une lettre d'un auteur que je ne vous nomme pas. Il m'autorisait à dire de lui qu'il était l'amant de sa fille, qu'il avait commis un attentat public sur la place de la Concorde. Il m'écrivait : « Racontez n'importe quoi, pourvu qu'on parle de moi... » Voilà où certains en sont.

C'était en 1904. J'ai rapporté ce propos, ainsi que celui de Huysmans, dans la *Littérature contemporaine*, 1905 (collab. avec Ch. Vellay). C'est encore plus vrai en 1922.

Le bon Coppée préconisait, à la même époque, un remède qui, je m'empresse de le dire, ne paraît valoir que pour l'avenir, et même un lointain avenir. Mais il ne faut pas redouter les bonnes idées, même si elles doivent cheminer longtemps avant que d'aboutir. Coppée, que cet état des lettres n'était pas sans inquiéter fort, disait : « Bientôt, les vrais écrivains écriront seulement pour un public d'élite ; ils publieront à leurs frais. Peut-être alors écrira-t-on de nouveau très bien. Autrefois, un écrivain ne cherchait pas à tirer profit de ses livres. Ainsi quand La Bruyère publia ses *Caractères*, il obtint, pour l'époque, un grand succès de librairie ; il gagna de l'argent. Il en fut, comme vous savez, si étonné, qu'il ne voulut pas profiter de cette somme : il en dota la fille de son libraire ! »

Et il ajoutait : « Hein ! cela vous paraît *drôlet*, aujourd'hui. Eh bien ! je pense qu'on en reviendra peut-être, quelque jour, à écrire comme au dix-septième siècle, par plaisir, comme on pêche à la ligne, comme on fait de l'automobilisme... Et je m'en félicite. »

« Mais, reprenait-il aussitôt, avec son sourire de vieux gamin de Paris, nous sommes encore loin de ce temps-là, parce que, vous savez, nos écrivains ont tous des dents, des dents terribles. »

Depuis que Coppée disait cela, leurs dents n'ont fait que grandir. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que l'époque y est pour quelque chose.

C'est encore Rachilde qui me donnera la conclusion de cette enquête :

Ecrire n'étant pas un *métier* mais un *art*, on peut avoir le besoin de gagner sa vie tout en écrivant... Alors qu'on fasse autre chose. Si la littérature n'était pas envahie par les gens de lettres qui la confondent avec le premier métier venu, nous serions moins en peine de choisir nos lectures.

§

Pour bien faire comprendre la justice de cette belle campagne de presse que M. Fernand Vanderem a entreprise contre les manuels classiques de Littérature, j'emprunte à M. Ernest Prevost, dans la **Victoire**, quelques sentences de nos plus célèbres manuélistes. (L'équivoque de ce mot leur convient admirablement.)

En ce qui concerne Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Vigny, Musset, Balzac, il n'y a rien à dire. Ces écrivains, déjà « étiquetés, calibrés », échappent aux grosses sottises ; encore que LAMARTINE soit présenté (par Emile Faguet) comme le plus grand élève qu'ait eu Chateaubriand ; et VIGNY (par M. D. Bonnefon) comme un des disciples les plus adroits de Victor Hugo !

Mais voici bien d'autres opinions :

BENJAMIN CONSTANT. — *Adolphe* est une jolie nouvelle, avec des personnages tournant à l'abstraction (Herriot).

STENDHAL. — Ecrivait assez mal, et, comme penseur, c'était à peu près un niais (Faguet). — Son œuvre renferme un beau morceau : la bataille de Waterloo (Des Granges). — Sa psychologie affecte trop souvent des complications arbitraires et des subtilités gratuites (Pelissier, 40 mille !).

FLAUBERT. — *L'Éducation sentimentale* est une ennuyeuse mais curieuse étude ; la *Tentation* est une brillante mais un peu lourde fantaisie orientale (Faguet). — L'impassibilité de Flaubert devient, dans *Salammbô*, un parti-pris de brutalité choquante ; devant cette analyse si consciencieuse de la bêtise : *Bouvard et Pécuchet*, c'est l'auteur qu'on finit par prendre en pitié (Des Granges).

MAUPASSANT, — N'avait pas de système, pas de critique, pas de lecture, pas d'idées (Faguet). — Son style est plus souple et plus ferme que celui de Flaubert (Des Granges). — N'est pas non plus ce qu'on appelle un artiste, mais une plaque photographique (Pelissier).

HUYSMANS. — S'est proposé d'imiter Baudelaire et Zola (Herriot). —

Ecrivain lourd, empâté, criard, a une rhétorique copieuse et truculente (Pelissier).

Erckmann-Chatrian. — M. Des Granges le fait figurer dans une énumération avec Ponson du Terrail et Paul Féval !

Les Goncourt. — L'étrange labeur qu'ils mettaient dans leurs écritures les faisait prendre pour des écrivains (Faguet).

Théophile Gautier. — Savait écrire aussi bien que Victor Hugo et mieux que tous les écrivains du siècle, mais pauvre cerveau (Faguet). — Ni lyrique, ni orateur, le souffle court, l'invention pauvre, la sensibilité nulle, l'intelligence médiocre (oh ! M. Lanson !)

Verlaine. — Bien doué, né musicien, admirable pour attraper (attraper !) le rythme exactement conformé sinon à la pensée — il ne pensait guère — du moins au sentiment très vague qu'il entendait au fond de lui (quelle langue, mânes d'Emile Faguet !). — La plupart des pièces qu'on comprend allient les platitudes au tortillage (Pelissier) !

Mais le plus malmené de tous, le paria, la bête noire des manuélistes, c'est Baudelaire.

Baudelaire. — Un poète morbide et mystificateur, médiocre et répugnant (Brunetière). Prétentieusement brutal, macabre, immoral, artificiel, sensibilité nulle, intelligence plus forte, médiocre encore, puissance de la sensation limitée, sens de la vue ordinaire (G. Lanson). — Artiste non moins infécond que laborieux, brutal à la fois et entortillé (Pelissier). — L'excentricité ou les sous-entendus inavouables de ses pièces nous permettent à peine de citer son nom (A. Henry)

De fait, plusieurs manuélistes — en tête desquels se trouvent MM. Faguet (25e édition), Doumic (470.000) et Petit de Julleville, *ne le citent pas*. « L'omission m'a renversé », écrit M. Fernand Vandérem. On serait renversé à moins !

Et, parmi les exclus, combien d'autres ! Brunetière omet Benjamin Constant, Sénancourt, Marceline Desbordes-Valmore, Barbey d'Aurevilly, Erckmann-Chatrian, Fromentin, Banville, les Goncourt, Gérard de Nerval, Meilhac et Halévy... Faguet néglige, de plus, Huysmans, Mirbeau, Villiers de l'Isle-Adam, Henry Becque, Vallès... M. René Doumic, dont le manuel se flatte d'aller « jusqu'à nos jours », dédaigne, en outre, Feydeau, Mirbeau, Mallarmé, Laforgue, Jules Renard, Rimbaud, Corbière... et, nous l'avons dit, Baudelaire.

Mais, en revanche, Octave Feuillet écrivait bien (Faguet) ; Mérimée écrivait la meilleure langue française, la plus sûre, la plus solide, la plus saine (Faguet) ; et Eugène Manuel — « un précurseur, un triomphant émule de Sainte-Beuve et de Victor-Hugo » — recueille l'unanimité des éloges.

Voilà des sottises qui auraient bien réjoui Flaubert. Il faudrait

y ajouter les jugements de M. Paul Souday, qui sont d'une drôlerie équivalente, lorsqu'il écrit : « Remy de Gourmont n'a pas l'esprit philosophique », ou encore :« Le poème en prose poétique ne lui réussissait que dans une mesure honorable, sans plus... etc. »

Au sujet de ces jugements dignes des manuélistes, c'est encore M. Fernand Vandérem qui répondra pour moi. M. Vandérem écrit sur *Gourmont* dans le *Figaro* :

Au siècle dernier, la critique officielle reçut deux sévères nazardes dont elle ne parut pas saisir toute la portée. La première, de Stendhal, déclarant qu'on le comprendrait vers 1880. La seconde, des Goncourt, créant leur Académie et leur prix. La phrase de Stendhal disait aux critiques : « Vous êtes trop bêtes pour me comprendre. » La double fondation des Goncourt : « Désormais, on se passera de vous. »

La petite apothéose posthume, dont Coutances vient d'honorer Remy de Gourmont, constitue peut-être, rétrospectivement, un camouflet du même genre.

Voilà un écrivain qui est mort à soixante ans, laissant une œuvre considérable tant par l'étendue que par la qualité, trente-cinq volumes dont aucun n'est indifférent : des poèmes élégants et plus qu'agréables, des romans ingénieux et souvent profonds, des études de critique, de psychologie, de morale embrassant l'ensemble de toute la littérature et de toutes les mœurs du temps. Et pendant les quarante ans que dure cet immense labeur, la critique officielle ne daigne pas lui accorder un article, une page, une ligne. Peu importe que des lecteurs viennent à Gourmont, des admirateurs, des dévots même. Peu importe que toutes les jeunes générations saluent en lui un maître. Obstinément, la critique persistera à l'ignorer. Et si, parmi les aînés de Gourmont, il s'en rencontrait un pour découvrir sa valeur, la vanter, la pousser, qui est-ce? Un romancier : Octave Mirbeau.

Quant aux manuels, tous asservis à la critique officielle, inutile d'ajouter qu'ils imiteront son silence sur Gourmont. Et quant aux salons qui ne juraient que par Brunetière, Faguet et autres, il va de soi que, pour eux non plus, Gourmont n'exista jamais...

Dans les discours prononcés à Coutances, les orateurs ont-ils fait état de ces diverses particularités ? Je regretterais qu'ils les eussent omises. Car, rien que par contraste avec l'éclatant hommage que recevait Gourmont, quel châtiment pour la critique d'hier — et, pour celle de demain, quel avertissement (1) !

(1) Il faut dire d'ailleurs qu'à propos de l'inauguration de son buste à Coutances, tous les journaux, sauf *le Matin*, depuis le *Journal des Débats*, *le Figaro*, *le Journal*, *le Gaulois*, *Comœdia*, *l'Echo de Paris*, *l'Intransigeant*, jusqu'à

Si, parmi les aînés de Gourmont, il s'en rencontre un pour découvrir sa valeur, la vanter, la pousser, qui est ce ? un romancier : Octave Mirbeau. Je profite de cette phrase de M. Fernand Vandérem pour rectifier une citation : « Celui qui se permet de juger les œuvres de ses contemporains sans s'appuyer sur une œuvre personnelle, est un malfaiteur », non, c'est un lâche, avait écrit Rémy de Gourmont. Le mot est plus juste.

R. DE BURY.

ART

Exposition des peintres du Maroc, galerie Georges Petit. — Exposition d'art contemporain (premier groupe), galerie Marcel Bernheim. — Exposition Alexandre Altmann, galerie Marcel Bernheim.

Le **Maroc** est terroir de belle peinture. Dès que le romantisme eut apporté avec sa passion du décor exotique les moyens de la satisfaire, libérant les peintres du joug académique et des sages balancements de lignes de l'Ecole de David, autorisant l'ensoleillement et l'arabesque rapide, heurtée, vivante, nos peintres partirent pour l'Orient. L'occupation de l'Algérie leur permettait, mieux encore que le voyage d'Asie Mineure, de se familiariser avec la vie arabe, dans ses vastes horizons de plaine, de brousse, dans le patio où parmi l'éclat blanc et bleu des faiences pleure un jet d'eau, dans ses montagnes escarpées, dans ses rues ombreuses et étroites. Alors que les écoles étrangères n'ont pas tiré grand'chose, les Anglais de l'Inde, les Russes de l'Asie, l'école française inventa un Orient très divers, dans sa légende et sa réalité, décrivant les belles minutes de lumière heureuse, les aubes transparentes, les soirs violets, donnant tout le mouvement lyrique de la vie de chasse, de la randonnée guerrière des grands seigneurs de l'Islam, comme le grouillement de la foule obscure aux jours de fêtes religieuses et dans le quotidien de la vie des marchés. Si l'Egypte n'a pas trouvé dès lors son peintre, c'est que ni Delacroix, ni Decamps ne prirent le loisir de la traduire, mais leurs voyages d'Algérie leur donnèrent l'occasion de chefs-d'œuvre et le Maroc abordé, à peine entamé sur ses côtes, leur offrit de splendides spectacles. Tanger suffit à Delacroix pour y faire passer le flot de ses convulsionnaires dans un magnifique surgissement de foule fanatique sous un ciel vrai. Chez Decamps et Delacroix

l'Humanité, le *Journal du peuple*, etc., etc., ont consacré à Remy de Gourmont des articles élogieux ou intelligents.

la qualité d'observation est égale à la maîtrise de technique ; de là résultèrent d'admirables pages comme le *Gué* ou l'*Ecole turque* de Decamps et surtout cet admirable passage de cavaliers étincelants devant le ruissellement blanc de la chaux des murs d'une mosquée, peint par le même maître, et qui orne la galerie Fodor à Amsterdam. Plus vaste, plus varié, l'Orient de Delacroix alterne des pages héroïques et brillantes comme ses chasses d'un si magnifique mouvement, la profonde intimité de tableaux tels que la *Noce juive* et les *Femmes d'Alger*, la vive notation bien diverse des ciels si variables du Nord Africain. La mobilité lumineuse de ces pays est si grande que Fromentin put s'y cantonner dans des effets de gris, soit qu'il éveillât les fauconniers dès l'aube, ou qu'il figurât le campement d'une smala le soir sous la nuit tombante, pendant que les jeux de bivouac allument au ras du sol des gemmes immobiles. Alfred Dehodencq, trop peu connu de notre temps, insuffisamment apprécié par ses contemporains, continue la tradition de Delacroix, avec plus d'attention aux effets de foule, aux cérémonies populaires. Grand metteur en scène, sachant admirablement meubler une grande toile, Dehodencq a peint excellemment des défilés de cavaliers sous les grands drapeaux bariolés. Henri Regnault, dans le sillon de Delacroix, trouve à Tanger sa meilleure image de luxe rose et de sang pourpre. Depuis, après un long intervalle où des peintres académiques peignaient sur place le Maroc ou l'Algérie comme de chic, les impressionnistes y effectuèrent de brefs passages qui ont laissé comme trace de très beaux Renoir, tel le *Ravin de la prison civile*, à Alger, ou des Lebourg émouvants, coins de place blancs, argentés par la matinée claire, autour de leur fontaine, fonds de mosquée où la gamme sombre des étendards appendus met un rideau de pourpre ou d'émeraude et, [en petits formats], de larges impressions de brousse. Et, depuis, les plus nouveaux des peintres ont fréquenté Tanger. Henri-Matisse en a rapporté de larges et belles visions, aussi Marquet, pour ne citer que les plus complets et les plus originaux dans cette transcription. Peintre exerçant une technique différente, plus soucieux des êtres que du paysage, André Surèda s'est livré à une grande enquête sur le Maroc, énumérant les variétés ethniques, procédant par des milliers de croquis rapides, aboutissant d'abord à des centaines de portraits d'indigènes très poussés, notés à l'aquarelle ou à la

gouache, pénétrant dans des intérieurs, notant des détails de la vie féminine arabe, les longues paresses dans les patios, dépeignant les belles robes d'or et de pierreries ou d'harmonieuses couleurs vertes, roses, safranées, décrivant la vie de l'oasis, le passage des beaux cavaliers comme le trottinement des porteuses d'oranges, pour donner ensuite la vie des rabbins, les passages dans les rues de confréries musulmanes, les deuils, les discussions théologiques en de grands tableaux harmonieux et sévères, sans s'arrêter de noter en de délicates imageries, toutes pleines de fraîches couleurs, la vie intime des mauresques et les allures de la vie quotidienne, voluptueusement affairée ou lasse, des passants de là-bas. Parmi les interprètes actuels de la vie orientale on doit citer aussi Dabat, Cauvy, Joke Kemp, Colucci, qui a traduit à merveille l'ensoleillement de teintes violentes et lumineuses, Dabadie, bon paysagiste, Noire, Chadant, qui a souvent compris le silence blême des soirs sur les villes blanches, Mlle Cormier, Jouclard... Voici bien des noms et l'on pouvait s'attendre à ce qu'une exposition de peintres français contienne de récentes études sur le Maroc fort intéressantes. Il faut en rabattre.

Surèda y participe par un beau tableau, le *Campement des Caïds*, très amusant d'imagerie, avec ses grandes tentes blanches, au bas de vieilles murailles tatouées de reflets, et quelques-uns de ses très intéressants portraits. Trois paysages de Dabadie, d'un bel accent, des portes de ville aux teintes dorées, avec de beaux jeux d'ombre profonde de Dagnac-Rivière, les solides études de Jules Galand, qui donne bien la plantation des petites maisons mauresques, juxtaposées comme hâtivement dans les enceintes étroites, une jolie page de Maurice Marinot, quelques René Menard, des pages trop brillantes de Communal ; à la sculpture, Landowski, avec de belles études, et un effort très distingué dans l'originalité de Mme Céline Lepage qui sculpte des chapiteaux, y insère des masques avec un goût ornemental curieux.

Un indigène participe à cette exposition, M. Mammeri. L'administration est certainement heureuse de nous le présenter. Ce n'est pas la première fois qu'on nous montre du nouvel art arabe inspiré par nos méthodes. Chez Bernheim-jeune, le bon peintre Antoine Villard, qui a su transcrire les grands effets de lumière sur le bled entre El-Ayache et Gafsa, dans le sud-Tunisien, en même temps que ses œuvres nous montrait d'amusantes pages décoratives de ses

élèves indigènes. Il était facile de noter avec quelle sollicitude, Villard avait respecté l'individualité de ses élèves, et avec quel soin il avait voulu leur laisser leur caractère particulier. Ces jeunes productions découlaient nettement de l'art oriental. M. Mammeri peint tout à fait en occidental, muni des préceptes et nourri des exemples du Salon des artistes français. C'est dommage.

§

A l'**exposition du premier groupe** (Art contemporain), galerie Marcel Bernheim, Alexandre Urbain triomphe avec six beaux paysages du midi, d'admirable lumière, entrée calme du golfe de Saint-Tropez, avec un ciel d'une exquise sérénité, une route des environs de Saint-Tropez, riche de reflets détaillés sur les murailles des maisons blanches, des passants et des voitures joliment captées dans la vérité de leur allure. Le *Puits* est d'une délicate intimité. Les *Oliviers* de Saint-Paul dans un paysage plus robuste encadrent ce bel aspect de citadelle qu'offrent du dehors tant de beaux villages de cette contrée. La lumière du midi est individualisée, avec un rare bonheur, et la franchise d'exécution est telle qu'on songerait à l'emploi d'un procédé nouveau pour traduire ces éclats sous le soleil ; mais ce n'est qu'expression complète du thème obtenu par la sincérité du rendu, d'une émotion pénétrée devant le motif. De Zingg, des moissonneurs d'un beau caractère ; d'Asselin des tableaux de fleurs, de Barat-Levraux de bons aspects du Midi, d'heureux ensoleillement de Sabbagh, des Vlaminck de belle qualité, des fleurs de Savreux groupées harmonieusement, des paysages un peu sombres de Céria. Quelques figures d'Anna Bass, l'*Enfant à la Corbeille* de si délicate joliesse, une belle étude de nu, un spontané et très moderne mouvement de danseuses et d'excellents dessins.

§

A la même galerie, **Alexandre Altmann** avec quarante toiles : paysages notés aux étangs de Chaville, au coin des routes ensoleillées, avec d'éclatants triomphes de buissons de fleurs au détour des allées, des effets très neufs de coloration d'herbes aquatiques sur des eaux lourdes, des aspects de fête à Saint-Maxime, une vie nonchalante autour du cabaret doré de la lumière du midi, et des bouquets vivement enlevés sur des fonds sombres traités en symphonies florales. L'art du peintre individualise au plus haut degré les paysages décrits, en fixe le climat et l'heure, en

détaille l'aspect, et compose sa symphonie de tous les éléments de son paysage, sans omission ni abréviation commode, et c'est cela l'art de construire, car construire n'est pas supprimer. Un joli charme de coloration pare toutes ces toiles dont certaines, comme la Terrasse abandonnée ou le Cabaret de banlieue, s'encadrent comme d'une marge de rêveries. Un coup de mistral sur la mer bleue et les collines rousses à Cannes est curieux d'atmosphère juste. C'est une très belle série que vient de nous montrer Altmann, très claire, très solide, que ne dépare aucune concession aux modes actuelles de stylisation, et où le charme naturiste s'enclôt dans la belle harmonie des lignes souples et des colorations chatoyantes.

GUSTAVE KAHN.

URBANISME

Les habitations à bon marché. — On nous écrit :

Brest, le 13 novembre 1922.

Monsieur,

Un article de votre intéressante revue du 15 novembre a retenu mon attention et je me permets de vous faire part des réflexions qu'il m'a suggérées, non que je veuille polémiquer avec votre collaborateur, mais parce que je crois nécessaire, dans l'intérêt même de la vérité, d'émettre une opinion totalement contraire à la sienne et qui est, j'en suis persuadé, celle de bon nombre de vos lecteurs de province, si ce n'est de Paris même.

Un seul paragraphe de cet article suffirait à condamner toute l'argumentation de M. Elie Richard, c'est celui qui constitue le renvoi (2), page 225 :

.... Je dis mascarade : et c'en est une que de réunir des chalets plus ou moins dits suisses, en bois léger, en stuc, en plâtre peint, et de croire que c'est un village, voire une cité-jardin Des lignes simples, de bons matériaux, le gaz, l'eau surtout et abondante, l'électricité feraient mieux l'affaire. Songez à ce que seront dans cinq ans ces cités-jardins, genre exposition universelle, quand notre ciel gris y aura déversé ses eaux, ses neiges, son intempérie de six mois par an ?... La maison individuelle ne vaut pas pour l'ouvrier et l'employé parisien un bon immeuble doué du confort compatible avec ses courts loisirs. Des *moyens de communication rapides* valent par-dessus tout.

Je ne m'attarderai pas à relever le dépit qui paraît avoir provoqué l'emploi de ces termes : chalets suisses, exposition universelle, et je ne ferai pas l'injure aux architectes éminents qui ont tracé les plans de multiples cités construites ou en construction, de croire et surtout de

répéter qu'ils ont conçu des choses extravagantes en lignes compliquées, avec de mauvais matériaux, sans gaz, sans électricité et surtout sans eau. Je ne retiendrai que les quatre dernières lignes.

M. Elie Richard pense-t-il donc ériger en chose définitive et inéluctable le « court loisir » de l'ouvrier et de l'employé? Etablit-il en principe irréductible que l'ouvrier et l'employé seront éternellement astreints à un travail intense de l'aube naissante à la nuit tombée, et croit-il que par suite, à chaque jour de sa vie, le travailleur n'entrera chez soi que pour se sustenter et reposer ses membres las ?

Est-ce donc chimérique que de rêver d'une vie calme où, le labeur terminé, qui ne l'aurait pas fatigué extrêmement, l'homme serait heureux de passer quelques heures près de sa petite famille, dans un logis vaste et sain par conséquent, un logis qui lui appartiendrait en propre et où il se sentirait vraiment chez soi : un logis gai, riant, ouvert au grand soleil, avec tout alentour la nature, en raccourci peut-être, mais la nature tout de même avec ses fleurs multicolores et parfumées, voire — ceci n'a rien d'indécent — avec ses plants de salade et ses cloches à melons; un logis beau de la douceur et de la quiétude de l'épouse et riant de l'exubérance des enfants, un logis enfin comme on en a bien peu à Brest et à Paris?

Mais quand donc, et d'ailleurs à quel prix, Seigneur, aura-t-on, accessibles aux petites bourses, de bons immeubles doués de tout le confort? Il faudrait d'abord avoir de bons propriétaires... et ceux-ci....

Au fond, je soupçonne M. Elie Richard d'être un parfait ironiste qui, par ces sombres soirs d'automne, se cale en un vaste fauteuil, le dos aux bûches pétillantes... ou au radiateur et qui pour monter ses 2,3 ou 4 étages n'eut qu'à se glisser dans l'ascenseur.

Et je m'arrêterai à ces quelques observations, laissant froidement *tomber* le dernier argument si piètre des « moyens de communication »; banlieusards habitants de confortables casernes ou banlieusards propriétaires de chalets suisses genre exposition universelle, s'ils sont obligés de venir travailler à Paris, prendront, les uns comme les autres, les mêmes moyens de locomotion plus ou moins rapides.

Mais si la critique de M. Elie Richard est vraiment sérieuse, je discuterai volontiers une autre fois ce qu'il appelle dédaigneusement la « mascarade des cités-modern-style et la petite œuvre sentimentale des habitations à bon marché »...

L'argent, aussi rare qu'il soit, doit retourner au peuple des travailleurs qui l'a produit et le temps précieux dont disposent les gens dévoués à « l'altruisme social » ne sera jamais dépensé inutilement s'il permet une vie plus totale, plus familiale à ceux-là que la misère physiologique, provoquée par les villes malsaines et les logements malsains, massacre impitoyablement.

Veuillez excuser, Monsieur le Directeur, cette lettre un peu longue et agréer, etc.

O. KERJEAN
Conseiller municipal de Brest
Secrétaire de l'Office
d'Habitations à Bon Marché.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Des vers inédits de Guy de Maupassant. — Bien que des admirateurs passionnés se soient déjà penchés avec respect sur les tiroirs de Mme Laure de Maupassant, pour arracher à la piété maternelle des notes, papiers ou documents concernant la jeunesse littéraire du célèbre écrivain normand, tout n'a pas été livré à la publicité et la critique porte actuellement ses investigations sur l'importance de l'œuvre poétique du novellier.

Récemment une discussion intéressante s'est engagée au sujet du *Château des Cœurs*. Il semble acquis que Guy de Maupassant n'est pas le seul auteur des vers de ce curieux recueil.

Mais ce n'était pas non plus son coup d'essai. Il reste indéniable en effet qu'au début de sa carrière la poésie l'a plus tenté que la prose.

Rappelons simplement ses premières ébauches égarées dans ses cahiers d'élève de l'Institution ecclésiastique d'Yvetot qui, soit dit en passant, n'était pas du tout un séminaire, mais une simple pension religieuse. L'un de ces poèmes, écrit à l'occasion du mariage de sa cousine, lui valut d'ailleurs les honneurs de l'expulsion de la maison, dont le Supérieur, Pierre-Louis Labbé, ne put tolérer les strophes suivantes :

Mais dans le cloître solitaire
Où nous sommes ensevelis,
Nous ne connaissons sur la terre
Que soutanes et que surplis...
Un poète est donc insensible ?
Pour lui l'amour n'a point d'appas ?
Non, voyez-vous, c'est impossible !
Oh ! ne vous imaginez pas
Que, dans le cloître solitaire
Où nous sommes ensevelis,
Nous n'aspirions plus sur la terre
Qu'aux soutanes et aux surplis !

Ces vers n'étaient déjà pas si mauvais. Guy de Maupassant en avait composé d'autres, moins bien venus peut-être.

L'extrême obligeance de M. Victor Sanson, l'érudit collectionneur rouennais dont la bibliothèque renferme d'inestimables richesses et les cartons de très curieux inédits d'auteurs normands, nous permet d'ajouter ce dernier au petit nombre de poèmes composés pendant les années scolaires du jeune écrivain. Acquis par son propriétaire dans une vente parisienne, il présente une écriture régulière et un peu serrée qui sent encore l'écolier.

S'il n'est pas daté, on peut cependant avancer qu'il fut rédigé à Etretat, probablement en 1867, pendant le séjour de Mme Laure de Maupassant dans cette localité, après l'expulsion de l'élève d'Yvetot.

Le sujet devait particulièrement convenir à un esprit de 18 ans, rêveur encore imprégné de l'influence romantique et religieuse. Ce morceau, en effet, qui couvre quatre grandes pages un peu jaunies, est intitulé : *Légende de la chambre des demoiselles à Etretat.*

Le voici *in extenso.*

Lentement le flot arrive
    Sur la rive
Qu'il berce et flatte toujours.
C'est un triste chant d'automne
    Monotone
Qui pleure après les beaux jours.
Sur la côte solitaire
    Est une aire
Jetée au-dessus des eaux;
Un étroit passage y mène,
    Vrai domaine
Des mauves et des corbeaux.
C'est une grotte perdue,
    Suspendue
Entre le ciel et les mers,
Une demeure ignorée,
    Séparée
Du reste de l'univers.
Jadis plus d'une gentille
    Jeune fille
Y vint voir son amoureux;

On dit que cette retraite
Si discrète
A caché bien des heureux.
On dit que le clair de lune
Vit plus d'une
Jouvencelle au cœur léger
Prendre le sentier rapide,
Intrépide,
Insouciante au danger.
Mais comme un aigle tournoie
Sur sa proie,
Les guettait l'ange déchu,
Lui qui toujours laisse un crime
Où s'imprime
L'ongle de son pied fourchu.
Un soir près de la colline
Qui domine
Ce roc au front élancé,
Une fillette ingénue
Est venue
Attendant son fiancé.
Or celui qui perdit Ève,
Sur la grève
La suivit d'un pied joyeux ;
« Hymen, dit-il, vous invite,
« Venez vite,
« La belle fille aux doux yeux,
« Là-bas sur un lit de roses
« Tout écloses
« Vous attend le jeune Amour;
« Pour accomplir ses mystères
« Solitaires
« Il a choisi cette tour. »
Elle était folle et légère,
L'étrangère,
Hélas, et n'entendit pas
Pleurer son ange fidèle,
Et près d'elle
Satan qui riait tout bas.
Car elle suivit son guide
Si perfide
Et par le sentier glissant.
Mais lui, félon de la cime,

Dans l'abime
Il la jeta, — Dieu Puissant !
Son ombre pâle est restée
Tourmentée,
Veillant sur l'étroit chemin.
Sitôt que de cette roche
On approche
Elle étend sa blanche main.
Depuis qu'en ces lieux, maudite
Elle habite,
Aucun autre n'est tombé.
C'est ainsi qu'elle se venge
De l'archange
Auquel elle a succombé.
Allez la voir, Demoiselles,
Jouvencelles
Que mon récit attrista,
Car pour vous la renommée
L'a nommée
Cette grotte d'Etretat !
A son pied le flot arrive
Bat la rive
Qu'il berce et flatte toujours.
C'est un triste chant d'automne
Monotone
Qui pleure après les beaux jours.

GUY DE MAUPASSANT.

Si l'on remarque le rythme employé, on s'apercevra que le choix des vers de sept et trois pieds est assez judicieux pour donner à la pièce une allure vive et légère. Cela forçait bien à quelques enjambements, mais qu'importe.

Sans doute, on sent que l'auteur n'est pas encore en parfaite possession de la langue et du métier, mais il y a déjà quand même, dans ces strophes un certain savoir-faire qui autorise à les placer dans la collection de documents permettant d'étudier l'évolution de la méthode de travail du maître écrivain normand.

EDMOND SPALIKOWSKI.

LETTRES ANGLAISES

C. F. G. Masterman : *How England is governed,* Selwyn and Blount. — Sinclair Lewis : *Babbitt,* Jonathan Cape. — F. A. M. Webster : *The Black*

Shadow, Nisbet. — Albert Kinross : *The Truth About Vignolles*, Duckworth. — Elizabeth Hope : *My Lady's Bargain*, Nisbet.

Au moment où l'Angleterre vient de passer par une crise qui peut amener des changements profonds sinon dans la politique britannique, du moins dans le personnel du gouvernement, il est bon de signaler quelques ouvrages traitant de la vie politique et administrative du pays. Tout d'abord, il convient de commencer par un ouvrage qui peut servir d'introduction à tous les autres : **How England is governed**, by the Rt. Hon. C. F. G. Masterman.

L'auteur a occupé des postes officiels qui lui ont permis d'être particulièrement renseigné sur le fonctionnement de la constitution et des institutions britanniques. Il fut secrétaire parlementaire du Local Government Board ; ensuite sous secrétaire d'Etat à l'Intérieur, secrétaire financier du Trésor, et enfin membre du Cabinet britannique jusqu'en 1915. Il était entré au Parlement en 1906.

Le livre dont nous parlons aujourd'hui expose aux lecteurs la façon dont fonctionne l'administration britannique. L'auteur a rédigé son ouvrage non pas comme un manuel sec et rébarbatif, mais comme une sorte de récit plein d'exemples, d'anecdotes, et d'incidents qui tiennent l'attention en éveil, et permettent de mieux comprendre les avantages et les défauts du système. Il est difficile de concevoir qu'on puisse écrire sur ce sujet un livre aussi plein d'humour. Je n'en veux pour preuve que les chapitres deux et trois qui, chacun en quelques pages, expliquent tout le système électoral de l'Angleterre. En outre, Mr Masterman a puisé dans ses souvenirs personnels une infinité d'anecdotes et d'historiettes, dont quelques-unes sont positivement hilarantes.

Cet ouvrage est à coup sûr celui que doit lire quiconque tient à se familiariser avec la vie publique anglaise. Le pays possède des institutions qui sont fort différentes des nôtres, et ces différences exercent sur la politique des influences dont on se rend difficilement compte. On est assez porté en France à faire des rapprochements qui sont presque toujours erronés. Par exemple, il y a peu de chose de commun entre la Chambre des Lords et le Sénat, entre la Chambre des Communes et la Chambre des Députés. Les ministères même sont tout différents de nos ministères Français, il n'y a guère que le Trésor qui dispose d'une adminis-

tration centralisée et couvrant tout le pays. Le Home Office ne saurait se comparer au Ministère de l'Intérieur, ni le Board of Education au Ministère de l'Instruction Publique. L'administration centralisée et hiérarchisée que Napoléon Ier a créée en France ne ressemble que de très loin à l'administration anglaise, où les Communes sont administrativement autonomes et indépendantes du pouvoir gouvernemental. Il faut ajouter à cela que l'administration en Ecosse et dans le pays de Galles révèle des différences parfois très grandes avec l'administration de l'Angleterre proprement dite. Quiconque est au courant de ces détails a maintes occasions de constater l'ignorance parfois extraordinaire que manifestent la plupart de ceux qui prétendent informer l'opinion ou influencer ses jugements. On se fait, par exemple, d'incroyables illusions en France sur les prérogatives royales et sur l'autorité ministérielle. On se trompe aussi sur les rapports des administrations entre elles, et bien peu de gens savent qu'un ministère se compose de 80 à 100 titulaires, dont quelques-uns seulement font partie du Cabinet. Et tout cela n'empêche que tout le monde parle à tort et à travers du gouvernement britannique et de sa politique.

§

Qui n'a rêvé d'un pays de Cocagne où tout est émerveillement? Jadis l'Amérique intrigua et on se l'imagina comme un Eldorado; on voit maintenant une Amérique active où rien ne se fait en petit, ni les maisons, ni les fortunes, ni les affaires, ni même les catastrophes; où tout est possible, même la contrebande des boissons, pourvu qu'on y mette un peu de tact; l'Amérique, grande ruche pleine d'abeilles ouvrières où les minutes valent de l'or, où chacun est toujours affreusement pressé, et c'est au milieu de cette agitation dévorante que Mr. Sinclair Lewis nous lance en compagnie de **Babbitt**.

Georges Babbitt est un agent de location dans ce que nous appellerions une grande ville de province. En Amérique, comme en Angleterre, l'agent de location est un personnage d'importance. Ce Babbitt est un petit homme rondouillard et bon enfant, vif et sympathique, qui roule son monde avec tant de bonhomie que nul ne songe à s'en apercevoir. Il a son auto avec un allume cigare électrique dont il est très fier, parce qu'il a coûté les yeux de la tête. Il est membre de plusieurs clubs où il est fort considéré; il

est à la tête de plusieurs mouvements religieux et politiques ; il prononce des discours que les journaux reproduisent. Comme son nom fait tant de bruit, Babbitt essaye de se glisser dans la Société élégante et cultivée qui lui fait un accueil si peu encourageant qu'il renonce à ses ambitions sociales. Cette déception le rend irritable. Sa femme, douce et patiente, n'est à son gré ni assez mondaine, ni à son niveau ; il s'en lasse. Ses enfants lui sont un perpétuel tourment; il se querelle avec les siens et commence à rêver de la « femme idéale » qui entourera son cou de ses « bras blancs » et sympathisera avec lui. Bref Babbitt n'est pas satisfait de son existence à la fois surchargée et vide. Comme il arrive dans ces moments de marasme où l'on se demande : « A quoi bon ? » Babbit se lance dans la noce avec une bande de bohêmes. Il boit, malgré la prohibition, et se détraque l'estomac. C'est la chute! Les bien-pensant, ceux qui n'ont pas le courage d'en faire autant, lui tournent le dos, et Babbitt n'est plus qu'un étranger au milieu de ses anciens compagnons. Mais une légère opération subie par Mme Babbitt rend à l'époux son bon sens, ses amis lui reviennent et rétablissent sa bonne réputation. Le portrait de ce personnage est excellent, parce que c'est un peu vous, moi, et tous les gens que nous connaissons. L'auteur n'oublie rien; il dépeint Babbitt sous toutes ses faces, comme un sculpteur la statue qu'il a modelée. On suit Babbitt partout : dans ses affaires, dans son ménage, dans sa vie politique, civique, religieuse et sensuelle; on connaît ses plus intimes pensées, son état de santé, ses déceptions, ses espérances. C'est un ami, parce que nous le reconnaissons ; c'est un frère, c'est nous-même. Ce roman, très humouristique et très mouvementé, est écrit dans une langue agréablement pittoresque et pleine d'américanismes qu'un lexique explique.

Lire *Babbitt*, c'est visiter l'Amérique, c'est en vivre la vie fiévreuse dans toute son intensité, mais c'est aussi voir la vie telle qu'elle est, avec toutes ses hypocrisies, c'est apprendre à nous en méfier. Et tout le monde, en Angleterre, lit en ce moment *Babbitt*.

§

Mr. F. A. M. Webster connaît sans doute la brousse africaine aussi bien que M. René Maran et dans son dernier roman : **The black Shadow,** il y promène d'agréable façon ses lecteurs.

Il semble aussi connaître très bien le langage des savanes, et comme il ne veut pas que ses lecteurs l'ignorent, il parsème ses pages de mots et de phrases presque uniquement composés de consonnes, auxquels on imagine des sons barbares. D'autre part, comme il oublie que nous n'avons pas appris le Swahili avec les classiques, il omet trop souvent d'en donner une traduction. Au reste, il se peut qu'on n'y perde rien. De plus un des héros est américain, et Mr Webster, qui doit avoir le don des langues, en profite pour nous faire subir le jargon yankee. Tout cela ajouterait certainement de la couleur à son œuvre si ce n'avait le défaut d'en gêner la lecture.

Cependant, ce livre est intéressant en lui-même. Le but que se propose l'auteur est de savoir s'il y a vraiment un péril noir. Son personnage, un certain Rastus d'origine africaine, fit ses études dans une Université d'Angleterre, mais il ne ressemble que de loin à Batouala. Il est remarquablement intelligent, orateur superbe et son ascendant sur les noirs quelque peu inquiétant. Ce Rastus s'est choisi comme modèle le grand conquérant noir Hannibal et se propose rien moins que de faire mieux que lui et de créer un empire éthiopien dont il sera l'empereur. Mais pour donner plus de corps à son projet, il joue sur la superstition des peuplades africaines en leur promettant la venue d'un Messie, noir comme eux, un Messie tout-puissant tenant à la fois de Jésus-Christ et de Mahomet et qui doit, leur assure-t-il, réparer l'injustice humaine en leur donnant enfin la suprématie sur les blancs. Il n'en faut pas plus pour échauffer les imaginations et le fanatisme. Rastus se pare du nom de « Grand Eléphant Noir », prophète élu de *Ngai*, la nouvelle déité. Il se rend à New-York, au quartier noir, où il recrute des adeptes, puis il retourne en Afrique au « pays des éléphants », site qu'il s'est choisi pour l'éclosion de son projet. Mais il est poursuivi par un docteur américain, que des ennuis domestiques poussent à chercher l'oubli, et par quelques détectives anglais dont le but est de faire avorter l'affaire. Ce sont, comme dit Kipling, « les compagnons de route ». Ces détectives parcourent la brousse en tous sens afin de découvrir le repaire de Rastus. Il y a de mystérieux roulements de tambour qui lancent des messages, — Marconis du désert, — et se répondent de tribu en tribu. Il y a des meurtres insensés, une sorte d'atmosphère gênante de mystère et d'horreur.

Le dieu que Rastus se propose de révéler aux Africains se fait malencontreusement piquer par la mouche tsé-tsé et meurt la veille du grand jour. Rastus voit tous ses plans s'écrouler, mais comme rien ne peut entraver son ambition, il décide de trouver un substitut. Pendant ce temps le docteur américain a découvert le repaire de Rastus, le fait sauter à la dynamite, y compris lui-même, démolissant ainsi l'empire éthiopien encore dans l'œuf et avec lui le péril noir.

Mais, en dépit des aventures de toute sorte, la petite fleur bleue a trouvé le moyen de fleurir, car il y avait là deux jeunes Anglaises venues pour faire de l'élevage! L'une est une virago qui joue adroitement du couteau et tue les tigres avec un sang-froid impassible et une sûreté de main quelque peu surprenante. Bref, pour les amateurs d'aventures et de merveilleux, *The Black Shadow* est un roman passionnant dans lequel l'auteur fait habilement appel à la sensibilité et à l'imagination et on se sent d'autant plus disposé à croire ce qu'il raconte que peu connaissent ces pays perdus où les sorciers sont encore tout-puissants et redoutés.

§

Qui n'a éprouvé le désir de s'enfuir soudain pour une randonnée à travers le monde, à la recherche d'aventures, vers les pays même les plus ignorés? Dans la vie tout comme dans le roman on trouve de ces assoiffés d'espaces que rien n'effraie, que rien n'arrête. Ils sont nés nomades. Il leur faut le continuel déplacement pour être heureux, pour se sentir vivre. Celui que Mr. Albert Kinross nous dépeint dans **The Truth About Vignolles** est un nomade philosophe qui prend de la vie ce qu'elle peut lui donner, qui n'envie rien et regrette moins encore. Loyal et généreux, il n'attend point de récompense, il fait le bien comme d'autres respirent, parce que c'est sa nature. Il ne s'arrête pas trop aux sentimentalités surfaites : il n'a pas le temps. Il faut qu'il coure le monde et c'est avec une curiosité toujours nouvelle, toujours croissante qu'on suit Vignolles de Londres au Caire, puis en Asie Mineure, aux Indes, en Macédoine, à travers des aventures aussi variées qu'imprévues. C'est plein de mouvement, de couleur et l'intérêt est soutenu jusqu'à la fin.

Mr. Kinross connaît l'Orient aussi bien que Londres, mais il a su le regarder sans les lunettes roses dont se servent généralement

les prétendus orientalistes et ses peintures sont vraies. Son style est sobre, simple, pittoresque ; ses phrases courtes, précises, imagées ; chacune est un coup de pinceau qui vivifie le tableau très réaliste et peut-être un peu blasé qu'il fait de ces pays d'Orient dont la séduction a inspiré tant de peintres et d'écrivains.

§

Il semble qu'il y ait une mode pour les livres tout comme il en est une pour les chapeaux. En ce moment la vogue est aux romans d'aventures et les plus récents s'adressent aux imaginations vagabondes. Cette fois, avec **My Lady's Bargain**, Elizabeth Hope nous transporte au temps d'Olivier Cromwell en pleine intrigue royaliste. Cromwell y est peint tel qu'on préfère se l'imaginer, généreux, ferme, juste, prompt aux décisions et loyal à sa cause.

My Lady's Bargain est une aventure agréable, contée de façon charmante et qui tient l'attention en éveil tout au long. C'est parsemé d'intrigues, agité de batailles, animé du souffle de l'amour que l'on sent flotter dès les premières pages et qui s'épanouit enfin, malgré les obstacles, dans un dénouement inattendu.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉERLANDAISES

Jo van Ammers-Küller : *Het Huis der Vreugden* (la Maison des Joies), Rotterdam, Nygh en van Ditmar's Uitgeversmaatschappy, 1922.

Mme Jo van Ammers-Küller, — dont le beau roman *Maskerade*, qui se déroulait dans le monde estudiantin, a fait, il y a près de deux ans, l'objet d'une de mes chroniques, — a, depuis, publié différents ouvrages. Le dernier en date : **Het Huis der Vreugden**, porte comme sous-titre : « roman de la vie de théâtre. »

La matière en est donc des plus attrayantes et il est naturel qu'elle ait, chez nous comme ailleurs, sollicité fréquemment les romanciers. Bernard Canter, qui, par ailleurs, a produit de bons ouvrages, a publié deux récits à clef spéculant assez fort sur le scandale : *Mombakkes* (Masques) et *De Geraffineerde* (la Raffinée), où il nous montre, sous un aspect caricatural, deux des artistes de théâtre les plus en vue de ces dix dernières années. Mme Ranucci-Beckman, dont la comédie *Dat wat je niet hebt* (Ce qu'on n'a pas) a été, dans une de mes dernières chroniques, signalée comme une de nos pièces les plus spirituelles, avait don-

né antérieurement une comédie : *Monsieur le Directeur*, qui se joue entièrement dans le monde des théâtres ; et, tout récemment, elle fit représenter : *Klatergoud* (Clinquant), un titre qui dit assez sous quel jour cette femme de lettres, qui est elle-même du métier, envisage la scène.

C'est aussi d'un œil clairvoyant et sceptique que Mme van Ammers-Küller a considéré son sujet. Ce n'est pas par expérience comme Mme Ranucci qu'elle connaît les planches, mais elle a écrit pour la scène et fait elle-même de la critique théâtrale et elle est assez renseignée pour fournir sur ce sujet une œuvre attachante.

Et c'est ce qu'est sans contredit *Het Huis der Vreugden*. L'histoire nous est racontée par une comparse, Margeretha Schepp, une institutrice qui a parmi ses élèves une jeune fille, Jenny Heysten, qui est l'héroïne du livre et dont la vocation d'abord puis les aventures vont nous être décrites avec ce culte du détail, cet art dans la peinture des milieux qui caractérisent le roman hollandais. On nous montre les parents de Jenny Heysten, de vieux aristocrates appauvris attachés aux traditions, mais dont les enfants se sont entichés des idées les plus avancées. L'institutrice devient la confidente de Jenny dont elle a découvert le talent naissant et les dispositions. Il s'agit de vaincre les préjugés de la famille contre la carrière théâtrale ; mais, dans l'entretemps, Jenny s'est fiancée à un jeune homme de son monde, le Jhr. Nicolas Maes, titré et riche ; et, avec un don instinctif d'adaptation, elle s'est peu à peu conformée aux goûts de celui-ci Cependant les circonstances la poussent vers la scène ; elle est invitée à jouer dans un cercle d'amateurs et accepte. Elle y révèle des dons exceptionnels qui sont remarqués par le grand Lucas Veraart, un acteur célèbre qui rêve de fonder un théâtre nouveau et qui sent qu'une actrice comme Jenny Heysten est nécessaire à la réussite de ses projets. Elle-même est enivrée de ses succès et, pour suivre sa vocation, elle sacrifie et abandonne tout et cherche un refuge auprès de son amie, Margaretha Schepp. Mais, pour commencer, elle doit accepter des rôles dans une troupe ordinaire. L'auteur décrit à merveille les premières impressions de métier de Jenny, les scènes d'habillage dans la loge, cette existence où la réalité et la fiction, surtout en ce qui regarde le sentiment et l'amour, sont continuellement confondues et où la suggestion des rôles

se poursuit encore dans la vie quotidienne ; et ce sont aussi les jalousies, les chinages, l'angoisse devant la critique, les ruses de la scène. Comme Jenny, dont les fiançailles sont naturellement depuis longtemps rompues, repousse la cour que lui fait le jeune premier, elle se trouve en butte à toutes sortes de tracasseries et de représailles. Cette vie est difficile, et quand Margaretha Schepp, qui aide son amie par tous les moyens, est à bout de ressources, il survient heureusement une lettre de Veraart qui, en rentrant d'un séjour à l'étranger, engage Jenny dans la troupe qu'il est en train de réunir. Voici enfin la jeune fille dans le milieu qui lui convient. L'entreprise nouvelle se propose de servir le grand art et nous nous prenons à admirer Veraart, grand cœur enthousiaste, qui veut tirer l'art théâtral de la déchéance où l'esprit mercantile l'a fait tomber. Mais ce Veraart a aussi ses faiblesses : il s'éprend de Jenny, devenue sa plus talentueuse élève. C'est elle qui règne sur la troupe, elle a tous les beaux rôles. Ses camarades évincés se liguent contre elle. Les affaires vont mal, l'entreprise s'endette, la troupe se désorganise. Un des membres, qui a des relations riches, parvient à remettre une nouvelle troupe sur pied avec Jenny comme vedette. Veraart est profondément malheureux, lui qui, sans cesse infidèle à sa femme, retourne cependant auprès d'elle après chacune des liaisons où l'a entraîné son cœur versatile et sans cesse épris.

Le roman finit un peu brusquement. L'auteur avertit dans une note : « Ici finit le récit de Margaretha Schepp, » et il annonce son intention de donner une suite sous le titre de : *La Carrière de Jenny Heysten.*

Ce qui précède fait tomber les objections que nous aurions pu formuler au sujet des lacunes que présente le principal personnage, Jenny Heysten. Nous aurions aimé que ses impressions, au moment de ses débuts, nous fussent exposées avec plus de précision et de détail et nous avons eu le sentiment que l'auteur s'en abstint, parce que la matière lui restait trop peu familière et qu'il ne voulait pas recourir à des développements arbitraires. Il y a deux acteurs qui occupent les premiers plans : Manders, le jeune premier, et Veraart, et ils sont parfaitement dessinés ; mais les autres restent trop effacés. Peut-être l'auteur, qui, dans un avertissement, a prévenu ses lecteurs qu'il ne s'agit pas ici d'un roman à clef, a-t-il craint, en donnant des traits trop précis à ces

personnages secondaires, de rappeler involontairement tel ou tel acteur connu ; mais ce ne serait pas encore là une excuse suffisante.

J'ai déjà dit avec quelle justesse l'auteur a décrit les petites intrigues, les pratiques, les travers des acteurs, leurs rivalités, leurs conflits de vanité, leurs efforts pour accaparer les effets de scène, leurs médisances et, tout considéré, *Het Huis der Vreugden* est un livre habile, parfaitement écrit.

Il n'en émane pas de sentiment puissant et profond, mais il ne convient pas de pousser si loin les exigences pour un roman retraçant la vie de théâtre.

J.-L. WALCH.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Quelques vérités sur la Question d'Orient. — Costis Palamas : *Œuvres choisies*, traduites du néo-grec par Eug. Clément, 2 vol., Chiberre. — D. Tangopoulos : *Philologika portraita*, Ganiaris, Athènes. — L'Odyssée. — Mémento.

Nous avons pris l'habitude, au cours de ces chroniques, d'associer à nos commentaires sur la littérature et la langue certaines considérations d'ordre philosophique et politique sur l'évolution de la nationalité. Tout ce qui nous semble exprimer un peu de la sensibilité collective fournit des matériaux à notre analyse, et c'est ce qui nous a permis, en un temps de turcophilie outrancière, de garder toute notre foi dans la dignité et les destins de l'Hellénisme. Parmi les raisons qui nous guident et qui n'ont rien à voir avec les intérêts économiques, il en est une que M. Léon Maccas, dans son courageux opuscule, **Quelques vérités sur la Question d'Orient**, donne pour conclusion à son plaidoyer, c'est que la question grecque est la pierre de touche de la puissance européenne. A ce point de vue, le retour des Turcs en Europe est sans doute un fait grave, puisqu'il ramène la question d'Orient au point où elle se trouvait en 1914. Mais l'erreur des dirigeants grecs ne fut-elle pas d'avoir voulu s'enfoncer au cœur de l'Asie Mineure, dans un esprit impérialiste que paraît réprouver l'atmosphère mentale de l'Europe d'après-guerre et qu'exploitèrent d'autres impérialismess? Hélas! dans l'état actuel des consciences, il ne semble pas possible de libérer les chrétiens sans opprimer les musulmans et vice-versa. Quelle tristesse ! De

là la diplomatie à coup de statistiques plus ou moins truquées, les déportations, les expulsions, les massacres. Mais pourquoi y a-t-il pareille irréductibilité entre les fidèles du Christ et les sectateurs de l'Islam ? La constitution des Etats modernes ne place-t-elle pas les uns et les autres sur le même pied au regard de la Loi ? Le gouvernement d'Angora lui-même ne se réclame-t-il pas de pareils principes, que les Grecs au surplus étaient prêts à respecter, ceux-là du moins qui se sont débarrassés du byzantinisme autocratique, et l'éducation occidentale en augmente chaque jour le nombre. Tels sont, en effet, les discours au fatras desquels se dissimule la réalité. Et la réalité est celle ci : entre l'Islam et la Chrétienté, il n'y a pas de compromis social possible, parce que l'Islam polygame porte atteinte au statut fondamental de la famille de type européen. Ainsi, l'égalité politique des confessions n'est pas possible pratiquement, à moins que le pouvoir ne soit exercé par des tiers désintéressés.

A mesure que l'autorité politique se déprend des préoccupations religieuses, certaines solutions peuvent apparaître dans la séparation absolue des Eglises et de l'Etat. Pour nous, constatons et affirmons que l'Hellénisme est, moralement parlant, une force occidentale, dont toutes les manifestations restent solidaires de l'activité de l'Occident. Au contraire, la Turquie islamique représente ce qui s'oppose à l'assimilation européenne, et ce qu'elle nous empruntera ne sera jamais qu'un vernis. On peut médire du caractère grec ; on peut lui imputer à crime ses moindres défauts ; toutes les créations de l'Hellénisme font partie de notre vie intellectuelle, et nombreux sont les Hellènes qui sont venus illustrer les arts ou la science d'Occident. Je ne citerai pas de noms ; ils sont sur toutes les lèvres. Volontiers, cependant, depuis le guet-apens constantinien d'Athènes, proclame-t-on en France que les Grecs modernes sont absolument dégénérés, et qu'il n'y a plus rien de commun entre eux et leurs ancêtres homériques. Est-ce que les héros des chants klephtiques sont tellement indignes de figurer à côté des Achilles et des Ajax ? Au surplus, connaissons-nous bien les trésors intellectuels de la Grèce nouvelle ? Une traduction, qui n'attend plus que l'éditeur, nous révélera bientôt l'impérieux chef-d'œuvre qu'est le mystère crétois du *Sacrifice d'Abraham*, et nous avons nous-même formé le projet de donner un jour une version de cet étrange poème chevaleresque où l'es-

prit celtique se marie à la sensibilité grecque : *L'Erotocritos*, égal aux plus beaux chants du Tasse.

Mais il est un fait que nous ne devrons plus ignorer, c'est que le plus grand poète européen de notre époque, suivant la juste expression de M. le professeur Clément, est sans doute Costis Palamas, dont toutes les œuvres, au surplus, ont été commentées à cette place.

Précisément voici paraître, à l'usage des Français, dans la plus brillante et la plus consciencieuse des traductions, les **Œuvres Choisies** du poète. Chacun de ses livres, et il en a publié à ce jour, tant en vers qu'en prose, une vingtaine, est représenté dans les deux volumes qui nous sont offerts, et qui auraient pu être beaucoup plus copieux, si certaines difficultés d'ordre matériel n'avaient engagé le traducteur et l'éditeur à pratiquer quelques suppressions.

Tel qu'il demeure, l'édifice anthologique, dévotieusement élevé par M. Eugène Clément à la gloire de Costis Palamas, est vraiment imposant et de belles proportions. Au péristyle, une savante étude sur la Vie et l'Œuvre du Poète nous dit ses origines (il naquit à Patras en 1859 de parents venus de Missolonghi), son existence d'études et de luttes intellectuelles en faveur du popularisme, les caractéristiques essentielles de son génie éminemment grec et universaliste, trop de fois méconnu en raison de sa richesse même.

Poète de son temps, poète de sa race, poète de lui-même, voilà ce que Palamas a voulu être et ce qu'il est, dit fort judicieusement son éminent commentateur.

Il est le poète de la Grèce, et de toute la Grèce ; il a célébré l'Homme, tout l'Homme.

Ce qui captive davantage dans la poésie de Palamas, ajoute ailleurs M. Clément, c'est que la sensibilité ne s'y sépare jamais de l'intelligence. Ce poète de l'idée ne se contente pas de la colorer; il se passionne pour elle. Le mouvement de sa pensée se rythme au battement de son cœur. A ces facultés précieuses s'ajoutent le don suprême du verbe et le sens profond de l'art.

Costis Palamas, en effet, ne s'est pas contenté de pétrir et de façonner une langue nouvelle pour la rendre apte à tout exprimer, « pour la rendre capable d'atteindre tous les escarpements de la pensée, de pénétrer tous les abîmes du sentiment » ; il a

su renouveler toute la matière poétique, rajeunir tous les rythmes, et sa virtuosité de versificateur est incomparable. Il considère la poésie comme l'expression synthétique de l'âme universelle et, quoiqu'il ne se soit jamais asservi aux strictes disciplines d'aucune école, on peut le regarder comme l'un des sommets du symbolisme dans le monde. C'est à la culture française, en effet, qu'il doit le plus, et lui-même s'est plu à l'affirmer dans un poème paru au début de la grande guerre et que nous fûmes sans doute le premier à paraphraser : *Europe* : *1914*.

Mais moi, tout mon amour vole à présent vers toi, ô France.

Après le lait de ma Mère divine, c'est toi qui as été la manne de mon désert, toi qui as été ma joie, le guide et l'éducatrice de mon esprit, ma seconde mère.

Je n'ai jamais foulé ton sol visité par le monde entier ; je ne me suis jamais baigné dans les eaux de la Seine ; mais ta vision a été le rayonnement de ma pensée, ô toi ma seconde mère.

. . . .

Non, tu n'es pas destinée au ver du tombeau, tes dieux vivent et tu vis avec eux, Hypatie. Comme la Gloire, puisse aussi la Victoire être avec toi, ô grande République !

Ainsi le Poète sentait que l'Hellénisme ne pouvait triompher sans la France, et ce sentiment était partagé par la majorité de ses compatriotes. C'est que la Civilisation occidentale est bien réellement un bloc. De ce bloc la Turquie ne fait point partie ; elle ne peut. A la turcophilie littéraire de fantaisie opposons victorieusement l'œuvre de Costis Palamas, et pour la sauvegarde même de la France, restaurons le philhellénisme. C'est à quoi nous conviait récemment M. Georges Batault, quand il disait ici même : « La Grèce vaincue et diminuée est aujourd'hui le symbole d'une défaite plus profonde et plus grave, celle des Puissances occidentales. »

En cherchant à insinuer que les Grecs étaient indignes de notre estime, on a calomnié quelques-uns des plus hauts représentants de notre culture.

Dans l'une des brillantes chroniques littéraires dont il a le secret, et qu'il intitule *Le Beau Passé*, M. Grégoire Xénopoulos manifeste l'espoir que Costis Palamas pourra vivre assez longtemps pour recevoir le Prix Nobel. Cela ne compensera point pour la Grèce la perte de la Thrace ; mais cela contribuera certainement à la réhabiliter.

Dans le même ordre d'idées, les *Portraits littéraires*, ingénieusement brossés par M. D. Tangopoulos, jettent une lumière crue sur les grandes figures intellectuelles qui, à partir de 1890, ont préparé la naissance de la nouvelle Ecole littéraire d'Athènes. Que de chemin parcouru depuis *Les Idoles* de Roïdis !

L'un des pionniers du Popularisme, M. Argyris Ephtaliotis, dont les récits roméïques ont servi de modèle et d'encouragement à tant de jeunes conteurs, poursuit maintenant l'achèvement d'une tâche bénédictine, dont Polylas avait cru s'acquitter naguère sous une forme définitive : la traduction de l'**Odyssée**. Ephtaliotis pense que Polylas a fait une *Odyssée* pour les contemporains d'Homère, mais dans une autre langue ; il en veut créer une pour les gens d'aujourd'hui et de demain. Le *Noumas* nous permet d'apprécier les mérites de cette transposition dans le rythme klephtique, en publiant le Chant Z. Elle est d'une grâce achevée. Ainsi s'affirme la continuité du génie hellénique à travers les siècles.

Mémento. —Toujours riche et variée est la moisson de poésie. Aux *Tragoudia* de Myrtiotissa, il faut faire une place à part, claire et haute. Pour la force du sentiment, la noblesse des pensées, la grâce de l'expression, ces vers appellent la comparaison avec les poèmes de Mme Cécile Périn, et la pièce *A mon Fils* mérite de figurer dans toutes les anthologies. La fine ingénuité des chansons populaires revit dans *Proïno Xékinima* de M. S. Athanas, à qui pour la deuxième édition Costis Palamas fait l'honneur d'une préface. Dans le champ où moissonnèrent divinement Drossinis et Krystallis, M. Athanas trouve à glaner de beaux épis. M. D. Œkonomidis nous offre de joyeux chants : *Catalogia*, en l'honneur de la vie et de l'amour : il célèbre la lumière revigorante, le sourire des choses, l'allégresse d'exister, l'espoir de jours heureux. Une douzaine de pensées liminaires nous disent ses préférences d'art. L'influence de Solomos et des chansons du peuple lui paraît meilleure à subir que celle de Palamas, troublante. Mais le problème n'est pas de refaire les aînés, c'est de se manifester personnel. On peut attendre beaucoup de M. Œkonomidis. Avec sa perfection verbale accoutumée, M. Cléon Paraschos, métricien habile, traduit vingt-deux poèmes de Baudelaire qu'il fait précéder de vingt-huit pièces de son crû. Talent riche et souple, sinon varié. *Ce que je pense du ciel et de la terre* (*Ti skeptomai apo ton ouranon kai tin yin*) ; M. D. Calogeropoulos a concentré ingénieusement, sous forme de pensées, des trésors de véritable sagesse. Roïdis, l'ironie en moins. On lira ces pages avec fruit. De M. Paulos Nirvanas paraissent les *Pages choisies*, excellente initiative de la mai-

son Eleftherondakis, qui devrait être suivie par d'autres contemporains. Fine préface de Xénopoulos qui, par ailleurs, remporte au théâtre, avec *To Anthropinon*, le plus franc de ses succès déjà nombreux.

Signalons du jeune conteur et poète Tymphristos un petit roman réaliste de la vie athénienne : *Ghoïssa tòn Athinòn*, qui montre de très sérieuses qualités d'observation et d'analyse, en contraste avec le romantisme idéaliste d'un premier récit ayant pour cadre Constantinople ; *Oréa tou Péran*. Aux *Contes* de Moraïtidis (deux volumes chez Sidéris) écrits dans une langue analogue à celle de Papadiamandis, mais tout rehaussés d'ironie légère, il nous faudra consacrer tout un commentaire. C'est un merveilleux peintre de figures.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Emmanuel Malynski : *Comment gagner la guerre*, Jouve.

Comment gagner la guerre (la Clef de l'Impasse Européenne, politique, économique et sociale. Livre premier), de M. Emmanuel Malynski, est un livre où l'auteur prétend résoudre le grand problème contemporain par une reconstruction complète de l'Europe orientale et d'une grande partie de l'Asie. C'est voir grand, pour ne pas dire plus ; et le lecteur moderne, habitué cependant au colossal, sort de cette littérature un peu éberlué. Pourtant, ce petit ouvrage est bien curieux. Après tout, ces nombreux médicastres, qui, depuis quatre ans, entourent le chevet de la pauvre Europe, chacun avec ses remèdes particuliers et plus ou moins intéressés, n'ont guère apporté de soulagements à la pauvre malade.

Voici un chirurgien hardi, manches retroussées ; écoutons-le un peu. M. Emmanuel Malynski prétend que tout ce qui a été fait jusqu'ici est purement insensé. Les bavardages infinis de la Conférence de Paris, les innombrables parlotes, qui l'ont suivie, tout cela n'a été que pur verbiage, n'aboutissant à aucune solution vraiment pratique. Les Allemands, cernés de toutes parts, s'agitent dans leur chaudière en pleine ébullition, laquelle menace de sauter à chaque instant. Toute l'Europe orientale, démembrée, s'agite désespérément. La Russie est épileptique et cherche à communiquer sa démence à toute la planète. Quel traitement assez énergique pourra mettre fin à un tel état ? Le partage de la Russie, répond carrément M. Malynski, partage dont l'exploitation rationnelle, que les moujiks n'entreprendront jamais,

pourrait *payer* et au delà, en peu d'années, toutes les destructions de la guerre. Deux grandes *sphères d'influence*, d'abord. A l'Allemagne, le soin de pacifier, et d'organiser ensuite, toute la partie nord de la Russie européenne et asiatique; ce qui lui permettrait, vu les profits, de s'acquitter rapidement de ses dettes ; et les indigènes, non seulement ne souffriraient pas de cette emprise, mais verraient leur situation matérielle et morale singulièrement améliorée.

A l'Angleterre, une mission analogue dans la partie Sud du même empire, jusqu'en Chine. Quant à la Pologne, qui devrait être au préalable délivrée de son régime démocratique (oh ! l'auteur n'est pas tendre pour les démocraties), régime qui lui a été jadis si funeste, qui lui serait à présent plus funeste encore, la Pologne, après octroi d'une monarchie constitutionnelle (surtout *monarchisante*), il faudrait la laisser s'étendre jusqu'à la Mer Noire ; elle dirigerait les destinées des Ruthènes de l'Ukraine qui s'en trouveraient bien. Ceci permettrait de supprimer le couloir de Dantzig, vrai nid de guêpes, en effet, et faciliterait (au moyen de la constitution de petits Etats incorporés dans une vaste fédération allemande où la Prusse n'aurait qu'un rôle limité), l'accès de l'Allemagne en Russie et supprimerait, d'un coup, tout danger sérieux de conflagration entre les deux Etats voisins, puisqu'ils n'auraient plus d'intérêts vraiment divergents

Enfin, reconstitution d'une monarchie austro-hongroise groupant autour d'elle, fédérativement, tous les Etats des Balkans. Quant à la France, elle aurait l'héritage d'une grande partie de l'homme malade : Syrie, Cilicie, Arménie, Palestine, Arabie même ! Le reste de la succession laissé à la Grande-Bretagne. A la Grèce et à l'Italie, quelques îles de l'Archipel suffiraient. Dans cette combinaison, le Japon admis seulement et avec prudence, sur l'Asie continentale qui lui fait face ; l'Amérique du Nord confinée aux Amériques où elle continuerait à appliquer la doctrine de Monroë et écartée énergiquement de cette *nouvelle* Europe considérablement revue et agrandie. Voilà, en gros, le traitement énergique préconisé par M. Malynski, publiciste polonais qui n'a pas oublié sa patrie et qui a eu bien raison.

Evidemment, les objections se présentent en foule à l'esprit, après une telle lecture. Indiquons-en seulement deux. Et d'abord, l'auteur reconnaît qu'il faudrait, pour ces différentes opérations,

une armée d'au moins deux millions d'hommes des différents pays associés pour *réaliser* les profits. Comment recruter cette armée *spéciale* et surtout comment la payer, à une époque où la banqueroute guette un peu tous les Etats ? car la besogne serait dure et longue, probablement. Et ensuite et surtout (l'Allemagne exceptée peut être) comment les gouvernants oseraient-ils présenter à leurs parlements respectifs, épouvantés, sans doute, un tel projet ? La masse des gouvernés, n'en doutons pas, ferait un joli tapage, qu'on croit entendre ! Tous ces gens auraient tort, conclurait le publiciste, car c'est la seule voie de salut. Peut-être. Mais M. Malynski doit en faire son deuil : si l'Europe doit être sauvée, ce qui n'est sûr qu'en partie, ce sera par d'autres moyens, sans doute plus *humanitaires*. Et cependant ce petit livre n'est pas banal. Il émerge, d'une certaine manière, sur la foule innombrable des écrits inspirés par l'énormité des événements de cette époque. C'est déjà quelque chose.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Auffenberg-Komarow : *Aus Oesterreichs Höhe und Niedergang*, München, Drei Masken Verlag. —Albert Schinz : *French Litterature of the Great War*, New-York, D. Appleton.

Le livre d'Auffenberg : **Souvenirs sur la grandeur et la décadence de l'Autriche**, fournit un complément précieux aux deux premiers volumes des *Années de service* de Conrad de Hœtzendorf dont nous avons rendu compte dans les *Mercure* du 15-III-22 et du 15-X-22.

Auffenberg naquit en 1852, d'une famille originaire du Brisgau. Ses ancêtres étaient, depuis des générations, officiers et fonctionnaires autrichiens. Entré en 1864 à l'école des Cadets d'Eisenstadt, élève de l'Ecole de guerre en 1875, il monta de grade en grade jusqu'à celui de général et remplissait en 1903 les fonctions d'inspecteur des écoles d'officiers de réserve, quand il fut un jour invité chez l'archiduc François-Ferdinand, qui ne le connaissait point. Plusieurs autres des convives étaient dans le même cas. Auffenberg était en train de prendre ses dispositions pour partir quand l'archiduc, le prenant pour le feldmaréchal-lieutenant Tisljar, avec qui il causait, lui demanda son avis sur divers incidents

politiques. La réponse d'Auffenberg l'amena à expliquer à l'archiduc la question croate: son exposé, qui était en accord avec les idées de l'archiduc, lui plut tellement que, dès lors, il le protégea. Vers la même époque, ses fonctions en Bosnie avaient mis Auffenberg en relation avec Aehrenthal, auquel il démontra que, par suite du mouvement jeune-turc, le moment était venu où l'annexion ne pouvait plus être reculée, Auffenberg devint ainsi le conseiller de deux personnalités qui s'entendaient de moins en moins. En juin 1911, François-Ferdinand l'invita sur son yacht pour lui annoncer qu'il était son candidat pour le ministère de la guerre et recevoir de lui la promesse d'exécuter le programme qu'il lui développa. Auffenberg promit, quoique avec d'importantes réserves. Sa nomination eut lieu peu après.

En prenant possession de ses fonctions, Auffenberg put se convaincre que sa position serait difficile. L'Empereur se montra dès ce moment peu bienveillant envers lui ; d'autre part, Aehrenthal se plaignait d'être toujours gêné par les velléités belliqueuses de Conrad et revendiquait le droit d'aviser les militaires du moment où la situation deviendrait réellement critique. La tâche principale qu'avait à exécuter Auffenberg était l'introduction du service de deux ans, désirée par les populations et en échange duquel le gouvernement voulait obtenir des crédits et une augmentation du contingent. Mais tandis que les militaires étaient surtout préoccupés d'obtenir le plus possible, les ministres civils cherchaient surtout à les contraindre à réduire le plus possible leurs demandes, les délégations étant aussi hostiles que possible à toute augmentation des dépenses militaires. Auffenberg arriva cependant à une solution satisfaisante pour la loi d'introduction du service de deux ans. Il eut le même bonheur pour l'augmentation de l'artillerie. Ses collègues n'ayant pas consenti à demander les crédits pour l'achat des fameux 24 mortiers automobiles de 30,5 cm., Auffenberg les commanda sous sa propre responsabilité à l'usine Skoda. L'Empereur, auquel il l'annonça, l'écouta sans lui répondre un mot. L'émotion que provoquèrent les victoires des Balkaniques en novembre 1912 tira Auffenberg de la situation angoissante où cette commande l'avait mis. Tous les crédits demandés furent accordés. On lui permit aussi d'augmenter l'artillerie de campagne de 76 batteries et de commander 800 mitrailleuses. Conrad insiste fort sur les progrès des

Italiens, des Serbes et des Russes depuis 1907 : on voit que l'armée austro-hongroise a progressé aussi depuis cette date.

Les services ainsi rendus par Auffenberg ne purent prolonger sa carrière ministérielle. L'Empereur, auquel il avait été imposé par François-Ferdinand, se montrait toujours plus hostile à son égard. Auffenberg avait, en novembre 1911, joint ses efforts à ceux de Conrad pour obtenir que l'on profite de la guerre italo-turque pour agir contre l'Italie, le Monténégro ou la Serbie, mais malgré cela, il s'était aperçu que François-Ferdinand, dont il n'avait pu faire toutes les volontés, devenait plus froid à son égard. En décembre 1911, cet archiduc et l'Empereur s'entendirent : l'Empereur concéda à l'archiduc de mettre de nouveau Conrad à la tête de l'état-major général ; l'archiduc accepta le renvoi d'Auffenberg et son remplacement par Krobatin. Sans l'intervention de Conrad, qui obtint la nomination d'Auffenberg à l'inspection d'armée qu'il laissait vacante, ce dernier n'aurait reçu comme compensation qu'une décoration.

Au commencement de la guerre, Auffenberg commanda la 4e armée et gagna avec elle la bataille de Komarow (voir *Mercure* du 1-x-1920) dont il est démesurément fier. Quand, après la bataille de Rava-Ruska, il dut battre en retraite, il sacrifia un certain nombre de voitures pour ne pas retarder sa dangereuse marche de flanc. L'archiduc Frédéric, généralissime, y vit une des preuves qu'Auffenberg n'avait plus « la vigueur corporelle et intellectuelle nécessaire ». Le 29 septembre, il l'invita à demander son remplacement pour cause de maladie. Auffenberg fut forcé d'obéir et l'archiduc Joseph-Ferdinand fut nommé à sa place. Auffenberg en conçut un immense dépit et revint à Vienne. Comme il était le seul général autrichien ayant remporté une victoire, il était l'objet de l'attention générale et la virulence de ses critiques était d'autant plus ressentie en haut lieu. Néanmoins, le 23 avril 1915, l'Empereur lui permit d'ajouter le mot Komarow à son nom et on lui annonça qu'un supplément de solde de 8.000 couronnes allait lui être alloué, mais, le 26 suivant, il fut arrêté sous l'inculpation d'avoir, étant ministre de la Guerre, spéculé à la bourse sur les actions Skoda par l'intermédiaire d'un colonel retraité nommé Schwarz. Une longue et féroce enquête prouva qu'il avait seulement télégraphié à ce colonel quelques pronostics, et cela, pour obtenir de lui des articles élogieux dans

le *Neue Wiener Tagblatt* et dans quelques feuilles militaires. Finalement, un conseil de guerre l'ayant acquitté, on l'invita à demander à comparaître devant un « conseil d'honneur ». Celui-ci, le 26 octobre 1915, déclara qu'Auffenberg « avait compromis son honneur d'officier en communiquant des secrets politiques et militaires pour aider à jouer à la Bourse » et lui adressa en conséquence un avertissement. Après la mort de François-Joseph, il essaya d'obtenir comme compensation la croix de Marie-Thérèse, mais le chapitre de l'Ordre déclara qu'elle ne pouvait lui être accordée, l'avertissement subsistant toujours.

Depuis son procès, Auffenberg était devenu républicain : cette décision ne fit que rendre plus intense sa haine des Habsbourg. Mais son livre, à ce point de vue, n'est pas une exception dans la littérature autrichienne : tandis que les anciens serviteurs des Hohenzollern sont restés leurs défenseurs respectueux, ceux des Habsbourg font étalage du peu d'estime qu'ils ressentaient pour leurs anciens souverains et pour les grands seigneurs à qui ils attribuaient des places où leur capacité ne les eût point appelés. La société autrichienne, encore partiellement féodale avant la guerre, supportait en réalité avec dégoût les privilèges monarchiques et nobiliaires. Les sentiments d'Auffenberg ne paraissent pas d'ailleurs avoir influé sur son jugement, et sauf en ce qui touche aux origines de la guerre, il donne l'impression d'un témoin modéré, équitable et réellement impartial.

Faire la synthèse de la littérature d'une époque sera de plus en plus difficile ; la postérité se bornera à l'étude de quelques œuvres, souvent à peine plus remarquables que leurs rivales, mais l'historien, pour faciliter sa tâche, lui assignera ainsi des limites factices qui en fausseront plus ou moins les résultats. Seuls les contemporains ayant tout lu (ou à peu près) pourront avoir eu une impression exacte. On doit donc se montrer reconnaissant envers ceux qui, comme M. A. Schinz, dans sa **Littérature française de la Grande Guerre**, essaient d'analyser tout un groupe de productions littéraires. Le livre de M. Schinz est mieux qu'un guide bibliographique, c'est un résumé de la pensée française pendant cette époque, la plus émouvante peut-être que notre race ait vécue. L'auteur voulait la faire connaître aux Américains ; le profit de son travail s'étendra aussi aux historiens, qui plus tard désireront savoir comment les cerveaux de nos

écrivains ont vibré sous l'influence de cette convulsion gigantesque. Son livre sera à sa place dans toute bonne bibliothèque française.

ÉMILE LALOY.

A L'ÉTRANGER

Orient.

La question d'Orient devant la Conférence de Lausanne. — Depuis qu'aux bords du lac Léman s'est réunie la Conférence pour la discussion de problèmes et d'intérêts qui, plus ou moins directement, se rattachent à la question d'Orient, Lausanne est devenue le centre nerveux du monde entier. Non seulement l'Europe et les Balkans, mais encore l'Amérique et l'Egypte, la Palestine, la Syrie ont les yeux rivés sur elle, se préoccupent de ce qui s'y passe, de ce qui s'y décidera. Car jamais la question d'Orient n'est apparue aussi dangereusement complète ni plus effroyablement complexe qu'au lendemain des victoires kémalistes. Et pourtant la dispute ne concernait à l'origine que les seuls Grecs et Turcs. Terminée sur le champ de bataille anatolien, elle a échappé au vainqueur aussi bien qu'au vaincu, et portée en Suisse par trois des grandes puissances elle recommence, sous sa phase diplomatique, autour des tapis verts du château d'Ouchy, mais morcelée et élargie d'une manière anormale. Cette tournure qu'ont prise les choses, et la confusion de l'Occident avec l'Orient, sont propres à inspirer les doutes les plus sérieux, les alarmes les plus vives sur l'issue de la Conférence. Quand elle était purement européenne, on n'avait pas réussi à liquider définitivement la question d'Orient ; maintenant que tout l'univers se sent attiré vers elle ne faurdait-il pas désespérer d'y parvenir ? Quelques efforts que l'on tente, quelque bonne volonté qu'on y mette, si louable que soit l'esprit conciliant qui préside aux débats, il y a là trop d'intérêts en jeu et contradictoires, pour que tôt ou tard ils ne se heurtent pas, et empêchent d'arrêter quoi que ce soit de stable en dehors d'un provisoire compromis. La Question d'Orient, ou plus précisément les Questions d'Orient et celles que l'Orient peut appeler Questions d'Occident, se mêlent et s'enchevêtrent et s'engendrent l'une l'autre à la façon des monstres. Dès lors, comment ne pas raisonnablement appréhender que le traité de Lausanne ne soit, bien plus encore que celui de Sèvres, qu'il abroge,

un puzzle d'où l'harmonie sera bannie des pièces vaille que vaille ajustées et irrémédiablement disparates? Comment serait-il humainement possible de garantir l'exécution de clauses consenties ou imposées après de si âpres discussions? Les signataires engageraient-ils conjointement et solidairement leurs pays respectifs à observer le pacte scellé à Ouchy? Il faut prendre garde que rien n'est aussi traître que le terrain oriental, parce que tout, hommes et choses, se trouve encore entraîné dans une déconcertante évolution, cherche sa voie et s'égare, obéit à ses passions, subit des influences, s'exalte sur des « conseils », vole aux fusils ou aux mitrailleuses. Ne fût-ce que pour des considérations de mentalités diverses et essentiellement différentes, on ne saura empêcher que l'arrangement intervenu ne soit bientôt différemment interprété par quelques Orientaux, et par Orientaux il faut entendre aussi les Balkaniques. La discorde sera en germe dans le futur traité, et que deux quelconques des parties contractantes n'arrivent pas à s'entendre, tout croulera; tout, comme pour le traité de Sèvres, sera à recommencer sur le champ de bataille d'abord, autour d'un tapis vert, ensuite.

C'est parce que d'instinct il a pressenti ces périls que Lord Curzon, au prix de concessions indiquées dans le discours-programme qu'il prononça peu avant les élections (1), chercha à resserrer l'alliance entre la France, l'Angleterre et l'Italie ; et sans doute est elle de lui l'idée de réconcilier et rapprocher les Etats Balkaniques. De la sorte, du moins, on groupe des intérêts épars en formant deux blocs qui dureront ce que durent les alliances, lesquelles peuvent être regardées comme des servitudes internationales transitoires. De leur côté les Russes, exclus, avec les Turcs, du Concert Européen, s'efforcent à cimenter les liens qui les unissent à leur alliée d'occasion ; ils espèrent ainsi pouvoir exercer une influence occulte et toute-puissante sur les Turcs, et garder la haute main dans la direction du bloc des petits états musulmans qui à Lausanne, où ils se sont invités eux-

(1) « J'ose poser en principe que si l'on tient à liquider la Question d'Orient, on n'y parviendra que si la Grande-Bretagne, la France et l'Italie, qui sont nos principales alliées, agissent loyalement envers et avec chacune d'elles... Si les élections prochaines nous renvoient au pouvoir, j'aimerais reprendre une par une telles questions à l'égard desquelles nous différons d'avis ou à l'égard desquelles nous ne sommes pas parfaitement d'accord. Ces questions sont celles du Proche Orient, des réparations, des dettes, de Tanger... »

mêmes, se sont placés sous l'égide des représentants du « héros de l'Orient et sauveur de l'Islam », le Ghazi (victorieux) Moustafa Kemal Pacha (1) ; néanmoins les Bolcheviks ne seraient pas éloignés de composer avec leurs antagonistes « bourgeois »; il n'est intrigues ni bouffonnes bassesses auxquelles ils ne s'abaissent pour obtenir d'occuper à la Conférence la place, aujourd'hui supprimée, que jadis, dans des assemblées analogues les délégués des Tsars avaient occupée avec éclat et autorité.

Ils ressentent d'un tel ostracisme une humiliation impuissante : ils craignent qu'aux yeux des Turcs et de tout l'Orient leur prestige n'en éprouve un discrédit fatal ; enfin la considération de leurs intérêts séculaires entre pour beaucoup dans leurs inquiétudes et le mal qu'ils se donnent pour les dissiper. Car il est certain que, pourvu que persiste jusqu'à la fin l'unité de front conseillée par Lord Curzon, ce seront en définitive l'Angleterre, la France et l'Italie qui auront réglé la Question d'Orient. Les Bolcheviks semblent redouter que ce soit au détriment de leur pays. Aussi font-ils alterner leurs protestations et leurs arguments avec des menaces. Et ces menaces, s'agissant de l'Orient où la Russie, militairement et diplomatiquement, a toujours pris l'offensive, ne sont pas dépourvues de gravité. Mais sans doute les gouvernements de la France, de l'Angleterre, et peut-être aussi celui de l'Italie ont ils de bonnes raisons pour ne se laisser point intimider. Et c'est dans une sérénité relative que se poursuivent et se distribuent à des commissions et sous-commissions les travaux de la Conférence. Toutefois les surprises sont toujours possibles, car rien ne ressemble plus à un « plateau » que la salle où tant de délégués délibèrent en ce moment à Ouchy et parler à son propos de coups de théâtre, ou de sensationnelles entrées en scène, c'est à peine se servir d'expressions déplacées.

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Marcelle Tirel : *Rodin intime ou l'envers d'une gloire*. Préface de A. Beuret, élève et fils de Rodin ; Monde nouveau. 8 »

(1) Voir Auriant : *De l'évolution récente du Panislanisme, in* « Revue de France », 1er décembre 1922.

Esotérisme

Paul Heuzé : *Les morts vivent-ils ? 2e série : L'Ectoplasme* ; Renaissance du livre. 7 »

Histoire

Guillaume II : *Mémoires* ; Agence Radio. « »

Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919*. Avec de nombr. illust. Tome X. : *Tables des Origines à la paix de 1919* ; Hachette. « »

Littérature

Lya Berger : *Les femmes poètes de la Hollande* précédé d'un *Précis de l'histoire de la littérature hollandaise*. Avec 4 portraits : Perrin. 8 »

Alice Berthet : *La littérature universelle*, avec un tableau synoptique depuis le moyen âge jusqu'à nos jours ; le Fauconnier. 3,50

Victor Bouillier : *La fortune de Montaigne en Italie et en Espagne* ; Champion. « »

Jacques Boulenger : *Histoire de Merlin l'Enchanteur. Les Enfances de Lancelot.* Préface de Joseph Bédier ; Plon. 7 »

Léon Daudet : *Sylla et son destin*, récit de jadis et de toujours ; Flammarion. 7 »

Frantz Jourdain : *Au pays du souvenir* ; Crès. 6 »

Jules Laforgue : *Berlin, la cour et la ville.* Avec 4 photogr. et une préface par Jean Aubry ; La Sirène.

Henri Martineau : *Louis Thomas.* Avec un portrait par Caro-Delvaille; Le Divan. » »

André Mary : *La Chambre des dames.* Illust. de R. Raynolt ; Boivin. 12 »

Camille Mauclair : *Servitude et grandeur littéraires* ; Ollendorff. 10 »

Georges Maurevert : *Le livre des plagiats* ; Fayard. 6.50

George Oltramare : *Sans laisser de traces* ; Ciana, Genève. 2.50

Costis Palamas : *Œuvres choisies*, traduites du néo grec par Eugène Clément. Préface de Philéas Lebesgue ; Chiberre, 2 vol. 13.50

Platon : *Phédon ou de l'immortalité de l'âme.* Traduction intégrale et nouvelle avec prolégomènes et notes par Mario Meunier ; Payot. 10 »

J. Tribotlaspière : *Voyage au pays des Vierges* ; Calmann-Lévy. 5 »

A. Viatte : *Le catholicisme chez les romantiques.* Avant-propos de A. Cherel : Boccard. 6 »

Vicomte E. M. de Vogüé : *Lettres à Armand et Henri de Pontmartin, 1867-1909* ; Plon. 7 »

Musique

Adolphe Boschot : *Chez les musiciens* (du XVIIIe siècle à nos jours); Plon. 7.50

René Brancour ; *Massenet* ; Alcan. 7.50

Ouvrages sur la guerre de 1914

Fr. Martial Lekeux : *Mes cloîtres dans la tempête* ; Plon. 7 »

Maurice Paléologue : *La Russie des Tsars pendant la grande guerre.* III : *19 août 1916-17 mai 1917.* Aquarelles de G. Loukomsky ; Plon. 15 »

Philosophie

Louis Berthé de Besaucèle : *Les Cartésiens d'Italie* ; Picard. » »

André Cresson : *Les réactions intellectuelles élémentaires* ; Alcan. 8 »

Dr Sigm. Freud : *La psychopathologie de la vie quotidienne*, traduit de l'allemand par le Dr S. Jankélévitch ; Payot. 14 »

Jacques Heuzel : *Essai sur la philosophie de Victor Hugo du point de vue gnostique* ; Calmann-Lévy. 3 50

L. Prenant, A. Berthod, E. Bréhier, L. Brunschwig, R. Gillouin, etc. : *La tradition philosophique et la pensée française* ; Alcan. 20 »

Poésie

Camille Andry : *Les effluves et les arcs* ; Chiberre. 4 »
René Bardet : *Dernier bouquet.* Préface d'Auguste Dorchain ; Lemerre. 10 »
Raoul Bernard : *L'éternelle question. L'auteur de tout ? L'âme ?* Edit. Pacis, 1, rue Frédéric Passy. Nice. 10 »
Georges Boutelleau : *Poésies*, 1874-1916 ; Lemerre. 4 »
Marceline Desbordes-Valmore : *Œuvres poétiques* : *Reliquiae*. Préface de Boyer d'Agen ; Lemerre. 12 »
Jean Doyen : *Les chants agrestes* ; Le Fauconnier. 7 »
Paul Fort : *Ballades françaises.* I : *La ronde autour du monde.* Préface de Pierre Louys ; Flammarion. 7 »
J. Gallo-Borel : *L'âge heureux* ; Chiberre. 5 »
Francis Jammes : *Choix de poèmes.* Avec une étude de Léon Moulin et une bibliographie. Portrait de l'auteur par J. E. Blanche ; Mercure de France. 7 »
Jules Laforgue : *Œuvres de Jules Laforgue. Poésies.* I. *Le Sanglot de la terre. Les Complaintes. L'imitation de Notre-Dame la Lune.* II : *Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Appendice* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie), chaque vol. 12 »
Paul Lieutier : *L'année du cœur* ; Chiberre. 5 »
Georges Périn : *La nuit brille* ; Riéder. 5 »
Emile Poiteau : *Les Voluptés* ; Imp. centr. de l'Artois, Arras. 6 »
Arthur Rimbaud : *Poésies* ; Mercure de France. 6.50
X : *Des Songes... et puis la mort* : Impr. Cerf, Versailles. » »

Politique

Berthe Georges-Gaulis : *Angora, Constantinople, Londres* : Colin. 8 »
Georges Montandon : *Deux ans chez Koltchak et chez les Bolchéviques*; Alcan. 15 »
Walter Rathenau : *Où va le monde?* Payot. 9 »

Questions coloniales

Etienne Micard : *Le canal de Suez et le génie français* ; Soc. mut. d'édition. 7 »
Albert Sarraut : *La mise en valeur des colonies françaises.* Avec 11 cartes ; Payot. 20 »

Questions médicales

L. Lematte : *L'opothérapie du praticien* ; Maloine. » »

Questions religieuses

Emile Colas : *La mystique et la raison* ; Alcan. 8 »
C. Piepenbring : *Jésus historique* ; libr. Istra. 7 50

Roman

Alexandre Arnoux : *Ecoute s'il pleut*; Fayard. 6 50
André Baillon : *En sabots* ; Riéder. 6 75
Gaston Baudoin : *Loques* ; Soc. mut. d'édition. 6 »
Jean Beslière : *Le page mutilé* ; Emile Paul. 6 75
Binet-Valmer : *Parce que tu souffres* ; Flammarion. 7 »
Alfred Capus : *Scènes de la vie difficile* ; Férenczi. 6 75
Edmond Cazal : *Le vertige de la volupté et de la mort* ; Ollendorff. 7 »
Henriette Célarié : *La bague antique.* Colin. 7 »
Claude Dazil : *Madiette* ; Albin Michel. 6 75
Robert Destez : *Le beau joueur* ; Renaissance du livre. 6 75
Dostoievsky : *Carnet d'un inconnu,* traduit du russe, par J.-W. Bienstock et Ch. Torquet ; Grasset. 6 75
Georges Duhamel : *Œuvres de Georges Duhamel* : *Vie des Martyrs, 1914-1916* ; Mercure de France. (Bibliothèque choisie). 15 »
Alexandre Dumas : *Les quarante-cinq* ; Nelson, tomes I et II, chaque. 4 50
Maximilien Gauthier : *La vie d'un homme* ; Riéder. 6 50

Gabriel Gobron : *Tartines et Cancoyotte* ; Maison française art et édition. 1 »
F. de Joannis : *Le beau mensonge* ; Figuière. 5 »
Rudyard Kipling : *Œuvres de Rudyard Kipling* : I : *Le livre de la Jungle*, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. II : *Le second livre de la Jungle*, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières ; Mercure de France (Bibliothèque choisie) chaque vol. 15 »
Paul Lombard : *Les contes de la mise en boîte*, croquis de Gus Bofa ; Le Merle blanc. 2 50
Henri de Montherlant : *Le Songe* ; Grasset. 7 50
J. d'Or Senclair : *Toujours tu chériras la mer*, Préface du Vice-Amiral Guépratte ; Monde nouveau. 7 »
Charles Oulmont : *Le livre des amants* ; Crès. 6 »
Henri Petiot : *Révolution* ; Figuière. 6 »
Marcelle Prat : *Vivre*. Préface de Maurice Barrès ; Flammarion. 6 »
M. E. Prozor : *Etranges récits*. Introduction de Camille Mauclair ; Edition Rhéa. 4 50
André Raymond : *Hystérique* ; Le Fauconnier. 4 »
Romain Rolland : *L'âme enchantée*. I : *Annette et Sylvie* ; Ollendorff. » »
C. Rolubach : *De l'angoisse à l'amour* ; Le Fauconnier. 7 »
J.-H. Rosny aîné : *Dans la nuit des cœurs* ; Flammarion. 7 »
Pierre Sabatier : *La Révoltée* ; Albin Michel. 6 75
Ivan Tourguenieff : *Dimitri Roudine*, suivi du *Journal d'un homme de trop* et de *Trois rencontres*. Traduction Viardot-Tourguenieff. Préface de Edmond Jaloux ; Stock. 6 75
Trilby : *L'Impossible rédemption* ; Flammarion. 7 »
André Warnod : *La belle Sauvage* ; Albin Michel. 3 75

Sociologie

Albert Tournaire : *La plaie française* ; Libr. Auguste Comte. » »

Théâtre

Doctoresse Pelletier : *Supérieur !* drame des classes sociales en 5 actes ; L'idée libre. 0 75
Georges de Porto-Riche : *Théâtre d'amour*, 2e série : *Le vieil homme. Zubiri. Le marchand d'estampes. Les Malfilâtre* ; Ollendorff. 15 »
Jacques Toutain : *L'Aurore*, pièce en un prologue et 4 tableaux, en vers ; Chiberre. 4 »

Varia

Almanach Payot, 1923, agenda de poche de la femme française ; Payot. 4 50
Jean Azaïs : *Guide pratique et juridique de l'écrivain, de l'artiste, du libraire et de l'éditeur* ; Courrier de la Presse. 4 »
Roger de Félice : *Le meuble français du moyen âge à Louis XIII* ; Hachette. » »
Jules Moineaux : *Les tribunaux comiques*, édition définitive en un volume ; Flammarion. 7 »

Voyages

Henry Bordeaux : *Au pays de saint François de Sales* : Avec des illustr. ; Rey, Grenoble. 12 »
Jean Bouchot : *Scènes de la vie des Hutungs*, croquis de mœurs pékinoises ; Nachbaur, Pékin. » »
Joseph Desaymard : *Le nouveau Brennus ou le Gaulois à Rome* ; Images de Paris. 5 »
André Maurel : *Paysages d'Italie*. IV : *De Trieste à Cattaro* ; Hachette. » »
K. Mitsukuri : *La vie sociale au Japon* ; Soc. franco-japonaise de Paris. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — A propos des Défaitistes. — Le R. P. Bernard Vaughan. — Opinions des Turcs sur les Européens, d'après Paul Rycaut (1668) — Susceptibilité italienne. — Le XIXe siècle et M. Edmund Gosse. — La seconde représentation des « Cenci ». — On recherche un volume rare de Stendhal. — Toujours les jambons et les fourmis. — A propos d'une traduction de Pasek. Clemenceau émigré. — Ce qu'on lit en Angleterre. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le prix de l'Aide aux femmes de profession libérale a été décerné à Mme Jane Estienne pour son livre *Paysages pyrénéens*.

La commission chargée d'attribuer le prix Lasserre, d'une valeur de 10.000 francs, s'est réunie au Ministère de l'Instruction publique. Au quatrième tour de scrutin, elle a désigné M. Elémir Bourges par 9 voix contre 6 à M. Victor Giraud.

§

A propos des « Défaitistes ». — Nous avons reçu de M. Georges Pioch la lettre suivante :

7, rue Pillet-Will, Paris, IXe.

Mon cher Alfred Vallette,

Dans la lettre qui répond à celle que je vous ai adressée et que le *Mercure de France* a publiée dans son dernier numéro Dumur, le sieur Dumur, ne commet rien que je ne pourrais « laisser tomber ». Mais il y mêle des inexactitudes que je me dois de relever. Et puis — on a ses vices, n'est-ce pas ? — je suis repris du goût de collaborer au *Mercure de France*, alors même que Dumur n'y cesse pas d'abuser. Aussi suis-je résolu — votre sourire et mon sourire aidant — à user, jusqu'au bout ! de mon droit de réponse, dût ce droit m'être, à cause de Dumur, accordé pendant vingt ans, et plus .. Donc, mon cher Vallette, jusqu'au bout ! comme disait Dumur, afin de faire durer une guerre où il ne risquait de récolter que ceci : une notoriété que, certainement, la paix lui eût refusée... jusqu'au bout !

Commençons — voulez-vous ? — par les « fleurs ».

« Gros pantin », « boursouflement », « stupide vanité » — : cela étant dit pour essayer de me qualifier au moral comme au physique. — Mais c'est là comme des aménités si je considère le beau type de mâle dont Dumur aura enrichi notre faune, la Suisse, la France et la Victoire, et combien il manque à tout « boursouflement », à toute « stupide vanité » en prenant rang, lui le plus rance des Helvètes, parmi les plus grands et, certainement, les mieux rétribués des patriotes français.

Aussi bien, le lecteur impartial va-t-il convenir qu'un « boursouflement » et une « stupide vanité » qui résistent aux traits que me porta Trotzky et que Dumur, — ce Mur le long duquel on peut, je crois, tout déposer, — reproduit avec « son esprit ordinaire », sont moins évidents que la rage belliqueuse mais

sédentaire où s'enferma ce « jusqu'au boutiste » Dumur ; et moins évidents, aussi, que le profit pécuniaire qu'il ne cesse plus d'en tirer.

Que je demeure un fervent communiste après qu'on a fait public le « profit » que j'en ai, voilà qui peut, même pour Dumur, donner un sens nouveau aux mots « boursouflement » et « stupide vanité ».

Qu'a voulu prouver Dumur ?

Que nul n'est prophète en son pays ? — ce qui pourrait nous faire comprendre pourquoi ce résidu d'Emmenthal vaticine aigrement mais patriotiquement en France...

Tout le monde, Dumur excepté, s'en doutait un peu.

Le plus grotesque — : dirait Dumur, — c'est que je porte fièrement l'accusation de « pacifisme », d'« humanisme » dont, par compassion, sans doute, pour les Suisses patriotes français qu'il fournit ainsi d'ironie, veut bien me charger Trotzky, qui n'est pas mon « chef » (Dumur *dixit*), mais, seulement, mon camarade : un camarade que j'aime et que j'admire pour sa virilité de pensée et son courage révolutionnaire...

Cela implique-t-il que nous soyons, lui et moi, divisés, et que je me doive humilier de ses traits ? Dumur, dont la psychologie française est, décidément, plus suisse que nature, se méprend complètement.

« Pousser ensemble, oui ; penser ensemble, non » : c'est là, je crois, une maxime de Marc-Aurèle. Corrigée comme il suit : « Penser ensemble sur toute chose, non », cette maxime peut suffire à préciser, pour notre confrère de Gruyère lui-même, la position où, poussant ensemble, nous sommes l'un devant l'autre, Trotzky et moi.

Communistes, nous sommes un parti — : choix volontaire, discipline librement consentie. Nous laissons à de certains patriotes français, menés par de certains bergers suisses, la banalité de se mettre en troupeau.

Libre à Trotzky, puis à Dumur, libre à tous, de reproduire, pour s'en gausser, et sans publier le contexte, cette phrase : « Le communisme est la forme organisée et pacifique de l'amour. » S'il ne lui est pas possible d'être tel dans le temps où nous sommes, le Communisme, à moins de n'être point vraiment, ne peut être, dans ses fins, que cela. Et, seule, la volonté de briller, — facilement d'ailleurs, — dans une polémique a pu m'imputer la « noble candeur » d'avoir voulu dire autre chose.

Voilà pour les « fleurs ».

Quant aux inexactitudes ?...

Dumur se trompe : si je lui refusai la main, ce ne fut pas par amitié personnelle pour Henri Guilbeaux. J'ai pris publiquement le parti de Guilbeaux, comme de tous ceux contre qui, sous le règne ignoble des Clemenceau, Ignace, Mandel et Cie, s'ingénia la surenchère belliciste à laquelle Dumur participa remarquablement. Mais Romain Rolland pourrait témoigner que Guilbeaux ne m'aime guère et que je n'ai jamais beaucoup aimé Guilbeaux. J'ai refusé la main à Dumur, à cause de Dumur seulement, et parce que je le tenais déjà... pour ce qu'il est. Et cela me dispense d'en dire plus long.

Dumur se trompe quand, parlant de Trotzky, il le présente comme « l'homme que j'admire et que j'encense par-dessus tout ». J'admire et j'aime Trotzky, qui — on l'a pu voir — me le rend bien. Mais il est des hommes que j'aime,

que j'admire et que « j'encense » beaucoup plus que Trotzky ; mon camarade, mais non « mon chef ».

Dumur veut me faire prendre pour aussi... suisse que lui quand il écrit : «... que j'aie poussé à la guerre. Où ? Quand ? »

Il sait très bien que je n'ai pas fait allusion à son rôle avant la guerre, *mais à son rôle pendant la guerre. Il sait très bien* que si je le méprise, c'est pour le soin servile qu'il a pris de se faire pardonner, par les nationalistes français, le zèle fort louable qu'il avait, avant le 2 août 1914, dévoué à la cause du rapprochement franco-allemand. Autant que lui j'ai déploré, réprouvé, condamné « la trahison du parti socialiste allemand », égale, hélas ! à celle du parti socialiste français. Mais, contrairement au sentiment de notre vaillant Suisse, je me féliciterai... jusqu'au bout !... d'avoir eu ce que Dumur appelle un « meilleur estomac » : c'est-à-dire, de n'avoir pas excipé de la « trahison » de quelques-uns, trop nombreux ! pour trahir, à mon tour, la cause de la paix et de l'internationalisme, qui, seul, pourra fonder vraiment la paix. Je ne me blâmerai toujours que de ceci : de n'avoir pas été, dès le 2 août 1914, le « défaitiste » (style Dumur) que ledit Dumur honore aujourd'hui d'ironies dont l'Académie de billard de Genève elle-même ne voudrait pas...

Ce qu'il convient, surtout, de relever dans la lettre ou plutôt dans les deux lettres de Dumur, c'est l'invitation qu'il nous fait, à Morizet et à moi, de le traîner devant les tribunaux. Sa naïveté mercantile s'avoue par cette phrase édifiante : « Il n'y a que la justice qui puisse nous départager ».

Comme c'est simple ! Voulez-vous achalander ce qui vous tient lieu de littérature ? Vous commettez un feuilleton où, nommément, vous introduisez des citoyens vivants Vous les y diffamez avec prudence... assez pour qu'ils s'en émeuvent, pas assez pour que le public, insuffisamment informé, se puisse révolter contre un tel procédé.

Les citoyens diffamés, qui eussent dû mépriser, protestent-ils ? Qu'à cela ne tienne : Dumur, ou quelque chose du même acabit, leur répond, en substance : « Fâchez-vous, messieurs, c'est bien votre droit... Je vous en prie même... Que diriez-vous, par exemple, d'un bon petit procès ? Cela m'a déjà réussi avec *le Boucher de Verdun...* Vous avez toutes chances de le gagner, soit dit entre nous. Vous en aurez ce bénéfice : 100 francs de dommages-intérêts... 100 francs qui ne peuvent manquer, vu la réclame qu'un tel procès fera aux *Défaitistes*, d'être, pour moi, l'idéal placement de père de famille... Voyons, Messieurs, un bon mouvement !.. »

Nous avons répondu, Morizet et moi, par ce qui est, sans doute, comme le dit Dumur, notre « mépris de la justice bourgeoise », mais est, surtout, notre volonté souriante et ferme de ne pas faire les affaires d'un sieur qui lance ses produits conformément aux meilleurs procédés de la publicité épicière.

La justice sera, quant à lui, ce que nous la ferons nous-mêmes. Qu'il se rassure, toutefois : nous avions intérieurement le sourire quand, le voyant blême, défait, nous lui parlions de « revolver »... Mais pourquoi l'ingrat oublie-t-il cette « seringue à pipi » dont je lui ai, aussi, proposé les services ?... Qu'il se rassure, et qu'il n'aille pas prendre, pour nous fuir, le chemin de la Jungfrau, moins suisse que lui-même ! On n'en veut pas à sa vie, qui ne vaudra jamais qu'on la lui prenne.

« Pas plus haut que les fesses » : cela peut suffire, quand le paillasson est

Dumur, au verdict qui lui est dû. Que, seules, donc, soient inquiètes les jumelles qui, confiées à ses culottes, composent son véritable visage ! Notre justice sait bien que, si elle cherchait plus haut l'authentique Dumur, elle ne le trouverait point.

Mais — j'y pense — puisqu'il a besoin des tribunaux afin de faire, en France, figure de romancier, que ne nous y défère-t-il, Morizet et moi, pour menaces rendues publiques ? Cette longue lettre lui en peut fournir le prétexte.

J'ai dit : « cette longue lettre ». Elle est longue, en effet. Mais c'est fait exprès. La « justice bourgeoise » : — cette Muse de Dumur, — me donne un droit dont j'entends entièrement user : le droit à une réponse double, comme nombre de lignes, de celle par quoi Dumur, l'imprudent autant qu'impudent Dumur, a cru devoir, sinon aggraver, du moins augmenter la ruade où son besoin d'uriner sur lui-même l'a égaré contre moi. Ne vous en prenez qu'à lui, mon cher Vallette ; et ne nous en veuillez pas trop si, Morizet et moi, nous ne prenons pas le parti de vous en débarrasser.

Sans rancune toujours ; et croyez-moi votre bien dévoué

GEORGES PIOCH.

Nous avons communiqué cette lettre à M. Louis Dumur, qui nous dit que M. Georges Pioch lui paraissant n'apporter aucun fait ou argument nouveau pour sa cause, il n'éprouve pas le besoin de répondre.

§

Le R. P. Bernard Vaughan. — L'une des personnalités les plus originales du monde catholique anglais vient de disparaître. Le R. P. Bernard Vaughan s'est éteint à la résidence des Jésuites de Roehampton à l'âge de 75 ans. Les journaux du monde entier ont annoncé cette mort et beaucoup ont donné des détails curieux sur le célèbre prédicateur.

Il était le fils du colonel Vaughan de Courtfield, qui fut père de 14 enfants, dont Bernard était le douzième. Six de ses frères sont entrés dans les ordres et ses six sœurs ont pris le voile.

Le P. Vaughan était un apôtre redoutable. On ne peut le comparer, par la violence et l'audace du langage, qu'au moine italien Savonarole, dont on voit le masque dantesque au British Museum à Londres. Ce qui caractérisait la personnalité du P. Vaughan, c'était son audace en toutes circonstances. Il affrontait avec la même sérénité les milieux les plus élégants du « West-end » et les « Slums » (quartiers mal famés) de l'« East-end » où il lui arrivait parfois d'aller confesser des « filles » mourantes. Il aimait la controverse et on l'a vu adjurer une foule, presque exclusivement composée de protestants rigides, de s'embarquer sur la barque de saint Pierre. Personne, paraît-il, ne... protesta. On ne protestait pas non plus — du moins publiquement — lorsque le P. Vaughan fonçait, avec la vigueur d'un boxeur, sur la « Fast Smart set » de May-Fair et de Belgravia, dont il dénonçait les vices et les tares avec

une fougue qui laissait l'auditeur comme étourdi des coups reçus. C'est de lui qu'on aurait pu dire mieux que de Bourdaloue : « Il frappe comme un sourd ». Il semblait avoir conçu une haine toute particulière pour les « Wordlings » (mondains) et les « Club-men » qu'il assimile aux pécheurs les plus notoires de la Bible et à qui il jette l'anathème comme le Christ aux Pharisiens, ces « sépulcres blanchis ».

Le P. Vaughan leur criait ces vérités du haut de la chaire avec une véhémence d'élément déchaîné. Qui n'a pas vu prêcher le redoutable Jésuite n'a aucune idée de ce qu'est la conviction religieuse. Mais le P. Vaughan était trop intelligent pour être fanatique. Il savait que le meilleur moyen d'agir sur les consciences veules de ses auditeurs distingués, c'était de frapper fort et il assommait comme un tonnerre.

Il n'employait pas, comme moyen d'action, que la violence ; il maniait merveilleusement l'ironie. Sa peinture de la femme du monde est à cet égard bien caractéristique. Le prêtre a toujours quelque tendance à maltraiter en chaire le sexe faible et à ménager le sexe fort. Il est toujours sûr d'être suivi par les femmes, mais il ne veut pas décourager les hommes. Le Père manquait vraiment de mansuétude à l'égard de certaines femmes, celles qu'il appelle les « Smart and dainty ladies ».

Elles valent un peu mieux que les sauvages, leur disait-il à la chapelle de Farm Street, elles ne sont pas moins cruelles, mais sont beaucoup plus rusées. Car la femme n'est pas l'homme. Etant donné un code de moralité ou d'immoralité masculine suivant le cas, vous pouvez presque dire avec certitude (un faisceau de circonstances étant réuni) comment l'homme agira, tandis que, quelles que soient les idées morales d'une femme, vous ignorez ce qu'elle fera en n'importe quelle circonstance et c'est là votre seule certitude.

Ne croirait-on pas entendre l'interprète Aurelle devisant devant le silencieux Colonel Bramble ? Singulier rapprochement, mais qui ne surprendra pas les lecteurs de M. André Maurois.

J'ai eu le privilège d'entendre le R. P. Vaughan dans cette chapelle de Farm Street dont il avait fait sa redoute. Les « Wordlings », les « Club-men » et ces « Smart and dainty ladies » y venaient en foule recevoir de ce Savonarole du Nord que, selon le mot de Pie X, la « Providence avait envoyé se rafraîchir à Londres », de cuisantes leçons.

On y venait en robe de soirée et muni d'éventails ; car c'était en juillet 1906 et, pendant que le Père épongeait son front trempé de sueur, les belles auditrices éventaient leur visage rougissant, soit que la chaleur fût trop forte ou que la honte de leurs fautes leur montât à la face.

C'était passionnant comme un roman, dramatique comme une pièce de théâtre. Les « publicains » y étaient rares, mais ceux qui étaient présents éprouvaient une joie secrète, car les « pharisiens » y étaient traités avec une sévérité singulière.

Le Père Vaughan n'est plus, et je me permets de dire, à la manière de Bossuet : « Une grande voix est morte, une grande ardeur s'est éteinte. » J'ai lu dans un journal cette phrase qui m'a laissé pensif : « On a enterré Bernard Vaughan au cimetière Sainte-Marie. L'*élite* de l'aristocratie anglaise l'y accompagna. » Les gens du monde, les « Smart and dainty ladies » étaient trop bien élevés pour garder rancune à cet « homme du monde » qui joua devant les puissants de la terre le rôle de saint Jean-Baptiste devant Hérode. Mais il n'y a plus d'Hérodiade ! — RENÉ VILLARD.

§

Opinions des Turcs sur les Européens, d'après Paul Rycaut (1668). — Paul Rycaut résida, cinq ans durant, à Constantinople, en qualité de secrétaire de Lord Winchilsea, ambassadeur de Charles II à la Cour du Sultan Mahomet Khan IV. Il a laissé sous ce titre : *The history of the Present State of the Ottoman Empire*, un livre dont Volney, qui s'y entendait, a écrit que c'est « sans contredit le meilleur que l'on ait fait sur la Turkie ». C'est de la 4e édition de ce livre (Londres 1675) que l'on a extrait les remarques suivantes. Elles ont leur prix dans la crise actuelle, d'autant que, selon Volney, « Paris est le pays où il est le plus difficile de se faire des idées justes en ce genre ; les esprits y sont trop éloignés de cet entêtement de préjugés, de cette profondeur d'ignorance, de cette constante absurdité qui font la base du caractère turc ».

— L'Ambassadeur de France, Monsieur de la Haie, envoya un jour annoncer au grand Vizir Kiouprouli que le Roi venait de prendre aux Espagnols la place forte d'Arras. Il pensait que le Turk manifesterait quelque joie et lui retournerait dans sa réponse des compliments ; mais la seule réponse qu'il reçut du Grand Vizir fut : *Que m'importe que le Chien mange le Porc ou que le Porc mange le Chien, pourvu que la tête de mon maître soit sauve?* insinuant par là qu'il n'entretenait point d'autre estime pour les Chrétiens [les Européens] que pour des Sauvages ou des Bêtes.

— Les Turcs sont, par nature, un peuple fier et insolent, confiants dans leurs propres vertus, mérites et forces, et l'orgueil qu'ils en tirent provient de leur ignorance de la force et de la constitution des autres pays, en sorte que, quand ils dissertent des périls qui peuvent surgir pour les intérêts mahométans de la Conjuration et de l'Alliance des princes chrétiens [Européens], ils comparent le Grand Seigneur à un lion et les autres princes à de petits chiens, lesquels, disent-ils, peuvent exciter le lion et troubler son repos et sa majesté, mais jamais ne le peuvent mordre sinon à leur plus grand dommage. Ils disent encore, comme par une subtile concession, qu'ils sont incapables de se rencontrer sur mer avec les Chrétiens, à qui Dieu a donné cet instable élément en souveraine possession ; mais que la terre est l'apanage et l'héritage des Turcs, ainsi que cela se peut prouver par le grand circuit d'Empire soumis aux armées mahométanes.

AURIANT.

§

Susceptibilité italienne. — M. Louis Dumur a reçu la lettre suivante :

4 novembre 1922. Italie.

Cher Monsieur Dumur,

Je suis une bonne et ancienne lectrice du *Mercure*, et, dans celui-ci, de vos romans d'après guerre. Hier justement, dans le numéro du 1er novembre, page 720 des *Défaitistes*, parmi le grouillement de la vermine de Montparnasse pendant la guerre, je note l'éternel cliché de l'étranger sur l'Italien, cliché catalogué, accepté, commode, qui ne fatigue certainement pas l'imagination et l'intelligence des écrivains, depuis le journaliste à deux sous la ligne jusqu'à l'écrivain consacré : « Les hanches roulantes, un Italien goualait une barcarolle de Capri. » Dieu ! mon cher monsieur Dumur, ne pourriez-vous pas changer ?... Parole d'honneur, je préfère, parmi la même vermine, le profil de Trotzki !...

Le brigand en chapeau pain de sucre est un peu démodé. Reste la chanson napolitaine et les hanches roulantes... que je retrouve implacables, immuables, classiques, à peu de variantes près, depuis que je lis le français... A la fin cela nous ennuie et nous fatigue. Il y a quelques années on en souffrait peut-être. A présent on s'en fiche et on hausse les épaules. Il y a du progrès...

Je connais assez bien mes compatriotes, — défauts et vertus ; — j'ai voyagé à l'étranger, jamais je n'ai rencontré d'Italien ressemblant de près ou de loin au cliché par lequel Français ou étrangers se croient obligés de le définir... On roule les hanches et on chante Naples beaucoup moins que vous ne croyez, chez nous !

Depuis la tour de Babel, la malédiction et la punition de l'incompréhension est la loi... Pourtant, si vous vous efforciez, en France, de découvrir l'Italien, depuis celui de Montparnasse pendant la guerre jusqu'à l'Italien d'après guerre, — hors de Montparnasse, — je crois que les deux pays y gagneraient...

N'oubliez pas qu'on désire sincèrement être bons voisins, pourvu qu'on se comprenne et qu'on nous comprenne ..

N'oubliez pas que nous sommes 40 millions et en train de nous accroître, — car nos femmes font des enfants... et enfin que l'Italie a retrouvé son âme, — ne roule pas les hanches tant que ça... — et, sans renier l'éternelle beauté de Naples et de la chanson, chante aussi d'autres hymnes, — d'autres chansons !...

UNE ITALIENNE.

P. S. — Pour les Echos aussi (si M. Vallette veut bien, malgré les innombrables fautes de grammaire).

M. Louis Dumur nous prie d'insérer sa réponse :

Gentilissima Signora,

Permettez-moi de vous répondre par l'intermédiaire du *Mercure*, puisque vous n'avez pas daigné signer votre letttre autrement que par ces mots aussi impersonnels qu'éloquents : *Une Italienne.*

Loin de moi de vouloir offenser l'Italie, qui ne doit point être battue, même avec une fleur. L'Italie est belle, l'Italie est sainte, l'Italie est grande. Elle ne pourra jamais être plus belle, mais elle peut devenir plus grande encore, et c'est avec joie que j'assiste à son nouveau *risorgimento.*

Comment pouvez-vous penser, madame, qu'en campant un voyou napolitain au milieu de la tourbe cosmopolite et défaitiste qui hurlait, pendant la guerre, à la paix dans un café de Montparnasse, j'aie pu avoir eu un seul instant l'idée que je risquais de porter quelque ombrage aux sentiments des Italiens ? Ce n'était là qu'une note dans un tableau un peut haut en couleur.

Mais pourquoi, direz-vous, y avoir placé un « Italien » ? Parce que, madame, Montparnasse est un quartier de peintres où rôdaient autrefois de nombreux modèles italiens. Ils ont à peu près disparu, c'est vrai, car par ces temps d'impressionnisme et de cubisme, l'Italie, hélas, n'est plus guère à la mode. Mais il en circulait encore quelques-uns pendant la guerre.

Et pourquoi les « hanches roulantes » ? Parce que ce genre de beauté et cette sorte d'attitude étaient fort appréciés dans ce milieu particulier.

Enfin, pourquoi « Capri » ? Parce que les Allemands, et entre autres le fameux Krupp, goûtaient beaucoup les charmes de cette île enchanteresse et se plaisaient singulièrement en la compagnie de jeunes Napolitains aux « hanches roulantes ». Voilà tout. Rien de plus.

Chaque nation a ses particularités et ses tares. L'Italie n'échappe point à ce lot commun à tous les peuples. Mais de ses brigands romantiques aux éphèbes parthénopéens que le grand Nietzsche contemplait avec admiration sur les bords du golfe divin, sa part dans le vice humain a du moins le privilège de rester toujours pittoresque et artistique.

On ne saurait en dire autant des Allemands, des Russes, des Anglais... ni peut-être des Français.

Je dépose à vos pieds italiens, madame, mon hommage le plus déférent pour votre pays.

LOUIS DUMUR.

§

Le XIXe siècle et M. Edmund Gosse. — Un grand hebdomadaire anglais, le *Sunday Times*, vient de célébrer son centenaire.

A cette occasion, il a publié, en même temps que son numéro habituel, un supplément dans lequel les hommes les plus qualifiés ont dressé le bilan de l'activité humaine pendant les cent années qui viennent de s'écouler. C'est ainsi que M. T. P. O' Connor, le député irlandais à la Chambre des Communes, a fait l'historique du droit de vote des élections de 1822 à aujourd'hui ; Sir Richard Gregory a traité du progrès scientifique ; et, naturellement, le soin d'établir un parallèle entre la production littéraire d'il y a un siècle et celle de 1922 a été confié au célèbre critique Edmund Gosse dont l'esprit judicieux et la clairvoyante intelligence enchantent chaque dimanche les lecteurs du *Sunday Times*.

Au cours de son exposé — qu'il a intitulé « Un contraste », — M. Edmund Gosse conteste qu'il y ait eu progrès dans le domaine littéraire. Il use, pour mieux traduire sa pensée, d'une image amusante.

L'avancement littéraire ne lui semble ni progressif ni cumulatif comme dans le domaine scientifique ; il lui paraît au contraire illusoire.

Il est vrai qu'en littérature chaque génération, si elle est douée de quelque vitalité intellectuelle, lutte pour faire mieux que celles qui l'ont précédée, s'efforce d'atteindre quelque chose de nouveau — elle s'efforce de mettre son pied un peu plus haut que ses devancières. Il s'ensuit du mouvement, mai l'histoire témoigne que ce progrès ne se produit pas sur une échelle, mais sur une roue et que la littérature n'est qu'une cage dans laquelle l'écureuil grimpe éternellement, mais ne monte jamais... Il est sage d'insister davantage sur les changements plutôt spécifiques que de tenter de louer ou de blâmer des distinctions génériques. Il apparait donc très vain de parler du « stupide dix-neuvième siècle » ou de dresser le XVIIIe contre le XVIIe.

Cette conclusion ne saurait surprendre les fidèles de M. Edmund Gosse. Il était facile en effet à ceux qui le connaissent de prévoir de quel côté il se rangerait dans la querelle relative au XIXe siècle, laquelle fut soulevée en Angleterre bien avant que l'intéressant ouvrage de M. Léon Daudet l'eût provoquée en France. — A. C. C.

§

La seconde représentation des « Cenci ». — On vient pour la deuxième fois en un siècle de représenter à Londres, en présence de tout ce que l'Angleterre compte de plus illustre dans les lettres, *les Cenci* de Shelley.

Le rôle de Cenci fut tenu par Farquharson, celui de Béatrice Cenci par l'actrice Sybil Thorndike.

Cette tragédie, la seule que Shelley ait écrite, fut composée pendant les mois d'été de l'année 1819.

Shelley était alors en Italie ; il voyageait entre Rome, Livourne et Florence, séjournant à tour de rôle dans chacune de ces villes. C'est à la chronique du XVIe siècle de la Ville Eternelle qu'il emprunta son sujet, inspiré peut-être par le portrait de Béatrice Cenci du Guido, qui est à Rome au palais Barberini et qu'il avait sans doute vu.

Quand il eut achevé cette tragédie, il voulut la faire représenter et l'offrit, par l'intermédiaire de son ami Thomas Love Peacock, au théâtre de Covent Garden, à Londres, espérant que miss O'Neill, alors dans tout l'éclat de sa gloire, accepterait le rôle de Béatrice. Le sujet parut tellement scandaleux qu'on n'osa même pas envisager la possibilité d'en parler à cette actrice. Shelley se contenta alors de faire imprimer son œuvre à Livourne. Après l'avoir lue, un critique écrivit « qu'il avait cru voir s'ouvrir l'enfer ».

Ce fut seulement beaucoup plus tard qu'on joua *Les Cenci*. Le théâtre où ils furent donnés était comble de l'orchestre au plafond. Parmi les spectateurs on remarquait Robert Browning, Russell Lowell, George Meredith, Stopford Broake, Augustus Harris, sir Percy et lady Shelley — les descendants du poète, — W. M. Rossetti qui estimait *Les Cenci* une production « qui plaçait son auteur parmi les Anglais les moins éloignés de Shakespeare ».

Tous les journaux d'Angleterre, ceux d'Amérique et même ceux de Paris parlèrent alors de cette représentation qui n'eut pas de lendemain. Le rôle de Béatrice Cenci avait été tenu par miss Alma Murray, dont la douceur, la délicatesse et la force tragique reçurent un unanime tribut d'éloges. « Après un tel déploiement de passion, quoi d'impossible pour vous, actrice poétique sans rivale ? » lui écrivit Robert Browning.

Il est curieux de noter que *Les Cenci* sont la première des œuvres de Shelley qui ait été traduite en français. Elle parut à Paris en 1883 avec une préface d'Algernon Swinburne. Non moins curieux est le fait que les aventures tragiques de Béatrice Cenci ayant inspiré un écrivain français, Adolphe de Custine, l'œuvre de celui-ci, jouée en 1833 à la Porte-Saint-Martin avec Mme Dorval, ne connut, comme celle de Shelley, qu'une seule représentation. — A. C. C.

§

On recherche un volume rare de Stendhal. — M. Edouard Champion, l'éditeur des Œuvres complètes de Stendhal, nous prie de publier la circulaire suivante qu'il adresse aux bibliothèques et qui pourra peut-être toucher utilement un des lecteurs du *Mercure:*

Pour éclaircir une question bibliographique dont nous n'avons pas la solution, au cours de notre édition des Œuvres complètes de Stendhal, nous recherchons une édition d'*Armance* de Stendhal (Henri Beyle).

Voudriez-vous avoir l'obligeance de vérifier si votre Bibliothèque possède:

1° *Armance*, roman anonyme, Paris, 1827, avant-propos signé: STENDHAL.

2° *Armance*, par M. de STENDHAL, deuxième édition, Paris, 1828.

Si ces ouvrages se trouvent dans votre Bibliothèque veuillez nous le faire savoir.

Je vous remercie à l'avance de votre recherche et de votre aide obligeante et vous prie, etc.

ÉDOUARD CHAMPION.

§

Toujours les jambons et les fourmis.

Boulogne-sur-Mer, le 15 novembre 22.

Monsieur le directeur,

Elle devient fort amusante l'histoire des jambons de M. Cornetz, encore que l'on manie bien rudement la férule à Hong-Kong.

M. Montargis, le colonial, se fût montré sage en l'appliquant moins vigoureusement à l'élève Cornetz. Il aurait moins à craindre aujourd'hui pour ses propres doigts.

Donnant, donnant; en échange de sa leçon sur le volume du cylindre, M. Cornetz, qui est, si je ne me trompe, ingénieur civil autant que myrmécologue, se fera certainement une douce joie d'apprendre à son sévère professeur de mathématiques que, pour une matière donnée, la résistance d'un cylindre à un effort de traction dépend uniquement de sa section transversale et nullement de sa hauteur.

On aurait tort de croire, à Hong-Kong, que les andouilles sont d'au-

tant mieux assujetties, que la ficelle qui les soutient est plus longue. « Haut et court », c'est la roide formule des pendaisons sans défaut.

Autrement sérieuse, sous son titre humoristique, est l'objection présentée par M. Z. dans le numéro du 1er novembre, que M. Montargis regrettera de n'avoir pas lu, avant de tancer si vertement M. Cornetz.

Mais on n'ose vraiment imaginer ce qu'il adviendrait des jambons et du charcutier lui-même, dans l'hypothèse de Delbeuf, si notre globe, au diamètre grossi mille fois, continuait néanmoins à accomplir sa révolution en 24 heures, puisque la vitesse de rotation, dans la région parisienne, passerait tout à coup de *300 mètres* environ à *300 kilomètres* à la seconde.

On aime autant que l'expérience n'ait pas lieu, encore que Poincaré, après Delbeuf, nous ait assuré qu'on ne s'apercevrait de rien.

Au prix qu'on nous vend la charcuterie, ce n'est pas le moment d'aller risquer de tels jambons. Passe encore que le charcutier nous échappât par la tangente !

Veuillez agréer, etc. TOURENQ LÉON.

Paris, 26 novembre 1922.

Monsieur le directeur,

Les jambons de M. Cornetz nous vaudraient-ils controverse plus délicieuse que celle des colombins d'odorante mémoire ? Je le souhaite ; comme en ces temps héroïques, du récent *Mercure* je coupe avec émoi les derniers feuillets, heureux si j'y vois qu'un athlète nouveau ramasse les jambons, comme jadis les onctueux projectiles.

Je brûle d'alimenter moi-même le feu de cette lutte ; à mon audace grande, permettez, Monsieur le Directeur, son entrée dans l'arène.

Henri Poincaré n'étant plus là pour en rire, je me fais son défenseur et me retrousse les manches ; mais, comme d'usage, je salue l'adversaire et à M. Cornetz, en le priant de l'accepter, j'offre ma dextre.

Si l'hypothèse de H. Poincaré se réalisait, si les dimensions de l'univers allaient soudain mille fois s'agrandir, l'œil du mathématicien n'y verrait que du feu, celui du naturaliste, au contraire, s'agrandirait encore de stupéfaction devant les jambons tombant comme grêle chez le charcutier.

Mille et mille et mille fois malheureux ce charcutier dont le désespoir, au cube hélas ! comme toutes choses, en larmes sanglantes de ses yeux s'écoulerait.

Ah ! Monsieur Cornetz, comme sans précaution vous touchâtes à la gent charcutière et lui refusâtes le droit à l'égalité dans un placide univers ! Par votre faute, la voici maintenant livrée à l'insomnie sous la menace de jambons damoclésiens.

Comment vous étonner des attaques dont vous fûtes l'objet de la part

d'adversaires maniant dans d'affreux moulinets les x et la relativité, l'euclidienne géométrie et les théories einsteiniennes ? Comment vous étonner de maintenant me voir dressé devant vous, armé de justes foudres ?

Monsieur Z., dans le *Mercure* du 1er novembre, vida vos jambons au point de les rendre plus légers qu'avant et de les faire sans doute au plafond se coller. Collé ! vous le fûtes, puisque point ne répondîtes.

M. J.-B. de Montargis, dans le *Mercure* du 15 novembre, ne le vous fit pas dire : trop lourde pour une ficelle trop mince, la blague tombe avant les jambons ; enfermé dans un cylindre de Popilius vous serez condamné à cuber la corde qu'autour du cou vous passa votre contradicteur, en un terrible nœud coulant.

Coulant ! Je le serai davantage, parce qu'humble mathématicien, et, comme vous, je suppose la longueur de la corde indifférente au pendu et à l'affaire. Ceci posé, et après avoir sauté, sans foulure, des fourmis aux jambons, je commencerai.

Vous partez d'une loi biologique de Remy de Gourmont d'après laquelle la force musculaire croît comme un carré, la masse du corps croissant comme un cube.

Comparant audacieusement cordes et muscles, jambons et fourmis, vous ajoutez qu'en l'hypothèse de Poincaré la masse croissant plus que la résistance de la corde, cette dernière cédera.

Puissamment raisonné, à une inexactitude près et d'importance : H. Poincaré n'a pas dit que les masses augmenteraient.

Et, rétorquez-vous, justement, je le lui reproche, car la masse croissant proportionnellement au volume, fausses sont ses conclusions.

Halte là, je veux croire que la masse, chez les êtres vivants, grandit toujours proportionnellement au volume : loi biologique que vous appliquez aux jambons, choses mortes et par suite soumis aux lois physiques ; or celles-ci nous prouvent qu'une même masse peut occuper des volumes de plus en plus grands par le jeu de la dilatation.

L'hypothèse de Delbeuf et H. Poincaré est l'amplification permise de ce fait expérimental d'une absolue généralité.

Au contraire, supposer une augmentation de masse sans apport extérieur, ce serait mépriser l'encore solide « rien ne se perd, rien ne se crée », ce serait admettre l'invraisemblable.

Charcutiers, dormez en paix !

Veuillez agréez, etc.

P. MANÉTHON.

§

A propos d'une traduction de Pasek. — On nous écrit :

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure* du 1er novembre, p. 813, le chroniqueur des Lettres Polonaises, M. Z.-L. Zaleski, met en note, au sujet de ma traduction des Mémoi-

res de Pasek, une remarque qu'il qualifie lui-même d' « un peu extra-littéraire ».

Si vous vouliez bien juger que la nature de cette remarque autorise une protestation, je serais vivement désireux de faire savoir à vos lecteurs qu'elle m'a déplu. Il est fâcheux que l'estimable critique soit sorti du domaine littéraire, sur lequel nous nous entendons à merveille, puisqu'il m'y traite le plus honorablement du monde.

M. Zaleski exprime, « au risque de paraître indiscret », son « modeste étonnement » de ce que j'aie « généreusement dédié » Pasek à M. Louis Eisenmann qui aurait lieu, paraît-il, d'être « étonné » de cet hommage.

Il n'y a eu là, de ma part, aucune magnanimité. C'est grâce aux encouragements et aux conseils de ce maître historien que j'ai pu mener à bonne fin une œuvre franco-polonaise sur laquelle M Zaleski porte un jugement si flatteur. J'ai voulu acquitter une dette de reconnaissance. N'ai-je pas le droit de m'étonner, moi troisième, qu'on s'en étonne?

Trop indiscret à l'égard de mes relations personnelles, M. Zaleski montre au contraire une circonspection étonnante, lorsqu'il insinue que mon édition de Pasek est de nature à raffermir les antipathies ou les préventions dont la Pologne a pu souffrir en France. Je l'invite à vaincre ses scrupules et à fournir des précisions, aussi modestes qu'il lui plaira. Les amis de la Pologne, ceux de M. Eisenmann, les miens et ceux de la Vérité s'étonneraient tous, s'il s'y refusait. Et tant de gens, étonnés en chœur, finiraient par jouer une comédie de Tristan Bernard.

Veuillez agréer, etc.

En mon logis d'Autun, le 27 novembre 1922. PAUL CAZIN.

§

Clemenceau émigré. — Un érudit rhénan vient de découvrir aux archives d'Etat de Coblence un document curieux concernant un lieutenant-général français du nom de Clemenceau, qui se trouvait à Coblence, au printemps de 1792, alors que l'émigration battait son plein. Ce lieutenant-général s'était rendu suspect aux émigrés et aux princes, en manifestant, semble-t-il, des sentiments républicains. Comme ses compatriotes faisaient preuve à son égard de sentiments fort hostiles, l'Electeur de Trèves, Clemens-Wenceslas, prit sa défense. Mais sept nobles émigrés produisirent des témoignages contre Clemenceau, ainsi que des lettres émanant de lui grâce auxquelles ils firent preuve des sentiments peu orthodoxes du lieutenant-général. L'Electeur lui fit alors notifier par l'échevin Scholl, du tribunal supérieur, l'ordre de quitter la résidence sous trois jour, ordre accompagné d'un *concilium abeundi*.

Mais le plus curieux de l'affaire, c'est que Clemenceau se fit remettre, sur sa demande, un certificat, signé du prince, constatant qu'il s'était bien comporté pendant son séjour à Coblence.

Du reste, dit entre autres ce document, on a exprimé le mécontentement de S. A. S. aux princes royaux sur la manière dont on s'est permis de traiter le susdit Clemenceau, avant même que le témoignage des sept nobles porté contre lui eût été présenté.

Clemenceau demanda en vain qu'on lui fît connaître les griefs que les sept émigrés avaient articulés contre lui, et il dut quitter la ville sans autre forme de procès.

§

Ce qu'on lit en Angleterre. — Un Hollandais vivant en Angleterre a publié dans un journal néerlandais un article sur la librairie anglaise, dont nous détachons les lignes suivantes, qui montrent ce qu'on lit en Angleterre :

C'est en vain que je cherche à Liverpool, ou autre part en Angleterre, une véritable librairie, dit-il, une librairie qui soit internationale, où l'on puisse fureter et trouver tout ce qu'on cherche. Cela n'existe pas dans ce pays. Les librairies sont pleines de Dickens et Walter Scott reliés en veau, demi-veau, rouges, verts ou violets, en demi-toile, en toile, etc. ; et sur les tables s'étalent les trois cents dernières passionnantes histoires d'amour à côté des magazines qui donnent douze contes entiers pour un shilling (genre Sherlock Holmes), les innombrables volumes sur le jardin de la maison, les terribles populaires *Eléments des sciences*.

Si l'on demande, dans une librairie, un livre étranger, il faut en épeler le titre. Gœthe ? A peine en a-t-on entendu parler. Schopenhauer ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Nietzsche, c'est un sale Hun, qui est la cause de la guerre (les journaux l'affirment en effet). Oh ! l'Angleterre est bien une île à plus d'un point de vue.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE JULES LAFORGUE. *Poésies*, I (*Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune*) ; II (*Des Fleurs de Bonne Volonté. Le Concile féerique. Derniers Vers. Appendice. Notes et Variantes*). 2 vol. in-8 de la Bibliothèque choisie, à 12 fr. le volume. Il a été tiré de chacun d'eux : 49 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 49, à 40 fr. le volume ; 250 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 50 à 299, à 25 francs le volume.

CHOIX DE POÈMES DE FRANCIS JAMMES, avec une Etude de Léon Moulin et une Bibliographie. Portrait de l'auteur par Jacques-Emile Blanche. Vol. in-16, 7 fr. Il a été tiré 51 ex. sur vergé de Rives, numérotés à la presse de 1 à 51, à 30 francs; 550 ex. sur papier pur fil, numérotés de 52 à 601, à 15 francs.

POÉSIES d'Arthur Rimbaud. Vol. petit in-8, 6 fr. 50. Il a été tiré 110 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 1 à 110, à 15 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER.

TABLE DES SOMMAIRES

1922

CLV N° 572. — 15 AVRIL

CLV N° 573. — 1er MAI

CLX — N° 586. — 15 NOVEMBRE

CLX — N° 587. — 1er DÉCEMBRE

CLX — N° 588. — 15 DÉCEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS
LES NUMÉROS ET LA PAGINATION
1922

—

Les titres des poésies sont imprimés en italique. — Les lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*. — La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous :

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	565-CLIII — 1-288	1er mai	573-CLV — 577-864	1er sept.	581-CLVIII — 289-576
15 janv.	566-CLIII — 289-576	15 mai	574-CLVI — 1-288	15 sept.	582-CLVIII — 577-864
1er févr.	567-CLIII — 577-864	1er juin	575-CLVI — 289-576	1er oct.	583-CLIX — 1-288
15 févr.	568-CLIV — 1-288	15 juin	576-CLVI — 577-864	15 oct.	584-CLIX — 289-576
1er mars	569-CLIV — 289-576	1er juill.	577-CLVII — 1-288	1er nov.	585-CLIX — 577-864
15 mars	570-CLIV — 577-864	15 juill.	578-CLVII — 289-576	15 nov.	586-CLX — 1-288
1er avril	571-CLV — 1-288	1er août.	579-CLVII — 577-864	1er déc.	587-CLX — 289-576
15 avril	572-CLV — 289-576	15 août.	580-CLVIII — 1-288	15 déc.	588-CLX — 577-864

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1922

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires. On saura immédiatement à quel tome appartient tel numéro en se référant au Tableau de Concordance qui précède la Table par Noms d'Auteurs : ce renseignement est donné ici pour plus de commodité.

1er et 15 janvier, 1er février	tome	CLIII
15 février, 1er et 15 mars	—	CLIV
1er et 15 avril, 1er mai	—	CLV
15 mai, 1er et 15 juin	—	CLVI
1er et 15 juillet, 1er août	—	CLVII
15 août, 1er et 15 septembre	—	CLVIII
1er et 15 octobre, 1er novembre	—	CLIX
15 novembre, 1er et 15 décembre	—	CLX

AGRICULTURE

1er Janvier : La Crise du Crédit Mutuel Agricole. — **1er Avril** : La terre désertée. — **1er Octobre** : Un parti agraire en France.

A L'ÉTRANGER

AFGHANISTAN ET ASIE CENTRALE. — **1er Août** : Défaite du prestige Britannique, déclin de l'influence soviétique et entrée en scène d'Enver Pacha.

ARMÉNIE. **1er Août** : Sur le massacre des Turcs par les Arméniens.

AUTRICHE. **1er Avril** : La situation actuelle. — **1er Juillet** : La crise politique et économique. — **15 Septembre** : La débâcle Autrichienne.

BELGIQUE. **1er Janvier** : Crise gouvernementale. — **1er Février** : La conférence de Cannes et les relations franco-belges. — **1er Mars** : L'affaire Coppée, la Politique étrangère du nouveau Ministère. — **1er Avril** : Notre alliée naturelle est la France. — **1er Mai** : L'ouverture de la Conférence de Gênes, ou la solidarité des intérêts franco-belges. — **1er Juin** : MM. Theunis et Jaspar à la Conférence de Gênes. — **1er Août** : Le péril flamingant et l'erreur de l'Action Française. — **15 Septembre** : France et Belgique. — **15 Octobre** : Humble réponse à M. Charles Maurras. — **1er Décembre** : L'attaque suprême contre la culture française.

CHINE. **1er Février** : La situation politique. — **15 Mai** : Le chaos chinois. — **1er Septembre** : La situation politique.

EGYPTE. **1er Mai** : La comédie britannique du royaume d'Egypte. — **1er Juin** : La controverse soudanaise.

INDE. **1er Mai** : Le Nationalisme hindou.

ITALIE. **1er Juillet** : Le Fascisme. Gênes. « Echi e Commenti ». Les « Populari ».

MESOPOTAMIE. **1er Novembre** : Fayçal et sir Percy Cox.

ORIENT. **1er Octobre** : Les Turcs devant Constantinople. — **15 Novembre** : Les causes de l'effondrement hellénique. — **1er Décembre** : Patriarcat Œcuménique. —**15 Décembre** : La question d'Orient devant la Conférence de Lausanne.

PALESTINE. **15 Avril** : Le Sionisme et la France. — **15 Septembre** : Autour du mandat de l'Angleterre.

POLOGNE. **1er Janvier** : L'accord polono-tchèque. — **15 Février** : Le problème de Vilna. — **1er Mars** : L'accord franco-polonais du 5 février et la Politique générale. — **1er Avril** : La Conférence des États baltiques limitrophes de la Russie. — **15 Avril** : Solution de la question de Vilna. Un conflit psychologique russo-polonais. — **1er Juin** : Un coup d'œil rétrospectif : La Pologne pendant la Grande Guerre. Les Nuages à l'Est. Le centre du malaise européen. — **15 Juillet** : La crise ministérielle. — **1er Novembre** : Un petit problème aux conséquences bien sérieuses : Javorzyna.

RUSSIE. **1er Janvier** : Le bolchevisme en Géorgie. — **1er Février** : Insurrection en Carélie. — **15 Février** : La Maison des Gens de Lettres à Pétrograd. — **1er Mars** : Un tournant du mouvement ouvrier en Russie. — **1er Mai** : L'Église orthodoxe. — **15 Mai** : Le Traité de Rapallo : allemands et bolchevistes. — **1er Juin** : La Presse dans la Russie soviétique — **15 Juin** : Le pain d'exil. — **1er Juillet** : La justice dans la Russie soviétique. — **15 Juillet** : Les universités et les étudiants en Russie soviétique. — **1er Août** : Le bolchevisme aux bords du Pacifique. — **15 Septembre** : La situation générale. — **1er Octobre** : « Nep ». — **1er Novembre** : L'affaire Urquart. — **15 Novembre** : La chute du cabinet Lloyd George et la Russie. — **1er Décembre**: Le voyage de M. Herriot.

SUISSE. **1er Décembre** : On demande des Ours.

TCHÉCOSLOVAQUIE. **1er Décembre** : La question de Javorina au point de vue juridique.

TURQUIE. **15 Juin** : La Question de Cilicie.

ARCHÉOLOGIE

1er Février : Paul Gruyer : *Calvaires bretons*, Laurens. — Charles Diehl : *Jérusalem*, ib. — Henry Lemonnier : *le Collège Mazarin et le palais de l'Institut*, Hachette. — Ed. Spalikowski, *Autour d'Yvetot*, Rouen, Lestringant, 11, rue Jeanne-d'Arc. — Jean-Charles Contel : *Pages du Vieux Paris*, Crès. — Mémento. — **1er Mai** : Les fouilles de Syrie au Musée du Louvre. — **15 Mai** : Jean Bonnerot : *Autun*, Laurens. — Eugène Chartraire : *La Cathédrale de Sens*, ib. — Henri Focillon : *L'art bouddhique*, ib. — P. Cruveilhier : *Les principaux résultats des nouvelles fouilles de Suse*, Geuthner. — **1er Août** : Jacques Langlade : *Le Puy et le Velay*, Laurens. — Augustin Fliche : *Louvain*, ib. — Georges Aubault de la Haulte Chambre : *Les îles parisiennes*, Eugène Figuière. — Marcel Hervier : *Musées de Lyon ; le Palais des arts*, M. Audin et Cie, Lyon.— **1er Novembre** : Charles Fegdal : *La fleur des curiosités de Paris*, Edit. de la « Revue contemporaine ». — Jean Virey : *L'abbaye de Cluny*, Laurens. — Les villes suisses. Robert de Traz : *Genève*, Boissonnas à Genève, G. de Reynold : *Fribourg*, *ib*. — Elie Faure : *Histoire de l'Art Médiéval*, Crès.

ARCHITECTURE

1er Mars: L'Architecture aux Salons d'hiver. — **1er Juin**: L'Art monumental au Salon des Artistes français.

ART

1er Janvier : Exposition Angel Zarraga, Galerie Bernheim jeune. — Exposition Picart le Doux, galerie Druet. — Exposition Jean Marchand, galerie Barbazanges. — Exposition Hans Ekegardh, galerie Druet. — Exposition Ghy Lem, galerie Druet. — Exposition Maurice Denis, galerie Druet. — Exposition Vlaminck, galerie Bernheim jeune. — Exposition Jean Lefort, galerie Georges Petit.— Exposition d'Art contemporain (premier groupe), galerie Marcel Bernheim. — Exposition d'œuvres de Jongkind, galerie Georges Petit. — **1er Février** : Exp. Jean Peské, galerie Durand-Ruel. — Exp. J. Georges Cornélius, galerie Devambez. — Exp. Tobeen, galerie Daulhon. — Exp. Le Fauconnier, galerie Joseph Billet. — Exp. Robert Lotiron, galerie Druet. — Exp. André

Fraye, galerie Druet. — Exp. Maurice Savreux, galerie Reitlinger. — Les Filles, galerie Vogel. — Exp. Marinot, galerie Hébrard. — Exp. de Kat, Guilbert, Parcels, Tytgat, Verburgh, Wansart, galerie Barbazanges. — Exp. Valentin Prax, à la Licorne.— Exp. Marcel Chotin, galerie Bernouard.— Exp. Dunand, Schmied, Jouve, Goulden, galerie Georges Petit. —Exp. Tcherniawsky, à la Licorne. — Exp. Guillonnet. — Exp. Charreton. — Exp. du Nouveau Groupe, galerie Georges Petit. — Exp. de la Cimaise, galerie Devambez. — Exp. de cent vingt artistes, au café du Parnasse. — Exp. de tableaux au café de la Rotonde. — **1er Mars :** L'exposition des Indépendants. — **15 Mars :** Exposition Maurice Chabas, galerie Devambez. — Exposition de la gravure sur bois originale, musée des Arts décoratifs. — Exposition de la gravure originale en noir, galerie Chaine et Simonson. — Exposition Gobo, galerie Hénaut. — Exposition Charlot et Déziré, galerie Marcel Bernheim. — Exposition du premier groupe, Galerie Druet. — **1er Avril :** L'Exposition internationale d'art plastique (projet Armand Dayot). — Exposition de la Société Moderne, galerie Durand-Ruel. — Exposition Henri Matisse, Galerie Bernheim-jeune. — Exposition Zingg, galerie Druet. — Exposition d'aquarelles d'Henri Lebasque, galerie Druet. — Exposition de Tableaux (Raffaelli, etc.), Georges Petit. — 13e Exposition de la Société des Artistes décorateurs, Musée des Arts décoratifs. — Exposition du premier groupe (Mme Fuss-Amoré, Le Scouezec, etc.), Café du Parnasse. — **15 Avril :** Exposition d'aquarelles d'Othon-Friesz, galerie Bernheim-jeune. — Exposition Lucien Mainssieux, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Gaston Balande, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Chana Orloff, galerie Povolosky. — Exposition du 2e groupe, galerie Druet. — Exposition de nus, galeries Styles.— Quelques livres de critique d'Art.—**1er Mai :** XIVe Exposition des peintres-graveurs français, galerie Durand-Ruel. — Exposition du 3e groupe, galerie Druet. — Tableaux, galerie Bernheim-jeune. — Exposition Serge-Henri Moreau ; les Feuillets d'Art. — Les Compagnons, Mairie Libre de Montmartre, 4, place Constantin-Pecqueux. — Exposition Lita Besnard, dans l'atelier de l'artiste, 3, cour de Rohan. — Exposition d'art moderne à Metz. — **15 Mai :** Le Salon de la Société Nationale. Exposition de sculpture de taille directe organisée par la Douce France, galerie Barbazanges. — **1er Juin :** Le Salon des artistes français. — **1er Juillet :** Exposition Rupert.—Bunny, Galerie Georges Petit.— Exposition Gaudissard, Galerie Druet. — Exposition du Café du Parnasse (Zingg, Méla Muter, etc..). — Exposition Albert André, Hermann-Paul, Durenne, Maximilien Luce (dessins). Galerie Durand-Ruel. — Exposition des Beaux-Arts (région Sud-Ouest de Paris. Mairie d'Issy-les-Moulineaux).—Exposition d'Alexandre Urbain, Galerie Druet, — **15 Juillet :** Essai d'une collection : galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Tristan Klingsor, Exposition Maurice Taquoy, galerie Druet.—Exposition Pierre Girieud, etc., galerie Druet. — **15 Août :** L'art et l'État, à propos d'une exposition de tapisseries aux Gobelins. — **15 Octobre :** Georgette Agutte (Mme Marcel Sembat) ; Marcel Sembat ; Léon Bonnat. — A propos de l'École des Beaux Arts.—**15 Novembre :** Odilon Redon: *A soi-même*, Floury. — *L'Art français depuis vingt ans* : *L'Architecture*, par Henri-Marcel Magne, Rieder et Cie. —**1er décembre :** Le Salon d'Automne. — **15 Décembre :** Exposition des peintres du Maroc, galerie Georges Petit. — Exposition d'art contemporain (premier groupe), galerie Marcel Bernheim. — Exposition Alexandre Altmann, galerie Marcel Bernheim.

L'ART A L'ÉTRANGER

15 Juin : Les publications d'art en Italie. — **1er Octobre :** La XVe Exposition nationale suisse des Beaux-Arts.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

1er Juillet : Les grandes ventes d'aujourd'hui à Paris et celles d'autrefois. —Les ventes à l'Étranger. — La situation reste précaire malgré la nouvelle loi de 1921. — Ou un statut spécial pour l'objet ancien, ou le retour au régime d'avant-guerre. — **15 Juillet :** Collection Fouquet : objets d'art égyptien, égypto-grec, égypto-byzantin et égypto-arabe. — Collection Georges Bourgarel : dessins du XVIIIe siècle.

L'ART DU LIVRE

15 Janvier : F. Thibaudeau : *La Lettre d'Imprimerie.* — La section du livre au Salon d'Automne. — **15 Juillet** : Un nouveau caractère. — La crise du livre illustré. — Livres de luxe et de demi-luxe. — La Roseraie.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour.* — Sylvain Briollay : *L'Irlande insurgée*, Plon.— Sir Hardy Lawson : *Rapport sur la situation en Irlande*, La Délégation irlandaise, 2, rue Scribe. — Anonyme : *Rapport de la Commission envoyée en Irlande par le parti travailliste anglais*, ib. — C. Sabini : *Le fond d'une querelle*, Bernard Grasset. — Armand Lebrun : *La dictature du Prolétariat*, Alcan. — **15 Janvier**: Walther Ratheneau : *Le Kaiser.* — Walther Rathenau : *La triple révolution*, Editions du Rhin. — **1er Février** : Raymond Poincaré : *Histoire Politique*, Plon-Nourrit. — **15 Février** : L. Wolfling : *Habsburger unter sich*, Berlin-Wilmersdorf, O. Golschmidt-Gabrielli. — Berthe Georges-Gaulis : *Le Nationalisme Turc*, Plon-Nourrit. — Simon Zagorski : *L'évolution actuelle du bolchevisme russe* (Préface de Vandervelde), J. Povolozky. — Serge de Chessin : *L'Apocalypse russe*, Plon. — Louise Weiss : *Cinq semaines à Moscou*, numéro spécial de *l'Europe Nouvelle.*—Robert Walton : *Les derniers jours des Romanoff*, Crès et Cie. — Boris Mirsky : *Les Juifs et la révolution russe*, Povolozky. — Mémento. — Marc Peter : *Genève et la révolution*, *Les comités provisoires*, Imprimerie Kundig, Genève. — **1er Mars** : André Duboscq : *L'Evolution de la Chine*, Bossard. — Émile Hovelaque : *Les peuples d'Extrême-Orient*, I. *La Chine* ; II. *Le Japon*, 2 vol. Flammarion. — Alfred Dumaine : *La dernière Ambassade de France en Autriche*, Plon. — E. Altiar : *Le problème de Cilicie*, Ernest-Leroux. — Berthe Georges-Gaulis : *Le nationalisme turc*, Plon.—**15 Mars**: Maurice Baumont et Marcel Berthelot : *L'Allemagne*, Armand Colin. — S. Cosmin : *Diplomatie et presse dans l'affaire grecque*, Paris, Société mutuelle d'édition. — Léon Maccas : *La Question gréco-albanaise*, Berger-Levrault.—Émile Clermont : *Le Passage de l'Aisne*, Grasset —**1er Avril** : Ph. Scheidemann : *Papst, Kaiser und Sozialdemokratie in ihren Friedensbemühungen im Sommer* 1917, Berlin, Verlag für Sozialwissenschaft. — Michel Lhéritier : *La Grèce*, Rieder et Cie.— Justin Godard : *L'Albanie en* 1921, Les Presses Universitaires de France. — Colonel Charles Gautier : *L'Angleterre et Nous*, B. Grasset. — **15 Avril**: Von Schœn : *Erlebtes, Beiträge zur politischen Geschichte der neuesten Zeit*, Stuttgart. Deutsche Verlags-Anstalt. — **1er Mai**: Lady Norah Bentinck : *The Ex-Kaiser in Exile*, London, Hodder and Stoughton. — **15 Mai**: J.-M. Keynes : *Nouvelles Considérations sur les Conséquences de la Paix*, Stock. — **15 Juin**: José-P. Otero : *L'Argentine devant l'histoire*, Tome I : *De l'Emancipation de* (sic) *l'Espagne à la République Unitaire*, Plon-Nourrit et Cie. — Dr George-Samné : *La Syrie*, Bossard. — Henry Mylès : *La fin de Stamboul*, R. Chiberre.— Yan M. Goblet (Louis Tréguiz) : *L'Irlande dans la crise universelle*, Alcan. — Adolphe Laurain : *Sa Majesté l'Empereur et Roi*.Edit. artist. du Flambeau, 12,rue Renault, Saint-Mandé.— **1er Juillet** : Raymond Recouly : *Où en est l'Allemagne ? Comment la faire payer ?* Hachette. — J. Caillaux : *Où va la France ? où va l'Europe ?* Editions de la Sirène. — Celtus : *La France à Gênes* ; un programme français de reconstruction économique de l'Europe, Plon. — Maxime Gorki : *Ecrits de révolution*, Stock. — Colonel Rezanof : *La troisième internationale communiste*, Ed. Bossard.— André Morizet : *Chez Lénine et Trotski* ,La Renaissance du Livre.—**15 Juillet**: F. de Gérando : *La suprême aventure de Charles de Habsbourg*, Société d'édition et de librairie internationales, 1, Magyar uter Budapest — J. Ramsay Mac Donald : *Le socialisme et la société*, Flammarion. — Paul le Faivre : *Soleil levant, soleil couchant*, Nouvelle librairie internationale. — Félicien Challaye : *La Chine et le Japon*, Alcan. — Jean Bourdeau : *Tolstoï, Lénine et la révolution russe*, Alcan. — Serge Maslov : *La Russie après quatre ans de révolution*, Ed. de l'Union pour la régénération de la Russie, Paris. — Emile Haumant : *Le problème de l'unité russe*, Bossard. — **1er Août**: André Chéradame : *La Mystification des Peuples Alliés* ; *Pourquoi ? Comment ? Par qui ?* Imprimerie Ch. Hérissey, Evreux. —R. Lansing : *The Big Four and others of the Peace Conference*, London, Hutchinson. — Jean Alazard : *Communisme et « Fascio » en Italie*, Bos-

sard. — Odette Keun : *Sous Lenine*, Flammarion. — **15 Août** : Charles Schmidt : *Les Plans de la politique allemande en Alsace-Lorraine*, Payot. — Ambroise Got : *L'Avenir des relations franco-allemandes*, Chiron. — **1er Septembre** : Maurice Paléologue : *La Russie des tsars pendant la grande guerre*, Plon. — Doctoresse Pelletier : *Mon voyage aventureux en Russie communiste*, Marcel Giard, Paris. — **15 Septembre** : Raymond Poincaré : *Histoire politique*, Plon. — Georges Moresthe : *Vilna et le problème de l'Est européen*. — Divers conférenciers : *La Rhénanie*, Alcan. — *L'Arménie au point de vue économique*, Presses Universitaires de France. — Émile Lesueur : *Les Anglais en Perse*, La Renaissance du Livre. — **15 Octobre** : F. Gouttenoire de Toury : *Jaurès et le parti de la guerre*, Rieder. — René Loth : *Les relations franco-allemandes*, Alcan. — Albert Mousset : *Le royaume des Serbes, Croates et Slovènes*, Bossard. — Louis Eichner : *La paix des peuples*, Marcel Rivière, 31, rue Jacob. — Jean Douveau : *Au temps où l'oncle Sam se militarisait*, Jouve, 15, rue Racine. — *The Western question in Turkey and Greece, a study in the contact of civilisations*, par Arnold J. Toynbee : Constable Co Ltd, 10-12, Orange Street, Londres, 1922. — **1er Novembre** : E. Nicol : *Les Alliés et la crise orientale*, Edition Universelle. — Alfred Fabre-Luce : *La crise des Alliances*, essai sur les relations franco-britanniques depuis la signature de la Paix (1919-22), Bernard Grasset. — Edouard Driault : *La Question d'Orient*, Alcan. — Alfred-Jacques Kaiser : *La Nouvelle Bulgarie*, H. Elias, 22, rue Saint-Denis. — El Altiar : *La tragi-comédie grecque*, Perrin. — Jehan d'Ivray : *L'Egypte éternelle*, La Renaissance du Livre. — *L'Egypte et l'Angleterre*, par Roger Lambelin, Bernard Grasset. — **15 Novembre** : Autour d'une route. — *L'Angleterre, l'Isthme de Suez et l'Egypte au XVIIIe siècle*, par François Charles-Roux. — **1er Décembre** : Jean Maxe : *Les cahiers de l'Anti-France*, 1-4, Bossard. — G. Demartial : *La guerre de 1914. Comment on mobilisa les consciences*, Rieder. — **15 Décembre** : Emmanuel Malynski : *Comment gagner la guerre*, Jouve.

BIBLIOTHÈQUES

1er Juin : Les Bibliothèques d'Algérie.

CHIMIE

15 Juillet : Victor Lefebure : *L'Enigme du Rhin*, traduction française chez Payot et Cie, avec préfaces du Maréchal Foch et du Field Marshal Sir Henry Wilson.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : M. Jules Delacre et le théâtre du Marais. — Théâtres et Concerts — Fernand Khnopff et Félicien Rops. — **1er Mars** : La réception de Madame de Noailles à l'Académie. — Livres belges. — **15 Avril** : Théâtres. — Concerts. — Expositions. — Livres. — **1er Juin** : Exposition Frans Courtens (Cercle artistique). — Exposition Rik Wouters (Galerie Giroux). — Livres belges : Pierre Nothomb : *La Rédemption de Mars*, Plon. — Henri Davignon : *Aimée Collinet*, Plon. — Georges Virrès : *A côté de la Guerre*, A. Dewit. — Emile van Arenbergh : *Les médailles*, Robert Sand. — Paul Prist : *Poussière d'or*, « La Vie intellectuelle ». — Jean Delville : *Les splendeurs méconnues*, Oscar Lamberty. — **15 Juillet** : Théâtre du Parc : *Les Visages*, pièce en trois actes de M. van Zype. — Le Théâtre du Marais. — Paul de Reul : *L'œuvre de Swinburne*, Robert Sand. — Le conflit Carton de Wiart. — Debattg. — **1er Septembre** : Livres belges : Franz Hellens : *Bass-Bassina-Boula*, Rieder. — Hermann Grégoire : *Le Feu dans la Brousse*, Renaissance d'Occident. — Max Deauville : *La Boue des Flandres*, Lamertin. — Max Deauville : *Au Clair de Lune*, « Collection Médicis ». — Julien Flament : *Les Dits de la Mort et du Vivant*, Renaissance d'Occident. — Armand Thibaut : *Les Continuateurs*, Gœmeare. — Armand Thibaut : *Méditations passionnées*, « Collection de la Vie intellectuelle ». — Carlo de Mey : *Pierre le Mutilé*, « Edition de la jeunesse nouvelle ». — Hubert Stiernet : *Le Roman du Tonnelier*, « Collection de la Vie intellectuelle ». — Marie Gevers : *Ceux qui reviennent*, Renaissance d'Occident — Les encouragements à la littérature d'après MM. Albert Mockel et Vermeylen. — **1er Décembre** : Livres belges : Max Elskamp :

La Chanson de la rue Saint-Paul, hors commerce. — Emile de Bongnie : *Préceptes et paysages*, Louis van Melle. — Emile Bril : *A l'Ombre du Temple*, Louis Van Melle. — Claude Bernières : *Le visage des Heures*, Robert Sand. — Robert Vivier : *La Route incertaine*, « Vie intellectuelle ». — Stanislas Delhaye : *La voile latine*, « Vie Intellectuelle ». — Théo Fleischman : *Ce vieil Enfant*, « Renaissance d'Occident ». — J.-J. van Dooren : *Six Poèmes*, hors commerce. — O.-J. Périer : *Notre Mère la ville*, « Disque vert ». — Mélot du Dy : *Diableries*, Expansion littéraire. — M. Gauchez : *Les Rafales et Ainsi chanta Thyl*, « Renaissance d'Occident ». — Le monument de Camille Lemonnier.

CHRONIQUE D'EGYPTE

15 Novembre : L'Egypte, carrefour du Monde Moderne.— La société de Théosophie. — L'Atelier. — L'Université Populaire. — *L'Oasis.* — Le XIe Congrès de Géographie. — L'Institut français d'Archéologie Orientale.

CHRONIQUE DU MIDI

15 Août : Le nouveau Capoulié du Félibrige. — Marius Jouveau : *Image Flourentin*, Roumanille, Avignon. — Jules Véran : *De Dante à Mistral*, de Boccard. — Le génie de Molière et le Languedoc. — Une villa Médicis en Provence.— **15 Novembre** : Le cinquantenaire de *Calendal.*— Le provençal à la Chambre et à l'école. — Une semaine théâtrale en langue d'oc à Paris. — *Arles antique*, par L.-A. Constans, de Boccard.— Patois ou dialectes ?

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Janvier : La crise de l'édition. — C.-F. Ramuz : *Salutation paysanne et autres morceaux*, Georg.— Maurice Sandoz : *Le jeune auteur et le perroquet*, Payot, Genève, Lausanne. — Mémento : Le centenaire d'Amiel. — **1er Avril** : A propos d'Amiel. — Rodolphe Topffer : *Voyage à la Grande Chartreuse*, orné de trente et une planches hors texte et de vingt-neuf vignettes dans le texte : Genève, Editions d'art Boissonnas. — Benjamin Vallotton : *Achille et Cie*, Payot. — Mémento : livres, cours et revues. — **15 Juin** : Léon Savary : *Au seuil de la Sacristie*, nouvelles, Lausanne, Editions Spes. — Albert Muret : *Propos gastronomiques et conseils culinaires*, Lausanne, Payot et Cie. — **1er Août** : Daniel Baud-Bovy : *Les caricatures d'Adam Topffer et la Restauration genevoise*, Genève, Boissonnas. — Henry Spiess : *Simplement*, poèmes ; Genève, Kundig. — Emmanuel Buenzod : *Poèmes*, Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé. — Mémento : M. Ch. de l'Andelyn et Mme Yvonne Brémaud. — **1er Octobre** : Albert Charpine. — **1er Novembre** : Mort de M. Philippe Godet. — La trentième année de la *Semaine Littéraire*. — F. Chavannes : *Bourg Saint-Maurice*, comédie ; Genève, Georg et Cie.

CINÉMATOGRAPHIE

1er Janvier : Sur un film allemand : *Le Cabinet du Docteur Caligari.*— Le Cinéma au Salon d'Automne. — Un livre de Jean Epstein. — **1er Avril** : Musique et cinéma. — Adaptations musicales. — Synchronisme et visiophone. — La décoration moderne au cinéma. — **1er Mai** : Après *J'accuse* et avant *la Roue* d'Abel Gance. — *La Femme de Nulle part*, de Louis Delluc. — Un discours. — **1er Juin** : *Don Juan*, film non signé. — Films documentaires et films d'enseignement. — **15 Juillet** : De *Une aventure à New-York* au *Signe de Zorro* avec Douglas Fairbanks.— Adaptations cinématographiques d'œuvres littéraires. — **1er Septembre** : Retour sur le cinéma suédois à propos de l'*Epreuve du feu*, légende dramatique mise en scène par Sjoström. — L'enseignement du dessin par le cinéma.—**1er Décembre** : Sur les tendances générales du cinéma allemand. — *A travers l'orage*, de D.-W. Griffith. — Le Cinéma au Salon d'Automne.

CRYPTOGRAPHIE

15 Janvier : Dr Max-Albert Legrand : *Le Krypt*, éd. par l'Ecole Technique supérieure de Représentation et de Commerce, 58 *bis*, Chaussée-d'Antin. — **1er Février** : Le chiffre de Bacon. L'inscription cryptographique du

tombeau de Shakespeare. — **1er Mars :** L'Inscription cryptographique du tombeau de Shakespeare.

ÉCHOS

1er Janvier : Le centième anniversaire de la naissance de Flaubert. — Mort de Camille Saint-Saëns. — Mort de Robert de Montesquiou. — Prix littéraires. — Un lauréat littéraire homme de sports. — Le monument Albert Samain. — Ephémérides de l'Affaire du Journal des Goncourt. — Le café de Brillat-Savarin. — Le « Nouveau Mercure ». — Petite scolie flaubertiste. — Dix lettres de Paul Bourget à Octave Mirbeau. — Pascal et Einstein. — La mort du « rédempteur ». — Les deux statues de Michel-Ange et le « Musée d'Angoulême ». — Un Greuze inconnu : le portrait de Collot d'Herbois. — Une lettre inédite de Dostoïevsky. — Les « Amis des Lettres françaises » à la Sorbonne. — L'arbre à pain et le « Solitaire du Pacifique ».— Le mystère de la « Marie-Céleste». — L'heureuse ignorance. — **15 Janvier :** Mort de Korolenko. — Prix littéraires. — A propos du tricentenaire de Molière. — Toujours le « Musée d'Angoulême ». — Un écho catalan sur le « Mercure ». — Les demeures parisiennes d'Helvétius. — L'affaire Fualdès. — Deux ordres et deux écrivains britanniques. — De la difficulté d'écrire l'histoire. — Errata. — Un joli Noël. — **1er Février :** Sur un buste de Molière disparu. — Un jugement allemand sur Molière. — Molière, Sainte Beuve et la princesse Mathilde. — Du Brillat-Savarin inédit. — Guy de Maupassant a collaboré au « Château des Cœurs ». — L'Affaire Fualdès. — Cryptographie. — Un mot de Robert de Montesquiou. — Un procès littéraire. — La Foire internationale du Livre à Florence. — Le mystère de la « Marie-Céleste ». — Impressions parisiennes d'une actrice de cinéma allemande. — Contre la calvitie. — Errata. — Les femmes à l'Académie. — Gérontocratie académicienne. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Février :** Mort de Ker Frank Houx. — La statue de Desbordes-Valmore. — Et le monument à J.-K. Huysmans ? — Prix littéraires. — La fin inédite d'un roman de Villiers de l'Isle-Adam. — Le film américain des « Quatre Cavaliers de l'Apocalypse ». — Un traducteur polonais de Molière. — Un pendant allemand au procès de Nancy. — La montre du Kronprinz. — Stendhal et le Code pénal. — Une opinion de Barbey d'Aurevilly sur les femmes. — Mort d'un ami de Dickens : Edwin Drew. — R.-J.-D. Crawford et l'incident Schnæbelé. — La mort du fiacre. — Le plat canaille. — A propos d'un explorateur : Louis de Rougemont. — Meurtre commis sur la scène. — Nouvelles de Russie. — L'affaire Fualdès. — Erratum. — Gérontocratie académicienne. — **1er Mars :** Centenaire de la naissance de Murger. — M. Semion Youchkevitch. — L'Association de la critique supprime son prix annuel. — Prix littéraires. — L'Affaire Fualdès. — Le théâtre de Tourguéniev. — A propos de Flaubert champenois. — Sur une nouvelle interprétation de la Tour Magne. — A propos d'une banque. — Meurtre commis sur la scène. — La prononciation de « Hughes » et l'*h* aspirée. — Le bœuf gras et la fête des « Tripettes » à Barjols. — La femme de Molière était-elle Juive ? — Les débauches du Kronprinz prouvées par jugement. — **15 Mars :** Mort d'Henry Bataille. — Mort de Georges Périn. — Pie XI alpiniste. — Les prix de l'Académie Française. — Une lettre de M. Jean Ajalbert à propos de « Batouala ». — Les anniversaires Goncourt. — Centenaire de Mme Campan. — A propos du centenaire de César Franck. — Le montant des prix Nobel en 1921. — Shakespeare en Allemagne en 1920. — Maupassant et le « Château des Cœurs ». — La reine de Saba. — Encore le Musée d'Angoulême. — Un concours littéraire. — Les Optimistes. — Fin de l'Affaire Fualdès. — Une association Roosevelt. — Errata. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Avril :** Mort du médecin-inspecteur Louis Huot. — A propos du « Prix Jean Moréas ». — Le Grand Prix Balzac et les éditeurs. — Prix littéraires. — Les concours littéraires en Russie soviétique. — Au sujet des origines d'Henry Murger. — A propos de « Batouala ». — A propos de Francisco Ferrer. — L'Ordre de l'Etoile, séant en la Noble-Maison de Saint-Ouen. — A propos du Bœuf gras. — La peine de mort et la guillotine.— M. Abel Hermant et : « C'est un génie, n'en parlons plus ! » — Un impromptu de Voltaire. — **15 Avril :** A propos du « Prix Jean Moréas ». — Prix littéraires.— Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. — Un ex-candidat au prix Goncourt. — Le centenaire d'Erck-

mann.— Commémoration verlainienne à Metz.— A propos d'une nouvelle traduction de « la Sonate à Kreutzer ». — Le premier livre de Louis Huot. — Le vieux Will. — Le grand dictionnaire anglais d'Oxford. — Ernest-Arthur Vizetelly. — Où est né Napoléon ? — Les logis parisiens d'Helvétius. — A propos des fortifications de Bayonne et du Fort Lagarde. — Quelques auberges célèbres. — La partition de l'Avenir. — Une lettre de M. Georges Polti. — Une prophétie allemande sur la réapparition de l'Atlantide. — La répression du duel. — Nouvelles de Russie. — Le directeur de Casino et Beethoven. — Un impromptu inédit de Voltaire. — **1er Mai :** A Gênes. — A propos du dépôt légal. — Des « Pages choisies » de Philéas Lebesgue. — L'Ecriture de Napoléon. — Pierre d'Alheim. — Une lettre de M. Jean Ajalbert. — L'ordre de l'Etoile. — La reine de Saba. — Les Académiciens de 1940. — La question de Cilicie. — Uxama. — L'Ile de Robinson Crusoé. — Honorificabilitudinitatibus. — Epitaphes curieuses. — **15 Mai :** Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée Générale ordinaire annuelle. — Les amis de Verlaine. — Un poète ouvrier. — Une rue Jean-Dolent. — A propos d'une nouvelle traduction de « la Sonate à Kreutzer ». — Un ex-candidat au prix Goncourt. — La production littéraire. — L'ingéniosité du Ministère des Postes. — Phénomènes métapsychiques. — Et la garde qui veille... aux remparts d'Aigues-Mortes. — Errata. — Descendants ou homonymes. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juin :** Erckmann, Chatrian et Lamartine. — A propos d'une nouvelle traduction de « La Sonate à Kreutzer ». — Le théâtre de Tourguéniev. — Isabelle Rimbaud au cimetière de Charleville. — La « Casa Bonaparte » à Ajaccio. — La population algérienne. — L'île de Robinson Crusoé. — Encore une accusation de plagiat. — Quelques auberges célèbres. — Sur une nouvelle interprétation de la Tour Magne. — Descendants ou homonymes. — Les Vandales à Saint-Sulpice. — Les lunettes bleues du général Boulanger. — Ah ! Plaisez-moi. — « Pipe-en-bois » sous la Commune. — Une protestation de M. N. Jorga. — A propos de Monticelli. — L'étymologie de « Cordon bleu ». — Les Académiciens de 1940. — Errata. — **15 Juin :** La commémoration de Verlaine. — Le théâtre de Tourguéniev. — Erckmann et Chatrian étaient-ils Alsaciens ou Lorrains ? — Réponse à la protestation de M. Jorga. — Le centenaire d'Abdel Rahman el Djabarti, chroniqueur égyptien. — Le chien Citron. — Ouvrage attribué à Maupassant. — L'étymologie de « Cordon bleu ». — Un bel exemple de périphrase. — **1er Juillet :** Centenaire de la mort de Shelley. — Prix littéraires. — Le Théâtre de Tourguénieff. — A propos des lettres roumaines. — A propos d'un roman d'Isabelle Eberhardt. — Un souvenir sur Erckmann et Chatrian. — A propos d'une édition du H. B. de Mérimée. — Souvenirs d'un « Raté » sur Emile Faguet. — La Réforme du Calendrier. — Quelques auberges célèbres. — Question de titres. — L'étymologie de « Cordon bleu ». — Le chien Citron. — Iceluy Citron. — Le Le Brun de l'ancien séminaire de Saint-Sulpice. — Des vertus d'une eau minérale à travers les âges. — Un record de titres. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juillet :** Le Centenaire du déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion le jeune. — A propos de Fréron. — Sur une interprétation nouvelle de la Tour Magne et quelques autres points de l'histoire antique de Nimes. — La Tarika. — Le français des lois. — Une maison de Berlioz. — Le régime sec aux Etats-Unis. — Mort d'un descendant de Jean Nicot. — Au théâtre de Bussang. — Nouvelles de Russie. — Un recueil d'ex-libris français modernes. — Publicité littéraire. — Une histoire de la littérature mondiale en une heure. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Août :** Une lettre de M. N. Jorga. — Une lettre inédite de Villiers de l'Isle-Adam. — L'inhumation de Percy Bysshe Shelley. — A propos du centenaire de Jean-François Champollion. — Un centenaire... qui en est un autre. — Quelques auberges célèbres. — Thackeray et l'Orient. — La « Cour du Mai » hier et demain. — Fondation Américaine pour la Pensée et l'Art français. — A la Société des Poètes Français. — La couleur des timbres-poste. — L'Etymologie de « Cordon bleu ». — Linguistique politique. — Commerçons avec les bolcheviks. — **15 Août :** Mort de Paterne Berrichon. — Hommage à Emile Verhaeren. — Prix littéraires. — Toujours le théâtre de Tourguéniev. — Une œuvre inédite de R. L. Stevenson. — Le coq de Jemappes. — Les sonnets d'Henry Becque. — Une comparaison chère à Huysmans. — Les inspirateurs de Pierre Loti. — Shakespeare en Allemagne. — Cordon bleu. — De la Marine à l'Agri-

culture. — **1er Septembre :** Une lettre de M. Charles Maurras. — Une journée de Remy de Gourmont. — Le Centenaire d'Erckmann. — Ephémérides de l'Affaire du Journal des Goncourt. — Une lettre du colonel Rézanoff. — Deux réponses à M. N. Jorga. — Les vers d'Henry Becque. — A propos de Silvestre de Sacy. — A propos du dépôt légal. — Longévité. — Erratum. — **15 Septembre :** Les journées Remy de Gourmont. — Le sixième centenaire des Jeux-Floraux. — Mort d'Edouard Guerber. — Un abbé de Gourmont. — J.-H. Fabre et Remy de Gourmont. — Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. — Toujours le cas de M. N. Jorga. — A propos de la mort du Dr Huot. — Les vers d'Henry Becque. — Le cours du mark depuis huit ans. — Le Vitrex. — Nouvelles de Russie. — Concours d'Art de la VIIIe Olympiade. — Le centenaire d'Erckmann. — Encore un plagiat. — **1er Octobre:** A qui le prix Nobel ? — La controverse « Bacon-Shakespeare ». — Mort de Wilfrid Scawen Blunt. — Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. — Encore le cas de M. N. Jorga. — Les jeux-floraux. — Une amie de Walt Whitmann. — Les vers d'Henry Becque. — La mort « chrétienne » d'Ernest Lavisse. — Un l... s inexplicable. — Sur la couleur des yeux d'Octave Mirbeau. — Descendants ou homonymes ? — **15 Octobre :** Les journées Remy de Gourmont à Coutances. — Verhaeren et le monument aux morts de Boisin. — Le monument de Léon Cladel. — J.-H. Fabre et Remy de Gourmont. — A propos des pages choisies de Philéas Lebesgue. — Le sixième centenaire des Jeux-Floraux. — Les origines de Mata-Hari. — L'Inde et Java à Montparnasse. — Les vers d'Henry Becque. — Scata. — **1er Novembre :** Une lettre inédite de Villiers de l'Isle-Adam. — Lord Palmerston sur le Maroc et l'Egypte en 1857. — Shakespeare et la censure de l'Inquisition. — Sur les Coopératives. — Longévité. — Selongey et l'expression « enfiler la venelle ». — Titres de noblesse pour personnes noires. — L'affichage céleste. — Les échos qui se transforment. — Pataphysique : Sur la relativité du poids des jambons, à propos de Remy de Gourmont, de Fabre et des fourmis.— Festivités bolchéviques.— **15 Novembre :** L'inauguration du monument Camille Lemonnier à Bruxelles. — La maison de Paul Verlaine à Londres. — Prix littéraires. — Un monument Léon Bloy au cimetière de Bourg-la-Reine. — Le centenaire de la mort de saint François de Sales. — Gobineau et le pangermanisme. — Remy de Gourmont, Fabre et les fourmis. — Le mot « femme » dans les considérations sur les mœurs de Duclos. — Publications du « Mercure de France ». —**1er Décembre :** Mort de Marcel Proust. — Le prix Nobel. — Le centenaire de César Franck. — Louis Courthion. — A propos des « Défaitistes ». — Le Monument d'Erckmann-Chatrian. — Maupassant sur Eugène Manuel. — Gérontocratie académicienne. — **15 Décembre :** Prix littéraires. — A propos des Défaitistes. — Le R. P. Bernard Vaughan. — Opinions des Turcs sur les Européens, d'après Paul Rycaut (1668). — Susceptibilité italienne. — Le XIXe siècle et M. Edmund Gosse. — La seconde représentation des « Cenci ». — Toujours les jambons et les fourmis. — A propos d'une traduction de Pasek. — Les noirs ne parlent pas nègre. — Clemenceau émigré. — Ce qu'on lit en Angleterre. — Ce que vaut la Russie. — Publications du « Mercure de France ».

ÉDUCATION PHYSIQUE

15 Février : Le lancement du javelot. — H. de Bellefonds et G. Maru! : *La Méthode française d'éducation physique. Le sport et la beauté.* — Un discours-programme. — **15 Juin :** Amateurisme et professionnalisme. — **15 Novembre :** L'éducation physique dans l'enseignement.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

15 Janvier : Congrès international des recherches psychiques. — Octave Béliard : *Sorciers, rêveurs et démoniaques*, Lemerre. — Un spirite canonisé. — **15 Avril :** Dr Paul Gibier : *Le Spiritisme (Fakirisme occidental)*. — *Analyse des choses*, Edit. Durville. — Hector Durville : *Magnétisme personnel*, Edit. Durville, 23, rue Saint-Merri. — H. P. B. : *Les Voix du silence*, Edit. Rhéa, 4, Square Rapp. — Ch. Lancelin : *L'Ame humaine*, Edit. Durville. — G. Bourniquel : *Les Témoins posthumes*, Leymarie.— Dr R. Allendy : *Le Symbolisme des nombres*, Chacornac. — René Guénon : *Le Théosophisme*, Nouvelle Librairie

nationale. —Abbé Alta : *Le Catéchisme de la Raison*, Edit. du Voile d'Isis, 11, quai Saint-Michel. — **1er Juillet :** Rudolf Steiner (trad. Jules Sauerwein) : *Les Guides spirituels de l'homme et de l'humanité*, Edit. de l'Aube. — Camille Spiess : *L'Anthroposophie, ou les mystères de Dornach*, Edit. Liber. — Carlo Loontiens : *Les Sciences maudites* (s. l. n. d.). — Edwin Arnold : *La Lumière de l'Asie*, Bibl. Chacornac. — Bhagavan Das M. A. : *La Science des Emotions*, Librairie théosophique, Bruxelles. — Henri Durville : *Voici la Lumière*, Ed. Durville. — Pasteur Wietrich : *Aux Ecoutes d'un monde invisible*, Ed. astrale illustrée. — Gaston Revel : *Trois études* ; *Du Psychisme* ; *De l'Intellectualisme et au delà*. Lib. de l'Art indépendant, 81, rue Dareau ; *L'Occultisme*, Ed. théosophiques, 1, rue Marguerin. — Albert Monthoux : *La France mystérieuse* ; *La Fin de Rome*, Ed. Lumière, Tunis. — Georges Muchery : *L'Adultère dévoilé par les lignes de la main*, Ed. astrale illustrée, 120, boul. Magenta. — **15 Août :** Charles Richet : *Traité de Métapsychique*, Alcan. — René Sudre : *Einstein et la Métapsychique* (La physique des phénomènes supranormaux ; la lucidité et le présent éternel), Revue Métapsychique. — **15 Octobre** : C. Saint-Saëns : *Divagations sérieuses*, Flammarion. — Félix Remo : *Le Spiritisme humanitaire*, Edit. Durville. — Félix Cambert : *La religion de l'avenir*, Ed. Joseph, 31, rue Vivienne. — Horus : *La Clef de l'Occultisme*, Librairie générale des Sciences occultes, 11, quai Saint-Michel. — F. Ch. Barlet : *Les génies planétaires*, Edit. du Voile d'Isis. — **15 Novembre :** Paul Flambart : *Le langage astral* (*traité sommaire d'astrologie scientifique*), Bibl. Chacornac. — Dr Fugairon : *Le problème de la survivance de l'homme devant les savants*, Ed. Durville. — Dr Paul Gibier : *Les matérialisations de fantômes et la pénétration de la matière*, Ed. Durville. — Dr J. Maxwell : *La Magie*, Bibl. de Philosophie scientifique, Flammarion.

FÉMINISME

15 Janvier : La femme avocate.

FOLKLORE

1er Juillet : Blaise Cendrars : *Anthologie Nègre*, Deuxième édition, éditions de la Sirène. — P. Saintyves : *l'Eternuement et le Bâillement dans la Magie, l'Ethnographie et le Folklore médical*, Emile Nourry (Collection Science et Magie, n° 4). — J. Bourrily : *La Vie populaire dans les Bouches-du-Rhône*, Extrait du tome XIII de *l'Encyclopédie départementale*, Marseille, Barlatier 5?. — Georges Rocal : *Les vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord*, Toulouse, Librairie Marqueste (Bibliothèque Occitane, n° 2).

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

15 Février : La littérature de la Guerre et le roman de guerre.

GASTRONOMIE

1er Janvier : Bertrand Guégan : *L'Almanach de Cocagne*, 1re et 2e années, la Sirène. — Bertrand Guégan : *La fleur de la Cuisine française*, tome I et tome II, la Sirène. — Curnonsky et Marcel Rouff : *La France gastronomique* (4 volumes : *le Périgord, l'Anjou, la Normandie, la Bresse et le Bugey*), F. Rouff. — *L'Art culinaire*, numéro consacré à la Hollande. — *Guide Sancey pour reconnaître facilement la plupart des champignons comestibles*, Maloine et fils.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

1er Mars : Journaux. — **1er Octobre** : Faits divers. — Le cocu de Nanterre. — Un sujet de comédie. — L'amant, la femme et le mari. — Mots, Propos et Anecdotes.

GÉOGRAPHIE

15 Août : Vivien de Saint-Martin et Schrader : *Atlas universel de Géographie*, Hachette (deuxième édition, en cours de publication). — J. Thoulet : *L'Océanographie*, Gauthier-Villars.

GRAPHOLOGIE

15 Mars : La Graphologie et les Autographes. — Les victimes royales : Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Elisabeth, Le Dauphin. — Historique de l'écriture. L'évolution des écritures de Napoléon Ier. — Les signes graphiques de l'Intelligence créatrice. — Commentaires graphologiques sur Charles Baudelaire.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

1er Avril : Georges Goyau : *Figurines Franciscaines*, Laurens. —**15 Mai :** Adolphe Retté : *Le Soleil intérieur*, Bloud et Gay. — **15 Octobre :** *Mère Marie de Jésus fondatrice et prieure du Carmel de Paray-le-Monial*, 1 vol., au Carmel de Paray-le-Monial. —**15 Décembre :** Adolphe Retté : *Une privilégiée de la Sainte Vierge : Louise Ripas*, chez Bloud et Gay. — *Sœur Marie Saint-Anselme*, préface de Georges Goyau, chez Perrin. — Giovanni Papini : *Histoire du Christ*, traduction de l'italien, par Paul-Henri Michel, chez Payot.

HALIEUTIQUE

15 Mai : Charles Régismanset : *Confession d'un pêcheur*, G. et A. Mornay.

HISTOIRE

15 Janvier : Maurice Vaussard : *L'Intelligence catholique dans l'Italie du XXe siècle*. Préface par Georges Goyau. Librairie Lecoffre. J. Gabalda, éditeur. — **15 Mars :** L. Leclère : *La Question d'Occident*. Les Pays d'Entre-deux de 843 à 1921. Bruxelles, Maurice Lamertin. — René Blachez : *La Nation armée et l'idéologie des Nationalités*. Origines et causes du massacre de 10 millions d'hommes. Bruxelles, Albert Dewit ; Paris, Plon-Nourrit. — Commandant M.-H. Weil : *D'Ulm à Iéna*. Correspondance inédite du Chevalier de Gentz avec Francis James Jackson, ministre de la Grande-Bretagne à Berlin, Payot. — **1er Mai :** P. Boissonnade : *Le Travail dans l'Europe chrétienne au Moyen Age (Ve-XVe siècles)*, avec 15 gravures dans le texte, Félix Alcan. — J. Mathorez : Histoire de la formation de la Population Française. *Les Etrangers en France sous l'Ancien régime*, tome second, Edouard Champion. — A.-F. Aube : *Vie publique et privée d'André de Béthoulat, Comte de la Vauguyon* (1650-1693), Edouard Champion. — **1er Juin :** Pierre Champion : *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*. Texte, Traduction et Notes, I. — Texte latin, II. — Introduction, Traduction et Notes, Edouard Champion. — Jules d'Auriac : *La véritable Jeanne d'Arc*, Fasquelle. — Jane Dieulafoy : *Isabelle la Grande, Reine de Castille*, 1451-1504. Avec 38 planches hors-texte, Hachette. — **15 Juillet :** A. Augustin-Thierry : *Augustin Thierry, d'après sa correspondance et ses papiers de famille*. Préface de Gabriel Hanotaux. Avec un portrait. Plon-Nourrit. — **1er Août :** Ernest Lavisse : *Histoire de la France Contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la Paix de* 1919. Tome huitième : « L'évolution de la 3e République », par Ch. Seignobos. Tome neuvième : La Grande Guerre », par Henry Bidou, A. Gauvain, Ch. Seignobos. « Conclusion générale », par E. Lavisse, Hachette. — **15 Août :** J. Lucas-Dubreton : L'Espagne au quinzième siècle. *Le Roi Sauvage*, Perrin. — Gabriel Hanotaux : Histoire de la Nation Française. Tome V. *Histoire Religieuse*, par Georges Goyau. Illustrations de Maurice Denis, Plon. — **15 Septembre :** F.-G. de Pachtère : *La Table hypothécaire de Veleia*. Etude sur la propriété foncière dans l'Apennin de Plaisance, Edouard Champion. — *Les classiques de l'Histoire de France au Moyen Age*, publiés sous la direction de Louis Halphen, Edouard Champion. — Emile Chantriot : *La Lorraine sous l'occupation allemande*, mars 1871-septembre 1873, Berger-Levrault. — Jules d'Auriac : *Napoléon raconté par lui-même*, Etienne Chiron. — **1er Octobre :** Maurice Croiset : *La Civilisation hellénique*. Aperçu historique, 2 vol., Payot et Cie. — Alice Brenot : *Recherches sur l'Ephébie attique et en particulier sur la date de l'Institution* (Bibl. de l'Ecole des Hautes-Etudes), Edouard Champion. — **15 Octobre :** G. Bloch : *L'Empire romain, Evolution et décadence*, Flammarion. — G. Colomb : *L'Enigme d'Alésia*, Armand Colin.

HYGIÈNE

15 Janvier : Hygiène Scolaire. — **15 Avril** : L'Hygiène des vieillards. — **15 Août** : Le rajeunissement de l'homme est-il possible ? — L'hygiène par l'exemple. — **1er Décembre** : La lutte contre la tuberculose. — Ce qui est fait.— Sanatoria et dispensaires. — Une nouvelle forme de la lutte anti-tuberculeuse : le village de tuberculeux, Papworth.

INDUSTRIE

15 Avril : L'Heure d'été et l'Industrie.

LES JOURNAUX

15 Janvier : *A propos du monument Flaubert au jardin du Luxembourg* (Le Petit Journal, 12 déc.) — *Clésinger, le « Murat de la statuaire »* (Excelsior, 15 déc.) — *Un sculpteur grec* (Comœdia, 11déc.) — *Le pupitre de Flaubert* (Le Figaro, 8 déc.) — *Le sens critique de Brunetière* (La Victoire, 12 déc.) — *Supplément au sottisier.*— *L'Imbroglio littéraire contemporain* (Montparnasse, septembre à décembre). — **15 Février** : *Quatre lettres de Villiers de l'Isle-Adam* (Sur la Riviera, 8 janvier).— *Un éloge de Sébastien-Charles Leconte* (Le Gaulois du dimanche 22 janvier). — **15 Mars** : *Le trentenaire du symbolisme* (Dépêche de Toulouse, 18 janvier). — *Le sort du livre français en Egypte* (La Liberté, Caire, 25 octobre 1921).— *Mérite culinaire et gastronomique* (Le Figaro, 26 janvier). — **15 Avril** : *Du dandisme et le Beau Brummell. Lettres inédites de Barbey d'Aurevilly* (Le Journal du Havre, 22 février.) — *Le Livre « De l'Amour » est-il bien de Stendhal ?* (L'Avenir, 5 Mars). — *Les ancêtres normands de Gustave Flaubert* (Journal de Rouen, 6 mars). — **15 Mai** : *Lettres inédites de Paul Bourget à Octave Mirbeau* (1887 à 1890) (Sur la Riviera, 18 avril). — **15 Juin** : *Les derniers jours de Tolstoï* (Journal des Débats, 3 mai). — *Tolstoï jugé par Remy de Gourmont* (Le Journal, 12 juillet 1893). — *Trois énigmes pour les Stendhaliens* (Journal des Débats, 24 avril). — **15 Juillet** : *Les écrivains doivent-ils faire un autre métier ?* (La Victoire, 4 mai, 12 juin). — *Projet d'un théâtre étranger à Paris* (Le Figaro, 3 avril). — *La comédie antagoniste de la défense et de l'accusation. Le féminisme et la guerre. Un manifeste* (Le journal des Débats, 24 Juin). — **15 Août** : *Shelley et la critique néo-classique* (L'Eclaireur du Soir, Nice, 17 juillet). — *A propos du vote obligatoire* (L'Avenir, 13 juillet). — **15 Septembre** : *Un humaniste : Philéas Lebesgue* (La Dépêche de Toulouse, 1er août ; La République de l'Oise, 24 juillet). — *Une enquête sur l'Amitié* (L'Avenir, 23 août). — *Progrès et bonheur : une page inédite de Remy de Gourmont* (Floréal, 15 juillet). — **15 Octobre** : *L'Enseignement de Remy de Gourmont* (La République de l'Oise, 12 et 13 sept.). — *Un Aristocrate* (Le Gaulois, 2 septembre). — *Faut-il être gourmontien ?* Comoedia, 17 septembre .— **15 Décembre** : *Les écrivains doivent-ils faire un autre métier ?* (Le Figaro, 2, 9, 10, 23 septembre, 8 octobre et 19 novembre). — *Les Manuels classiques de Littérature* (La Victoire, 20 novembre).

LETTRES ANGLAISES

1er Février : Percy Lubbock : *The Craft of Fiction*, Jonathan Cape. — V. Sackville West : *The Dragon in shallow Waters*, W. Collins. — Conal O'Riordan : *Adam of Dublin et Adam and Caroline*, W. Collins. — Harold Nicolson : *Sweet Waters*, Constable. — James Milne : *The Black Colonel*, John Lane. — **15 Octobre** : Eden Phillpotts : *Pan and the Twins*, Grant Richards. — Ernest Oldmeadow : *Wildfang*, Grant Richards. — Conal O'Riordan : *In London*, Collins. — Sir Sidney Lee : *A Life of William Shakespeare*, John Murray. — Wilfrid Scawen Blunt. — **15 Décembre** : C. F. G. Masterman : *How England is Governed*, Selwyn et Blount. — Sinclair Levis : *Babbitt*, Jonathen Cape. — F. A. M. Webster : *The Black Shadow*, Nisbet. — Albert Kinross : *The Truth about Vignolles*, Duckworth. — Elisabeth Hope : *My Lad'ys Bargain*. Nisbet.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

1er Janvier : *Broom*, revue internationale, éditée par des Américains à Rome. — Edwin Arlington Robinson : *Avon's Harvest*, the Macmillan Company.

— Amy Lowell : *Legends*, Houghton Mifflin Company. — Conrad Aiken : *The House of Dust*, the Four Seas Company.— Lola Ridge : *Sun-Up*, B.-W. Huebsch. — Le théâtre en vers : Neilhardt, Phillips. — Mémento : revues diverses. — **1er Mai :** Alice Corbin : *Red Earth*, Chicago, Ralph Fletcher Seymour. — Jean Starr Untermeyer : *Dreams out of darkness*, New-York, Huebsch. — Muriel Strode : *A Soul's Faring*, New-York, Boni and Liveright. — Dos Passos : *Three soldiers*, New-York, George H. Doran Company. — **15 Septembre :** Henry David Thoreau : *Welden*, traduit par L. Fabulet, Nouvelle Revue Française. — Eugène O'Neil : *Beyond the horizon, emperor Jones*, Boni and Liveright, New-York. — **1er Novembre :** Witter Bynner : *A canticle of Pan, The Beloved Stranger*, Alfred A. Knoff, New-York. — Florence Ayscough et Amy Lowell : *Fir-flower Tablets*, Houghton Mifflin Company, New-York. — Edgar Lee Masters : *The open sea*, The Macmillan Company, New-York. — Carl Sandburg : *Slabs of the Sunburnt West*, Harcourt, Brace and Co. — Stewart Mitchell : *Poems*, Duffield and Co, New-York. — Anthology of american Poetry, Harcourt, Brace and Co.

LETTRES BRÉSILIENNES

15 Juillet : Alberto de Oliveira. — Un néo-classique : Jose Albano. — Mario de Alencar. — Les poétesses.

LETTRES CANADIENNES

1er Juillet : Alphonse Beauregard : *Les Alternances*, Roger Maillet, Montréal. — Jean Loranger : *Poèmes*, Morissette, Montréal. — Henri Letondal : *Fantoches*, Imprimerie des éditeurs, Montréal. — Hector Garneau : *Histoire du Canada*, Alcan. — Jean Charbonneau : *L'Age de sang*, Lemerre. — *Les Cahiers de Turc*, Roger Maillet, éditeur, Montréal. — Tristan Choiseul : *Coufins*, sans nom d'éditeur, Paris.

LETTRES CATALANES

15 Janvier : M. Fernando Moristany, l'homme et l'œuvre. — **15 Mars :** López-Pico. — **15 Avril :** López-Picó. La Revista. — **1er Septembre :** Divers ouvrages.

LETTRES CHINOISES

15 Février : J. Bacot : *Trois Mystères Tibétains*, Bossard. — Ed. Chavannes : *Contes et légendes du Bouddhisme chinois*, Bossard. — Mme Ed. Chavannes : *Fables chinoises*, Bossard. — **15 Août :** Liou Ta (Rwo-kong) : *Sitsin-ta-Kwan*, édition du tsiao-trong trou-chou (*Shanghaï*), 1918.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

15 Avril : Johan Bojer : *Dyrendal*, Gyldendal, Kristiania. — Johan Bojer : *Den siste Viking, Le dernier Viking*, Gyldendal, Kristiania. — Reidar Œksnevad : *Franske Tanker om Kvinder og Elskov, Pensées françaises sur les Femmes et l'Amour*, Steen, Kristiania. — Kai Friis-Mœller : *Hundrede franske Elskovsdigte, Cent poèmes d'amour français*, Nyt nordisk forlag, Copenhague. — André Gide : *Den trange Port, la Porte étroite*, traduit par Lorentz Eckhoff, Stern, Kristiania. — **1er Août :** Sophus Claussen : *Poèmes Danois*, traduits par Guy-Charles Cros, Editions de la Sirène. — Johan Bojer : *Le dernier Wiking*, traduit par P.-G. la Chesnais, Calmann-Lévy.— Frederik Poulsen : *Folkesind i Nord og Syd, Esprit national au Nord et au Sud*, Copenhague, Gyldendal. — Marie Bregendahl : *I Fest og Trangsler, Dans la joie et la détresse*, Kristiania, Gyldendal. — Gabriel Scott : *Det gyldne Evangelium, l'Evangile doré*, Kristiania, Gyldendal.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Mars : Les revues. — Le théâtre de Jacinto Grau. — La collection Blasco Ibañez. — **1er Juin :** Le génie d'Antonio Machado. — V. Blasco Ibañez : *Les morts commandent*, trad. par Berthe Delaunay, Flammarion. — Antonio Hoyos y Vinent, marquis de Vinent : *La vieillesse d'Héliogabale*, trad. par C. Barthez, « La Revue Mondiale ». — **15 Août :** Gongora. —

15 Novembre : Azorin : *Don Juan*, Rafael Caro Raggio. — Alexandre Arnoux : *La légende du Cid Campeador*, H. Piazza. — M. Soupey : *Contes et légendes d'Espagne*, F. Nathan.

LETTRES HAITIENNES

1er Juillet : De Milscent à 1860. — Oswald Durand. — La génération de 1895. — « Les Jeunes ».

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

1er Avril : Armando Donoso : *La Senda Clara*, Coopérative « Buenos-Aires », Buenos Ayres. — José Vasconcelos : *Estudios Indostanicos*, Editions « Mexico Moderno », Mexico. — Mariano A.-A. Berrenechea : *Un Idealismo Estético*, Coopérative « Buenos Aires », Buenos Ayres. — M. Vincenzi : *Critica Trancendental*, Imprimerie V. de Linez, San José de Costa Rica. — Alberto Hidalgo : *Muertos, Heridos y Contusos*, Imprimerie Mercantali, Buenos-Ayres. — **15 Juin :** Le Roman Mondonoviste. — Eduardo Barrios : *Un Perdido*, Bindis et Cie. Santiago (Chili). — Alcides Arguedas : *Raza de Bronze*, Gonzalez y Medina, La Paz.— Jonquin Garcia Monje : *La Mala Sombra y otros Sucesos*, « Editions des Auteurs Costariciens », S. José de Costa-Rica.— Carlos Acuna : *A Flor de Tierra*, Imprimerie « Zig-Zag », Santiago (Chili). — **1er Octobre :** Le roman réaliste. — Manuel Galvez : *La Tragedia de un Hombre fuerte*, « Biblioteca de Novelistas Americanos », Buenos-Ayres. — Joaquin Edwards Bello : *El Roto*, « Editorial Chilena », Santiago (Chili). — Guillermo Bianchi : *El Cura Sentimental*, Imprimerie « Otero », Santiago (Chili).

LETTRES ITALIENNES

1er Février : Gabriele d'Annunzio : *Notturno*. — Ferdinando Martini : *Pagine raccolte*, Florence, Sansoni.— Ermenegildo Pistelli : *Profili e Caratteri*, Florence, Sansoni. — Eugenio Donadoni : *Scritti e Discorsi letterini*, Florence, Sansoni. — Enrico Thovez : *L'Arco d'Ulisse*, Naples, Ricciardi. — Adriano Tilgner : *Voci del tempo* ; *Relativisti contemporanei*, Rome, Libreria di Scienze e lettere ; *Filosofi Antichi*, Todi, casa editrice Atanor. — Benedetto Croce : *La storia della storiografia italiana nel secolo decimonono* ; *Frammenti diestetica* ; *Filosofia dello spirito* Bari, Laterza. — Giuseppe Maggiore : *Fichte*, Citta di Castello, « il Solco ». — **15 Mars :** Romans de femmes. — Romans d'hommes. — Critique littéraire et critique musicale. — **15 Mai :** Ugo Ojetti : *Mio figlio ferroviere*. — Antonio Beltramelli : *Il cavalier Mostardo*. — Guido Milanesi : *Eva Marina*. — Alessandro de Stefani : *Malati di passione*. — Salvator Gotta : *Il primo Re*. — Luigi Pirandello : *Novelle per un anno*. — G. Titta Rosa : *Narratori Contemporanei*. — Etudes critiques. — *Biblioteca Sansoniana Staniera*. — **15 Juillet :** MM. Panzini, da Verono, Piccinu, Brocchi, Albertazzi, Arnaldi, Mme Carola Prosperi. — *Le piu belle pagine degli scrittori italiani salte da viventi*. — Littérature. —

LETTRES JAPONAISES

15 Mars : Les Idées en vogue. — Les Ouvrages socialistes. — Matérialistes et Idéalistes. — Le Socialiste-chrétien Kagawa. — Le « Culturisme ». — Le Bouddhisme dans la littérature. — L'Ecole « demi-animaliste ». — Souvenirs sur Lafcadio Hearn. — **1er Octobre :** Antagonisme entre le naturalisme et les œuvres à thèse. — L'Ecole Idéaliste. — Le romancier socialiste « nouveau riche ». — Une foi agissante. — Contre l'Esthétisme. — Le Christianisme dans la littérature. — Réhabilitation de Judas. — Critique du sentimentalisme religieux par l'Ecole Matérialiste. — Les partisans de la Culture japonaise. — Le Bouddhisme et les nationalistes. — Une curiosité nouvelle.

LETTRES LATINES

1er Novembre : Fr. Sofia Alessio : *Asterie*, poème couronné au Certamen Hoeufftianum, suivi d'autres poèmes. « Académie royale des sciences d'Amsterdam », Amsterdam. — R. B. Appleton : *Ludi Persici*, Oxford University Press.

LETTRES NÉERLANDAISES

15 Mai : Alphonse Laudy : *De Paradysvlock.* — Betsy Ranucci. — Beckman ; Dat wat je niet hebt. — **15 Août :** Ina Boudier-Bakker : *Het Spiegeltje*, Amsterdam, P. N. van Kampen en Zonen. — Ada Gerlo : *De oude Schlud*, Amsterdam, Maatschappy voor Goede et Goedkoope Lectuur, 1922.— **15 Décembre :** Io van Ammers-Küller : *Het Huis der Vreugden* (la maison des Joies), Rotterdam, Nygh en van Ditmar's Uitgeversmaatschappy, 1922.

LETTRES NÉO-GRECQUES

15 Février : L'Asie-Mineure. — *Tragoudia tou laou mas*, Kassimatis, Alexandrie. — Ch.-A. Nomikos : *Arabika Istorimata*, Kassimatis, Alexandrie. — M. Triandaphyllidis : *Prinkaoun*, « Ekpaideftikos Omilos », Athènes. — Andréas Vlakhos : *To Asma tôn Asmatôn tis phylis* ; Tzavaras, Chicago. — Argis : *Nyktes*, Athènes. — Varlendis : *To Krypho sirali*, Athènes. — Kariostakio : *Nipenthi*, Athènes. — Rigas Golphis : *Hymni*, Ganiaris, Athènes.— **1er Mai :** La France et la Grèce.— A. Andréadès : *Trois Etapes de la Littérature grecque moderne*, Maurice Lamertin, Bruxelles. — Pétros Vlastos : *I Argô kai alla poïmata*, University Press, Oxford. — Costas Ouranis : *Nostalgies*, Typos, Athènes. — H. Pernot : *La Grèce actuelle dans ses Poètes*, Garnier frères. — **1er Septembre :** La Grèce et les Puissances garantes. — Chypre. — *To Biblio Néôn Smyrnis*, Smyrne. — Thrasyboulos Sravrou : *Dromi kai Monopatia*, Smyrne. — *Anthologia tôn neôn poïtôn mas*, Politismos, Athènes. — **15 Décembre :** Quelques vérités sur la Question d'Orient. — Costis Palamas : *Œuvres choisies*, traduites du néo-grec par Eug.Clément, 2 vol., Chiberre. — D. Tandopoulos : *Philologika portraita* ; Gansaris, Athènes. — L'Odyssée.

LETTRES POLONAISES

1er Juin : Remarques préliminaires. — La continuité de la vie littéraire en Pologne. — L'actualité permanente du romantisme. — Les « réactions » (positiviste, utilitariste, naturiste, parnassienne). — Quelques noms représentatifs. — La Jeune Pologne comme renouvellement et élargissement de la tradition romantique.— Caractère général de l'œuvre de la jeune Pologne : dramatisme, vision tragique de la réalité polonaise. — **1er Novembre :** Le centenaire de la première édition des poésies d'Adam Mickiewicz.— Hommage à l'activité littéraire et patriotique de M. Ladislas Mickiewicz. — Une collection de littérature polonaise. — *Les Mémoires de Jean Chrysostome Pasek*, traduits et commentés par Paul Cazin. — Un narrateur humoriste nostalgique d'une Odyssée polonaise à travers la grande guerre, Eugène Malaczewski : *Le Cheval sur la colline*, Gebethner et Wolff, Varsovie.

LETTRES PORTUGAISES

1er Avril : *Le Bourgeois Gentilhomme* et le *Fidalgo aprendiz*. — João de Barros : *D. João*, Ailland et Bertrand, Paris-Lisbonne. — Virginia Victorino : *Namorados*, Illustração portuguesa, Lisbonne. — Maria da Gloria Teixeira de Vasconcellos : *Horas de Deus*, Porto Medico, Porto. — Augusto Casimiro : *Livro das Bem Amadas*, Vianna et Dias, Coïmbre. — Leonardo Coïmbra : *Adoração canticos de Amor*, Renaiscença portuguesa, Porto. — **1er Juillet :** Le groupe de *Seara Nova*. — Affonso Lopes-Vieira : *Em demanda do Graal*, Portugal-Brasil, Lisbonne. — Affonso Lopes-Vieira : *Pais lilas, desterro azul*, Portugal-Brasil, Lisbonne. — Eugenio de Castro : *Camafeus romanos, A Tentacão de São Marcario*, Lumen, Lisbonne-Porto-Coimbra. — Teixeira de Pescoaes : *O Ballado* ; Lumen, Lisbonne. — Ramon Cabanillas : *Vento Mareiro*, Editorial Galatea, Madrid. — Victoriano Taibo : *Abrente*, Compostelle.— **15 Octobre :** Le Portugal héroïque. — João de Barros : *Rythmo de exaltação* : Ailland et Bertrand ; Paris-Lisbonne. — João de Castro : *Rainha Santa* : Lusitania, Lisbonne. — João de Castro : *A Horda* ; Lusitania, Lisbonne. — Antonio Correa d'Oliveira : *Pão nosso* ; *Alegre Vinho, Azëite da Candeia* : Portugalia, Lisbonne.

LETTRES ROUMAINES

1er Avril : Les lettres et l'unité nationale. — L'apport intellectuel des provinces libérées. — Les directions de la littérature d'avant-guerre. — **15 Juin :** La littérature de guerre. — Maria, Regina Românici : *Gânduri si icoane din vremea razboiului*, 2e éd., librairie Pavel Suru, Bucarest. — Ovid Densusianu : *Zile de pocaire-zile de inaltare*, dans « Vieata noua », an. XI, nos 2, 7, 9 ; an. XII, n° 3 ; *Ce nu poate sa invinga* ; *Heroica*, 2 vol. aux éditions de la « Vieata noua », Bucarest. — **15 Juillet :** M. Sadoveanu : *Strada Lapusneanu*, éd. « Viatia Romaneasca », Jassy. — Const. T. Stoïka : *Insemnari din Zilele de lupta*, imprimerie D. C. Jonescu, Bucarest. — N. Jorga : *Razboiul nostru in note Zilnice*, 2 vol., éd. « Ramari », Graïova.— Generalul D. Iliescu : *Rasboiul pentru intregirea Romàniei*, t. Ier, imprimeries de « l'Indépendance », Bucarest. — Generalul G. D. Mardarescu : *Campania pentru desrobirea Ardealului si ocuparea Budu Pestei*, éd. « Cartes romànesca », Bucarest. — Mémento : les écrivains morts pendant et depuis la tourmente. — **1er Décembre :** Gr. Tausan : *Evolutia sistemeler de morala*, Casa Scoalelor, Bucarest. — N. Dascovici : *Principiul nationalitatilor si societatea natiuni'or*, Cartea romàneasca, Bucarest. — E. Sperantia : *Frumosul cai nalta suferinta*, Cele tre Crisuri, Oradea-Marc.— Y. Agârbiceanu : *Ceasuri de seara*, Cartea romàneasca, Bucarest. — Al. T. Stamatiad : *Parabolele*, Casa Scoalelor, Bucarest. — Ovid Densusianu : *Prosatorilor*, dans « Vieata noua », an XIV, n° 1-11, Bucarest.

LETTRES RUSSES

1er Janvier : Merejkowsky : *Quatorze Décembre*, trad. par Michel de Gramont, Bossard. — Merejkowsky : *Le Règne de l'Antéchrist*, Bossard. — Ivan Bounine : *Le Monsieur de San-Francisco*, trad. par Maurice Bossard. — Œuvres de Pouchkine. — **15 Janvier :** Général Denikine : *La chronique des temps troubles en Russie*, première partie, 2 vol., J. Povolozky. — Rodzianko : *Souvenirs de l'armée du Nord-Ouest*, Berlin. — Congrès général des représentants de l'Industrie et du commerce russes, tenu à Paris du 17 au 23 mai 1921, Paris. — P. Birukov : *L. N. Tolstoï, Biographie*, vol. I, II, III. Ladychnikov, Berlin. — Deux nouvelles maisons d'édition. — **15 Avril :** *Les archives de la Révolution russe*. Vol. III, Berlin.— V. Serguéiev : *Trois années dans la Russie des Soviets*, Paris.— A. Vertchouguine : *La troisième Russie*, Ed. de « la Presse franco-russe », Paris. — A. Terné : *Dans le Royaume de Lénine*, Berlin. — **1er Mai :** Tatiana Melnik : *Souvenirs sur la famille impériale, sa vie avant et après la révolution*, Stefanovitch et Cie, Belgrade. — *La nouveau livre russe*, Edition Ladychnikov, Berlin. — *La destinée du chien*, recueil de nouvelles, Edition « Slovo », Berlin. — Les Revues : Kerensky et Tchernov. — Les inédits de Dostoïevski. — **15 Juin :** Dmitri Merejkowsky : *Théâtre tragique*, Bossard. — Dmitri Merejkowsky : *Alexandre Ier*, Calmann-Lévy. — Dmitri Merejkowsky : *Le Mufle Roi*, Bossard. — Alexandre Kouprine : *Le Duel*, Bossard.— Valentin Parnak : *L'Acrobate grimpe*. — Evangoulov : *Le Cabaret blanc*. — Marc-Marie Ludovic Talov : *Existence double*. — **1er Août :** Général Spiridovitch : *Histoire du bolchevisme en Russie*, Paris. — Boris Almazov : *Raspoutine et la Russie*, Prague. — *Le nouveau livre russe*, nos 3 et 4, Berlin, Ladychnikov. — *Les Bulletins Littéraires*, n° 1, Petersbourg. — *La Tché-Ka*, Berlin. — **15 Septembre :** *Les Archives de la Révolution russe*, vol. IV et V, Berlin. — *Les Annales russes*, Paris.—Alexandre Blok : *Les derniers jours du pouvoir impérial*, Pétrograd, Ed. Alkonost. — *Les Annales contemporaines*, vol. XI, Paris. — *Le Calendrier des ouvriers et des paysans pour 1922*, Pétrograd, Edition de l'État. **15 Novembre :** Les lettres de l'Impératrice Alexandra Feodorovna à l'Empereur Nicolas II. — **1er Décembre :** N. Gogol, *Revizor*, traduit par Marc Semenoff (Plon). — I. Tourgueniev : *Théâtre*, traduit par Denis Roche, Bossard. — Anton Tchékov : *Trois Années*, traduit par Mostkova et Lamblot, Rieder. — Ivan Bounine : *le Village*, traduit par Maurice Bossard. — Alexandre Kouprine : *le Bracelet de Grenats*, traduit par H. Mongault, Bossard. — Aldanov : *Sainte-Hélène petite île*, traduit par Hirschwald, Povolozky.

LETTRES TCHÉCOSLOVAQUES

15 Février : Souvenirs d'un directeur de revue pendant la guerre. — La

poésie lyrique. — M. Victor Dyk. — M. Rodolphe Medek. — Les nouvellistes F. Langer, Richard Weiner. — Le théâtre. — Le roman : L'œuvre de M. K. M. Tchapek-Chod.

LETTRES YIDISCH

15 Juin : Moïché Nadir : *Œuvres*, 6 volumes, New-York, 1919. — Barouch Glozman : *Baguinen*, Nouvelles, New-York, 1921. — Ignatof : *Œuvres*, 4 volumes, « Schriften », recueil trimestriel, New-York.

LETTRES YOUGO-SLAVES

1er Mai : Dr Ivan Grafenauer : *Kratka Zgodovina Slovenska Slovstva* (Petite histoire de la Littérature Slovène), Librairie Yougoslave, Lioubliana. — L. Pintar : *Poe zije Drja Fr. Preserna* : Kleinmayr et Bamberg, Lioubliana. — Oton Zupancic : *Mlada Pota* ; Omladina, Lioubliana. — Ante Debeljak : *Solnce in Sence* ; Tiskovna Zadruga, Lioubliana.

LINGUISTIQUE

15 Avril : A. Sommerfelt : *Le breton parlé à Saint-Pol-de-Léon, phonétique et morphologie*, Champion.

LITTÉRATURE

1er Janvier : Robert d'Humières : *Le Livre de la Beauté*, « Mercure de France ». — Louis Cario et Charles Régismanset : *La Pensée Française, Anthologie des auteurs de maximes du XVIe siècle à nos jours*, « Mercure de France ». — Francis Jammes : *De l'Age divin à l'Age ingrat. Mémoires.* Tome I, Plon. — Edouard Schuré : *L'Ame celtique et le Génie de la France à travers les âges*, Perrin. — George Soulié de Morant : *Les Contes galants de la Chine*, Fasquelle. — Frantz Toussaint : *La Flûte de jade. Poésies chinoises*, Piazza. — **15 Janvier :** Pierre de Nolhac : *Ronsard et l'Humanisme*, Edouard Champion. — Pierre de Ronsard : *La Bouquinade et autres gaillardises, textes conformes aux éditions originales ou collationnés sur les manuscrits*, par Fernand Fleuret et Louis Perceau, Bibliothèque des Curieux. — Ronsard : *Sonnets pour Hélène*, Introduction et notes de Roger Sorg, Edit. Bossard. — **1er Février :** Comte de Gobineau : *Les Pléiades*, « Au Sans Pareil ». — Comte de Gobineau : *Souvenirs de voyage*, Bernard Grasset. — *Propos d'Anatole France* recueillis par Paul Gsell, Bernard Grasset. — Marcel Coulon : *Anatomie littéraire*, Librairie des Lettres. — Fernand Vanderem : *Le Miroir des Lettres*, 3e série, Flammarion. — Jacques Boulenger : *.. Mais l'art est difficile*, 2e série, Plon. — Edmond Pilon : *Figures françaises et littéraires*, La Renaissance du Livre. — Manoël Gahisto : *Edmond Pilon*, Sansot. — Maxime Revon : *René Boylesve*, Sansot. — A. Dujet : *Gabriel Faure*, Sansot. — Henri Malo : *Marguerite Burnat-Provins*, Sansot. — Maurice Guierre : *Réalités et Nostalgies marines*, Floury. — Georges-François Berthault : *Des heures sous le ciel. II, le Drame.* Le Divan. — Louise Faure-Favier : *Guides des voyages aériens Paris-Londres.* — **15 Février :** Le tri-centenaire de Molière. — Karl Mantzius : *Molière, les théâtres, le public et les comédiens de son temps, traduit du danois par Maurice Pellisson*, Armand Colin. — G. Michaut : *La jeunesse de Molière*, Hachette. — **1er Mars :** Remy de Gourmont : *Lettres à Sixtine*, « Mercure de France ». — Remy de Gourmont : *Pages choisies, avec un portrait. Préface* de Marcel Coulon, « Mercure de France ». — Remy de Gourmont : *Petits crayons*, G. Crès. — *Bibliothèque de ma Poupée. Extraits des caractères de La Bruyère (Des femmes et du Cœur) avec des Commentaires*, par Remy de Gourmont, « Edition de l'Imprimerie Gourmontienne ». — Remy de Gourmont : *Les Chevaux de Diomède*, « Collection des Chefs-d'œuvre », La Connaissance. — **15 Mars :** Gabriel Hanotaux : *Histoire de la Nation française, Histoire des Lettres, Premier volume (Des origines à Ronsard)*, par Joseph Bédier, Alfred Jeanroy et F. Picavet, Plon-Nourrit. — Théodore Gérold : *L'Art du chant en France au XVIIe siècle*, Strasbourg, Commission des publications de la Faculté des Lettres. — **15 Avril :** Alfred Jarry : *Ubu Roi*, Fasquelle. — *Sous le masque d'Alfred Jarry. Les Sources d'Ubu Roi*, par Charles Chassé, Floury. — *Bibliothèque de l'Adolescence : Henri de Régnier*, Crès. — *Bibliothèque de l'Adolescence : André Gide*, Crès. — André Gide : *Morceaux choisis*, Nouvelle Revue Française. — **15 Avril :** René de

Planhol : *Les utopistes de l'Amour*, Garnier frères. — Gonzague Truc : *Le cas Racine*, Garnier frères. — Bourdaloue : *Sermons sur l'impureté, sur la conversion de Madeleine et sur le retardement de la Pénitence, Introduction et notes de Gonzague Truc*, Editions Bossard. — Gustave Dulong : *L'Abbé de Saint-Réal*, Edouard Champion. — **1er Mai :** André Suarès : *Poète tragique, Portrait de Prospero*, Emile Paul. — Jean Paulhan : *Jacobe Cow, le pirate, ou si les mots sont des signes*, Au Sans Pareil. — Jean Paulhan : *Le Pont traversé*, Camille Bloch. — Joseph Rivière : *Gérard de Lacaze-Duthiers, biographie critique*, Stravino, Le Caire. — G. de Lacaze-Duthiers : *Au tournant de la Route*, Alcan. — G. de Lacaze-Duthiers : *La tour d'ivoire vivante*, Alcan. — Pierre Billotey : *Les Grands hommes en liberté*, Bibliothèque des Marges. — **15 Mai :** François Rabelais : *Gargantua et Pantagruel, Texte transcrit et annoté par Henri Clouzot et illustré de 525 vignettes par Joseph Hémard*, G. Crès. — Ernest Seillière : *Le romancier du Grand Condé, Gautier de Coste, sieur de la Calprenède*, Emile-Paul frères. — *Vie de monsieur du Gay Trouin écrite de sa main. Introduction et notes de Henri Malo, avec un portrait gravé sur bois par Ouvré*, Editions Bossard. — *Œuvres badines et galantes du Comte de Caylus, choisies et précédées d'une notice et d'une Bibliographie par Radeville et Deschamps*, Bibliothèque des Curieux. — **1er Juin :** René Descharmes : *Autour de Bouvard et Pécuchet, Etudes documentaires et critiques*, Librairie de France. — Louis Bertrand : *Flaubert à Paris ou le Mort vivant*, Les Cahiers Verts, Grasset. — *Centenaire de Gustave Flaubert. Cérémonies du 12 Déc. 1921*, Renouard. — Paul Bourget : *Gustave Flaubert*. (Les Amis d'Edouard Champion.) — Antoine Albalat : *Comment il ne faut pas écrire*, Plon. — Baudelaire : *Les Fleurs du Mal, avec une préface d'Ernest Raynaud*. Collection des classiques, Garnier. — Louis Morpeau : *Anthologie Haïtienne des Poètes contemporains*, A. Héraux, Port-au-Prince. — *Le VIIIe Livre des « Stances » de Jean Moréas*. Editions de la Douce France. — Edmond Rostand : *Honoré d'Urfé et Emile Zola*, Champion. — **15 Juin :** Dr A. Donnadieu : *L'Hérédité dans la maison ducale de Lorraine-Vaudémont*, Berger-Levrault. — François Cornou : *Elie Fréron*, Edouard Champion. — Remy de Gourmont : *Pages choisises, Préface de Marcel Coulon*, « Mercure de France ». — **1er Juillet :** Isabelle Rimbaud : *Reliques*, « Mercure de France ». — Camille Mauclair : *Paul Adam*, Flammarion. — Albert Thibaudet : *Trente ans de vie française*. I. — *Les idées de Charles Maurras*, II. — *La Vie de Maurice Barrès*, Editions de la Nouvelle Revue Française. — Charles Maurras : *Le Chemin de Paradis*, de Boccard. — Charles Maurras : *Pages littéraires choisies*, Champion. — Victor Giraud : *Les Maîtres de l'Heure : Maurice Barrès*, Hachette. — Jean Cocteau : *La Noce Massacrée*, La Sirène. — Victor Segalen : *Stèles*, Crès. — Man'ha : *Le jardin du Scarabée*, Povolosky. — **15 Juillet :** Joseph Anglade : *Histoire sommaire de la littérature méridionale au moyen âge*, de Boccard. — Georges Mongrédien : *Etude sur la vie et l'œuvre de Nicolas Vauquelin, Seigneur des Yvetaux ; Œuvres complètes de Nicolas Vauquelin, Seigneur des Yvetaux*, 2 vol., Auguste Picard. — Ernest Zyromski : *Maurice de Guérin, Eugénie de Guérin*, 2 vol. Armand Colin. — **1er Août :** Hector Talvart : *Conjectures*, Armana Huart. — Jean Carrère : *Les Mauvais Maîtres*, Plon. — Léon Daudet : *Les œuvres dans les hommes*, Nouvelle Librairie Nationale. — Pierre Lasserre : *Cinquante ans de Pensée Française*, Plon. — Clément-Janin : *Victor Hugo en exil, documents inédits*, « aux Editions du Monde Nouveau ». — Félix Duquesnel : *Souvenirs littéraires*, Clin. — Dr Cabanès : *Mœurs intimes du Passé* (VIe série). *Usages et coutumes disparus*, Albin Michel. — Dr Cabanès et Witkowski : *L'esprit d'Esculape*, E. François. — **15 Août :** Jean Van Dooren : *Anthologie des poètes français de France et de l'étranger, des origines à nos jours*, Libr. Alb. Hermann, Verviers. — *Essais de Michel de Montaigne, nouvelle édition par Pierre Villey*, Félix Alcan. — La Mothe Le Vayer : *Deux dialogues sur la divinité et l'opiniâtreté, Introduction et notes de Ernest Tisserand*, Bossard. — **1er Septembre :** Elie Faure : *Napoléon*, Crès. — *L'Histoire de Napoléon racontée par les Grands Ecrivains*, Bernard Grasset. — Capitaine Maurice Gagneur : *Napoléon d'après le Mémorial de Sainte-Hélène*, Delagrave. — Canudo : *L'Ame Dantesque, avec traduction nouvelle de fragments de la « Divine Comédie »*, Renaissance du Livre. — *Les Quatrains d'Omar Khayyam avec Introduction et notes de* Charles Grolleau, Crès. — *Les Pensées choisies d'Alexandre Mercereau*, Figuière. — **15 Septembre :** Claude d'Esternod : *L'Espadon*

satirique, d'après l'édition originale de 1619, avec une préface, une bibliographie, un glossaire, des variantes et des notes par Fernand Fleuret et Louis Perceau, Jean Fort. — Jean de la Fontaine : *Contes et Nouvelles en vers, Avant-propos de Ad. van Bever*, Georges Crès. — P. van Trieghem : *La poésie de la nuit et des tombeaux en Europe au XVIIIe siècle*, F. Rieder. — A. Masseron : *Les énigmes de la Divine Comédie*, Librairie de l'Art catholique. — **1er Octobre :** Marcel Barrière : *Essai sur le donjuanisme contemporain*, Editions du Monde Nouveau. — Gœthe : *Le serpent vert, conte symbolique traduit et commenté par Oswald Wirth*, Editions du Monde Nouveau. — Emile Magne : *La fin troublée de Tallemant des Réaux*, Emile-Paul. — Emile Magne : *Une amie inconnue de Molière, suivi de Molière et l'Université*, Emile-Paul. — *Charladolphiana*, à Utrecht et Perrin. — *Mémoires fragmentés du Conseiller de Légation C.*, à Rotterdam, Perrin. — **15 Octobre :** *La Chanson de Roland, publiée d'après le manuscrit d'Oxford et traduite par Joseph Bédier*, H. Piazza. — André Hallays : *Essais sur le XVIIe siècle, Jean de la Fontaine*, Libr. académique Perrin. — Joseph Le Gras : *L'extravagante personnalité de Jacques Casanova, Chevalier d'industrie*, 1725-1798, Bernard Grasset. — Adolphe Boschot : *Chez les Musiciens (Du XVIIIe siècle à nos jours)*, Plon-Nourrit. — Charles Nodier : *Moi-Même, ouvrage inédit avec une introduction sur le Roman personnel, par Jean Laval*, Edouard Champion.— **1er Novembre :** René Martineau : *Léon Bloy. Souvenirs d'un ami*, Librairie de France. — Léon Bloy : *Lettres à sa fiancée*, Stock. — Tancrède de Visan : *Essais sur la Tradition Française*, Marcel Rivière. — E. Sansot : *Essai sur les Parfums*, Chiberre. — André Billy : *La Muse aux bésicles*, Renaissance du Livre. — Walt Whitman : *Les Dormeurs*, coll. Alter Ego, François Bernouard. — **15 Novembre :** Jean Second : *Le Livre des Baisers, texte latin de Jean Second accompagné d'une traduction par Thierry Sandre, précédé d'un poème de Pierre Louys, suivi de quelques imitations de Ronsard, J.-A. Baïf, Remy Belleau, le tout dédié à l'unique Psyché*, Amiens, libr. Edgar Malfère. — Pierre-Paul Plan : *La Fille de Molière et ses séjours dans le VIe arrondissement*, Typogr. Firmin-Didot. — Abbé Reneault : *Une fille inconnue de Pierre Corneille*, Ed. Champion. — Jean Mélia : *Inédits et belles pages de l'abbé de Choisy, de l'Académie française*, Emile-Paul frères. — Pierre Vigué : *L'Honnête homme au XVIIe siècle. Le Chevalier de Méré*, R. Chiberre. — **1er Décembre :** Léon Daudet : *Le stupide XIXe siècle. Exposé des insanités meurtrières qui se sont abattues sur la France depuis 130 ans*, Nouvelle Librairie Nationale. — Emile Hinzelin : *Erckmann-Chatrian*, Ferenczi. — L'Ermite du Faubourg Saint-Germain : *l'Envers du Monde*, Flammarion. — *Bibliothèque de l'Adolescence* : *Comtesse de Noailles*, Crès ; *Henry Bordeaux*, Crès. — Paul Blanchard : *Henry Bataille* ; G. A. Masson : *Paul Fort* ; Jean Bonnerot : *Romain Rolland*, Editions du Carnet Critique. — Jean Ajalbert : *Lettres de Wiesbaden*, Flammarion. — **15 Décembre :** Edmond Pilon : *Un roman à la maison de Saint-Cyr, Mademoiselle de la Maisonfort*, Plon-Nourrit. — *Mémoires de Jacques Casanova écrits par lui-même, édition nouvelle d'après le texte de l'édition princeps, Leipzig-Paris-Bruxelles* (1826-1838), *Variantes des éditions W. von Schutz et Paulin Rozez*, tome 1er, Edit. de la Sirène. — Maurice Levaillant : *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand d'après des documents inédits*, Ollendorff. — Henri Girard : *Un bourgeois dilettante à l'époque romantique, Emile Deschamps*, 1791-1871, Edouard Champion.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

1er Novembre : P.N. Roinard : *Le Donneur d'Illusions*, féerie tragique, Maison des Ecrivains. — Georges Delaquys et P. Strozzi : *La Croisade de la Rose*, conte féerique, Information théâtrale, — Graça Aranha : *Malazarte*, Légende en 3 actes, Garnier frères.

LITTÉRATURES ANTIQUES

1er Septembre : Les éditions de la Société Guillaume Budé.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

15 Février : En Belgique. — Aux Etats-Unis. — Au Canada. — En France. — **1er Mars :** La Femme-Avocat. — Alice de Payer : *Le Féminisme au temps de la Fronde*, Editions « Fast ».

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : Etienne Rabaud : *Eléments de Biologie générale*, Bibliothèque de Philosophie Contemporaine, F. Alcan. — Jean Friedel : *Personnalité biologique de l'Homme*, Bibliothèque de Philosophie Scientifique, E. Flammarion. — M. Caullery : *Le Parasitisme et la symbiose*, Bibliothèque de Biologie générale, Encyclopédie scientifique, G. Doin.— Joseph Magrou : *Symbiose et subérification*, Annales des Sciences Naturelles. — Noël Bernard : *Principes de Biologie végétale*, Nouvelle Collection Scientifique, F. Alcan. — L. Guénot : *la Genèse des Espèces animales*, 2e édition scientifique internationale, F. Alcan. — Jean Massart : *Eléments de Biologie générale et de Botanique*, Vol. I : *la Biologie générale, les Protistes*, M. Lamertin, Bruxelles. — **1er Février** : A. S. Eddington : *Espace, temps et gravitation* : la théorie de la relativité généralisée dans ses grandes lignes, exposé rationnel suivi d'une étude mathématique de la théorie; traduit de l'anglais par J. Rossignol, avec une introduction de P. Langevin, Hermann. — Charles Nordmann : *Einstein et l'Univers* ; une lueur dans le mystère des choses ; le Roman de la Science, Hachette. — Gaston Moch : *la Relativité des Phénomènes* ; Bibliothèque de Philosophie Scientifique, E. Flammarion. — Paul Dupont : *La Notion du Temps d'après Einstein*, F. Alcan. —Le capitaine Stéphan Christesco : *la Relativité et les Forces dans le Système cellulaire des mondes*, nouvelle étude de Cosmogonie scientifique, F. Alcan. — **1er Mars** : A. Brachet : *Traité d'Embryologie des Vertébrés*, Masson. — Gustave Chauveaud : *La Constitution des Plantes vasculaires révélée par leur ontogénie*, Payot. — Henry Fairfield Osborn : *L'Origine et l'Evolution de la Vie*, édition française, avec préface et notes par F. Sartiaux, Masson. — **1er Avril** : R. Ledoux-Lebard et A. Dauvillier : *La Physique des Rayons X*, Gauthier-Villars. — Sir W. Bragg et W. L. Bragg : *Rayons X et structure cristalline*, traduit sur la 2e édition anglaise par Mme Mg. J. Ribière, Gauthier-Villars. — Mme Pierre Curie : *La Radiologie et la Guerre*, Nouvelle Collection Scientifique, F. Alcan. — Louis Rougier : *La Matière et l'Energie*, selon la théorie de la relativité et la théorie des quanta ; nouvelle édition revue et augmentée, Gauthier-Villars.— Marcel Boll : *l'Electron et les Phénomènes chimiques*, conférence faite à la Société de Chimie-Physique, Hermann. — Charles Dutoit : *L'Energie universelle* ; préface de M. Bridel, F. Alcan. —**1er Mai** : L. de Launay : *Géologie de la France*, 64 photographies, 53 figures, 8 cartes, A. Colin. — Léon Bertrand : *Les anciennes Mers de la France et leurs dépôts*, avec 25 figures, Bibliothèque de Culture générale, Flammarion. — A. Rutot : *Les grandes Mutations intellectuelles de l'Humanité*, 2 parties, Lamertin, à Bruxelles. — A. Rutot : *La Vie, ce qu'il faut en savoir* : origine, développement, évolution, les sens, la maladie, les tares, l'idéal ; la Vulgarisation Intellectuelle, à Bruxelles ; éditions Rhéa, à Paris. — **1er Juin** : Auguste Lumière : *Rôle des colloïdes chez les êtres vivants* ; essai de biocolloïdologie ; nouvelles hypothèses dans le domaine de la biologie et de la médecine, Masson.— J. Danysz : *La Genèse de l'énergie psychique* ; essai de philosophie biologique, avec une lettre-préface de Jules Payot, J.-B. Baillière. — A.-L. Marchadier et A. Goujon : *Les Poisons méconnus*, Bibliothèque de Philosophie Scientifique, E. Flammarion. — **1er Juillet** : Edmond Goblot : *Le Système des Sciences* : le vrai, l'intelligible et le réel, A. Colin. — Ch.-Eug. Guye : *L'Evolution physico-chimique* ; la relativité d'Einstein dans la classification des sciences ; l'évolution physico-chimique et les probabilités ; le principe de Carnot envisagé dans les organismes vivants ; E. Chiron, Bibliothèque de Synthèse Scientifique. — **1er Août** : Paul Appell : *Eléments d'analyse mathématique*, à l'usage des candidats au certificat de mathématiques générales, des ingénieurs et des physiciens, cours professé à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures, Gauthier-Villars. — H. Andoyer : *L'Œuvre scientifique de Laplace* ; collection Payot. — Pierre Bouguer : *Essai d'optique sur la graduation de la lumière* ; les Maîtres de la Pensée Scientifique, Gauthier-Villars. — Marcel Boll et Georges Allard : *Cours de chimie (Métaux et cations)* ; Dunod. — V. Auger : *Principes de l'analyse chimique* ; Collection Armand Colin. — E. Péchard : *Chimie élémentaire*, Masson. — L. Maquenne : *Précis de physiologie végétale* ; Collection Payot. — **1er Septembre** : Emile Picard : *Discours et mélanges*, Gauthier-Villars. — Louis Simon : *Le chimiste Descroizilles (François-Antoine-Henri)*, 1751-1825, sa vie, son œuvre, Rouen, imprimerie Wolf. — **1er Octobre** : J.-H. Fabre :

Souvenirs entomologiques ; études sur l'instinct et les mœurs des Insectes ; 4e et 5e séries de l'édition définitive illustrée ; Delagrave. — J.-H. Fabre : *Le Livre des Champs* ; entretiens de l'oncle Paul avec ses neveux sur les choses de l'agriculture ; nouvelle édition illustrée de 100 gravures dans le texte et de 12 photos hors-texte en similigravure, Delagrave. — Charles Derennes : *La Chauve-Souris* ; le bestiaire sentimental ; Albin Michel. — Louis Roule : *Les Poissons migrateurs*, leur vie et leur pêche ; un important problème d'histoire naturelle océanographique et économique ; Bibliothèque de Culture générale, E. Flammarion. — **1er Novembre :** Emile Borel : *L'Espace et le Temps*, Nouvelle Collection Scientifique, F. Alcan. — Jean Becquerel : *Exposé élémentaire de la théorie d'Einstein* et de sa généralisation, suivi d'un appendice à l'usage des mathématiciens, avec 17 figures dans le texte, Collection Payot.— Gaston Moch : *Initiation aux théories d'Einstein*, Bibliothèque Larousse. — Paul Kirchberger : *La Théorie de la relativité exposée sans mathématiques*, préface de M. V. Laue, traduction par Marcel Thiers, Payot. —Gustave Mie : *La Théorie einsteinienne de la gravitation*, essai de vulgarisation de la théorie, traduit de l'allemand J. Herman. — **1er Décembre :** Edouard de Pomiane : *Bien Manger pour Bien Vivre* ; essai de gastronomie théorique : préface par Ali-Bab ; Albin Michel. — Thomas B. Osborne et Lafayette B. Mendel : *Influence des facteurs alimentaires sur la croissance*, Journal of biological chemistry.— E. Gley : *Quatre leçons sur les sécrétions internes* ; 2e édition revue et corrigée ; J.-B. Baillière.

MUSÉES ET COLLECTIONS

1er Février : Au Musée du Louvre : un nouveau Poussin ; exposition des dons et des legs de 1921. — Abrogation de la loi de 1920 sur l'exportation des œuvres d'art et prescription de l'établissement d'un inventaire des objets d'art des collections privées. — Expositions à la Comédie-Française et à la Bibliothèque Nationale à l'occasion du troisième centenaire de Molière. — Les Rembrandt de la collection Youssoupoff. — Mémento bibliographique. — **1er Mars :** Vote par le Parlement d'un droit d'entrée dans les musées et monuments nationaux. — Au Musée Galliera : l'exposition rétrospective André Metthey. — Le sort des collections russes.—**1er Mai :** Nouvel horaire des musées nationaux. — Au musée du Louvre : exposition des fouilles de Syrie ; la dotation Maurice Sulzbach ; acquisition de l'étoffe persane de Saint-Josse ; l'*Ange* de la collection Challandon ; la tapisserie de la *Bataille de Jarnac*. — Le legs de la baronne Salomon de Rothschild. — Dons et legs au Petit-Palais. — Les Millet du Musée de Cherbourg. — Un nouveau van Dyck à la National Gallery de Londres. — Mémento bibliographique. — **1er Juin :** Au Musée du Louvre : exposition du jubilé de la Société des Amis du Louvre ; le nouveau Dürer. — L'exposition Prud'hon au Petit-Palais. — Mémento bibliographique : *Les Fresques de Fra Angelico au couvent du Saint-Marc à Florence*. — **1er Juillet :** Le Louvre invisible. — Les conférences du Musée du Louvre. — Les expositions du Musée Cernuschi, du Musée des Arts décoratifs, du Palais de la Légion d'Honneur et du Musée Galliera. — Mémento bibliographique. — **1er Août :** Au Musée du Louvre : les nouvelles salles orientales ; exposition d'antiquités égyptiennes à l'occasion du centième anniversaire du déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion ; exposition des dessins de Léonard de Vinci et de Michel-Ange.— Les taxes d'entrée dans les musées et monuments nationaux. — Mémento bibliographique. — **1er Novembre :** Les enrichissements du Musée du Louvre. — Une annexe du Musée du Luxembourg au Jeu de Paume.— Le produit des entrées dans les musées et monuments nationaux. — La nouvelle exposition du Musée des Arts décoratifs.

MUSIQUE

1er Février : OPÉRA NATIONAL : *l'Heure espagnole*, de MM. Maurice Ravel et Franc-Nohain ; *l'Enlèvement au Sérail*, de Mozart ; *la Fête chez Thérèse*, de Catulle Mendès et M. Reynaldo Hahn. — *Concerts Koussevitzky*. — OPÉRA-COMIQUE : *Dans l'Ombre de la Cathédrale*, de M. Maurice Léna et Mme Henry Ferrare, musique de M. Georges Hüe ; *Dame Libellule*, ballet de M. Blair Fairchild. —**1er Avril :** OPÉRA-NATIONAL : *La Mégère apprivoisée*, de MM. Cain

et Adenis, musique de M. Charles Silver ; *Hérodiade*, livret adapté par MM. Milliet et Crémont, musique de Jules Massenet.— **1er Octobre:** OPÉRA-NATIONAL : *Boris Godounoff*, de Moussorgski ; *Falstaff*, de Verdi ; *Artémis troublée*, ballet de M. Paul Paray ; *Frivolant*, ballet de M. Jean Poueigh ; *Saint-Sébastien* de M. Gabriel d'Annunzio, musique de Claude Debussy. — CONCERTS KOUSSEWITZKY : *la Kovanchtchina*, de Moussorgsky. — BALLETS RUSSES : *la Belle au Bois dormant*, de Tchaïkowsky ; *le Renard*, ballet de M. Igor Strawinsky ; *Mavra*, opéra de M. Igor Strawinsky ; *Chout*, ballet de M. Serge Prokofieff.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

1er Juin: Le Salon de la Nationale et l'Art Moderne en France.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

15 Février: L'étonnante prophétie d'un germanomane alsacien. — **15 Mars:** Dernières Considérations sur la perte du Fort de Vaux. — **15 Juillet:** Mata-Hari, la « dame aux blanches fourrures » et le trappiste de la Cartuja de Miraflores.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

1er Janvier : Les Ancêtres de Gustave Flaubert, tous Champenois et tous vétérinaires. — **15 Janvier:** Georges Vicaire, bibliophile gastronome. — **1er Avril:** A propos du vers libre. — **15 Avril:** Quelques lumières sur un point obscur de la biographie de Villon. — **1er Mai:** La question de l'e muet au XVIIIe siècle. — **1er Juin:** A propos du chien Citron. — **15 Juin:** Comment Prosper Mérimée écrivit le « H. B. » — **15 Juillet:** Rimbaud aux Indes Néerlandaises. — **15 Août :** Libraires et éditeurs en 1822. — **15 Octobre :** Esquisses inédites de Théophile Gautier pour le « Château du Souvenir » et le « Musée secret ». — **1er Novembre:** Les Ancêtres de Remy de Gourmont. — **15 Novembre:** Autour du Chat Noir. Envois et Dédicaces. **1er Décembre :** *Une erreur de Francis Poictevin*. — **15 Décembre :** Des vers inédits de Guy de Maupassant.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Janvier: A. Jellicoe : *La Grande Flotte, sa création, son œuvre*, trad. par MM. R. Levaique et M. Allain, avec notes du S. H. de l'E. M. G. de la Marine, Payot.— P. Heuzé : *Les Camions de la Victoire*, Renaissance du Livre. — G. Dupin : *Considérations sur les Responsabilités de la Guerre*. Paris, Société mutuelle d'édition. —**15 Janvier:** Enrico Caviglia : *Vittorio Veneto*, Milano, l'Eroica.— Aldo Valori : *La Guerra italo-austriaca*, Bologna, N. Zunichelli.—Pierre Baucher : *Au long des rues*, Imprimerie strasbourgoise, 57, rue de Richelieu. — Bernadotte : *Les Chemineaux de l'Orient*, All. Messein.— Milenko R. Vesnitch : *La Serbie à travers la Guerre*, Bossard.— **1er Février:** P.-B. Gheusi : *Galliéni*, Charpentier. — Général Palat : *La Guerre sur le Front Occidental. La Bataille de la Marne*, T. VI. *La Course à la Mer*, Tome VII, Chapelot. — Erich v. Falkenhayn : *Der Feldzug der 9. Armée* 1916-17, 2. *Teil : die Kämpfe und Siege in Rumänien*, Berlin, E. S. Mittler. — Raymond Lefebvre : *L'éponge de vinaigre*, Editions Clarté. — **15 Février:** Capitaine de Mazenod : *Dans les Champs de la Meuse*. Plon. — **1er Mars:** Th. von Bethmann-Hollweg : *Betrachtungen zum Weltkriege*, 2, Berlin, R. Hobbing.— **15 Mars:** Feldmarschall Conrad : *Aus meiner Dienstzeit*, Wien, Rikola.—Commandant Laure : *Au 3e Bureau du troisième G. Q. G.*, Plon. — Colonel Fl. Pellegrin : *La Vie d'une Armée pendant la Grande Guerre*, Flammarion. — Général Douchy : *Le Grand Etat-Major Allemand avant et pendant la Guerre Mondiale*, Payot. — Noray : *La Bataille continue*, Figuière. — *La dernière lettre écrite par des soldats français tombés au champ d'honneur*, 1914-1918, Flammarion. — Georges Gaudy : *L'Agonie du Mont-Renaud*, Plon,— Jean Galtier-Boissière : *Loin de la Rifflette*, G. Crès. — **1er Avril:** Erich Ludendorff : *Documents du G. Q. G. allemand sur le rôle qu'il a joué de* 1916 à 1918. I. Payot. —**15 Avril:** Louis Botta : *Avec les zouaves*, Berger-Levrault.— Louis Lefebvre : *Poulot en Italie*, La Renaissance du Livre. — H. Nadel : *Sous le pressoir*, Société mutuelle d'Edition, 118, avenue Parmen-

tier. — Charles Barbet : *Dans le Nord dévasté, Visions d'antan*, Jules Carbonel, Alger. — **1er Mai :** G. Von Hase : *La Bataille du Jutland vue du Derfflinger*, trad. de M. Ed. Delage, Payot. — Lieutenant de vaisseau G. Douin : *L'attaque du Canal de Suez*, Delagrave. — G. Leygues : *Les marins de France*, Berger-Levrault.— Lieutenant-colonel Reboul : *Le Conflit du Pacifique et notre Marine de Guerre*, Berger-Levrault — **15 Mai :** Georges Virrès : *A côté de la Guerre*, Dewit, Bruxelles. — Carola Ernst : *Silhouettes crépusculaires*, Lambertin, Bruxelles. — **1er Juin :** Divers : *Les Conséquences de la Guerre*, conférences de l'Ecole des Sciences Politiques, Alcan. —A. von Margutti : *Vom Alten Kaiser*, Leipzig, Leonhardt.— **15 Juin :** G. Dupont : *Le Haut Commandement allemand en 1914*, Chapelot. — Colonel G. Baron Von Hausen : *Souvenirs de la Campagne de la Marne en 1914*, Payot. — Lieutenant-Général Deguise : *La défense d'Anvers en 1914*, Berger-Levrault. — J. Andrassy : *Diplomatie und Weltkrieg*, Berlin, Ullstein. — **1er Juillet :** Kronprinz Wilhelm : *Erinnerungen*, Stuttgart, J.-G. Cotta (édition française : *Mémoires du Kronprinz*, Payot). — Camille Binet : *Le sac de Montdidier*, Gnou-Radenez. — **15 Juillet :** Commandant Perreau : *Victoire chère et paix de dupes*, Paul Catin. — A. Lomont : *La route de la victoire*, Librairie Gédalge.—*Le Journal de Lee Meriwelher*, Payot. — **1er Août :** Gaston Raphaël : *Tirpitz*, Payot. — **15 Août :** Général Legrand Girarde : *Les Opérations du 21e corps*, Plon.— Général Palat : *La Grande Guerre sur le Front occidental, la Ruée vers Calais*, T. VIII, Chapelot. — Hugo Kerchnawe : *Der Zusammenbruch der Oesterr-Ungar. Wehrmacht im Herbst 1918*, München, J.-F. Lehmann. — Contre-Amiral Dumesnil : *Souvenirs de guerre d'un vieux croiseur*, Plon. — Max Dauville : *La boue des Flandres*, Maurice Lambertin. — **15 Septembre :** Lieutenant-colonel Grouard : *La conduite de la Guerre jusqu'à la Marne*, in-8, Chapelot. — M. Dutreb : *Marchand*, in-18, Payot. — Erich Ludendorff : *Documents du G. Q. G. allemand*, II, Payot. — André Aude : *Souvenirs du temps de guerre*, Berger-Levrault, — Commandant H. Bouvard : *La gloire de Verdun*, La Renaissance du Livre. — **1er Octobre :** Von Tirpitz : *Mémoires*, Payot. — Emile Lesueur : *Le martyre de Bruckenkopf*, Lemerre. — Georges Candy : *les Trous d'obus de Verdun*, Plon.— Commandant Armand Doria : *Une incroyable odyssée*, ib. — Raymond Fostal : *La Guerre chez nous*, L. Wolf, 13-15, rue de la Pie, à Rouen. — **15 Octobre :** Capitaine de frégate Chack : *La guerre des Croiseurs*, Tome I, gr. in-8, Challamel. — **1er Novembre :** Feldmarschall Conrad : *Aus meiner Dienstzeit*, II, Wien, Rikola.—**15 Novembre :** Jacques Bouis : *Notes d'un agent de liaison*, Berger-Levrault. — Antoine Scheikvich : *Hellas.. Hélas !..* Paul Catin. — M. Dutreb : *Nos Sénégalais*, Maison d'édit. des Voix lorraines, Metz. — Paul Ginisty et le capitaine Maurice Gagneur : *La Victoire* Garnier. — **15 Décembre :** Auffenberg-Komarow : *Aus Osterreichs Höhe und Niedergang*, München, Drei Masken Verlag. — Albert Schinz : *French Litterature of the Great War*, New York D. Appleton.

PHILOSOPHIE

15 Janvier : Le pragmatisme. — Vernon Lee : *Les mensonges vitaux*, Alcan. — Georges Sorel : *De l'utilité du pragmatisme*, Marcel Rivière. — Jean Wahl : *Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, Alcan.— W. Riley : *Le Génie américain*, Alcan. — Woodrow Wilson : *Etre humain*, suivi de *Quand un homme se trouve lui-même*, Payot. — **15 Mars :** René Millet : *Socrate et la pensée moderne*, Plon-Nourrit. — J. Souilhé : *La notion platonicienne d'Intermédiaire dans la philosophie des Dialogues* (Collection historique des grands philosophes), Alcan.—J. Souilhé : *Etude sur le terme* ΔΥΝΑΜΙΣ *dans les dialogues de Platon*, Alcan. — O. Hamelin : *Le Système d'Aristote* (Collection historique des grands philosophes), Alcan. — Bernard Latzarus : *Les idées religieuses dans Plutarque*, Ernest Leroux. — Ch. Filliatre : *La philosophie de saint Anselme* (Collection historique des grands philosophes), Alcan. — G. Sortais : *La philosophie moderne* depuis Bacon jusqu'à Leibniz, tome I, P. Lethielleux.— Thomas Hobbes : *Leviathan*, tome I (traduction de R. Anthony), Marcel Giard et Cie. — Berkeley : *Les Principes de la Connaissance humaine* (trad. de Ch. Renouvier), A. Colin.—Berkeley : *La Siris* (trad. de MM. G. Beaulavon et D. Parodi), A. Colin. — Bion Smyrniadis : *Les doctrines de Hobbes, Locke et Kant sur le droit d'In-*

surrection, La Vie Universitaire. — Jacques Chevalier : *Descartes*, Plon. — Gaston Milhaud : *Descartes savant*, Alcan. — Jean Wahl : *Du rôle de l'idée de l'Instant dans la philosophie de Descartes*, Alcan. — E. Lasbax : *La Hiérarchie dans l'Univers chez Spinoza* (Collection historique des grands philosophes), Alcan. —Pierre Godet : *La Pensée de Schopenhauer*, Payot et Cie. — Hélène Claparède-Spir : *Un Précurseur : A. Spir*, Payot et Cie. — Camille Spiess : *Nietzsche contre la Barbarie allemande*, Genève, Atar. — Joseph Rivière : *Gérard de Lacaze Duthiers*, Le Caire, Stavrinos.— H.-F. Stewart : *La Sainteté de Pascal* (trad. de l'anglais par G. Roth), Bloud et Gay. — C. Bonnegent : *La théorie de la certitude dans Newman*, Alcan. — *Ecrits des Curés de Paris contre la politique et la morale des Jésuites* (1658-1659) avec une étude sur la querelle du Laxisme par I. de Recalde, « Editions et Librairie ». — Abbé de Margon : *Lettres sur le Confessorat du P. Le Tellier*. « Librairie moderne ». — Clément XIV : Le Bref *Dominus ac Redemptor*, avec une introduction par I. de Récalde, « Editions et Librairie ». — I. de Récalde : *Le Message du Sacré Cœur à Louis XIV et le P. de la Chaise*, « Editions et Librairie ». — **1er Juillet:** Le ratage psychique. — Dr Sigm. Freud : *Introduction à la Psychanalyse*, trad. par le Dr Jankelevitch, Payot. — J. Larguier des Bancels : *Introduction à la Psychologie. L'Instinct et l'émotion*, Payot. — Ch. Baudoin : *Etudes de Psychanalyse*, Delachaux et Niestlé. — **1er Août:** Emile Meyerson : *De l'Explication dans les Sciences*. —**15 Août:** La science de l'Hérédité et la Psychologie différentielle. — Edwin Grant Conklin : *L'Hérédité et le Milieu*, Flammarion. — Dr Georges Poyer : *Les Problèmes généraux et l'hérédité psychologique*, Alcan. — François Meutré : *Espèces et Variétés d'intelligences, Eléments de Noologie*, Bossard. — Ernest Renan : *Essai psychologique sur Jésus-Christ*, « La Connaissance ». — L. Lévy Bruhl : *La Mentalité Primitive*, Alcan. — **1er Octobre :** D. Parodi : *Le Problème moral et la Pensée contemporaine* (*Deuxième édition revue et augmentée*), Alcan. —Gustave Belot : *Etudes de Morale positive* (*Deuxième édition revue et augmentée*), Alcan. — De Gaultier : *La Philosophie officielle et la Philosophie*, Alcan.— **15 Octobre:** H. Bergson : *Durée et Simultanéité, à propos de la théorie d'Einstein*, Alcan.— Daniel Berthelot : *La Physique et la Métaphysique des théories d'Einstein*, 1 broch., Payot. — **1er Novembre :** Une réponse à M. Palante au sujet de « la Philosophie officielle et la Philosophie ». La genèse idéaliste du réel.— **15 Novembre :** Léon Brunschvicg : *L'expérience humaine et la causalité physique*, 1 vol., Alcan. — **15 Décembre :** Un mot d'explication à propos du récent livre de M. Jules de Gaultier : *La Philosophie officielle et la Philosophie*.

LES POÈMES

1er Janvier: Jean-Louis Vaudoyer : *Rayons croisés*, Société Littéraire de France. — Joseph Delteil : *Le Cygne Androgyne*, frontispice de Raymond Thiollière, « Images de Paris ». — Louis Pize : *Les Pins et les Cyprès*, Garnier frères. — Louis Pize : *Le Cantique de Notre-Dame d'Ay*, au Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. — Julien Ochsé : *Repose ailleurs*, Chiberre. — *Le Florilège des Poètes du « Verbe »*, préface de Fernand Gregh, « les Gémeaux ». — Jean Bouscatel : *La Tristesse des Fêtes*, Perrin et Cie. —Léon T. Bancal : *Vers l'amour*, Association des Jeunes littérateurs et Artistes français, Prades. — Charles Droulers : *Les Feux Errants*, Bloud et Gay. — Paul-Léon Andrieu : *La Voix de l'Echo*, « Les Tablettes », Saint-Raphaël. — Antoine Giaconetti : *Le Visage des Jours*, préface de Lorenzo de Bradi, Jouve. — Jean Dmoschowski : *La Vie du Berger*, dessins d'Anicet Leroy, Société Mutuelle d'Edition. — Pierre Clerc : *Silhouettes et Paysages*, « Maison Française d'Art et d'Edition ».— Maurice Magnien : *Le Drame Invisible*, Chiberre.— Marc-Adolphe Guégan : *L'Invitation à la Fête Primitive*, avec un triptyque, « les trois Epoques », de Marcel Moore, Messein. — Jeanne Dortzal : *Les Versets du Soleil*, Librairie des Lettres.— Madeleine Heyden : *Divinations*, Imprimerie des Alpes, Antibes. — P. Maurice Château : *Le Livre du Rêve et du Repos*, Louis Hébras. —L.-A. Montal : *Prières à Myotis*, Bernard Grasset. — Franc-Nohain : *Fables*, Renaissance du Livre. —**1er Février :** Pierre Jalabert : *La Vie Enthousiaste*, Garnier frères. — Francis Vetch : *La Semeuse*, « La Librairie française », Pékin. — Antoine-Orliac : *Métabolisme*, « Collection Rigel ». — Fernand Demeure : *Etal*, « Edition des Dits Modernes ». — Loys Labèque : *Poèmes Visionnaires*, Messein. — Léon-Marie

Thylienne : *Baisers d'après-midi*, sans nom d'éditeur. — Djenane Gazanhe : *Les Stances de la Joie*, Picart. — Julien Aucante : *Huit poésies*, édité par l'auteur. — Capitaine Maurice Dubled : *Vers pour elle*, « Les Tablettes », Saint-Raphaël. — Hubert Sylvain : *Aux Jardins de Julie d'Angennes*, Berger-Levrault. — Diane de Cuttoli : *Le Cœur Vibrant*, préface de Gustave Kahn, « La Maison française d'Art et d'édition ». — Yves Blanc : *Petits Poèmes du Terroir languedocien*, illustration hors-texte de Claire Villeneuve, sans nom d'éditeur.— Paul Lofler : *Sur les Sommets*, Lemerre. — Emile Dury : *Tout un Avril*, Figuière.— Jean Superville : *Le Dieu Inconnu*, Chiron. — Louis de Saint-Roman : *Sous le Vocable de Bérénice*, Renaud et Labrosse. — **1er Mars :** Adrienne Lautère : *Amour et Sagesse*, Fasquelle. — Tristan Klingsor : *Humoresques*, Malfère.—A.-P. Garnier : *Les Saisons Normandes*, Garnier frères. — Fagus : *La Guirlande à l'Epousée* ; Malfère. — Horace Say : *Chapelles ardentes*, bois taillés par Morin-Jean, « A la Belle Edition ». — Robert de Souza : *Mémoires*, G. Crès. — Emile Faguet : *Chansons d'un passant*, introduction par Joseph Ageorges, Flammarion. — Jean de Lassus : *Préludes*, « Maison française d'Art et d'Edition ». — Sébastien Voirol : *La Table de Circé, précédée de Palimpsestes*, s. n. d'éditeur. — **1er Avril :** Francis Jammes : *Le Tombeau de la Fontaine, suivi de Poèmes mesurés*, « Mercure de France ». — Frédéric Plessis : *La Couronne de Lierre*, Jouve. — Gaston Picard : *Le Cœur se donne...*, « Images de Paris ».— Georges Vallières : *l'Amoureuse Chanson*, Emile-Paul. — Marguerite Quersin : *Bonheur de ce Matin*, « A la Belle Edition ». — Marcel Toussaint-Collignon : *Les Cils Baissés*, « Les Gémeaux». — Henri Forclaz : *Mon Amour Triste et Beau*, Jouve.—Théo Martin : *Sur un Vieux Thème*, « Revue des Indépendants ». — Jean Dars : *Les Vieux Thèmes*, « Au Bon Livre ». — Henry Verton : *Le Cœur effeuillé*, Jouve. — Luc Salluste : *Seize Poèmes Sensuels*, « Librairie des Lettres ». — Marcelle Marty : *La Cage au Soleil*, éditions « la Cible ». — Gabriel Doche : *Un peu d'Amour... beaucoup de Luxe*, « La Maison française d'Art et d'Édition ».—Gustave Rouger : *L'Autre Désir*, « Éditions du Faune ». — Raoul Hautier : *La Volonté d'Espérance*, « Éditions du Fauconnier ».—Fernand Mazade : *L'Ardent Voyage*, Librairie de France. — Fernand Mazade : *De Sable et d'Or*, Garnier frères. — **1er Mai :** Alfred Jarry : *La Ballade du Vieux Marin*, d'après Samuel Taylor Coleridge, Ronald Davis. — Ernest Rieu : *Ballades du Temps Présent*, E. de Boccard. — François Montel, Stephen Severt, Georges Ben-Aben : *Le Miroir Infidèle*, F. Rieder. — Henri Tilleul : *Florilège*, Angers, Impr. Grassin et Lecoq réunies. — Jacques Reynaud : *Polymnie*, « au Pigeonnier », Saint-Félicien-en-Vivarais. — G. de Lanauve : *Les esquisses*, Albert Messein. — Paul Labbé : *L'Oubli de l'Heure*, Lemerre. — Paul Lieutier : *Le Dieu Caché*, Chiberre.— Paul Forgeoux : *La Chanson du Retour*, « l'Argus Soissonnais ». — Maurice Pierre Boyé : *Les Reposoirs au Pays de Chevreuse*, « La Maison française d'Art et d'Edition ». — Thierry Sandre : *Fleurs du Désert*, Alb. Messein. — **1er Juin :** Germain Nouveau : *Valentines et autres Vers*, préface d'Ernest Delahaye, Messein. —Paul Drouot : *Poèmes choisis*, avec une notice biographique par Albert Doysié et un portrait par Maurice Savignon, Arthème Fayard. — Gabriel-Tristan Franconi : *Poèmes*, « La Renaissance du Livre ». — Léon Loups : *Les Apparences et les Nombres*, Messein. — Léon Vérane : *Images au Jardin*, « Les Facettes ». — Albert Erlande : *Le Poème Royal*, « Librairie de France ». — Jean Lebrau : *Le Cyprès et la Cabane*, « Le Divan ».— Albert Bausil : *La Terrasse au Soleil*, Edit. du « Coq Catalan », Perpignan. — Maurice Bets : *Scaferlati pour troupes*, poèmes suivis de *la Malemort de Jean Lefranc*, « Sous la marque de la Grappe Rouge ». — André Fontainas : *Récits au Soleil*, avec un portrait gravé par A. Rassenfosse, Edgar Malfère, Amiens. — **1er Juillet :** Jean Richepin : *Les Glas*, Flammarion. — Francis Carco : *La Bohème et mon Cœur*, « Nouvelle Revue Française ». — Fernand Divoire : *Orphée*, « Les Poètes de la Renaissance du Livre ». — O.-W. de L. Milosz : *La confession de Lemuel*, « La Connaissance ». — Nico-D. Horigoutchi : *Tankas*, avec une préface de Paul Fort, « Éditions du Fauconnier ». — L. Guillet : *La Belle Tentation*, Bernard Grasset. — *Hymne du Sang*, « la Phalange ». — Alexis Kroupensky : *Poésies*. — **1er Août :** Tristan Klingsor : *L'Escarbille d'Or*, Chiberre. — Tristan Derême : *Verdure Dorée*, Emile-Paul. — C. de Lazerme : *Eaux vives*, Messein. — Charles Adolphe Cantacuzène : *Parenthèses paresseuses*, Perrin. — Franc-Nohain : *Le Kiosque à Musique*, Fasquelle. —

1er Septembre : Alphonse Métérié : *Le Livre des Sœurs*, Edgar Malfère. — Henry Jacques : *La Symphonie Héroïque*, éditions de « Belles Lettres ».— André Delacourt : *La Victoire de l'Homme*, éditions de « Belles-Lettres ». — Joachim Gasquet : *Les Chants de la Forêt*, Librairie de France.— Jean-Louis Vaudoyer : *L'Album Italien*, Librairie de France. — Antoine-Orliac : *L'Evasion Spirituelle*, Librairie de France. — Jean Cocteau : *Vocabulaire*, « la Sirène ». — Philippe Chabaneix : *Les Tendres Amies*, « Librairie des Lettres ». — J. Portail : *Androlite*, dessins d'A. Favory, « la Charmille ». —**1er Octobre :** Paul Claudel : *Poèmes de Guerre*, 1914-1916, « Nouvelle Revue française ».— Edouard Dujardin : *Mari Magno*, 1917-1920, « Les Cahiers Idéalistes ». — Roger de Nereys : *L'Herbier de mon amour*, A. Messein. — Jules Supervielle : *Débarcadères*, édition de la « Revue de l'Amérique Latine ».— Gabriel Mourey : *L'Oreiller des Fièvres et les Chansons de Leïla*, Librairie de France. — Emile Henriot : *Aquarelles*, Emile-Paul frères.—**1er Novembre :** Paul Valéry : *Charmes ou Poèmes*,« Nouv. Revue Française ».— François Paul Alibert : *Marsyas ou la Justice d'Apollon*, Pierre Polère, Carcassonne. —**1er Décembre :** Henri Dalby : *Poèmes de la Vie Mordue*, ornés de gravures sur bois de Raymond Thiollière, « Images de Paris ». —Emile Ripert : *Le Poème d'Assise*, couronné par l'Académie française, « La Renaissance du Livre ». — Charles-Théophile Féret : *Les Couronnes*, édition des « Belles-Lettres ».— René-Albert Fleury : *En pleine Mer*, E. Figuière. — André Thérive : *Poèmes d'Aminte*, Garnier frères.— Yve Arnaud : *Faintises*, « l'Araignée Noire ».— Hélène Vervoort : *Poèmes Couleur d'Aurore*, préface de Mme Edmond Rostand, Chiberre. — Gabriel-Joseph Gros : *Guide Champêtre*, « Édition du Damier ».—Jean Victor Pellerin : 32 *décembre suivi de quelques mirlitons antérieurs*, « la Sirène ». — Pierre Reverdy : *Cravates de Chanvre*, illustré d'eaux-fortes par Pablo Picasso, éditions « Nord-Sud ». — Vincent Huidobro : *Saisons Choisies*, « Éditions de la Cible » — Paul Husson : *Atmosphère de Paris* avec bois de Antonie. Pierre Gallien, « Édition de Montparnasse ».— Noël Garnier : *Place Clichy*, poèmes illustrés de 6 bois gravés d'après Georges Aucouturier, « les Poètes de Clarté ».— Edouard Guerber : *Sous le Doux Ciel de France*, poèmes satiriques, « Librairie de France ». — Hernando de Bengoechea : *Les Crépuscules du Matin* précédés d'une notice par Gérard d'Houville, « les Tablettes », Saint-Raphaël. —Héli Georges Cattaui : *La Promesse Accomplie*, Camille Bloch.

PRÉHISTOIRE

15 Juin : Raoul Montandon : *Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques ; France* ; Supplément du Tome Ier, Genève, Georg et Paris. Du même : *De la Chronologie quaternaire à propos des fouilles de Cotfencher*, tirage à part des *Archives suisses d'Anthropologie générale*, Genève, Kundig. — Maurice Reygasse : *Nouvelles Etudes de Palethnologie maghrébine*, Constantine, Braham. — V.-J. Perry : *The Megalithic Culture of Indonesia*, Manchester, University Press. — M. C. Burkitt : *Prehistory, Study in early cultures in Europe and the Mediterranean Basin*, Cambridge, University Press.

QUESTIONS COLONIALES

1er Janvier : Maurice Delafosse : *les Noirs de l'Afrique*, Payot.—**15 Février :** Littérature et Colonies. — **1er Avril :** Charles Régismanset : *Le Miracle français en Asie*, G. Crès et Cie. — **15 Juin :** L'action coloniale et le Transsaharien. — **1er Septembre :** M. Augagneur et la psychophysiologie du colon. — **15 Octobre :** Notre politique en Afrique du Nord. — **15 Novembre :** René Trautmann : *Au pays de « Batouala », Noirs et Blancs en Afrique*. Préface de Pierre Mille, Payot.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

1er Février : Une nouvelle théorie économique.— **1er Mai :** Pierre L'Espagnol de la Tramerye : *La lutte mondiale pour le pétrole*, Vie Universitaire. — Paul Apostol et Alexandre Michelson : *La lutte pour le pétrole et la Russie*, Payot.—**1er Juin :** Le marasme de la construction immobilière.—**15 Août :** Vicomte d'Avenel : *Les revenus d'un intellectuel de* 1900 à 1913, Flammarion.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Mars: Déchéance de la puissance paternelle, Abandon moral, Mauvais traitements, Refus de soins, Retrait partiel des droits de puissance. — Amnistie, Crimes, Peines correctionnelles, Circonstances atténuantes. — Exécution des peines. — Animaux domestiques, loi Grammont. — Droit International.— **1er Avril:** Mauvais traitements envers les animaux domestiques : Loi Grammont. Courses de taureaux. — Taureaux espagnols. — Courses landaises et provençales. — Mise à mort. — Taxe sur les spectacles. — Cause illicite. — Action civile et action publique. — Partie civile. — Partie lésée. — Ordre social. — Droits du ministère public. — **15 Juin:** Procédure civile et commerciale. — Délai d'ajournement.— Détention, prévention et liberté provisoire. — **15 Août:** Majorité matrimoniale. — Violation du secret des lettres.— Statut juridique de l'Architecte.— Droit sino-annamite. —**1er Novembre:** Substances vénéneuses.—Facilitation de l'usage des stupéfiants.— Pseudonyme. — Propriété littéraire. — Indivision.— Usurpation d'état civil. — Chose jugée.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

1er Février: Les camions automobiles. — **1er Avril:** Général Maihot : *La prochaine guerre*, Alcan. — **15 Mai:** Lieutenant-colonel Lebaud : *Commander*, Chapelet. — **15 Juillet:** Comment l'Angleterre fit la guerre. — **15 Septembre:** La loi de recrutement. — **15 Décembre:** Une Relation officielle de la perte du Cuirassé *France*.

QUESTIONS RELIGIEUSES

1er Septembre : Albert Houtin : *Le Père Hyacinthe réformateur catholique*, 1869-1893, Emile Nourry.— **1er Décembre:** Sergius : *Le Pape d'hier et le Pape d'aujourd'hui* : *Benoît XV et Pie XI*, Stock.— Guy-Grand, G. Bernoville et A. Vincent : *Sur la Paix religieuse*, Grasset.

RÉGIONALISME

1er Février : Afrique du Nord. — Les fortifications de Bayonne. — **15 Avril:** Lyon. — **15 Mai :** Afrique du Nord. — Voyage présidentiel. — Le pays minier. — Louis Bertrand à Alger. — Robert Randau : *Cassard le Berbère*, « Belles-Lettres ».— Léo Loups : *Les Apparences et les Nombres*, Messein. — Journalistes algériens. — **1er Août:** Afrique du Nord. — Assemblées algériennes. — Dans les ruines romaines. — Groupement d'art bônois. — **1er Septembre:** L'exposition Jongkind au musée de Grenoble. — **15 Septembre:** Vérités alsaciennes. — **15 Octobre:** En Alsace.

LES REVUES

1er Janvier: *Le Monde Nouveau* : Gustave Kahn, inventeur du vers libre. —*La Revue des Deux Mondes* : la correspondance de Balzac avec sa Dilecta : Mme de Berny.— *Aventure* : d'une préface à cette revue, par M. Pierre Mac-Orlan. — *La Nouvelle Revue* : d'une note de Galliéni sur le haut commandement. — *Clarté* : Anatole France et la paix où se meurt l'Europe. — **1er Février:** *Les Feuilles libres* : influence du cinéma sur la poésie ; trois poèmes de M. Ivan Goll. — *Les Saisons* : un mot sur les frais de justice. — *La Revue de France* : quel souverain Guillaume II réservait à la France ? — *Revue des Deux Mondes* : M. Paléologue ; fragments de son journal en 1916 ; Pierre le Grand réincarné dans Lénine. — **1er Mars:** *Les Marges* : M. Fagus et G. Apollinaire, à propos de Jarry ; Alfred Jarry avant le succès d'Ubu. — *Clarté* : fragment des Scythes, poème d'Alexandre Blok. — *Revue de l'Amérique latine* : Jules Laforgue et le palmarès scolaire. — Nouveautés : *Plume au vent* ; *Intentions* ; *Koll-Stellaire* ; *la Provence latine*. — **1er Avril :** *La Revue Universelle* : M. Léon Daudet, Flaubert et Alphonse Daudet. — *La Revue de Paris* : Dernière protestation d'Henry Bataille contre ses juges.— *Le Thyrse* : Comment, en temps de guerre, un pâtissier devint fonctionnaire et peut-

être diplomate. — *Les Marges* : poème de M. E. Guerber. — **1er Mai** : *Revue des Deux Mondes* : encore les souvenirs de M. Paléologue ; Papus mandé à la cour de Russie en 1905 ; désarroi causé par sa mort, en 1916 ; assassinat de Raspoutine narré par l'ambassadeur de la R. F. — Nouveauté : *Les Bavardises*. — **15 Mai** : *Belles-Lettres* : hommage à John-Antoine Nau ; opinions de M. Charles Tillac ; vers inédits. — *Revue bleue* : la résurrection polonaise prophétisée au milieu du XVIIIe siècle. — **1er Juin** : *La Nouvelle Revue Française* : La vérité sur la fuite de Léon Tolstoï : opinion de M. Charles Salomon ; fragment du journal de l'auteur de « La Guerre et la Paix » ; récit du paysan Novikov. — Naissances : *La Bourgogne littéraire et scientifique*. — *Dés*. — **1er Juillet** : *Revue de la Semaine*, *Revue de Paris*, *Revue des Deux Mondes* : témoignages du chambellan de cour XXX, de la princesse Paley, de M. Paléologue, sur les prodromes et le début de la Révolution russe ; intérêt qu'il y aurait à confronter ces témoignages ; un portrait favorable de Raspoutine ; un portrait sans indulgence de sir George Buchanan, ambassadeur britannique, accusé d'avoir favorisé le renversement du régime ; pourquoi le tsar a abdiqué au nom de son fils. — *Le Divan* : hommage à M. Paul Valéry ; un sonnet de M. Henri de Régnier. — **1er Août** : *La Revue mondiale*, Emile Faguet : « du Contresens ». — *La Revue hebdomadaire*, Léon Bloy : « Lettres à sa fiancée ». — *La Revue de Paris* : M. François Porché : la formation du sens dramatique chez M. Sacha Guitry. — **1er Septembre** : *La Vie des Peuples* : l'empire anglais du pétrole ; les affaires et l'idée permanente de la guerre. — *La Revue de la Semaine* : Apollinaire et l'avant-garde littéraire actuelle. — *Les Cahiers d'aujourd'hui* : hommage à Octave Mirbeau. — *Le Monde nouveau* : un sonnet de M. Charles Derennes. — **1er Octobre** : *Orient et Occident* : poésie annamite. — *L'Opinion* : les Corridas, par M. Jacques Boulenger. — *Le Monde nouveau* : un poème inédit de Jean Lombart. — **1er Novembre** : *La Nouvelle Revue Française* : l'impressionnisme écrit, ou le désordre dans la littérature nouvelle. — *Revue des Deux Mondes*. — *La Revue de France* : M. Vandérem et les manuels de littérature. Pourquoi M. Doumic ne mentionne pas Baudelaire et fait mieux ainsi que d'en écrire. La gloire universitaire de feu Eugène Manuel. — *Belles-Lettres* : un jugement sagace de M. Robert Sigl sur Théophile Gautier. — A propos du monument de Remy de Gourmont à Coutances. — **1er Décembre** : *Revue des Deux Mondes* : Souvenirs de J.-B Barrès, militaire. — *Le Progrès civique* : M. Jèze, professeur, la banqueroute et comment l'éviter. — *La Revue de Paris* : Dumas père chez la princesse de Metternich. — *La Muse française* : Vers de M. Charles Forot.

LES ROMANS

15 Janvier : René Maran : *Batouala*, Albin Michel. — Raymond Escholier : *Cantegril*, Renaissance du Livre. — Henri Béraud : *Le Vitriol de Lune*, Albin Michel. — J. Jacquin et Henri Champly : *Ici l'on danse*, Renaissance du Livre. — Louis Léon-Martin : *Tuvache, ou la tragédie pastorale*, Bernard Grasset. — Georges Spitzmuller : *Poil de Brisque*, Ferenczi. — Claude Farrère : *L'extraordinaire aventure d'Achmet Pacha Djemeleddine*, Flammarion. — Jean-Paul Hippeau : *Le Haoma*, Chapelot. — Georges Auriol : *Aventures du capitaine Longoreille*, Berger-Levrault. — **15 Février** : Rachilde : *Les Rageac*, *Le Grand Saigneur*, Flammarion : *L'Hôtel du Grand Veneur*, Ferenczi. — Martial Michaud : *La dernière auberge*, Grasset. — Jean Tedesco : *Le vigneron dans la cuve*, Crès. — Constantin-Weyer : *Vers l'Ouest*, Renaissance du Livre. — Saint-Sorny : *Bicchi*, Emile-Paul. — Gilbert de Voisins : *La conscience dans le mal*, Crès. — Ernest Foissac : *Fatum*, Crès. — Claude Gével : *Une femme... une ville*, Flammarion. — Gabriel Gobron : *Yan, fils de Maroussia*, Berger-Levrault. — Maurice Renard : *L'homme truqué*, Crès. — Charles-Henry Hirsch : *Nini Godache*, Flammarion. — Binet-Valmer : *Les Métèques*, Flammarion. — Alfred Machard : *Trique, Nénesse et Souris l'Arpète*, Flammarion. — Max et Alex Fischer : *L'inconduite de Lucie*, Flammarion. — **15 Mars** : Roland Dorgelès : *Saint Magloire*, Albin Michel. — Henry Champly : *l'Etranger dans l'alcôve*, à la Sirène. — Marion Gilbert : *Celle qui s'en va*, Ferenczi. — Pierre de la Batut : *La jeune fille en proie au monstre*, Crès. — Louis de Robert : *L'envers d'une courti-*

sane, P. Flammarion. — Elie Dautrin : *Un coquin*, P. Flammarion. — A. t'Serstevens : *Le Dieu qui danse*, Albin Michel. — Pierre Mille : *l'Ange du bizarre*, Ferenczi. — Gaston Picard : *La Bougie bleue*, Delalain — Edouard Schuré : *Légendes d'Orient et d'Occident*, Nilsson. — **15 Avril** : Pierre Benoit : *La Chaussée des Géants*, Albin Michel. — Frédéric Boutet : *Le reflet de Claude Mercœur*, E. Flammarion. — Jean-Michel Renaitour : *La revanche des Muses*, Albin Michel. — André Lamandé : *Castagnol*, Delalain. — René Bizet : *La bouteille de whisky*, Ferenczi. — Jacques Lombard : *Les Amants damnés*, Lemerre. — Paul Brulat : *L'étoile de Joseph*, Ferenczi.— Jean Pellerin : *L'évadé de l'enfer*, Ferenczi. —André Lorulot : *Chez les loups*, Idée Libre.—Mathilde Alanic:...*et l'Amour dispose*, E. Flammarion. — Victor Féli : *Le jardin du silence*, Bloud et Gay. — Alex Coutet : *Le Miroir de l'invisible*, Renaissance du Livre.— Marc Henry : *Histoire d'une perle*, Renaissance du Livre.— Henri Duvernois : *Le lune de fiel*, E. Flammarion. — Joseph Renaud : *La vivante épingle*, Pierre Lafitte. — Charles-Henry Hirsch : *Auprès de ma blonde*, E. Flammarion. — Martial Doriel : *Le charmeur de serpents*, de Boccard.—Jean Paulhan : *Le pont traversé*, Camille Bloch. — **1er Mai** : Robert Randau : *Cossard le Berbère*, Belles-Lettres. — Jean Roc : *Don Juan*, La Sirène. — Paul Morand : *Ouvert la Nuit*, Nouvelle Revue française. — André Maurois : *Les discours du docteur O' Grady*, Grasset. — Léon Deutsch : *Le Bonheur de M. Prunet*, Flammarion. — Pierre Rives : *Les deux pirogues*, Crès. — J. Valmy-Baysse : *Terre blonde*, Renaissance du Livre. — Lucie Delarue-Mardrus : *L'ex-voto*, Charpentier. — Jehan de Jehay : *L'étrange amant*, Sansot. — Manha : *Le jardin du Scarabée*, Povolozky. — Eugène Monfort : *Brelan Marin*, Les Marges. — Georges Tournaire : *Mme Arbelle*, Les Ecrits libres. — R. Dangennes : *Quand les cœurs parlent*, Roman illustré. — **15 Juin** : Jacques-Emile Blanche : *Aymeris*, la Sirène. — Roger Martin du Gard : *Le Cahier gris*, Nouvelle Revue française. — Francis de Miomandre : *Les Taupes*, Emile-Paul. — Pierre Drieu la Rochelle : *Etat-Civil*, Nouvelle Revue française. — Jean Galmot : *Un mort vivait parmi nous*, la Sirène. — Fortuné Paillot : *Amant ou maîtresse*, E. Flammarion. — Gaston Guiches : *La Tueuse*, Ferenczi. — Jehanne d'Orliac : *Dans notre monde*, Ferenczi. — Paul Emile Cadilhac : *L'Héroïque*, Férenczi. — Lucien Farnoux-Reynaud : *Le pêcheur de lunes*, Société mutuelle d'éditions.— Paul Bay : *Histoire au gros sel*, édition du Bourg, Anvers.— Charles Briand : *Contes pour une femme*, André Plicque. — **15 Juillet** : André David : *L'escalier de velours*, Flammarion. — Marius-Ary Leblond : *L'Ophélia*, la Sirène. — A.-Ferdinand Herold : *La vie du Bouddha*, Piazza. — Francis Carco : *L'Homme traqué*, Albin Michel. — Jean Psichari : *Le Solitaire du Pacifique*, Albin Michel. — Gilbert de Voisins : *L'enfant qui prit peur*, Crès. — Marcelle Tinayre : *Le bouclier d'Alexandre et Les lampes voilées*, Calmann-Lévy. — Colette Yver : *Vous serez comme des Dieux*, Calmann-Lévy. — Henri Bachelin : *Les rustres*, Flammarion. — Gabrielle Réval : *Le dompteur*, Flammarion. — Edouard Estaunié : *L'Appel de la route*, Perrin. — Léon Deffoux : *Un Communard*, Les Marges. — **1er Août** : Maurice Barrès : *Un jardin sur l'Oronte*, Plon. — Binet-Valmer : *Les jours sans gloire*, Flammarion. — Maurice Genevoix : *Rémi des Rauches*, Flammarion. — Roger Martin du Gard : *Le pénitencier*, Nouvelle Revue française. — Julien Benda : *Les Amorandes*, Emile-Paul. — Louis Artus : *Le vin de ta vigne*, Emile-Paul. — André Dax : *La volupté de tuer*, Flammarion. — Marie Gasquet : *Une fille de saint François*, Flammarion. — Ferdinand Duchêne : *Au pas lent des caravanes*, Albin Michel. — Robert Randau : *Le chef des porte-plume*, Monde Nouveau.— Emile Zavie : *Poutnik le proscrit*, Renaissance du Livre.— Octave Joncquel et Theo Varlet : *L'agonie de la terre*, Malfère. — Pierre Billotey : *Le pharmacien spirite*, Malfère. — Henri Allorge : *Le grand cataclysme*, Crès. — Jacques Darnetal : *Le faune humain*, Ecrits libres. — **15 Septembre** : Jules Romains : *Lucienne*, Nouvelle Revue française. — Ludovic Naudeau : *Plaisir du Japon*, Flammarion. — Henry Champly : *Nécropolis*, La Sirène.— J.-M. Faure Biguet : *La fiancée morte*, Flammarion. — René Le Gentil : *La seconde vie du chevalier*, Renaissance du Livre. — Cyprien Holgen : *Le Goéland perdu*, Perrin. — Lily Jean Javal : *Le brasier*, Plon. — Olivier Bronte : *L'âpre route*, Bloud et Gay. — José Germain : *Notre poupette chérie*, Renaissance du Livre.— Gaston Joseph : *Koffi*, Monde Nouveau. — Charles Tardieu : *La Maison du bout du quai*, Ferenczi. — Jean Renaud :

Les loups dans la Steppe, Ollendorff. — Charles Bugnet : *Le collier de pierre de lune*, Grasset. — Raymond Schwob : *La Conquête de la Joie*, Grasset.— **15 Novembre :** Victor Margueritte : *La Garçonne*, Flammarion. — Lucie Paul-Margueritte : *La jeune fille mal élevée*, Flammarion.—Paul Reboux : *Le phare*, Flammarion. — Edmond Jaloux : *L'Escalier d'or*, Renaissance du Livre. — Michel Georges-Michel : *La bohême canaille*, Renaissance du Livre. — Alfred Machard : *Titine*, édition Andre, illustré par Robert Antral. — **15 Décembre :** Emile Baumann : *Job, le prédestiné*, B. Grasset. — Jean Giraudoux : *Siegfried et le Limousin*, B. Grasset. — André Arnyvelde : *Le Bacchus mutilé*, Albin Michel. — Yvon Lapaquellerie : *Amoret*, Calmann-Lévy. — Edmond Cazal : *Le vertige de la volupté et de la mort*, Ollendorff. — Gaston Picard : *Les voluptés de Mauve et les Surprises des sens*, Monde Nouveau, Edgar Malfère. — Marcelle Prat : *Vivre*, Ernest Flammarion. — Louis Jean Finot : *Le destin maître*, Albin Michel. — Raoul Stéphan : *L'homme-chien*, Albin Michel. —Delly : *Mitsi*, E. Flammarion. — Georges Grandjean : *Antinéa*, Roman nouveau. — Boysyvon Dorsenne : *Les repaires de l'Ile azurine*.

RYTHMIQUE

1er Mai : Jean d'Udine : *Qu'est-ce que la Danse ?* avec 16 planches et des ornements typographiques de l'auteur, H. Laurens.

SCIENCE FINANCIÈRE

1er Février : Adrien Artaud : *Finances et Bon Sens*, Payot. — A. Fastout : *Une Politique financière*, Crès. — **15 Avril :** Pierre Bodin : *Les nouveaux impôts ont-ils fait faillite ?* Plon. — Otto-H. Kahn : *Les Etat-Unis et les grands problèmes financiers*, Perrin. — **15 Mai :** Les impôts et l'agriculture. — **15 Juillet :** Lucien Bocquet : *L'impôt sur le revenu cédulaire et général*, « Recueil Sirey ». — Les impôts de l'agriculture. — **15 Août :** Mathurin Zevaco : *La notion du bénéfice imposable en matière d'impôts sur les bénéfices industriels et commerciaux* ; Jouve. — Paul Lanoir : *Le Crédit de la France*, Marcel Giard. — M. Zvorikine : *Effondrement de l'Etalon d'or*, Eugène Figuière.— **1er Novembre :** Jean Labadié : *Si j'étais ministre des Finances*, Bernard Grasset. — Jean Teillard : *Les Emprunts de Guerre*, Félix Alcan.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier : Ferdinand Auburtin : *La Natalité. La Patrie en danger*, Crès. — Henry Bordeaux : *Le Mariage (Hier et aujourd'hui)*, Flammarion.— Georges Weill : *Histoire de l'Enseignement secondaire en France, 1802-1920*, Payot. — Léon Lafitte : *Mathématiques et Concours*, Floury. — **15 Février :** René Worms : *La Sociologie, sa nature, son contenu, ses attaches*, Giard. — Marcel Tardy : *Le Problème de la socialisation en Allemagne*, Rivière. — Paul Louis : *La crise du socialisme mondial, de la IIe à la IIIe Internationale*, Alcan.—Maurice Maris : *La réforme municipale*, Larose.— **15 Mars :** Jean Gaumont : *Histoire abrégée de la Coopération en France et à l'étranger*, Rieder. — Marcel Pillon : *La société bourgeoise*, Bernard Grasset. — Marc Sangnier : *Trois conférences sur la Démocratie : L'Esprit démocratique et la mystique républicaine ; La Démocratie dans la Cité ; La Démocratie dans le monde*, Société d'édition. — **15 Avril :** Albert Schatz : *L'Entreprise gouvernementale et son Administration*, Payot.— J. Wilbois et autres : *Etudes d'organisation commerciale*, Ravisse. — Jacques Valdour : *Ouvriers parisiens d'après-guerre*, A. Rousseau et R. Giard. — Georges Risler : *La crise du logement*, Plon. — **15 Mai :** Dr Armand Delille : *L'Assistance sociale et ses moyens d'action*, préface d'Hébrard de Villeneuve, Alcan. — Léon Brunschvicg : *Un ministère d'éducation nationale*, Plon. — Divers : *L'outillage économique de la France*, Alcan. — **15 Juin :** Jules Sageret : *Le Syndicalisme intellectuel, son rôle politique et social*, Plon. — Charles Heyraud : *Vouloir vivre*, avec préface d'Henry Joly, Perrin. — D. I. X. : *Vers un meilleur avenir, par un Français*, Sonor, Genève. — Jean Finot : *Sa majesté l'Alcool*, Bibliothèque du Musée social, Plon. —**15 Juillet :** Harlan Eugène Read : *La limitation de l'héritage*, Payot.

— E. Poisson : *Socialisme et coopération*, E. Rieder — Paul Guériot : *Pour revenir à la vie normale*, Perrin. — Paul Nyssens : *Efficience*, Maloine. — **15 Août :** Léon Duguit : *Souveraineté et Liberté*, Alcan. — C. Bouglé : *Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs*, Colin. — Raphaël-Georges Lévy : *La loi de huit heures*, Ligue française. — Roger Picard : *Le Contrôle ouvrier sur la gestion des entreprises*, Rivière. — Edme Tassy et Pierre Léris : *La cohésion des forces intellectuelles*, Gauthier-Villars. — **15 Septembre :** Adolphe Delemer : *Le Bilan de l'Etatisme*, Payot. — Paul Laffite : *Le Grand Malaise des sociétés modernes et son unique remède*, La Sirène. — Léontine Zanta : *Psychologie du féminisme*, Plon. — Gabriel Aubray : *Claire et Jeanne ou la seconde éducation des jeunes filles*. — **15 Octobre :** J. E. A. B. : *La Crise*, Stock. — E. Maurette : *Les grands marchés des matières premières*, A. Colin. — Pierre Ablin : *La Vraie Figure de la France*, Editions de la Sirène. — Erik Sjœstedt : *Le Secret de la Sagesse française*, Editions des Lettres françaises, place Boulnois. — **15 Novembre :** Georges de Leener : *La Primauté de l'Individu*, Lamertin, Bruxelles. — Montchrestien : *Le Problème des Assurances sociales*, Grasset. — Léon Homo : *Problèmes sociaux de jadis et d'à présent*, Flammarion. — Maximin Deloche : *La crise économique au XVIe siècle et la crise actuelle*, Poln. — **15 Décembre :** P. Grimanelli : *L'Idéologie démocratique et la politique positive*, Editions positivistes, 54, rue de Seine. — Albert Tournier : *Déclin des Illusions démagogiques : La Politique*, Victorion. — Réponse à M. Jean Gaumont à propos de son *Histoire abrégée de la Coopération*.

SCIENCES MÉDICALES

15 Juillet : Le Cancer et le Radium. — **15 Septembre :** Charles Richet père et Charles-Richet fils : *Traité de Physiologie médico-chirurgicale*, Félix Alcan, 1921. — Dide et Guiraud : *Psychiatrie du médecin praticien*, Masson et Cie, 1922. — F. Cathelin : *Les principes directeurs de la chirurgie contemporaine*, Baillière. — Georges Surbled : *La vie de jeune homme*, 5e édition, Maloine. — Dr Binet-Sanglé : *La fin du Secret : applications de la perception directe de la pensée*, Albin Michel. — **15 Novembre :** Dr Clément Simon : *La Syphilis*, E. Flammarion. — Dubreuil-Chambardel : *Les Scolioses*, E. Flammarion. — Dr Achard : *L'Encéphalite léthargique*. — Brissot et Bourilhet : *La Démence chez les épileptiques*, Maloine. — Ch. Lefebvre : *La Période préopératoire*, Maloine. — Dr Ch. Fiessinger : *Les villes éducatrices*, Perrin.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

1er Avril : La place et le rôle de la Société des Nations. — **1er Octobre :** Dépenses militaires et réduction des armements. — **1er Novembre :** Note sur la troisième Assemblée.

STATISTIQUE

15 Février : La population de la France. — **15 Mars :** La population de la France. — **15 Juin :** La population de l'Italie, d'après le recensement de 1921.

THÉATRE

1er Janvier : Maison de l'Œuvre : *Le troisième couvert*, pièce en trois actes de M. Alfred Savoir (reprise « en appel »). — Théatre de Paris : *La Possession*, pièce en 4 actes de M. Henry Bataille (16 décembre). — Renaissance : *La Danseuse Rouge*, pièce en 4 actes de M. Ch.-Henry Hirsch (4 décembre). — Grand Guignol : spectacle coupé (7 décembre). — Théatre du Vieux-Colombier : *Les frères Karamazow*, pièce en 5 actes tirée du roman de Dostoïewsky par MM. J. Copeau et Croué. — Comédie-Française : *Aimer*, pièce en 3 actes de M. Paul Géraldy. — **15 Janvier :** Théatre de Paris : *La Possession*, pièce en 4 actes de M. Henry Bataille (16 décembre). — Comédie-Française : *Un ami de Jeunesse*, pièce en 1 acte de M. Edmond Sée. — La Potinière : *L'Enfant gâtée*, pièce en 3 actes de M. René Fauchois. — Théatre Antoine : *L'Homme aux dix femmes*, pièce en 4 actes de M. Miguel Zamacoïs. — **1er Février :** Le Tri-centenaire de Molière. — Comédie-Française : *Don Juan*

ou le Festin de Pierre (reprise), 3 janvier. — Représentations diverses. — Une conférence de M. Lucien Guitry (11 janvier). — Théatre de la Potinière : *Calixte ou l'Amoureuse sans le savoir*, pièce en 3 actes en vers de M. Gabriel Nigond ; *Le Tournant*, pièce en 1 acte de M. Lionel Nastorg. — Théatre des Deux Masques : *La Peur*, drame en 2 actes de M. Palau ; *Le Placard*, pièce en 1 acte de M. Armand Massard ; *Nuit d'alerte*, farce en 1 acte de M. Armory. — **1er Mars :** Un semestre dramatique vu de Rome. — **15 Mars :** Le théâtre en Italie. — Incidents : Mort de Paul Mounet ; une conférence de M. René Doumic. — Théatre du Vaudeville : *La Chair humaine*, pièce en trois actes, en prose, de M. Henry Bataille. — Comédie-Française : Un essai de mise en scène moderne : *Les fourberies de Scapin*. — Comédie des Champs-Elysées : *Le Mangeur de Rêves*, pièce en trois actes et dix tableaux de M. H.-R. Lenormand. — Théatre Edouard VII : *Le Misanthrope*, de Molière, avec M. Lucien Guitry. — Un théâtre d'art à Bruxelles. — **1er Avril :** Mort de M. Henry Bataille. — Théatre des Nouveautés : *La Diane au bain*, comédie en trois actes de MM. Romain Coolus et Hennequin. — Maison de l'Œuvre : *Ubu Roi*, trois actes (reprise) d'Alfred Jarry. — Vieux-Colombier : *L'Amour, livre d'or*, comédie en 3 actes du comte Alexis Tolstoï. — Théatre Antoine : *L'Heure du Berger*, comédie en trois actes d'Edouard Bourdet. — **15 Avril :** Théatre de la Porte Saint-Martin : *La dernière Nuit de Don Juan*, drame en 2 actes, en vers, d'Edmond Rostand. — Théatre National de l'Odéon : *Molière*, pièce en trois actes de MM. Jean-José Frappa et Dupuis-Mazuel. — Théatre Edouard VII : *L'Illusioniste*, pièce en trois actes de M. Sacha Guitry. — Nouveau Théatre : *La Montée vers l'Amour*, pièce en 5 actes de M. Salvator Schiff. — Théatre de Paris : *Miquette et sa mère*, pièce en 3 actes de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet. — Théatre de la Grimace : *Doralice ou la Métamorphose*, pièce en trois actes de MM. F. Nozière et G. Rivolle. — **15 Mai :** Le théâtre arabe en Egypte. — Réponses à deux confrères italiens. — **1er Juin :** Méditation sur l'industrie théâtrale. — Bilan de trois mois. — L'importance du comédien. — Théatre Edouard VII : *Une petite main qui se place*, pièce en 4 actes de M. Sacha Guitry (4 mai). — Théatre Marigny : *Un péché de jeunesse*, pièce en 3 actes de M. Gerbidon (5 mai). — Théatre des Nouveautés : *Dicky*, pièce en 4 actes, de MM. Armont et Gerbidon (6 mai). — Théatre des Mathurins : Saison de la « Chimère ». — Un Portrait d'un comédien par M. M. Tristan Bernard. — M. Courteline et le *Misanthrope*. — **15 Juin :** Comédie-Française : *Vautrin*, pièce en 4 actes, d'après Balzac, de M. Ed. Guiraud (11 mai). — Potinière : *Un jeune ménage*, comédie en 3 actes de M. Louis Verneuil (20 mai). — Théatre de l'Ambigu-Comique (spectacle des « Escholiers ») : *Le regard neuf*, pièce en 4 actes de M. Gabriel Marcel. — Vaudeville : *Monsieur Dumollet*, opérette en 4 actes de MM. Hugues Delorme et Victor Jannet, musique de M. Louis Nigal (23 mai). — Deux Masques : Spectacle coupé (13 mai). — Une lettre de M. Nancey. — **1er Juillet:** Music-halls et cafés concerts. — Une soirée à l'Alhambra. — Grock ; Danseurs russes. — La « Boîte à Fursy ». — La Cigale. — Un livre de M. Emile Magne sur Molière. — Deux pièces imprimées. — M. Adolphe Brisson et André Rivoire. — **1er Août:** Théatre du Vieux-Colombier : *Saül*, pièce en 5 actes de M. André Gide. — Les concours du Conservatoire. — M. Robert de Flers et les « critiques-auteurs ». — L'Hamlet blanc de M. de Max. — **1er Septembre:** Bilan d'été. — Mlle Sorel et les machinistes. — **15 Septembre:** Jugement de la 12e chambre correctionnelle en date du 20 juin 1922. — **1er Octobre:** Saison nouvelle. — Une réponse de M. Maurice-Verne. — Antoine et Monsieur Le Roy, de la Comédie-Française. — Un jugement. — Incidents. — **15 Octobre:** *L'Avocat*, pièce en trois actes de M. Brieux (23 septembre). — A propos des *Ressources de Quinola* (une lettre de M. Fagus). — La prochaine saison. — **1er Novembre:** A propos d'une reprise de l'*Arlésienne*. — Théatre de l'Œuvre. *L'Enfant truqué*, pièce en 3 actes de M. Jacques Natanson (7 octobre). — Le programme de M. Copeau. — Une enquête de l'opinion sur le « malaise du théâtre contemporain ». — Le théâtre de Hans Pipp. — **15 Novembre:** A propos de la *Judith* de M. Henry Bernstein. — Odéon : *Les Fruits défendus*, pièce en trois actes de M. Gaston Téry ; *l'Ombre d'une femme*, pièce en 1 acte de Remy de Gourmont. — Le Groupe de

Mai. — **1er Décembre:** Charles Dullin et l'Atelier. — Mort de M. Alfred Capus. — **15 Décembre :** THÉATRE DU GRAND GUIGNOL : une pièce de M. Henri Duvernois. — VIEUX-COLOMBIER : spectacle coupé. — THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES : Zacconi. — THÉATRE MOGADOR : *Peer Gynt*. — Le nouveau spectacle de L'ATELIER. — THÉATRE DES VARIÉTÉS : *Le Blanc et le Noir*, de M. Sacha Guitry. — THÉATRE DE L'ODÉON : *Le Mariage d'Hamlet*, de Jean Sarment.

URBANISME

15 Janvier: La rue de Paris et le problème de la circulation. — **1er Juillet:** L'accroissement des villes et l'extension de Paris. — Quelques données et quelques chiffres.— L'avenir prévisible.— **15 Novembre:** Les « Habitations à bon marché ». — Les lois inopérantes.— La loi Cornudet. — La crise du non-bâtir. — Les lotissements. — **15 Décembre:** Les habitations à bon marché.

VARIÉTÉS

1er Juillet: Choses vues à Gênes. — **15 Août:** Pierres précieuses et perles japonaises. — **1er Septembre:** Choses vues à La Haye. — **1er Octobre:** L'exposition des petits fabricants.

VOYAGES

15 Mars: Emile Sedeyn : *Petites villes de France*, Crès. — Edith Keun : *Les Oasis dans la montagne*, Calmann-Lévy. — Gabriel Faure : *Pèlerinages d'Italie*, Perrin. — Gabriel Faure : *Heures d'Italie*, Fasquelle. — Guibal Roland : *La Vie polonaise*, de Boccard. — Joseph de Pesquidoux : *Chez nous*, Plon. — Claude Farrère : *Croquis d'Extrême-Orient*, Messein. — **15 Juin:** André Hallays : *Autour de Paris* (2e série), Perrin. — Henri Asselin : *La Hollande dans le Monde*, ib. — Commandant Charles Bénard : *Un été chez les Samoyèdes*, Plon. — Jean Dessaigne : *L'aventure aux lumières*, B. Grasset. — Charles Bernard : *Où dorment les Atlantes*, La Grande Librairie, Meir 75, Anvers. — M. Sagne : *Les Pyrénées*, Colin. — **1er Octobre:** Pierre Loti et son fils Samuel Viaud : *Suprêmes visions d'Orient*, Calmann. — Louis Piérard : *Films brésiliens*, Ressel et Cie, Bruxelles. — Paul Gruyer : *Un mois en Normandie*, Hachette. — Lucien Boussoutrot : *La belle aventure du Goliath*, La Renaissance du Livre. — André Warnod : *Les bals de Paris*, Crès.— **1er Décembre:** Robert-Louis Stevenson : *Dans les mers du Sud*, Edit. de la « Nouvelle Revue française ». — Etienne Bartet : *La Tramontane*, Ollendorf. — E. de Clermont-Tonnerre : *U. S. A.*, Bernard Grasset. — Yorska : *Une actrice française aux Etats-Unis*, Edit. Fast. — Jean de la Jaline : *Visions de Sicile*, Etienne Figuière. — Pierre François : *Paris-Leipzig et retour*, Maison française d'art et d'édition.